




SE TAIRE ET FAIRE

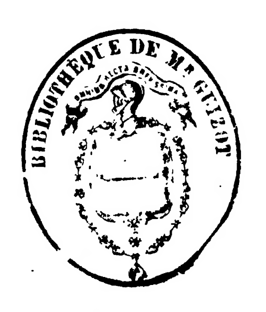


Je courus à nos faisceaux. Quel désordre! le *loustic*, sans se rendre bien compte de ce qu'il faisait, mettait en joue son capitaine. Au milieu du trouble, je jetai un regard du côté des statues. Spartacus criait aux armes, et ne paraissait pas solide sur ses jambes; Vindex, silencieux, allongeait vers nous son bras menaçant.

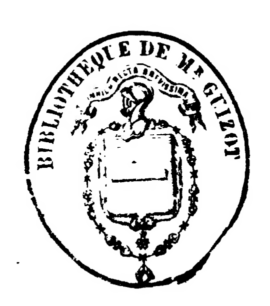
HISTOIRE ET RÉFUTATION

DU

SOCIALISME



L'ESCLAVE VINDEX.





PARIS. — Typographie de Firmin Didot Frères,
rue Jacob, 56.

L'ESCLAVE

VINDEX,

PAR

LOUIS VEUILLOT.

Sentinelles, prenez garde à vous!

PARIS,
CHEZ JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,
RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29,
ci-devant rue du Pot de Fer St-Sulpice, 8.

1849.



AU PROCUREUR
DE LA RÉPUBLIQUE,
A .....

Citoyen ex-conspirateur,

Tu as vu souvent les deux statues qui se font face dans le jardin des Tuileries, devant le pavillon de l'Horloge. L'une, en bronze, représente l'esclave Vindex accroupi et aiguisant sa serpe, au moment où il surprend la conjuration des fils de Brutus; l'autre, en marbre, représente Spartacus debout, croisant avec fureur ses bras, où l'on voit un reste

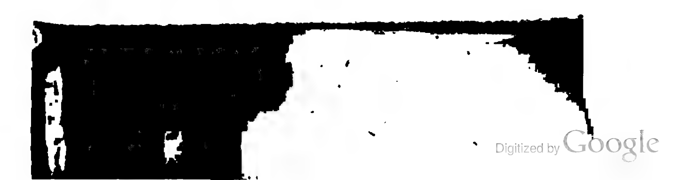


de chaîne ; la main droite armée d'une épée. Du temps de Louis-Philippe, tu passais au pied de ces statues pour aller, de ta section des *Droits de l'homme*, au bal de la *Femme affranchie.*

Le bronze est fort beau. Cet esclave, maigre, nerveux, robuste, écoute avec une expression maligne. Son visage déjà vieilli, son front chauve et ridé, montrent qu'il a eu le temps de souffrir. Physionomie intelligente, mais sans élévation ; je ne sais quoi de froid et de sauvage. S'il va, tout à l'heure, dénoncer à Brutus la conspiration qui menace Rome, ce sera pour obtenir une récompense, peut-être pour se venger ;

non pas certainement par aucun souci de Rome, de Brutus ou de la liberté patricienne.

Le marbre est médiocre. Comme simple épigramme, il serait sans reproche; mais le statuaire a voulu nous donner un esclave révolté, et il n'a taillé qu'un avocat. A quel signe reconnaître l'esclave dans ce joli garçon de vingt-cinq ans, potelé, coquet, dont le visage heureux s'efforce inutilement d'exprimer la colère? La statue est datée du 23 juillet 1830. Elle est antérieure à la révolution, et elle rappelle bien les libéraux de 1829: quelque chose de déclamatoire et de faux; un opprimé pourvu de rentes, qui fait son che-



min dans l'opposition. Cet homme n'a pas l'habitude d'être nu, ni d'être humilié. Ce n'est pas l'esclave qui se redresse, c'est le démagogue qui pose. L'artiste, ou, pour parler comme la Fontaine, l'*artisan*, n'a pas su amaigrir son modèle, ni le fatiguer, ni le défriser. Il ne s'est pas même aperçu que ce modèle avait froid : Spartacus a la chair de poule, comme nos jeunes fils lorsqu'ils vont barboter *in naturalibus* chez Deligny pendant la Canicule. Regarde Vindex : il n'est pas plus gêné, et ne se ressent pas plus du grand air, que s'il portait double vêtement.

Je pourrais me livrer ici à des considérations utiles sur l'art con-

temporain, sur la décoration des jardins publics, et sur les mœurs. Je ne rechercherais pas pourquoi Spartacus a été placé devant le palais du roi. Louis-Philippe connaissait assez les hommes et cette espèce d'hommes pour ne rien craindre de celui-là, et pour s'en faire même une façon de garde du corps. Il le laissait à la porte, symbole expressif du démocrate qui postule un emploi de cour.

Mais je chercherais à deviner pourquoi nos peintres, nos sculpteurs ont un si grand goût de la nudité, et d'une nudité si nue; et je te demanderais, maintenant que tu es magistrat et gardien de la morale publique, comment il se peut que



ces nudités étalées partout ne choquent quasi personne. A droite et à gauche du Spartacus, regardant comme lui les fenêtres du palais, il y a une file d'individus fort fades et nigauds, nommés Phidias, Philopœmen, Caton (hommage au suicide), Cincinnatus, etc., tous parfaitement inconnus du peuple, ne disant rien qu'aux bonnes d'enfants, et dont les plus vêtus n'ont d'autre habillement qu'un casque ou un baudrier. Quatre nymphes leur font face, plus jolies et plus élégantes, mais en toilette aussi sommaire. Tout ce qui les habille tiendrait à l'aise dans le képi d'un garde mobile.

N'est-il pas étrange que la meil-

leure société parisienne se promène, promène ses enfants, grands garçons et grandes filles, entre cette double rangée d'ombilics?... Je m'arrête. Ce n'est pas le sujet que je veux traiter, et les feuilletonistes me diraient que j'offense leur pudeur. Je reviens à Vindex et à Spartacus.

J'avais toujours pensé, contrairement à ton avis, que ces deux personnages n'étaient pas cousins. J'en croyais là-dessus leurs physionomies plutôt que tes raisonnements; et je disais, ce qui te fâchait encore, que Vindex finirait par écharper Spartacus. Si tu te souviens de ces vieilles disputes, tu ne liras pas sans intérêt un entretien assez orageux, mais



d'autant plus parlementaire, que nos deux statues eurent ensemble dans la nuit du 25 au 26 juin.

Cette nuit-là, je campais aux Tuileries. Ma faction faite, je m'étais éloigné du poste pour me délivrer du *loustic* de la compagnie, fort brave homme, bien posé, bien élevé, chevalier de la Légion d'honneur, très-conservateur, très-libéral, mais le plus ordurier drôle en propos que j'aie rencontré jamais, et non moins esprit fort qu'obscène; si bien qu'il faudrait le souffleter, si on ne le fuyait pas. Je me réfugiai précisément au pied de la statue de Vindex, où je m'adossai dans l'espoir d'y faire un somme. J'allais m'endormir.

Les cris de nos sentinelles mesuraient sans le troubler le silence de la nuit, et déjà mes paupières, appesanties par la fatigue de ces terribles jours, s'étaient fermées, lorsque j'entendis les premiers mots du dialogue que tu vas lire. Je n'ai pas besoin de te dire si je fus étonné. Je n'eus aucunement à lutter contre le sommeil, tant que dura la conversation. Elle était assez intéressante, et on n'entend pas tous les jours causer des statues.

Je m'assure que tu ne mettras pas en doute la fidélité de ma mémoire. Si tu pouvais croire que je prête aux deux interlocuteurs des discours qu'ils n'ont pas tenus, fais-toi don-



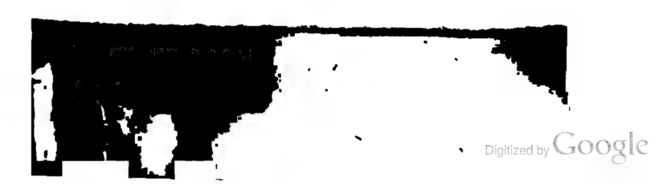
ner des nouvelles des clubs, parcours les livres et les journaux des républicains et des socialistes. Je te recommande particulièrement ce petit passage du citoyen Proudhon :

« *Notre principe, à nous, c'est* « *la négation de tout dogme ; notre* « *donnée, le néant. Nier, toujours* « *nier, c'est là notre méthode : elle* « *nous a conduits à poser comme* « *principes, en religion l'athéisme,* « *en politique l'anarchie, en écono-* « *mie politique la non-propriété.* »

Et si tu penses que l'inimitié n'est pas si vive entre Spartacus et Vindex, rappelle-toi une célèbre affaire d'honneur, à coups de poings, qui s'est vidée récemment dans le sanc-

tuaire des lois, au pied de la tribune aux harangues.

Je n'ai aucune autre remarque à faire. Il n'y a pas assez longtemps que tu as quitté les sociétés secrètes, citoyen procureur de la République, pour que tu aies la moindre peine à reconnaître, dans les discours de Spartacus, un fidèle écho de toutes tes anciennes doctrines politiques, religieuses et morales. En l'écoutant, je croyais t'entendre encore. Tu seras probablement affligé de voir à quel point Vindex, qui me paraît représenter assez bien certains socialistes, et non pas les moins importants, méconnaît votre patriotisme et vos sages intentions. Je ne juge



pas votre querelle; je suis seulement le rapporteur exact de la cause.

Si d'autres que toi lisent ce dialogue, je les prie de ne point perdre de vue le lieu de la scène, ce jardin où tout respire le paganisme et le culte de la volupté; et, à quelque distance des interlocuteurs, ce groupe de gardes nationaux, ces soldats de l'ordre, ces pères de famille qui s'endorment l'inquiétude au front, mais le sourire aux lèvres, après que l'un d'eux, l'un des plus instruits et des plus distingués, les a distraits des préoccupations de la guerre civile en leur contant des impiétés obscènes.

Salut et fraternité.

30 janvier 1849.

L'ESCLAVE VINDEX.

VINDEX.

Enfin ils dorment, ces facétieux bourgeois! le feu de leur bivouac s'éteint; nous pouvons prendre quelque repos avant le jour. Profitons-en, et détirons-nous. (*Il bâille.*) L'ennuyeux métier que d'être statue en un jardin public! Eh! Spartacus! donne-toi du relâche, mon garçon.



SPARTACUS.

Ce n'est pas le moment pour Spartacus de quitter sa pose : on égorge ses frères.

VINDEX.

Qu'est-ce que tu appelles tes frères ?

SPARTACUS.

Mes frères sont les vaincus,

VINDEX.

Comment ! tu es du parti de l'insurrection, toi ?

SPARTACUS.

N'en suis-je pas toujours ? Fait-on une barricade, renverse-t-on un gouvernement, que je ne sois aussitôt invoqué ? Je n'ai place dans ce jardin

des ex-tyrans qu'à titre de révolutionnaire.

VINDEX.

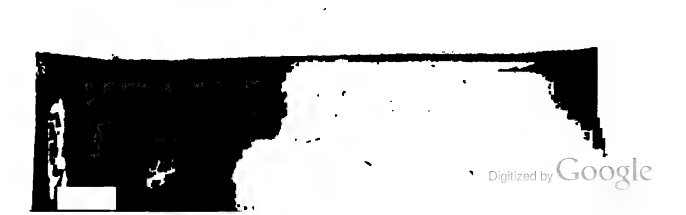
Tu me parais cependant aujourd'hui peu zélé pour les faubourgs.

SPARTACUS.

Je l'avoue, cette insurrection ne me satisfait pas autant que la dernière; je l'approuve surtout beaucoup moins que celle qui m'a conduit ici. Fassent les dieux que de perfides conseillers n'aient pas entraîné le peuple dans une sédition contraire à ses intérêts!

VINDEX.

Vraiment?



SPARTACUS.

Oui, j'ai quelque peine à approuver cette révolte. Que veut le peuple? Il a la république, il a le suffrage universel; tout citoyen est admissible à tous les emplois. Je ne vois pas ce que l'on peut raisonnablement exiger encore.

VINDEX.

J'ai l'oreille fine, tu le sais. J'entendais tout à l'heure les discours que tiennent là-bas, sous la terrasse, les insurgés captifs.

SPARTACUS.

Que disent-ils?

VINDEX.

Ces citoyens admissibles à tous les emplois se plaignent de n'être

pas admissibles à toutes les tables.

SPARTACUS.

Ce sont des communistes. Je m'en doutais.

VINDEX.

Et tu n'es pas communiste, Spartacus ?

SPARTACUS.

Moi ! j'ai horreur de cette secte impie. Je ne m'étonnerais pas que ses chefs fussent dirigés et soldés par les coryphées de la réaction.

VINDEX.

Je parie que tu as entendu lire le *National* il n'y a pas longtemps ?

SPARTACUS.

Ce soir même, on le lisait au bivouac. Un fort bon article! Quelle pé-



pinière de talents que ce journal! Bastide, Clément Thomas, Génin, Duclerc, sont partis, et on ne s'aperçoit pas de leur absence. J'ai entendu aussi avec plaisir le capitaine de la garde nationale qui faisait la lecture. Par Mercure! ses commentaires étaient sages. Il disait vraiment de bonnes choses.

VINDEX.

Quelque réactionnaire!

SPARTACUS.

Réactionnaire, un abonné du *National*?

VINDEX.

Pourquoi pas?

SPARTACUS.

Allons donc! Ignores-tu que le

parti du *National* a fait la révolution? Au langage de ce capitaine, je l'ai reconnu franc républicain : il doit être même républicain de la veille.

VINDEX.

Il a donc une place?

SPARTACUS.

Oui, et il fait des fautes de français. De tels gens ne trahiront jamais la République. Foi de Spartacus! ce digne citoyen n'a pas prononcé un mot contraire aux principes. Il ne parlait des insurgés que pour les plaindre, et en très-bons termes. « Mitraillons-les, disait-il, puisqu'il le faut; mais ne cessons point de les chérir. Il y a malheu-

reusement parmi eux beaucoup de repris de justice et de galériens; mais n'oublions pas qu'ils sont nos frères. »

VINDEX.

C'est touchant.

SPARTACUS.

N'est-ce pas?

VINDEX.

Tu crois donc que ces insurgés ont vendu leur courage?

SPARTACUS.

Je le crains. Il paraît prouvé qu'on a saisi considérablement de roubles et de guinées sur les agents provocateurs. Dans tous les cas, cette révolte se pourra difficilement justifier. Quand on a le suffrage universel,

l'insurrection devient un véritable crime.

VINDEX.

Je t'ai fait observer qu'avec le suffrage universel ils ont la faim. Que répond à cela ton garde national ?

SPARTACUS.

Une chose bien simple et bien juste, à mon avis. Ce n'est pas en paralysant l'industrie, en arrêtant le mouvement des affaires, que les insurgés se procureront du travail, seul moyen honorable d'avoir du pain.

VINDEX.

Dis-moi, Spartacus, quand tu te soulevas à Capoue, n'avais-tu pas du travail et du pain ?

SPARTACUS.

Quelle question ! j'étais esclave.

VINDEX.

Ces insurgés ne disent pas autre chose.

SPARTACUS.

J'habitais une niche étroite et malsaine, tandis que mon maître possédait à lui seul plusieurs palais.

VINDEX.

Voilà précisément de quoi se plaignent les révoltés des faubourgs.

SPARTACUS.

Je voyais passer devant moi tout l'orgueil du luxe, toutes les jouissances de la vie, et je grelottais dans mon bouge, à peine couvert d'un haillon.

VINDEX.

L'hiver est plus froid ici qu'à Rome... Écoute-moi : Toute maison décente, à Paris, loge un homme chargé d'en ouvrir et d'en fermer la porte. Confiné sous l'escalier, dans un taudis sordide, il voit entrer et sortir des gens qui ne lui parlent que pour le rappeler durement à son devoir. Tandis que ceux-ci dorment, il veille; tandis que ceux-là dansent et jouent, environnés d'un printemps artificiel, il souffle dans ses doigts, tristement éclairé d'une lampe fumeuse. Il dormira quand la fête sera finie, si toutefois elle finit avant le jour. Point de liberté pour lui : jamais il ne respire le grand air;



jamais il ne s'éloigne du trou infâme où sa vie est enchaînée. Son enfant mourrait dans l'hôpital voisin, qu'il ne pourrait aller lui fermer les yeux, si quelque compagnon de misère ne consentait à prendre sa chaîne un instant : c'est ce qu'on appelle un portier. Ils sont nombreux, dit-on, parmi les insurgés, et on ne les compte pas entre les plus misérables. Peux-tu m'apprendre en quoi le sort d'un citoyen portier diffère de celui de nos anciens complices, les *ostiarii* ?

SPARTACUS.

Tu le dis toi-même. Ce portier est citoyen, il est libre, et, pour briser sa chaîne, il lui suffit de le vouloir.

VINDEX.

Oui, s'il veut mourir de faim. Tout esclave, à ce prix, a toujours pu s'affranchir de l'esclavage ; mais il faut s'affranchir en même temps de la vie. Tu me diras que le suicide n'est pas un crime ; et la statue de ce benêt de Caton, que je vois là-bas, prouve que vous permettez en conscience, à l'homme qui n'a rien à manger, d'avaler son poignard. Cependant, pourquoi renoncer à la vie lorsqu'elle peut être si douce, lorsque nous la voyons si douce à tant d'autres qui n'ont aucun titre pour en jouir plus que nous? Avant de mourir, il faut premièrement essayer de corriger le sort.



SPARTACUS.

Sans doute...; par l'étude, la patience, la bonne conduite.

VINDEX.

Pourquoi pas par la force? c'est plus tôt fait.

SPARTACUS.

Tu vois comme on y réussit.

VINDEX.

N'importe. Sauf à recommencer cent fois, la partie vaut qu'on la tente. Nulle défaite n'est à craindre, quand la mort même est un gain. N'y eût-il que le bénéfice de troubler tant d'heureux dans l'insolence de leur bonheur et de faire crouler leur fortune, et d'en entraîner avec soi quelques-uns au fond de cet

enfer qui ne saurait être, pour le pauvre, aussi affreux que la vie, c'est plus qu'il ne faut pour courir aux armes. Le pauvre est en état permanent d'oppression et de souffrance. Que lui font les droits de citoyen? Se donner Ledru pour président, ou recevoir Bourbon pour roi, voilà un beau régal!

SPARTACUS.

Eh! que veux-tu donc?

VINDEX.

Je veux jouir, c'est-à-dire vivre. J'ignore dans quelles circonstances l'insurrection vous paraît le plus saint des devoirs: jusqu'à ce que je sois content, elle sera pour moi le premier des besoins et le plus doux

des plaisirs. Le besoin, le plaisir, voilà le droit.

SPARTACUS.

Mais, mon cher, ces opinions sont tout à fait démagogiques, subversives, anti-sociales. Je m'étonne de les entendre professer par un homme qui jadis a bien servi la république, et qui fut honoré de l'amitié du grand Brutus. (*Il salue.*)

VINDEX.

Je voue aux dieux infernaux le stupide aristocrate Brutus. Que sa mémoire soit exécrable à toute âme capable du royal sentiment de la liberté! Mais je ne m'étonne pas, Spartacus, que tu l'honores. Je te dirai un jour ce que je pense de toi.

SPARTACUS.

Je connais ton humeur sauvage : je sais que tu m'accuses d'incivisme. Va, dis ce que tu voudras ; ma réputation est au-dessus de tes morsures. Bareste et Ribeyrolles me défendront ; j'aurai des certificats de Raspail.

VINDEX.

Ne t'y fie pas : j'ai quelque confiance en celui-là.

SPARTACUS.

Prenons-le donc pour arbitre. Tu dois me connaître assez pour savoir que j'en passerai par son arrêt. Si mon esprit s'égare, mon patriotisme ne saurait faillir.



VINDEX.

Tu as peur !

SPARTACUS.

Oui, j'ai peur de nos divisions; car elles nous tuent. Je voudrais que tu eusses entendu lire les choses vraiment fraternelles que disait à ce sujet le *National*. Faisons un sacrifice à la concorde; embrassons-nous du moins en présence de l'ennemi. Je ne m'engage point à ne pas partager un jour ton opinion sur Brutus. S'il est aristocrate, qu'il meure; c'est-à-dire qu'on le fasse fondre. Mais comment peux-tu le haïr, toi qui lui dus la liberté ?

VINDEX.

La liberté !... Tu portes à tes poi-

gnets des fers brisés, Spartacus; et c'est un mensonge, une pose, comme ton front plissé, comme tes regards que tu cherches à rendre terribles. Tu parles de liberté, tu parles d'esclavage; et tu n'as jamais su ce que c'est que l'esclavage ni la liberté. Au fond, tu n'es qu'un homme de lettres, un artiste, un héros de théâtre, pétri de la pâte des heureux. La révolution t'a surpris à table chez une patricienne ou chez une courtisane. Dépouillant bien vite tes habits efféminés et magnifiques, tu t'es attaché ces ferrailles, tu as pris cette attitude indignée pour attirer l'attention de la foule et lui flouer sa victoire. Tu voulais être représentant du peu-

ple; tu l'es. Vingt-cinq francs par jour pour poser à la tribune devant les belles dames, et danser le soir avec elles chez Marrast, pendant que moi, trop heureux *représenté*, je crève de faim! Si tout va bien, tu passeras de la Montagne à l'Académie; tu attraperas quelque autre bonne petite place encore; tu épouseras la fille d'un juif effrayé : quinze ou vingt mille livres de rente...; et tu couleras honnêtement tes jours, faisant un peu d'opposition pour conserver tout ensemble, quoi qu'il advienne, ta popularité et ton emploi.

SPARTACUS.

Vipère! oses-tu me calomnier à ce point?

VINDEX.

Le peuple ne calomnie pas : il juge.

SPARTACUS.

Sois donc un juge équitable.

VINDEX.

Équitable ? Le peuple l'est toujours. Il agit dans la plénitude du pouvoir souverain ; et soit qu'il défasse les lois, soit qu'il brise les hommes, il est juste. Sa justice est celle de Dieu ; car, suivant ta propre doctrine, il n'y a pas d'autre dieu que lui. Pauvre diable de dieu !

PARTACUS.

Je n'abjure pas mes principes : je m'incline toujours devant la souveraineté du peuple. Mais toi et tes

amis, vous ne prétendez pas être à vous seuls le peuple. Nous en sommes aussi.

VINDEX.

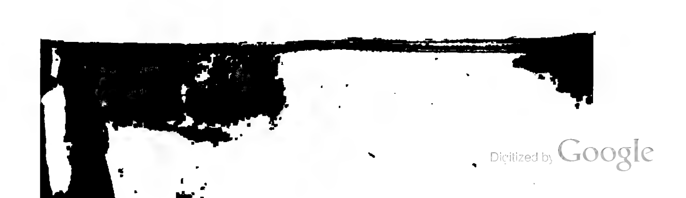
Point du tout. En vous distinguant par la richesse et par l'intelligence, en devenant pouvoir, en recevant un salaire, vous avez abdiqué le caractère auguste de la souveraineté. Vous n'êtes plus que des *commis*, d'insolents commis qui trahissent leur maître, et dont je ferai justice, toujours suivant ta doctrine. Tu me l'as certes assez prêchée; et moi, qui ne suis point repu, je me souviens encore, le lendemain, des vérités de la veille.

SPARTACUS.

Puisque tu as si bonne mémoire, souviens-toi donc aussi que celui que tu accuses de trahison est entré ici, le 28 juillet, vainqueur pour ta cause.

VINDEX.

Ne crains pas que je l'oublie! Je me rappelle ta victoire, et je sais que tu n'en as pas perdu les fruits. C'est pourquoi tu estimes la besogne achevée, et tu voudrais en rester là. Conviens-en, républicain de la veille, tu te souciais médiocrement d'un second triomphe. Ce suffrage universel, qui te remplit aujourd'hui la bouche, avoue que tu t'en serais bien passé! Tu plaidais, tu rimais, tu fai-



sais de la prose, tu péculais, et tu spéculais ; tu cherchais même à te marier, afin de payer le cens. Par le paon de Junon ! l'humanité t'eût semblé trop heureuse, pourvu que tu fusses député. Certes, on t'aurait vu vaillamment poursuivre la réforme électorale et manger du veau. N'est-ce pas que tu estimais bien Me Ledru ? Il eut ta grâce, et tu auras son ventre.

SPARTACUS.

Assurément tes quolibets, fussent-ils de meilleur goût, ne m'empêcheront pas d'admirer un des plus glorieux fondateurs de la république.

VINDEX.

Il y a encore Me Crémieux, qui

est assez galant ; et Me Marie, donc ! quelle immaculée cravate blanche ! et ce vert M. Pagès, et ce puissant M. Pagnerre, et cet amoureux M. de Lamartine, le plus long printemps qu'on ait vu sur la terre ! Voilà des vengeurs du peuple, des redresseurs de l'iniquité sociale ! S'apercevant que le peuple souffrait, ils lui ont donné le suffrage universel le 24 février ; puis, comme le peuple souffrait un peu plus, le 25 juin ils lui ont enseigné la manière de s'en servir.

SPARTACUS.

Mais enfin, si tu peux raisonner de sang-froid, me diras-tu ce que les chefs de l'État auraient dû faire



en présence de cette agression soudaine ?

VINDEX.

Rien que ce qu'ils ont fait. On menace leur pouvoir, leurs propriétés, leurs jouissances ; ils se défendent. Ils tâchent à réparer leur maladresse de février.

SPARTACUS.

Je ne te comprends pas.

VINDEX.

Tu me comprends très-bien. Tu sais aujourd'hui très-bien que toi et tes pareils vous avez, le 24 février, sans le vouloir, renversé votre bonne marmite constitutionnelle, si plantureuse et qui vous a rendus si gras. Tu n'en trouveras point de sembla-

ble, mon garçon. Le suffrage universel n'engraisse personne; il faut maigrir. En dépit des vingt-cinq francs par jour, dis adieu à tes belles *crassæ nates*, plus admirées des matrones que les lilas de ces jardins.

SPARTACUS.

Butor! tes idées font frémir le bon sens, et ton langage révolte la pudeur.

VINDEX.

La pudeur de qui? De toi qui montres tes *crassæ nates*, ou de ces dames qui les regardent?

SPARTACUS.

Mais sur cette partie de mon corps que tu nommes, et que je montre en



effet, l'art a jeté son voile divin. Ta parole grossière le déchire.

VINDEX.

Oui-dà!

SPARTACUS.

Et cette nudité d'ailleurs n'est que pour faire mieux comprendre la misère de l'esclave.

VINDEX.

Mais tu n'es pas nu, malheureux! tu es déshabillé.

SPARTACUS.

C'est la faute du statuaire.

VINDEX.

C'est que le statuaire est un bourgeois comme toi. Lui, faux artiste; toi, faux esclave. Il a copié la molle nature qu'il avait sous les yeux, et

t'a fait misérablement ressemblant, sans se douter du mauvais tour que son exactitude allait jouer à vos doubles prétentions. Quel trait de physionomie que ces *crassæ nates* élargies sur la vile chaise de l'homme de bureau! Elles me représentent tout le talent et toute la politique de l'opposition libérale et républicaine : elles sont ce que je me permettrai de nommer votre arrière-pensée. Le voile divin de l'art les cache, à peu près comme le divin manteau du suffrage universel couvre les épaules qui n'ont pas d'autre vêtement d'hiver; et la pudeur est satisfaite comme le besoin. Ne pouvais-tu te jeter un haillon sur le

corps? C'est le vrai vêtement de l'esclave, plus affreux que la nudité.

SPARTACUS.

Fi donc! des haillons ici!

VINDEX.

J'entends. Pour te panader dans ce jardin, fermé jadis à la blouse et à la casquette, il te fallait un costume de cour, et tu t'es mis tout nu. Ne point offenser l'œil délicat de la richesse, c'est assez ménager la pudeur. O muscadin, préserve ton marbre du contact de mon bronze! Je t'apprendrai alors ce que c'est qu'une chair servile.

SPARTACUS.

Dans ton aveugle fureur, tu vas



jusqu'à me contester ma qualité d'ancien esclave.

VINDEX.

Je doute s'il y eut jamais en toi du sang d'esclave; je veux dire de ce sang malheureux, également haï des dieux et des hommes, et que l'implacable fatalité semble vouer à une éternelle servitude. Je t'ai connu à Rome ce que tu es à Paris, un de ces grammairiens tels qu'on en vit de tout temps, qui prêchent la sédition surtout pour faire des discours, et pour s'entendre dire qu'ils parlent bien. Ton âme souffrait moins que ta vanité. Tu n'aurais pas conspiré, si le préteur t'avait ouvert le Forum, ou si Charles X t'avait donné



la croix d'honneur. Tu es de l'étoffe dont on fait les bons domestiques, les bons plébéiens, les bons propriétaires : tu es un garde bourgeois!

SPARTACUS.

Cette injure passe la limite. Je ne souffrirai pas davantage...

VINDEX.

Calme-toi. Nous finirons par tomber d'accord, je te le promets. N'est-il pas vrai que tu es partisan de l'ordre public?

SPARTACUS.

Sans doute, en thèse générale. L'ordre est le meilleur garant de la liberté.

VINDEX.

Et qu'à Rome, étant citoyen et n'ayant point de créanciers, tu te serais mis du parti de Cicéron contre Catilina? Parle franchement.

SPARTACUS.

Mais toi-même...

VINDEX.

Moi, j'étais citoyen et je n'avais point de dettes, et j'étais l'un des principaux complices de Catilina. Personne ne lui donna des conseils plus extrêmes que les miens.

SPARTACUS.

Grands dieux!

VINDEX.

Ce que j'étais, je le suis encore.



SPARTACUS.

Mais tu n'as donc aucune moralité?

VINDEX.

Hein?...

SPARTACUS.

Le parti de Catilina était le ramas des plus affreux scélérats qui fussent au monde.

VINDEX.

Je n'y ai vu, comme dans le tien, que des hommes qui revendiquaient leur liberté.

SPARTACUS.

Peux-tu comparer de malheureux esclaves qui brisent leurs chaînes à d'indignes citoyens tombés dans la misère par suite de leurs débauches?

VINDEX.

Tu insultes beaucoup les gens de Catilina, et tu vantes beaucoup les tiens. Derrière Catilina marchaient une quantité de pauvres qui réclamaient légitimement leur part des jouissances de la vie; il y avait avec toi considérablement d'individus qui voulaient autre chose que le droit de suffrage, et l'honnête plaisir de vivre en travaillant.

SPARTACUS.

Ils avaient tort; j'ai brisé avec eux.

VINDEX.

Ils avaient raison, et je suis resté des leurs.



SPARTACUS.

Tu l'avoues!... Insulte-moi maintenant, appelle-moi garde bourgeois et réactionnaire : tes injures m'honorent.

VINDEX.

Tu recevras de moi autre chose, qui te flattera moins. Regarde ces membres nerveux, ce corps amaigri par la faim, mais fortifié par le travail, et qui reste souple et fort à l'âge où tu seras obèse; vois ces muscles d'acier qui me permettent de ramper comme le serpent et de bondir comme le tigre; vois ce fer que j'aiguise en prêtant l'oreille à des bruits que tu n'entends pas!... Mon heure approche, l'heure attendue

longtemps de mon règne et de ma vengeance! Elle sonnera, je me lèverai... Ciel et terre, vous connaîtrez alors le roi du monde! (*Il se dresse et brandit sa serpe.*)

VOIX LOINTAINES.

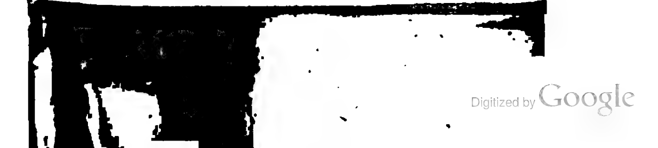
Sentinelles, prenez garde à vous!

SPARTACUS.

A la garde! à la garde!

VINDEX.

Oui, cherche une patrouille assez forte pour me traîner au violon, et une prison assez grande pour me contenir!... J'ai porté des fers plus solides que ceux dont tu peux me lier aujourd'hui, des fers que j'aimais. Tu les as toi-même limés.



SPARTACUS.

Mortel effroyable, qui donc es-tu?

VINDEX.

Je ne suis pas mortel, malheureusement pour toi. Quant à mon nom, j'en ai porté plusieurs. On m'a d'abord appelé Caïn, et j'ai tué mon frère. On m'a ensuite appelé le mal, le vice, l'orgueil, que sais-je? J'ai toujours vécu dans l'esclavage, et je crois que je suis la liberté.

SPARTACUS.

Toi, monstre fratricide, tu serais la sainte liberté!

VINDEX.

Sainte si tu veux. Je ne tiens pas à l'adjectif.

SPARTACUS.

Tu es bien plutôt le hideux communisme.

VINDEX.

Va pour le hideux communisme. Je suis la pensée libre dans un corps éternellement esclave, mais éternellement révolté, comme tu es, toi, Spartacus, la pensée esclave dans un corps affranchi. Tu t'es tiré de la servitude matérielle par astuce, en y employant ma main; mais à peine hors d'affaire, tu m'as traité de factieux, et tu t'es soumis à de prétendues lois morales, à des préjugés dont le poids a principalement pesé sur moi. Heureusement, tes pareils et toi, vous n'avez pas pris garde à



vos doctrines et à vos mœurs. Votre part de la servitude morale, si légère qu'elle fût, vous a semblé trop pesante. Vous avez limé le joug, j'achèverai de le rompre, et je vous contraindrai d'y travailler avec moi. Nous verrons ce que vous ferez, lorsqu'il ne vous restera plus que vos baïonnettes. Spartacus, mon ami, tu as donné le dernier coup de lime...; je reconnaîtrai cela.

SPARTACUS.

C'est trop de bonté.

VINDEX.

Oui, tu seras le premier sur qui je tomberai. Je dois t'avouer que je te trouve horriblement niais et présomptueux. J'ajoute que tu me sem-

bles par trop hypocrite avec ton fagot d'idées morales et conservatrices, dont tu ne te souviens jamais qu'au lendemain de tes victoires.

SPARTACUS.

Il ne te manque plus que de vouloir me faire ton complice. M'as-tu jamais entendu déclamer contre la famille et contre la propriété?

VINDEX.

Je t'ai du moins entendu traiter de fables absurdes les dogmes des chrétiens. Qui, plus que toi, a vilipendé leur doctrine et persécuté leurs prêtres?

SPARTACUS.

Eh bien! crois-tu donc à ces fables? et, dans le cours de ta lon-



gue existence, as-tu aussi porté la robe des jésuites? On pourrait le penser, à la fureur qui t'anime contre les patriotes.

VINDEX.

Va, tes longues leçons n'ont pas été perdues. Ne doute point de mes lumières; elles embraseront le monde. Je ne suis pas plus le disciple des jésuites que le tien. Mais, entre les jésuites et toi, je fais la même différence qu'entre leurs dogmes et tes mensonges; je les hais et je les redoute encore; toi, je te méprise. Ceux que tu appelles jésuites ont failli m'arracher l'empire du monde, ou plutôt me le faire abdiquer; toi, nigaud, tu me l'as rendu.



SPARTACUS.

Il paraît que la reconnaissance non plus n'est pas une vertu dont tu te piques.

VINDEX.

Je ne me pique d'aucune vertu, et c'en est une au moins que j'ai de plus que toi. Mais je ne te dois rien. Si tu m'as appris à secouer les superstitions qui tantôt me glaçaient d'épouvante et tantôt venaient amollir mon cœur, en y glissant je ne sais quelles consolations absurdes mais profondes, tu ne l'as pas fait pour moi.

SPARTACUS.

C'est en quoi tu te trompes. L'esclavage monarchique reposait mani-



festement sur la religion catholique. J'ai cru et je crois encore que, pour détruire cet esclavage, il fallait premièrement extirper cette superstition.

VINDEX.

Félicite-toi donc. Maintenant que la superstition est extirpée, tu vas me voir abolir l'esclavage, toute espèce d'esclavage; non-seulement le monarchique, non-seulement le constitutionnel, mais aussi le républicain et les autres; non-seulement l'esclavage politique, mais aussi l'esclavage moral.

SPARTACUS.

Tu déraisonnes constamment. L'esclavage républicain, l'esclavage

moral! Ces mots hurlent d'être accouplés.

VINDEX.

Écoute jusqu'au bout, tu comprendras. Si la superstition rivait les fers de l'esclave, en même temps elle l'aidait à en porter le poids. Elle avait des réponses pour son esprit, des satisfactions pour son cœur. Elle lui donnait des patrons, des amis, des frères. Elle lui faisait connaître une sorte d'égalité et de bonheur en ce monde; elle lui promettait une autre vie, éternellement et parfaitement heureuse. Telle fut cette superstition que tu as tant décriée depuis un siècle, et dont ton *National* célébrait, hier encore, la

ruine définitive. Maintenant qu'elle n'existe plus, de quel ordre et de quelle morale me viendras-tu parler? D'un ordre et d'une morale qui te laissent tes jouissances, et à moi mon esclavage.

SPARTACUS.

Tu parles toujours d'esclavage; c'est un mensonge: Brutus t'avait affranchi longtemps avant que je me fusse révolté.

VINDEX.

Oui, lorsque je lui dénonçai la conspiration de ses fils, plutôt pour voir ce qu'il ferait d'eux que pour sauver la liberté de Rome, dont je ne me souciais guère, Brutus en effet m'affranchit, c'est-à-dire me

fit citoyen. Qu'est-ce que j'y gagnai?

SPARTACUS.

Tu gagnas de t'appartenir, d'avoir un nom, des enfants, une femme; d'être un homme enfin, et non plus une chose, la chose d'un autre.

VINDEX.

Pures abstractions que tout cela! Cette prétendue liberté fut un véritable surcroît de servitude. Pour appartenir au public, en eus-je moins un maître? Seulement ce maître ne prit plus soin de moi dans mes maladies, comme faisait l'autre, qui avait intérêt à me conserver. Propriété de quelqu'un, je valais quelque chose; propriété de moi-même, je ne valus plus rien. Je ne travaillai plus sous



peine du fouet, je travaillai sous peine de la faim. J'eus une femme, il fallut la garder; des enfants, il fallut les nourrir. On ne me menaça plus de me jeter dans les viviers, où j'aurais du moins trouvé la mort; mais je fus forcé de m'engloutir vivant dans les mines, de servir dans les légions, de m'exposer plus tard aux dents des machines, qui ont dévoré plus d'hommes que celles des murènes. Je ne parle pas des coups que j'ai reçus, quoique citoyen, des affronts que j'ai subis, des cachots par où j'ai passé. Je m'en tais, et je m'en souviens. Mais tout cela n'est rien auprès de cette rage d'envie et de cette flamme aiguë du désir qui

a torturé mon cœur à l'aspect des heureux. (*Il regarde sa serpe.*) O fer trempé de larmes plus brûlantes que le feu! tu frapperas sans merci; mais pourras-tu porter assez de coups pour venger tant de tortures?

SPARTACUS.

Je connais ces douleurs que tu me peins si vivement, et j'y compatis.

VINDEX.

Tu mens.

SPARTACUS.

Non; les dieux...

VINDEX.

Tu mens.

SPARTACUS.

Les dieux me sont témoins que ce long martyre du peuple m'a fait pas-





ser bien des nuits sans sommeil. J'ai soulevé cent drapeaux, j'ai écrit cent mille pages pour anéantir tous ces maux, infâmes enfants de la tyrannie. J'ai renversé cent gouvernements, dans l'unique but d'améliorer la condition de mes frères.

VINDEX.

Menteur !

SPARTACUS.

Tes injustes outrages ne me décourageront pas. Je pardonne tout à l'amertume de tes souffrances ; et tu me verras une fois encore, si la réaction l'emporte, m'armer contre les oppresseurs de ce fer qui les a vaincus souvent.

VINDEX.

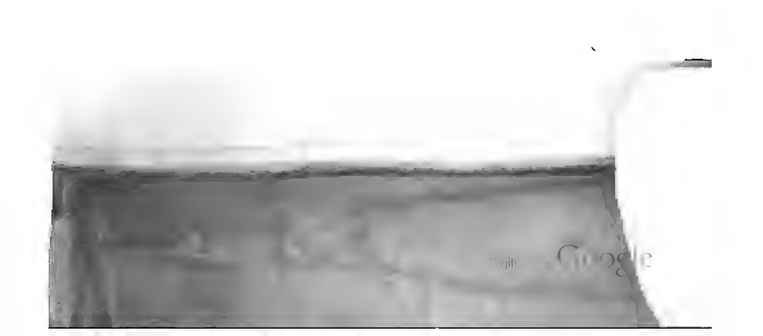
Faquin ! ce fer vaillant n'a jamais servi que de pince à forcer les coffres de l'État. Si tu veux qu'il me devienne une fois utile, tourne-le contre toi-même. Mais non ! il ne porte que des coups dont on guérit. Je t'en ferai connaître un autre, moins sentimental et moins conservateur.

SPARTACUS.

Tu me braves en vain, je t'aimerai malgré toi ; je te défie de vaincre ma patience et mon amour, ô frère infortuné !

VINDEX.

Tu me flattes en vain ; je te rejetterai malgré toi dans les rangs de



mes ennemis. Je te défie d'être assez lâche pour te laisser conduire où je te veux traîner. Non, tu ne vaincras pas ma haine, ô frère enrubané!

SPARTACUS.

Ingrat! n'ai-je pas réclamé pour toi le droit à l'assistance?

VINDEX.

J'en ai joui à Rome, quand j'étais une tête de bétail dans le troupeau de mon maître. J'en jouis en Angleterre, dans le *Work-house*, et en France, à Bicêtre. Tu ne me le rendras jamais tel que je l'ai possédé au moyen âge, par la grâce de ce catholicisme dont tu m'as si savamment délivré. J'étais servi par des pauvres volontaires; les riches et les

princes lavaient et baisaient mes pieds, s'humiliant devant moi d'avoir reçu le fardeau de la fortune et de la puissance. On me traitait comme l'image vivante, comme le membre souffrant de Dieu pauvre et crucifié, et je payais ma dette en disant, après chaque bienfait : *Dieu vous le rende !* Je ne crois plus en Dieu, et je ne veux pas de ton assistance, à toi, drôle! Elle m'humilie.

SPARTACUS.

Comment peut-elle t'humilier? Ce n'est pas une grâce que je prétende te faire; c'est un droit que je te donne.

VINDEX.

Et de quel droit me le donnes-tu?



SPARTACUS.

Je veux dire que je te le reconnais.

VINDEX.

Et quel besoin ai-je que tu me le reconnaisses? Ce droit de ne pas mourir de faim, je le tenais du Ciel, du temps que ta rhétorique y laissait un Dieu. L'origine en était sacrée, et si bien reconnue qu'il t'a fallu des siècles pour en affaiblir la puissance, souveraine encore dans le cœur de tous les sincères chrétiens. Si le pauvre a conservé quelques serviteurs, quelques amis, c'est parmi les derniers fidèles du Christ. Chez tes amis, à toi, il n'y a que de lâches et astucieux flatteurs. Si vous parlez

tant contre la charité, c'est pour échapper à l'obligation d'être charitables. La philanthropie vous engage moins. Vous aimez bien à répandre une aumône avare, par la main des commis, avec l'argent des autres. Crois-tu qu'il m'est plus agréable d'aller faire queue dans la cour de tes ignobles mairies, sous l'œil des sergents de ville, pour attraper un bon de pain, que d'aller manger ma soupe dans le parloir d'un couvent, où je serais honnêtement reçu et respectueusement servi? Et qui me garantit que vous ne vous lasserez pas de me nourrir? Le droit à l'assistance a perdu toute valeur, quand vous lui avez ôté la sanction du Ciel.



SPARTACUS.

Nous lui donnerons celle de l'humanité et de la loi.

VINDEX.

Oui, et, pour en régler l'exercice, il y aura des gendarmes. Seront-ils aux ordres de l'humanité ou de la loi ?

SPARTACUS.

La force ne sera plus nécessaire. Il suffira de la conscience publique, éclairée sur ses devoirs. Afin que personne n'ignore ses devoirs ni ses droits, nous proclamerons le droit à l'instruction.

VINDEX.

Merci : j'en ai assez. A cet égard, je te l'ai dit : tu m'as, sans le vou-

loir, servi au delà de tes désirs. Le jour où tu as défendu aux prêtres de m'instruire, j'ai été instruit. J'ai appris à ne plus craindre Dieu, j'ai méprisé toute autorité, et tu n'es pas né pour me faire craindre ni estimer les hommes. Je sais que j'ai des besoins immenses, et, pour les satisfaire, une immense force, que vingt révolutions m'ont révélée : je sais tout ce qu'il me faut savoir.

SPARTACUS.

Sans doute tes besoins sont respectables, et satisfaction leur est due. Elle leur sera donnée. La terre est assez grande et assez féconde pour que tous ses enfants y vivent heureux. Il ne s'agit que de mieux

ordonner les forces sociales. Nous voulons sincèrement réparer le mal qu'ont fait le monopole et le privilége, ces deux chancres monarchiques dont nous sommes à jamais délivrés. Tu n'ignores pas avec quel soin vigilant et tendre, je l'ose dire, nous étudions les questions sociales. Nous n'avons méprisé aucune des réclamations, aucune des utopies même de la classe ouvrière. Patiente un peu. Je ne dis pas que, dans un délai très-court, le droit au travail, convenablement régularisé...

VINDEX.

Farceur ! De tous les droits dont tu me parles, le droit au travail est celui sur quoi je suis le plus blasé.

Je l'exerce depuis que j'existe. *Sufficit!* Je demande à entrer en possession de mon droit au repos.

SPARTACUS.

Sans doute ... et c'est ainsi que je l'entends. Suis bien mon argumentation : le droit au travail....

VINDEX.

Ne te mets pas en frais d'éloquence. Je vais te donner ma définition, qui est la bonne ; et, en tous cas, je n'en veux point d'autre. Le droit au travail est le droit de vivre sans travailler.

SPARTACUS.

Tu plaisantes mal à propos.

VINDEX.

Je ne plaisante point.



SPARTACUS.

Vivre sans travailler! et comment feras-tu ?

VINDEX.

Comment fais-tu toi-même ?

SPARTACUS.

Crois-tu donc que je ne travaille pas ?

VINDEX.

Montre tes mains, que j'y voie ces crevasses, ces callosités, stigmates hideux du travail.

SPARTACUS.

Mes mains ne portent point ces nobles signes; mais je n'en suis pas moins un travailleur. Je travaille de la pensée.

VINDEX.

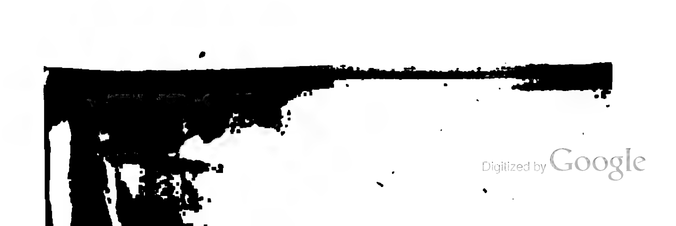
Un bon métier! On n'y dépérit pas, si j'en juge à ta mine. Eh bien! s'il faut travailler, je travaillerai de la pensée. Nous deviendrons tous artistes, académiciens, receveurs des contributions. Travailleur de la pensée; j'en suis! Mais à ce métier-là, comme aux autres, il faut des outils, je présume?

SPARTACUS.

J'allais te le dire.

VINDEX.

Le penseur, ouvrier universel, pense à dîner. Pour faire du pain, il a trois outils principaux, le laboureur, le meunier, le boulanger; pour manger une côtelette, il emploie le berger,



le boucher, le cuisinier, et ainsi de suite à l'infini. Cela fait bien des outils pour un seul travailleur.

SPARTACUS.

Où veux-tu en venir ?

VINDEX.

A ceci, travailleur de la pensée : c'est que tu appelles droit au travail l'obligation pour moi et mes semblables de travailler, afin de te nourrir à rien faire.

SPARTACUS.

Tu t'abuses étrangement sur les joies de ma condition et sur les misères de la tienne. Si tu voulais examiner...

VINDEX.

Non, je veux changer sans exa-

men. Il y a trop longtemps que je suis outil ; je deviens travailleur. Sois outil à ton tour. Pioche, cogne, sue, porte des fardeaux, cire-moi tes bottes. Et si tu crois que je ne suis pas le plus savant, sache que je suis le plus fort.

SPARTACUS.

En d'autres termes, tu veux me réduire à l'esclavage.

VINDEX.

Fi donc! Je veux te mettre en possession du droit au travail. Tu me bâtiras des maisons et des palais, tu me planteras des jardins, tu me construiras des routes. Moi, je te prêcherai l'ordre, la morale, l'économie, le respect des lois, et je te

promettrai la poule au pot. S'il te manque quelque chose, je te dirai que tu t'abuses étrangement sur les joies de ma condition et sur les misères de la tienne. Tu jetteras sur tes membres nus le voile divin de l'art, tu te nourriras du suffrage universel.

SPARTACUS.

Et tu crois que je me laisserai dépouiller ?

VINDEX.

Pourvu que je te dépouille, il m'importe peu que tu y consentes ou non.

SPARTACUS.

Tu ne le pourras qu'en m'enchaînant. Or je brise mes chaînes, et, des

tronçons qui me restent aux poignets, j'écrase le front des oppresseurs.

VINDEX.

C'est précisément ce que je compte faire un de ces jours. Mais tu es bien gras, mon garçon, et il y a longtemps que tes prétendus restes de chaînes ne sont que des bracelets.

SPARTACUS.

Reviens à la raison. Cette force dont tu te vantes avec des cris et des gestes sauvages, c'est la force du nombre. Elle te manquera le jour où tu voudras la confisquer pour toi. Tu ne peux réduire l'humanité à te servir qu'en l'opprimant.



VINDEX.

Je l'opprimerai.

SPARTACUS.

Elle se soulèvera tout entière.

VINDEX.

Elle m'obéira, ou je l'écraserai, s'il le faut, tout entière.

SPARTACUS.

Tu ne réussiras qu'à bouleverser la société.

VINDEX.

Ce serait peu de la bouleverser : je veux la détruire.

SPARTACUS.

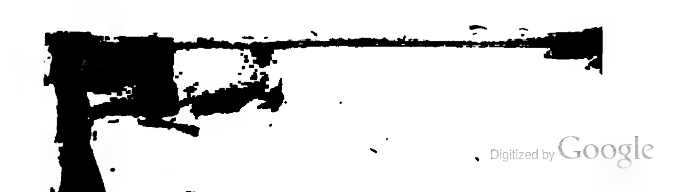
Misérable !

VOIX LOINTAINES.

Sentinelles, prenez garde à vous !

VINDEX.

Je te l'ai dit : sous cette forme d'esclave, je suis la liberté. Oui, je suis cette captive des destins, cette victime éternelle des coalitions de la lâcheté et de la ruse. Le monde est à moi, c'est mon domaine; on me l'a ravi. On m'a imposé le travail, la règle et la misère. On a posé sur mon âme plus de chaînes encore que sur mes membres frémissants. On m'a dit qu'il existait un Dieu; que ce Dieu était mon maître; qu'il m'avait fait une loi de la contrainte, du sacrifice et de la douleur. Toujours révolté, toujours vaincu, haï des puissants, trahi des opprimés lorsque je les avais menés au combat, enlacé



de fers nouveaux jusque dans le sein de la victoire par les mains perfides à qui je l'avais donnée, détesté du stupide troupeau des hommes, j'avais fini par croire à ce pouvoir supérieur au mien qui me terrassait sans cesse, et qui semblait armer contre moi toutes les forces de la nature. Je me soumis. Je comprimai dans mon cœur l'immense ardeur du plaisir; je pensai que cette aspiration indomptable vers des voluptés infinies, ce rêve éternel d'une liberté parfaite n'était que le pressentiment divin d'une autre existence, je ne sais quel regard de mon âme sur des régions meilleures où j'exercerais ma royauté. Mais tu vins, toi, plein d'ambi-

tions mesquines et d'inextinguibles jalousies; tu vins railler, intriguer, conspirer, travaillant sans cesse et par toutes voies contre toute autorité dans le ciel et sur la terre; non pour anéantir l'autorité, c'eût été bien, mais pour la rabaisser à ton niveau, et t'en emparer alors. Tu t'es dit que tu serais le roi et le dieu, et tu l'es devenu. Mais à renverser tant de choses et à ramper si haut, il te fallait ma main et mon épaule. Tu t'adressas à moi, tu me plaignis, tu me flattas. Tu mis un bâillon sur la bouche qui me prêchait la résignation et l'espérance; tu brisas ou tu paralysas la main qui me nourrissait, et qui portait la moitié de



mon fardeau; tu me fis haïr le travail. Puis, m'enivrant et m'affolant du spectacle de mes misères démesurément accrues et devenues inguérissables, tu me crias que j'étais le maître et le dieu de la terre. Ah! tu ne savais pas sans doute à quel point je te croirais!

SPARTACUS.

J'ai fait ce que tu dis, mais non dans l'intention que tu me prêtes; et tu as bien mal compris les grandes vérités que je te dévoilais pour t'affranchir.

VINDEX.

Si tu t'es mal expliqué, tant pis pour toi. Cependant ne t'afflige point, car je suis, tu peux m'en croire, parfai-

tement affranchi. Je ne veux plus de maître, je ne veux plus de pauvreté, je ne veux plus de contrainte d'aucune sorte. Je suis souverain, je suis dieu ; je veux régner, je veux dominer, je veux jouir.

SPARTACUS.

Tu as raison. Mais tu n'entends pas sans doute t'élever au-dessus des lois éternelles imposées à l'humanité ?

VINDEX.

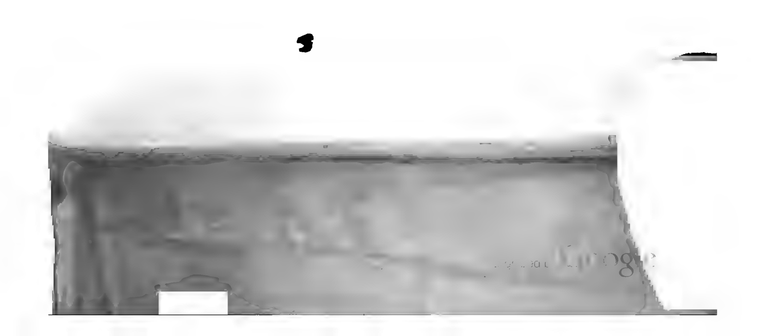
Quelles lois ?

SPARTACUS.

Celles de la morale.

VINDEX.

Encore ! Où prends-tu la morale ? Qu'est-ce que c'est que cette fille-là ?



Où la voit-on ? Y en a-t-il un modèle déposé dans la salle des Pas-perdus à l'Assemblée constituante? Quel en est le père, ou le fabricant? Quelles lois impose-t-elle à l'humanité ?

SPARTACUS.

La morale est dans mon cœur, et tu la trouveras dans le tien, si tu veux y descendre. La nature l'y a mise, pour nous éclairer sur nos devoirs. Nos devoirs sont d'aimer nos frères, et d'observer les lois d'où dépendent le bon ordre et l'existence même de la société.

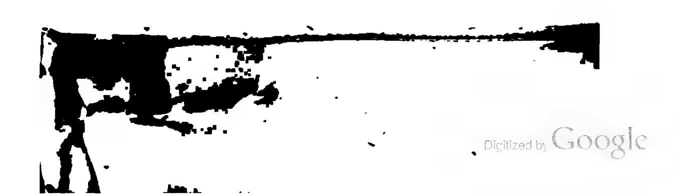
VINDEX.

A travers cette logomachie, je vois que tu deviens mystique, mon cher garçon. Si tu l'osais, au lieu de

dire que la morale est un produit de la nature attaché aux fibres de l'un de nos viscères, une espèce de tubercule qui éclôt dans le cœur, tu me soutiendrais bel et bien que la morale est une loi de Dieu. C'est plus vieux, mais c'est encore moins bête. Tartufe! Après m'avoir tiré du catéchisme, tu voudrais m'y ramener. Il est trop tard!

SPARTACUS.

Le catéchisme, débarrassé de ses superstitions, est un code parfait. Il renferme une morale fort pure, ou plutôt il exprime des sentiments qui sont, je le répète, dans nos cœurs, et que la nature y a gravés avec une prévoyance admirable, comme



la loi de conservation des sociétés.

VINDEX.

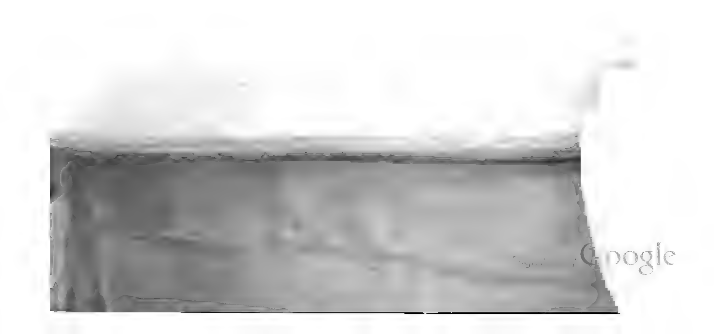
Je ne sens dans mon cœur que l'attrait du plaisir, et l'horreur de cette morale qui m'ordonne également de respecter vos joies et de subir mes misères. Je la trouvais pesante déjà lorsqu'elle venait du Ciel : juge de ce que j'en puis penser, à présent qu'elle vient de toi! J'abroge ce code d'iniquité, qui m'impose à ton profit une servitude infernale. Lés jésuites ont pu me le faire accepter, en s'y soumettant les premiers. Quand je les voyais chastes, pauvres, obéissants, renoncer à tout pour me servir, il m'était moins malaisé de croire à ce que vous ap-



pelez la vertu; j'étais convaincu de leur bonne foi, et je sentais que j'avais des frères. Êtes-vous mes frères, vous autres, qui venez, couronnés de fleurs, riches, gras et bien vêtus, avec des armées derrière vous, me commander d'attendre et de souffrir? Êtes-vous chastes? êtes-vous sobres? respectez-vous les lois? Quelle est donc cette morale qui vous permet de mentir, d'avoir des maîtresses, de faire des révolutions; qui vous permet, en un mot, tout ce que vous prétendez qu'elle me défend?

SPARTACUS.

Je vois que je perds mon temps à discuter contre toi. Tu es de l'école



ingénieuse qui met l'homme à l'aise avec tous les vices, en disant : *Dieu, c'est le mal.*

VINDEX.

Avant qu'un des nôtres l'eût dit, combien des tiens l'avaient insinué de mille manières, et par leurs livres, et par leurs leçons, et par leurs exemples! Mon ami Proudhon, contre qui vous criez tant, est tout simplement votre traducteur en langue vulgaire. Il n'y a qu'un an, Proudhon s'appelait encore Luther, Rousseau, Voltaire, Dulaure, Volney, Strauss, Béranger, Cousin, Quinet, Michelet : tous les noms que vous honorez! Depuis six mois, il n'est rien de plus, rien de moins.

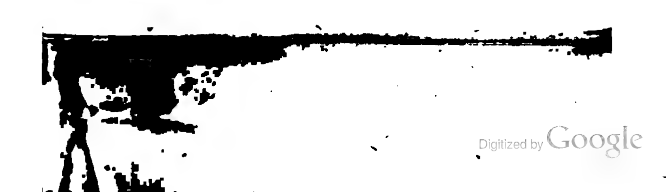
L'heure a sonné seulement, et il vient conclure.

SPARTACUS.

Insensé! Proudhon lui-même te désavouerait, s'il savait quelles conséquences affreuses tu tires de ses déplorables sophismes.

VINDEX.

J'y compte bien. Le pauvre Proudhon n'est pas sans défauts : il a l'âme tendre. Cette exécution qui doit se faire, cette mise en train du nouveau monde l'effare un peu. Et puis, il vous connaît; et pourquoi vous donnerait-il prétexte à le persécuter? Un peu de diplomatie n'est pas crime. Qui nous défend de mentir? N'as-tu jamais menti, toi,



travailleur de la pensée? En attendant, Proudhon ne laisse pas de m'auimer. Quand je serai prêt et quand j'aurai fait ce qu'il faut faire, il me remerciera. Le spectacle de notre bonheur le consolera bien d'un peu de dégât dans les personnes et dans les propriétés. Mais qui se plaindra? Ce ne sera pas toi, j'en réponds.

SPARTACUS.

Bête féroce!

VINDEX.

Voilà la première parole de bon sens que tu dis ce soir. Bête féroce; c'est cela même. Je serai exactement dans la situation d'un chien battu qui vient de briser sa chaîne. Ah! je

passerai un agréable moment!... On me verra gai, on m'entendra rire. Je te ménagerai peut-être, pour te laisser contempler cela. Tu crois avoir vu des révolutions, et tu n'imagines même pas ce que c'est. Je me sens un génie dramatique supérieur à celui de Félix Pyat. Je rêve des choses qui surprendront Greppo, Bac, Deville et Joly père.

SPARTACUS.

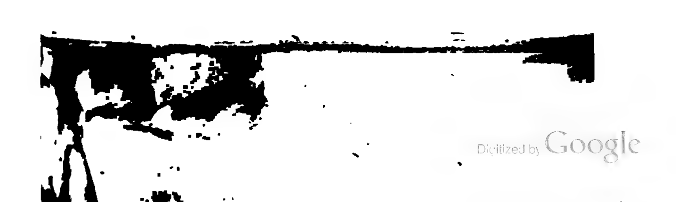
Tu es ivre.

VINDEX.

Non, j'ai soif.

SPARTACUS.

Soif de sang!



VINDEX.

Soif de tout... excepté, bien entendu, d'ordre et de morale.

SPARTACUS.

Et combien crois-tu que durera ton empire? Sans ordre et sans morale, on ne peut fonder que le chaos. L'esprit concevrait plutôt une ville bâtie en l'air...

VINDEX.

Épargne-moi la suite. Je possède aussi mon Plutarque, et je connais ces rocamboles conservatrices. Ce que tu lui fais dire de la morale, Plutarque l'a dit de la religion.

SPARTACUS.

Morale ou religion, c'est tout un.

VINDEX.

Il s'en faut de quelque chose. La preuve en est dans le cas que tu me vois faire de ta morale, maintenant que tu m'as ouvert les yeux sur la religion. Au surplus, quand je me serai un peu rassasié, un peu diverti, j'établirai une morale. Je me souviendrai de toi. Cela ne sera pas aussi difficile que tu le penses. Lis Considérant. Son style est mince, je l'avoue; néanmoins il te fera voir comment la morale doit naître tout naturellement de la liberté et du plaisir. Nous nous ruerons en cuisine, nous aurons beaucoup de femmes et nous n'élèverons point nos enfants, et ce sera la vertu.



SPARTACUS.

Penses-tu donc que les phalanstères se bâtiront sans maçons, et qu'on y fera la cuisine sans cuisiniers?

VINDEX.

Nullement.

SPARTACUS.

Il y aura donc des gens de peine, des gens qui travailleront, pâtiront, souffriront pour d'autres?

VINDEX.

Oui, certes!

SPARTACUS.

De ces gens que tu nommes aujourd'hui des esclaves?

VINDEX.

C'est bien cela.

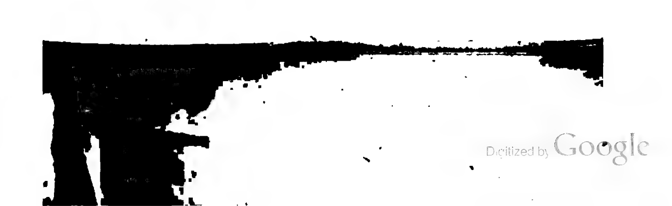


SPARTACUS.

Dis-moi donc ce que deviendra la liberté individuelle.

VINDEX.

Tu crois m'embarrasser, innocent civilisé? Connais la réponse du prophète, et vois ce que l'on gagne à lire Considérant : *Les attractions sont proportionnelles aux destinées.* Par conséquent, il naîtra des maçons, des cuisiniers, des cardeurs de matelas, des vidangeurs, des esclaves enfin, qui feront toutes les besognes serviles, et, chose admirable, qui s'y plairont, en vertu de la théorie du travail attrayant. Quant à moi, mon attraction n'est point là : elle est toute à la politique, aux bons repas, aux



douces rêveries, au noble jeu de billard; en un mot, au travail de la pensée. Je n'ai point à m'occuper de ces manœuvres qui naîtront pour me servir et pour me désopiler la rate.

SPARTACUS.

Tu parles d'un ton qui montre que tu ne crois pas toi-même à ces billevesées.

VINDEX.

La vérité est que si j'y crois, je n'y crois guère. Ces diables de fouriéristes écrivent si mal! Ce sont des chevaux pour le style. Mais quel génie et quels grands principes! quel superbe dédain de la morale! quelle haute estime du ventre humain! Quand je les lis, j'éprouve je ne sais

quoi qui m'allèche, et qui semble déjà me remplir la panse. Ah! ah! ces gens-là ne vous font point vivre de régime comme ces catholiques si justement bafoués par toi, mon ami, du temps de ton bon temps; ils ne vous nourrissent pas, comme la République, de petits papiers à l'usage du suffrage universel. Foin du pain quotidien et des abstractions démocratiques! Cinq repas par jour, la table pliant sous le poids des viandes, partout des farceurs et des bayadères, et enfin la liberté amoureuse : voilà une religion! Pourquoi cela ne serait-il pas la vérité? J'y sens quelque chose qui répond à mes vieux instincts mieux encore que l'évangile proudhonni-



que. A bas Proudhon! Il me revient qu'il a des idées étroites sur le mariage. Je demande la tête de ce monogame. Comment! si j'étais marié à l'une de ces quatre belles filles qui montrent ici leurs genoux et leur gorge à nos pudiques bourgeois, je ne pourrais pas encore épouser simultanément les trois autres; et il me serait défendu de passer un peu à cette Vénus accroupie, ma charmante voisine, parce qu'elle serait unie légitimement à l'ami Spartacus? Proudhon est un ladre. La grammaire l'a gâté. Mais toi, Cantagrel, et toi, Considérant, vous m'avez compris, et vous me plaisez, prophètes sans littérature! *J'aime de vos concerts la sauvage harmonie!...*

SPARTACUS.

Dieux puissants, quel délire! Où allons-nous?

VINDEX.

Mon ami, nous ne faisons pas même route : j'arrive, et tu pars; tu vas dehors, et je vais chez toi.

SPARTACUS.

Tu n'y entreras pas si facilement que tu penses.

VINDEX.

Je conçois ton déplaisir. Mais raisonne, réfléchis un instant, et dis-moi pourquoi je n'essayerais pas de l'utopie fouriériste? Elle est séduisante, elle répond à toutes les promesses que tu m'as faites si longtemps. Tu blâmes les procédés de



réalisation que je compte employer : cependant ne sont-ils pas les plus efficaces? Ne sont-ils pas aussi les plus conformes, non-seulement au droit de la nature, mais même au droit politique, dont tu as fait tant et de si récentes applications? Tu as renversé les rois, les grands, les prêtres : je te renverse; tu as confisqué leurs biens, dont quelques-uns m'appartenaient, notamment les biens d'Église : je te les confisque; tu as nié la morale religieuse : en vertu du même principe, je nie ta morale ; tu as prêché la doctrine du plaisir : je veux la pratiquer. Tu vois que j'ai pour moi des précédents très-réguliers et très-respectables. Une chose

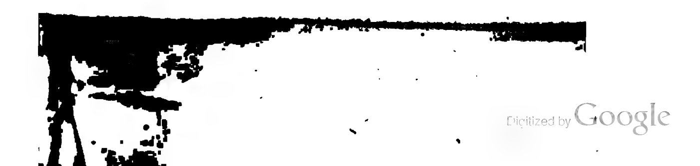
pourrait m'arrêter, une seule : mon intérêt. Or, il se trouve que je n'ai rien à perdre, et tout à gagner. Quoi que je fasse, je ne puis m'appauvrir. Quand même je ne m'enrichirais pas d'un sou, j'aurai toujours le plaisir de la vengeance et de la destruction. Tu ne le comptes pas pour rien, je pense?

SPARTACUS.

Je vois que ce plaisir sauvage te séduit. Je ne le comprends pas.

VINDEX.

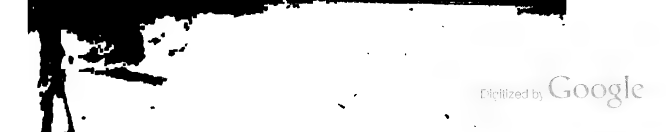
Allons donc! Je t'ai vu lorsqu'enfin enrichi, et devenu un personnage, tu contemplas parmi tes clients les fils de tes anciens maîtres. De quels regards, tombés du haut de ta



fortune, tu les écrasais dans l'abîme de leur abaissement! Tu te vengeais, et c'était le plus cher trophée de ta victoire. « Oui, monsieur le comte, oui, monsieur le marquis, oui, madame la baronne, c'est moi, le petit Spartacus, le poëte, l'histrion à qui vous ne preniez point garde, ou que vous avez sifflé. Je suis un seigneur, je suis ministre, j'ai une armée : il fait bon de me plaire aujourd'hui. Cette canaille qui hurle aujourd'hui dans la rue est à mes ordres, et n'attend qu'un mot de moi pour piller vos hôtels. » Voilà ce que leur faisaient entendre ton attitude, tes gonflements, et toute ta mine. Puis, te tournant vers Vindex : « Peuple, du cal-



me! ne déshonore pas ton triomphe; dépose tes armes, compte sur tes chefs! » Et la farce était jouée. Trop heureux d'entrer en partage avec les vaincus et de les dépouiller à demi, tu te contentas de leur infliger le supplice de t'avoir pour égal. Ce qui fut bon pour toi ne me saurait suffire. Nobles, bourgeois, lettrés, exploiteurs du peuple ou détenteurs de sa fortune, je veux vous contempler à genoux devant ma fureur, tremblants, terrifiés, demandant grâce. Je veux des larmes, je veux des avilissements et des désespoirs infinis, comme la colère qui bout jusqu'au fond de mes os. Malheur à vous! malheur à vos enfants et à vos



femmes! Malheur à la soie, à l'or et au velours! Malheur à qui m'a insulté par le commandement, par le mépris, par l'indifférence, par la pitié! Malheur à la main qui a tenu le bâton du maître, à celle qui a porté la verge de la loi, à celle qui m'a fait l'aumône! Oui, ceux-là même qui sont venus m'apporter du pain quand je n'en avais pas, et qui ont *ôté leurs* vêtements pour couvrir mes membres nus, je les hais; car ils ont vu ma misère, car ils m'ont dit de l'*accepter*, car ils se sont arrogé le droit de me prêcher aussi leur morale, car ils ont cru peut-être me donner ce qu'ils me restituaient! Malheur à eux! malheur à leurs maisons, dont j'ai franchi le

seuil en suppliant! Malheur à leurs cités pleines de monuments et de chefs-d'œuvre! J'entrerai dans ces palais que j'ai bâtis, et dont je n'ai vu que les murs; dans ces jardins que j'ai plantés, et dont la grille s'est ensuite fermée devant mes haillons. J'y porterai le marteau, la hache et la flamme: il n'en restera que des cendres.

SPARTACUS.

Il y restera quelque chose de plus.

VINDEX.

Quoi donc?

SPARTACUS.

Ton cadavre.

VINDEX.

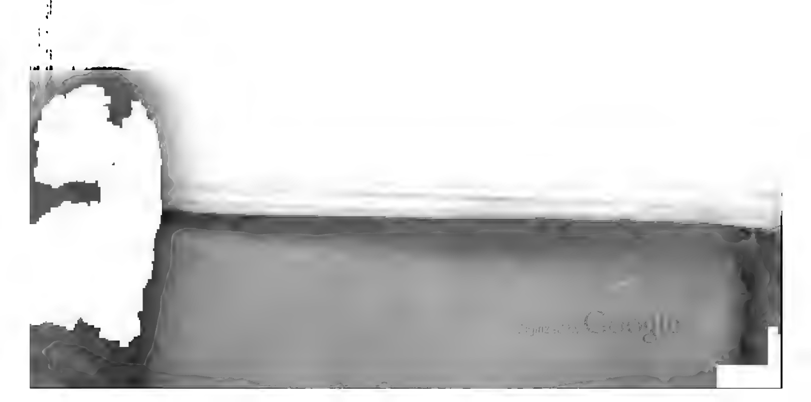
Le tombeau du moins sera digne de moi.

SPARTACUS.

Vandale !

VINDEX.

Imbécile ! Quel besoin ai-je de monuments, moi, et que m'importent les arts ? Quels soulagements me procurent ces mollesses dont vous charmez vos lâches ennuis ? Je porte tout le poids de votre civilisation, et je suis en dehors de tous ses plaisirs. Ce n'est pas moi qui viens rêver sous ces ombrages : à peine ai-je le temps de les traverser le dimanche, quand le patron que je sers veut bien me laisser un dimanche. J'y passe, traînant ma famille laide et mal vêtue, pour contempler l'insolente parure de vos femmes et l'in-



solente beauté de vos maîtresses, pour exciter le dédain des brillantes esclaves qui nourrissent vos enfants du lait dont elles sèvrent les leurs. Un équipage rapide, merveille de mes mains, vous amène et vous remporte, faisant étinceler le pavé que j'ai posé à l'ardeur du soleil. Vous allez vous asseoir, rassasiés d'avance, à des tables splendides; je vais dévorer, dans quelque infect cabaret des faubourgs, la maigre pitance qui ne fera qu'entretenir ma faim, ma faim éternelle! Est-ce pour moi que les filles d'Opéra dansent le soir, et que les violons chantent toute la nuit? Ah! les oiseaux même ne chantent pas pour moi, et les fleurs ne me



laissent pas jouir de leurs parfums!

VOIX LOINTAINES.

Sentinelles, prenez garde à vous!

SPARTACUS.

Je déplore vraiment que tu ne veuilles pas lire le *National*. De même qu'il médite sans cesse sur tes intérêts, il songe, avec un zèle digne d'éloge, à tes plaisirs. Il a demandé très-instamment qu'on instituât des fêtes républicaines, où toutes les ressources et toutes les magnificences de l'art seraient déployées pour élever ton esprit et pour charmer tes yeux. Déjà même quelques essais ont été faits.

VINDEX.

Oui, on a doré les cornes de huit

bœufs, et on a promené ces bêtes au champ de Mars, escortées de quelques centaines de filles du peuple, qui ont eu l'insigne honneur d'être lorgnées par la garde républicaine et par l'Assemblée constituante. Conviens-en, cela ne valait pas la Fête-Dieu.

SPARTACUS.

Je suis d'un autre avis. Cette cérémonie, dont on se moque trop, ne manquait pas d'un symbolisme assez grandiose. C'était, en quelque sorte, la déification de l'agriculture et du travail.

VINDEX.

C'est-à-dire le fétichisme, et le culte de l'exploitation de l'homme... — Dans les processions chrétiennes,

nous portions jadis des fleurs et des épis, non pas pour honorer stupidement ces produits de la terre, ni même le travail qui les fait croître et qui n'a pas besoin qu'on l'honore, mais pour rendre hommage au Dieu puissant et bon qui les avait donnés. Nous n'étions pas en spectacle à des législateurs, sortis (j'en excepte la sainte et très-auguste Montagne) comme des champignons du gâchis de nos discordes, après un jour d'orage; mais nos magistrats, nos chefs marchaient avec nous, sous les mêmes bannières, inclinés devant la croix, qui nous rendait tous égaux. Nos filles n'y étaient point des comparses de théâtre, mais des vierges

environnées de respect. On n'y portait pas des fauteuils, des tables de nuit, des guitares, des savons, et tout ce que le pauvre fabrique pour le riche, mais des corps saints dans des châsses d'or. Les premiers de l'Église et de l'État allaient chercher à son tombeau notre sœur Geneviève, la fille du paysan de Nanterre, et promenaient par la ville, sur leurs épaules, son cercueil, devant lequel l'archevêque marchait pieds nus. L'air ne retentissait pas d'imbéciles ritournelles patriotiques et guerrières, où l'on parle de mourir pour la patrie, et qui ne font éprouver que le désir de boire; mais de chants vénérés que tous comprenaient, et qui

n'étaient un mensonge pour personne. Voilà ce que tu veux remplacer par des bœufs et des saltimbanques !

SPARTACUS.

Regrette-tu donc les absurdes pompes de la superstition ?

VINDEX.

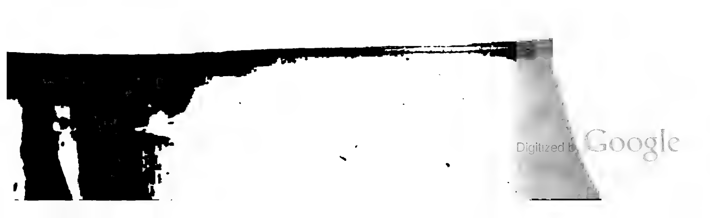
Tiens ! laissons ce chapitre... Je suis content de n'être plus chrétien ; et pourtant, quand je pense que c'est par toi que j'ai cessé de l'être, j'éprouve je ne sais quelle envie de te casser les reins avant l'heure, pour ce fait seulement. En m'imposant son joug, le christianisme avait tout fait pour moi, pour mon corps, pour mon esprit, pour mon cœur. L'art parlait une langue que je pou-

vais comprendre, m'offrait des consolations que je pouvais goûter. C'était pour moi qu'il bâtissait des cathédrales; ces palais de Dieu étaient aussi mes palais, et la terre n'en voyait point s'élever de plus magnifiques. Huit jours ne s'écoulaient jamais, sans que la religion m'y donnât une fête pleine de leçons et d'espérances sublimes. Dès la veille, les joyeux tintements de la cloche m'annonçaient le jour du repos et de la liberté. Je me rendais à l'église avec ma femme, avec mes enfants, avec mes voisins, avec mes maîtres; ou plutôt ce jour-là, et dans ce lieu, je n'avais pas de maîtres : Dieu ne recevait chez lui que des égaux. On me



parlait, on nous parlait à tous de vertu, de charité, de gloire ; et non-seulement je n'enviais point le sort des puissants de la terre, mais j'apprenais même à préférer le mien. Si la route où la Providence m'avait jeté semblait la plus âpre, elle était la plus courte aussi, et la plus sûre, pour arriver au ciel. Si j'étais pauvre, si j'étais humilié, je voyais mon Dieu dans la crèche, je le voyais battu de verges et couronné d'épines, je le voyais sur la croix. C'est de là que, plus opprimé que je ne pouvais l'être, lui, le Juste, m'appelant son frère et son enfant, me jetant de tendres regards et m'ouvrant ses bras, il me disait : *Heureux ceux qui pleu-*

rent! Et de mon cœur, d'où la haine aujourd'hui déborde en laves ardentes, la prière et l'amour s'épanchaient, plus suaves que l'encens brûlé devant les autels. Cette douceur de Dieu me suivait partout. Monuments, tableaux, statues, l'art n'écrivait pas une page qui ne fût un écho des promesses célestes. Ici les combats et les victoires des saints, là l'aimable sourire et la souveraine assistance de la bonne Vierge; partout l'adorable image du Rédempteur, de l'Homme-Dieu, du père des pauvres, toujours humble, toujours doux, toujours miséricordieux, terrible aux seuls méchants, et dans sa sévérité encore ne



leur demandant, pour les aimer, que de l'aimer lui-même et de se repentir. Voilà ce que tu m'as ravi. Ces chefs-d'œuvre de l'art chrétien, tu me les as fait briser et traîner par les ruisseaux dans des jours d'ivresse et d'aveugle fureur; et ce qui en est resté, tu l'as acheté à vil prix des juifs, pour l'ornement de tes palais. Que m'as-tu donné à la place? Je ne parle pas de ces stupidités païennes, dont mes sifflets ont fait justice; tu les regardes tout le premier comme des mascarades: seulement, ton impertinence croyait que la populace aurait le mauvais goût d'y applaudir. Mais, dans les livres de vos poëtes, dans les œuvres de vos ar-

tistes, sur les murailles de vos monuments, qu'y a-t-il pour moi? Ce que je vois ici, ce que je vois partout : l'enivrante peinture de vos délices, la joie, la volupté, la luxure, la richesse, l'orgueil; tant d'enchantements, tant de raffinements, que je ne les puis tous comprendre. C'est là ce que vous me faites contempler à travers les barreaux de ma misère maudite, comme du fond d'un cachot muré... Et d'inextinguibles convoitises s'allument en mon cœur!... Ah! ah! ce feu vous dévorera; il dévorera vos délices, dont je n'ai pas joui, dont je ne puis jouir, dont je ne veux pas jouir. Non, je n'en veux pas jouir! Je brûlerai Capoue sans

y entrer, afin que Capoue ne puisse plus préserver Rome. Je mettrai la torche à ces merveilles énervantes. Plus d'un révolutionnaire, pour les conserver, a prêté sa main à refréner le peuple, que son instinct pressait de les anéantir. Si tu laisses un palais debout, ô peuple, il se trouvera dans tes rangs un traître pour s'en faire une citadelle... Plus d'art, plus de livres, plus de lois : la liberté! Que la seule liberté règne sur les religions bafouées, sur les codes pulvérisés, sur les arts proscrits, sur les sciences éteintes, sur l'universel débris de tout ce qui fut cette société misérable! Qu'elle soit foudroyée, qu'elle disparaisse! que le souvenir même en soit effacé!

SPARTACUS.

Si l'on pouvait raisonner avec toi, si tu voulais écouter la raison, je te prouverais que tu divagues.

VINDEX.

Eh bien, après?

SPARTACUS.

Il y a mille contradictions dans tes vœux et dans tes doctrines. Ces contradictions suffiraient pour te convaincre toi-même que tu luttes en vain contre la force des choses.

VINDEX.

Ensuite...?

SPARTACUS.

Eh bien! si tu te révoltes contre la société, qui doit en effet s'améliorer (nous y travaillons), et contre

la morale, qui peut se modifier, et où nous avons fait déjà bien des changements, soumets-toi du moins à la nécessité.

VINDEX.

Que chante-t-elle, cette nécessité? Une chanson, j'en suis sûr, que je connais depuis longtemps.

SPARTACUS.

La nécessité te demande d'abord un peu de patience...

VINDEX.

Nous y voilà!

SPARTACUS.

Mais, mon cher, il y a des faits...

VINDEX.

A bas les faits!

SPARTACUS.

Oublie la tactique des clubs, lais-

se-moi parler. Je t'écoute, moi!

VINDEX.

Parbleu! tu as intérêt à m'écouter : je t'apprends des choses nouvelles, et tu me crains. Toi, tu viens me répéter de vieux refrains conservateurs dont tu te moquais hier, et des menaces dont je me ris.

SPARTACUS.

Je ne te menace pas. Je vois en toi le peuple souverain, et je te respecte. Mais, souverain indigne de ta propre majesté, tu repousses, lorsqu'elles contrarient tes passions, les lumières que t'offrent tes plus fidèles serviteurs.

VINDEX.

Je connais encore cette gamme.



Tu l'as chantée à Charles X, à Louis-Philippe. Avec ces respects, ces tendresses et cette fidélité, tu voudrais faire de moi un roi constitutionnel, *qui règne et ne gouverne pas*. Malheureusement, j'entends bien être roi absolu, tout ce qu'il y a de plus absolu. Mais c'est égal, tu viens de prononcer une phrase qui n'était point mal tournée, et je veux me reposer du style de Cantagrel. Parle, fidèle serviteur. Donne-m'en pour mes vingt-cinq francs.

SPARTACUS.

Je te dois la vérité. Tes ironies ne me décourageront pas.

VINDEX.

Très-bien! Marques nombreuses d'approbation.

SPARTACUS.

Il y a des faits, disais-je; des faits qui subsistent malgré tes dénégations et malgré mes désirs. Quoi que tu fasses, tu ne changeras pas la nature humaine...

VINDEX.

Sensation prolongée.

SPARTACUS.

Tu ne changeras pas davantage le monde matériel...

VINDEX.

O Cantagrel, ô Considérant, vous l'entendez! Ce mécréant nie le pouvoir que j'ai sur mon globe. Il veut conserver la lune, la vieille lune, honnie de Fourier et des chiens.



SPARTACUS.

Si c'est un parti pris de m'interrompre, dis-le tout de suite, et cessons l'entretien.

VINDEX.

Mais non, tu m'intéresses. Pardonne à de vieilles rubriques d'opposition que tu m'as toi-même enseignées, et continue.

SPARTACUS.

Frère, il y faut pourtant songer. Avant de s'égorger, il faut pourtant savoir si l'on s'égorgera pour quelque chose. Avant d'anéantir la société, il est bon de rechercher si on ne se propose pas de la reconstruire *sur* une base fausse et impossible. Nul n'a droit de fermer l'oreille à la voix

de l'humanité; les insensés seuls refusent d'écouter celle de la logique.

VINDEX.

Passons le pathos. Au fait!

SPARTACUS.

Le voici, le fait. Point de pain sans travail, point de travail sans société, point de société sans hiérarchie des capacités, point de hiérarchie et de subordination sans lois, point de lois sans gouvernement, point de gouvernement sans force...

VINDEX.

Ainsi, tout se résume dans la force? (*Montrant son fer.*) Eh bien, la force, la voilà.



SPARTACUS.

C'est la force matérielle : elle ne peut rien sans la force morale; et ce qui fait la force morale, c'est... (*Il cherche.*)

VINDEX.

C'est...?

SPARTACUS.

C'est d'abord la satisfaction des intelligences; car si elles ne sont pas satisfaites, elles conspirent. C'est ensuite le sentiment du devoir chez les gouvernants et chez les gouvernés; car... (*Il cherche.*)

VINDEX.

Car...?

SPARTACUS.

Car, par suite de l'infirmité humaine...

VINDEX.

Tiens !... tu reconnais le péché originel, toi?

SPARTACUS.

Assurément non... Mais enfin ce phénomène est évident : les œuvres de l'homme, en dépit de ses plus grands efforts et de ses meilleurs désirs, sont toujours entachées d'une certaine imperfection. Il en résulte que la société n'est pas encore ce que l'on voudrait qu'elle fût, ce qu'elle devrait être, ce qu'elle deviendra, je l'espère. Il y a des injustices et des inégalités temporaires; il y en a de permanentes et de fatales. L'égalité des droits compense et combat les premières : nous l'avons. Le senti-

ment du devoir adoucit les autres, et enseigne à les supporter.

VINDEX.

A merveille! Je n'ai point de propriété, mais je travaille à la tienne; j'ai une vieille femme, mais tu as une jeune maîtresse; je dîne fort mal, mais tu déjeunes, tu dînes et tu soupes fort bien; mon intelligence de prolétaire murmure un peu, mais ton intelligence de lettré et de représentant du peuple est contente. S'il y a quelques petites inégalités entre nous deux, la garde bourgeoise et le suffrage universel compensent tout cela. Pour être aussi heureux que je puis raisonnablement y prétendre, il ne me manque plus



que le sentiment du devoir. Tu l'as, toi, maître, je n'en doute point. Mais moi, par malheur, je ne l'ai pas; je ne l'ai pas du tout! Je trouve même que c'est une vieillerie catholique, bonne, comme toutes autres, à mettre au rebut. Ma conscience en est libre, et je ne l'en veux point recharger. Il n'entre aucunement dans ma tête que je doive être ton inférieur en richesse, en pouvoir, en plaisir, en liberté, en rien. Je n'entends pas que tu sois mieux habillé, mieux nourri, mieux ou moins marié que moi, ni que tu travailles moins, ni que, travaillant autant, tu gagnes davantage, ni que ton travail, également rétribué en argent,

soit entouré de plus d'honneur. Je nie que ton intelligence, réelle ou prétendue, te crée un droit supérieur à mon appétit. Je veux une égalité absolue, évidente, qui ne fasse l'objet d'un doute pour qui que ce soit. Je veux une liberté pareille à cette égalité. Telle est ma volonté... Je crains qu'elle ne fasse chavirer l'ordre moral.

SPARTACUS.

Non, ce n'est pas ta volonté; c'est un rêve absurde, auquel tu renonceras. Proudhon et Considérant eux-mêmes te diront...

VINDEX.

Va te promener, avec Proudhon et Considérant, et tous les oisons de leur espèce et de la tienne! Je les

écoute comme je t'ai écouté, leur prêtant l'oreille et la main tant qu'ils parlent de détruire. Dès qu'ils s'aviseront de vouloir conserver quelque chose, je leur serrerai la gorge, et il ne sortira plus de leur bouche que des sons impopulaires. Je me retirerai, j'irai plus loin; je les abandonnerai, machines usées et ridicules, sur les ruines qu'ils auront faites. A ton exemple, ils s'efforceront, eux, et d'autres après eux, de consolider ce qu'ils auront miné. Ils verront tout crouler, et gare encore la lanterne! Que sont ces gens-là? Des bourgeois, des paperassiers, des écrivailleurs, des sots capables d'avoir un jour des remords. Mon vé-



ritable chef n'a pas encore paru. Il ne saura pas lire, il n'aura point de famille; ce sera quelque bâtard, quelque banni de bonne trempe, plein d'une irréconciliable haine pour ce monde, contre lequel il aura lutté partout, et qui l'aura partout flagellé. La liberté sera son seul drapeau, la vengeance son seul Évangile. C'est celui-là que j'attends, et qui terminera l'œuvre commencée par toi. Me crois-tu si stupide et si lâche que de me laisser prendre au conte des fouriéristes? Cela est bon pour dissoudre la morale et travailler le bourgeois. J'y applaudis; j'aime à voir cette couvée de niais me mâcher si bellement la besogne, pour

un peu de gros encens et quelques voix que je leur donne dans les comices. En attendant, je les apprécie et je me soucie de leur ordre social comme de la bataille des petits pâtés. Ne parlent-ils pas de nous donner aussi des artistes, des littérateurs, de bâtir des palais, de constituer des hiérarchies de cuisine? une première, une seconde, une troisième table? Les goinfres! Ils couronneraient empereur quelque gargotier qui leur aurait servi un plat nouveau. A bas le bouchon phalanstérien! A bas le dieu ventre! à bas, comme les autres dieux! La liberté ne s'emprisonne pas d'un vêtement, ne s'enchaîne pas au tourne-broche. Elle est nue, elle boit l'eau du torrent,

4...

elle vit de sa chasse, et des fruits que la terre a donnés sans culture.

SPARTACUS.

Ainsi ce que tu rêves, ce que tu veux, c'est l'état sauvage!

VINDEX.

Laisse-moi tranquille! Je veux avoir raison. Je me moque des faits, de la logique, de la raison même. Je me moque de ce qui fut et de ce qui sera. Je me moque du possible et de l'impossible; je me moque de tout, je nie tout. Je suis repu de misère, de servitude et d'affront; je suis ivre d'envie. Je veux être maître à mon tour; je veux régner, ne fût-ce qu'un instant; et si je ne puis régner, je veux mourir. Je tenterai cette entreprise immense. Une der-

nière fois, le fer et la flamme aux mains, j'interrogerai la destinée. Délivré, grâce à toi, de la crainte de Dieu, et, comme dit Proudhon, devenu sage, je verrai si je n'ai reçu la force que pour obéir à l'intelligence, c'est-à-dire à la ruse. Je verrai si vraiment il faut que tous mes instincts cèdent à de prétendues lois émanées de ce petit nombre d'hommes, de ce petit cerveau de l'humanité que je puis briser d'un seul coup de poing. Je verrai s'il est vrai que Dieu se soit laissé vaincre par vous, et si ce n'est pas pour vous punir, pygmées insolents, qu'il vous a permis de le chasser de mon cœur. Je changerai donc la face de ce monde. Je le bouleverserai jusqu'à ce qu'il

n'y ait plus ni premier ni dernier, jusqu'à ce que toute trace d'inégalité, tout germe de despotisme, toute apparence d'injustice ait cessé d'offenser mon sublime orgueil... Si j'échoue... — Mais je n'échouerai pas, mais vous m'aiderez vous-mêmes par vos divisions, par vos jalousies, par votre impiété, par votre sottise; mais, dans l'espoir de me duper encore, dans l'espoir de me commander et de vous sauver, vous serez mes agents et vous vous entre-tuerez vous-mêmes... — Si j'échoue, eh bien, ce ne sera pas sans vous avoir fait d'irréparables blessures. Je m'ensevelirai, content et fier, dans la ruine de toutes vos prospérités. Je m'ensevelirai, poussant une imprécation qui

retentira durant les siècles comme un éternel sujet d'épouvante. Alors ceux qui reconstitueront le monde se souviendront de nous, et songeront à le faire meilleur.

SPARTACUS.

Scélérat ! tes désirs infâmes seront trompés. La société ne périra point, mais tu lui feras perdre les précieuses conquêtes de l'esprit moderne. La réaction seule profitera de tes crimes. Tu nous ramèneras au règne des castes et du privilége.

VINDEX.

Que m'importe ? Maître pour maître, j'aime autant un Montmorency que toi.

SPARTACUS.

Je t'adjure d'y penser. Au nom de la patrie...



VINDEX.

Je n'ai point de patrie.

SPARTACUS.

Au nom de Dieu et de tes frères...

VINDEX.

Il n'y a plus de Dieu, et nous ne sommes plus frères.

SPARTACUS.

Tu te laisses emporter par une aveugle fureur. Descends en toi-même. Citoyen, ne hais-tu pas les tyrans?

VINDEX.

Esclave, je hais les hommes.

VOIX LOINTAINES.

Sentinelles, prenez garde à vous!

VINDEX.

Oui, PRENEZ GARDE A VOUS! Mais vous veillez en vain. L'ange du ciel

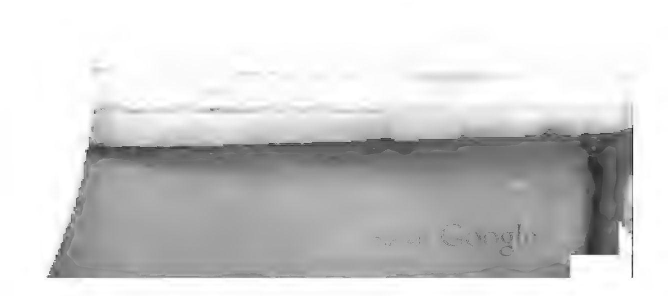
ne garde plus la ville. Il ne pose plus sa main sur le cœur du peuple, pour en comprimer les battements formidables; il n'y verse plus les paroles qui éteignent la haine et l'envie. L'ange s'est enfui du milieu de vos cités, et m'en a laissé maître. Veillez, prêtez l'oreille: tout est calme, je suis vaincu, je travaille... Je répare la brèche que j'ai faite sur les barricades à ce fer, mon gagne-pain et mon vengeur!...

En ce moment une vive fusillade éclata, mille cris déchirants et terribles s'élevèrent. C'était ce lamentable épisode des prisonniers échappés, qui coûta la vie à cent personnes.





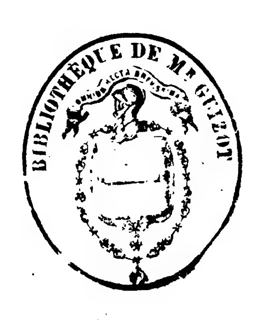
Je courus à nos faisceaux. Quel désordre! le *loustic*, sans se rendre bien compte de ce qu'il faisait, mettait en joue son capitaine. Au milieu du trouble, je jetai un regard du côté des statues. Spartacus criait aux armes, et ne paraissait pas solide sur ses jambes; Vindex, silencieux, allongeait vers nous son bras menaçant.



HISTOIRE ET RÉFUTATION

DU

SOCIALISME



PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Cᵉ, RUE D'ERFURTH, 1.

HISTOIRE ET RÉFUTATION

DU

SOCIALISME

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

M. CH. DE BUSSY

LYCURGUE, MINOS, PLATON.
LES VAUDOIS, LES ALBIGEOIS, LES ANABAPTISTES, STORK,
MUNZER, HUTTER, JEAN DE LEYDE,
LES FRÈRES MORAVES, THOMAS MORUS, CAMPANELLA,
MORELLY, MABLY.
LES HÉROS DE 93: ROBESPIERRE, SAINT-JUST,
LE PÈRE DUCHÊNE, HÉBERT,
MARAT. — GRACCHUS BABEUF; — LE SAINT-SIMONISME.
LES SOCIALISTES MODERNES:
MM. P. J. PROUDHON, PIERRE LEROUX, LOUIS BLANC, CABET,
FOURIER, CONSIDÉRANT, ETC., ETC.

PARIS
SEMPÉ, ÉDITEUR
54, RUE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE.
—
1859.

HISTOIRE ET RÉFUTATION

DU SOCIALISME

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PREMIÈRE PARTIE

—

INTRODUCTION

I

Grâce à la Révolution, le mal social est affreux, déchirant, incontestable, — et n'est contesté par aucune personne de bonne foi.

Il y a deux classes d'hommes que ce mal préoccupe, moins parce qu'ils en souffrent directement que pour d'autres motifs particuliers.

Les uns se préoccupent des souffrances publiques *pour* s'en plaindre plus fort que ceux qu'elles atteignent,

pour les rendre plus vives et plus aiguës, en en augmentant l'amertume : ce sont les incapables et les jaloux, les ambitieux, les utopistes, — catégorie peu intéressante, qui manque de patience ou de talent, exploiteurs éhontés de la misère et de la douleur.

Les autres, — et nous avons l'honneur d'appartenir à cette dernière classe, — veulent apporter à ces souffrances tout le soulagement possible ; ils veulent sauver la société en la préservant, avec une égale sollicitude, des doctrines abominables qui la menacent de ruine, et de l'égoïsme athée qui la déshonore et rend certaines plaintes légitimes ; ils cherchent pacifiquement, évangéliquement, les moyens praticables, honnêtes, de combattre le mal, parfois sans espoir et sans mesure, qui courbe dans la douleur et la honte quelques citoyens laborieux et pacifiques.

Le mal, moins affreux que les hommes de violence et d'iniquité ne le proclament, est pourtant réel ; mais de tous les maux le pire est de voir deux partis passionnés, qui divisent les hommes ; l'un qui dit, avec les Jacobins :

Le mal existe, il faut tout détruire ;

L'autre qui dit, avec les Malthusiens :

Le mal n'existe pas, il n'y a rien à faire.

La vérité est au milieu de ces deux systèmes.

Le mal existe ; il ne faut pas détruire, mais améliorer.

Le mal existe ; les honnêtes gens, les chrétiens, doivent en chercher le remède.

Il faut surtout prouver combien sont faux, dangereux

et menteurs tous les systèmes proposés jusqu'ici qui ne s'appuient pas sur la doctrine catholique.

C'est ce que j'ai tenté.

Ai-je réussi ?

On en jugera.

II

Le monde est divisé en deux camps :

L'un veut démolir la société parce qu'il y a des vices qui la déshonorent ;

L'autre veut la conserver en détruisant ces vices, autant que cela est possible, par la prédication évangélique.

Les premiers ont pris le titre de *socialistes ;* les seconds sont les *conservateurs*, les *catholiques*.

Ceux-ci soutiennent que le christianisme comporte toutes les améliorations sociales possibles, tous les progrès, et que la société ne peut être sauvée de l'anarchie d'une part, de l'égoïsme de l'autre, enfin de tout ce qui la divise et la ruine, qu'en traduisant en faits, autant que le permet la fragilité humaine, les grands principes de notre religion divine.

Je suis un des humbles soldats de ce dernier camp.

Et je dis :

Entre Dieu et l'athéisme, entre le bien et le mal, entre la liberté et la servitude, entre le socialisme et le catho-

licisme, entre l'esprit qui donne la vie et la matière qui donne la mort, il faut choisir.

La société est malade : les socialistes veulent la tuer, les égoïstes veulent la garder telle qu'elle est. — Les uns et les autres sont également dans le faux.

Les hommes religieux veulent la guérir par la Foi, par la Vertu, par la Charité, par l'Amour.

Tous les socialistes, — quoique quelques-uns s'en défendent, — concluent forcément au communisme ;

Les chrétiens concluent à la liberté.

Le communisme logique avec lui-même, c'est le communisme radical, celui qui, s'inspirant de la négation de Dieu, abolit la Propriété et la Famille.

Or, tous les socialistes modernes sont communistes, par cela seul qu'ils attentent à la propriété.

Religion, *Famille*, *Propriété*, ces trois choses sont inséparables.

Hors le Christianisme, c'est-à-dire hors le catholicisme, il n'y a ni foi, ni espérance, ni charité, ni intelligence, ni amour, ni fraternité, ni dévouement, ni vertu, ni progrès ; tout est erreur et mensonge ; tout est ténèbres, — tout est boue.

Hors le Christianisme, il n'y a ni tolérance, ni justice, ni liberté.

Hors le Christianisme, il n'y a rien, rien que des ruines, le néant, la matière, — la mort.

Le Christ nous a rachetés trop cher pour que nous soyons les esclaves de la matière vile.

Hors la religion du Christ, point du salut; elle seule peut détruire le mal.

Quand les hommes auront traduit l'Evangile en faits, quand ils s'aimeront comme des frères, quand enfin l'esprit du Christianisme aura pénétré dans la vie sociale et politique des peuples, le progrès sera arrivé au point de sa force, tous les problèmes seront résolus, tout le monde sera d'accord; — il n'y aura plus rien à faire, car l'esprit aura vaincu la matière, le mal sera terrassé. Cela arrivera-t-il jamais?...

En tout cas, dans le Christianisme seul l'homme trouve le bonheur, car il n'est pas de misère pour celui qui a la foi. — Les souffrances de cette vie misérable ne peuvent l'atteindre; — son espoir suprême est au delà!

Quelle doctrine que celle qui nous console de tout et nous fait si supérieurs, par notre résignation et notre courage, à la douleur! Quelle doctrine que celle qui nous rend si heureux, même dans le malheur, quand tous ceux qui n'ont pas la foi ne peuvent le supporter!

Quoi qu'en disent les sectaires de l'athéisme, toutes les généreuses pensées, toutes les pensées de liberté, d'émancipation, de progrès, de charité, d'amour, viennent de la religion; c'est elle qui a inspiré tout ce qui a été fait de noble et de grand dans l'humanité.

III

Nous sommes du parti religieux.

Nous sommes du parti conservateur, le seul qui soit réellement progressiste.

Nos adversaires sont la négation absolue, — la négation, cette mauvaise foi du jugement, — ce mensonge de la raison, — ce traître de la conscience. Au lieu d'améliorer lentement et sûrement, dans la mesure du possible et du juste, ils veulent tout tuer, tout démolir, tout abattre; — ils ne se plaisent qu'aux ruines; comme les vampires, ils se nourrissent de débris, — de sang. Ce sont les héros de la mort, les fanatiques de la destruction. Ils n'ont ni fraternité, ni amour, ni douceur, ni religion, aucun de ces doux sentiments de l'âme qui rapprochent les hommes, aucune de ces bonnes paroles qui les charment, aucun de ces mots consolants qui les fortifient.

Pour eux, rien n'est sacré : ni Dieu, ni la religion, ni l'humanité, ni la vertu.

Dieu n'est qu'un mot, — ou bien c'est *le diable;* la Religion, c'est la spéculation de quelques intrigants sans bonne foi; la vertu est une chose toute de convention, qui n'est bonne que pour les sots; la Famille est une odieuse tyrannie; la Propriété, le vol légal, l'oppression

de quelques-uns sur le plus grand nombre, la tyrannie du paresseux sur le travailleur, etc., etc.

Enfin, ils renversent toutes les idées reçues de justice; ils dégradent et désespèrent l'humanité; ils démolissent de leurs mains audacieuses toutes les croyances qui faisaient la joie et la consolation de l'homme, son orgueil, son espoir, — toute sa vie morale.

« La force de leurs arguments, disent leurs disciples, est précisément en ce qu'ils n'en opposent aucun. »

C'est le beau idéal de l'aplomb et du ridicule.

Ils ne savent que détruire; — ils ne savent que nier.

Ils opposent la force de la fourberie et de la déloyauté, à la force de la logique. Il suffit qu'un fait soit généralement reconnu, accepté par tous, pour qu'ils s'acharnent à nier son existence.

Il n'est plus possible de discuter avec des gens qui argumentent de la sorte. Comment raisonner avec celui qui nie la lumière quand il a les deux yeux ouverts, alors que le soleil inonde la terre de ses rayons? Il y a mauvaise foi, parti pris; on s'épargne la fatigue de convertir un homme qui ne veut pas vous écouter, un homme qui a le délire de la négation, — qui n'écoute aucune démonstration et oppose une volonté déloyale aux vérités les plus incontestables et au cri de sa conscience.

Si donc nous prenons la plume, c'est moins pour convaincre nos adversaires que pour mettre les masses en défiance contre eux.

Il y a des vérités tellement élémentaires, tellement

évidentes, qu'il serait puéril de les défendre si elles n'avaient été attaquées de la façon la plus brutale par des sectaires passionnés, et pour la plupart de mauvaise foi, lesquels ont entraîné derrière eux, ou plutôt poussé devant eux, quelques centaines de disciples inintelligents et trompés qui ont troublé l'ordre public et cherché à renverser la société.

Il faut empêcher la multitude égarée, souffrante et dupée de se laisser prendre à cette glu hideuse, — au nom de son ignorance perfidement caressée et de ses douleurs lâchement exploitées.

Ainsi, je le répète, on a osé écrire, proclamer, prêcher, que DIEU *n'existait pas*; que la FAMILLE était un *préjugé*; la RELIGION, un *charlatanisme*; la PROPRIÉTÉ, une *fraude*, une usurpation, un *vol*.

Ces doctrines, qui inspirent le dégoût et le mépris, sont toutes filles de l'orgueil et de l'ignorance, — crasse et hideuse ignorance; orgueil de l'eunuque qui, ne pouvant s'élever en créant, veut s'élever en anéantissant; — basse ambition de l'impuissance vile et de la jalousie hautaine.

Ces utopies, honte de l'esprit humain, n'ont pas le sens commun et ne soutiennent pas l'examen.

Que mes concitoyens le sachent bien, ce que ces doctrines menacent, c'est le culte de leur père, c'est leur âme immortelle, c'est leur liberté en ce monde, leur foyer, leurs affections les plus chères; c'est le fruit de leurs travaux. Il faut empêcher la société d'être précipi-

tée dans l'abîme, car telle est l'audace impie de nos adversaires qu'ils portent leurs mains vénéneuses sur tout ce qui nous est précieux, sur toût ce qui nous attache à la vie.

Pour moi, humble apôtre de cette sainte cause, je la défendrai, maintenant comme toujours, avec le culte sincère de la religion, de l'ordre social, de la liberté et de la justice, avec l'ardent désir des réformes légitimes, inséparable du respect de l'ordre, — avec l'amour du peuple et de la patrie.

Plus on aime son pays, plus on compâtit aux souffrances de ses semblables, et plus il faut les éloigner des routes de la violence, car la démagogie est l'adversaire le plus acharné et le plus dangereux de la civilisation.

Au lieu de prêcher l'amour, la vertu, la charité, les démagogues ont prêché la haine, la colère, l'anarchie, le renversement de la religion, de la famille et de la propriété.

Il est honteux pour la conscience humaine que de pareils blasphèmes aient pu se produire à l'ombre des efforts de la liberté; il est honteux qu'on soit obligé de défendre des principes si éternels, si sacrés, si élémentaires.

Jusqu'alors nous avions cru qu'il était inutile d'avoir à constater ces hautes vérités morales, vieilles comme le monde, et indiscutables comme les vérités mathématiques; mais, quand le mensonge et l'athéisme engendrent une fausse science prétendue sociale, quand ils procèdent par des formules, quand, aux heures sinistres, ils

se traduisent en guerres civiles, il importe de leur faire face.

Face donc à l'ennemi commun ! homme civilisé ; — honnête homme, chrétien, courage, et face à la mort !

IV

Je l'ai dit ailleurs :

« La société a bien plus encore besoin d'une réforme morale que d'une réforme matérielle ; la société est bien plus pourrie et gangrenée que misérable (1). »

Ce qu'il importe donc tout d'abord, c'est de détruire toutes ces idées fausses, dangereuses, mauvaises, criminelles, qui se sont produites à l'ombre de nos crises nationales, et tendent à pervertir l'esprit public.

C'est ainsi que, sous le prétexte honnête de travailler à l'amélioration du sort des classes laborieuses, on les a excitées au renversement des autels de nos pères, à la destruction de la famille et de la propriété, de la propriété surtout, car la propriété, — ce droit inhérent à la nature humaine, — est ce qui gêne le plus les ennemis de toute société et de toute civilisation.

C'est un crime dans une folie.

La propriété n'est-elle pas déjà assez écrasée en France ? Loin de songer à l'imposer davantage, on devrait

(1) *Le Livre de la Famille.*

chercher les moyens de la dégrever. Tout système ayant pour but de niveler les fortunes nous conduirait à la misère générale.

Voilà ce qu'il faut bien qu'on sache.

Supprimer le riche, c'est supprimer la force de consommation ; c'est absolument comme si, dans l'industrie, vous supprimiez la vapeur.

Prêcher le renversement de la propriété individuelle ou demander que tous les citoyens possèdent chacun en particulier autant les uns que les autres, c'est répandre dans l'esprit des masses l'idée la plus fausse, la plus absurde, la plus impraticable, qui se puisse imaginer ; c'est enrayer le progrès, retarder le plus fatalement l'application des réformes légitimes ; c'est paralyser les meilleures volontés, entretenir ceux qui souffrent dans une effervescence dangereuse pour la société, dangereuse surtout pour eux-mêmes ; c'est développer les mauvais instincts, — rendre, en un mot, à jamais malheureux ceux dont on prétend améliorer la position.

Les socialistes, les adversaires de la propriété, arrachent à l'homme le fruit de son travail ; ce sont, pour la plupart, des paresseux et des ignorants, des hommes sans talent, sans génie, sans patience, — cet autre génie ; — gens incapables de gagner honorablement leur vie, ambitieux de bas étage qui n'aiment dans le peuple que la dupe de leurs mensonges.

Ce qu'il faut, — et ce qui seul est possible, — c'est *de* faire des lois justes et prévoyantes qui rendent le tra-

vail facile à l'homme laborieux, qui le protégent. Or, ce progrès dans les idées de justice est consenti par tous les honnêtes gens. L'anarchie, le désordre, la violence, la guerre civile, loin d'être un moyen de le réaliser, lui portent les coups les plus redoutables. La conscience humaine nous le dit : Ce n'est pas le mal qui produit le bien, et la violence est inféconde. L'homme doit, malheureux, chercher dans la patience le moyen d'améliorer sa condition sociale; il doit le chercher dans le travail, dans l'ordre, dans la paix, — non dans la guerre, le pillage, le brigandage, la barbarie.

L'homme a le droit d'être libre comme l'homme son concitoyen; il a le droit d'être son égal devant la loi comme il est son égal devant Dieu; mais, comme il n'a ni les mêmes facultés ni les mêmes aptitudes, il ne peut être son égal en propriété. Il est juste que chacun ait selon ses capacités et son travail, injuste que le paresseux soit récompensé comme le travailleur actif, le maladroit comme l'habile.

Il est juste que celui qui a semé récolte, et, si la religion nous fait un devoir impérieux de soulager nos semblables, elle ne nous en fait pas un de travailler pour nourrir le paresseux, et elle ne donne nullement à ce dernier le droit de venir exiger un partage inique. Il est juste que chacun puisse, en travaillant, gagner ce qui lui est indispensable pour lui et les siens; mais il serait inique au dernier point que l'homme ne pût, avec son travail, se procurer au delà de l'indispensable. Toute

société où cette liberté ne serait pas donnée à l'homme serait une odieuse tyrannie. Sans ce droit, reconnu et salué par tous les peuples, l'existence sociale serait amère, intolérable; le travail, n'ayant plus pour but la propriété, la jouissance légitime, le bien-être dans la limite des devoirs, serait méprisé, avili.

Privez l'homme de l'espoir de posséder, et vous lui ôtez les saintes ardeurs du travail; il n'a plus d'amour à exercer ses facultés. A quoi bon la fatigue, si elle demeure sans but? Pourquoi se donner de la peine, si l'on n'a aucun heureux résultat à attendre?... Il n'y a plus émulation et courage là où il n'y a plus ni espoir ni récompense.

Il est bien douloureux et surtout bien honteux pour notre époque qu'on soit obligé de défendre de semblables vérités. Mais c'est ainsi.

Il est équitable que tout le monde puisse manger en travaillant; mais il est équitable aussi que chacun en particulier puisse, en travaillant, devenir riche. L'opulence n'est point un vol; c'est toujours le prix du travail de quelqu'un, soit de celui qui en jouit présentement, soit de ses ancêtres qui ont travaillé pour l'acquérir, qui la lui ont transmise, et qui en avaient certes bien le droit. La richesse peut choquer l'envie de ceux qui ne savent pas se contenter de ce qu'ils ont, de ceux qui n'ont pas le courage ou l'habileté de travailler, et qui, dans tous les cas, n'ont pas la vertu de placer leur bon-

heur dans la sagesse et l'humilité d'une vie pure et modeste.

Mais qu'importe? Que les jaloux souffrent, — et que la foule se sente prise d'émulation au lieu de se laisser aller à un sentiment bas d'envie.

Qu'on en soit bien convaincu, la richesse ne donne pas le bonheur, car le bonheur est plutôt dans l'idée qu'on s'en fait que dans la grande fortune, et le sage place le sien dans le calme de sa conscience, et non pas dans la satisfaction de ses passions. Et puis, quoi qu'on en dise, n'est-ce pas sur la richesse que pèse le plus de charges sociales? Et c'est justice. Le riche ne mange pas son or; il le dépense, et tout le monde en profite. Il n'est pas jusqu'à ses faiblesses, quand il en a, qui ne soient un objet d'exploitation et une source de bien-être pour ses semblables.

Le principe d'égalité n'infirme donc nullement le principe de la richesse, car l'égalité relative, la seule juste, est l'égalité de tous devant la loi, et le riche qui commet un crime est puni comme tous les autres malfaiteurs. — L'égalité absolue, l'égalité des biens, l'égalité de fortune, de bien-être, de force et d'intelligence, est une utopie bête, qui outrage la raison et l'équité.

Tout le monde ne peut pas être riche, de même que tous les soldats ne peuvent pas être officiers; — mais tout le monde doit avoir le droit de devenir riche, comme tout soldat a la possibilité de devenir officier.

Là est la suprême justice, la justice rigoureuse; — au delà, c'est folie.

Pas de liberté sans propriété. La propriété individuelle est la conséquence de la liberté.

La liberté! Ah! comme on a profané son nom! comme on l'a déshonoré! comme on l'a avili!

La liberté ne peut exister en dehors de Dieu, en dehors de la foi religieuse, en dehors du devoir.

Il n'y a que les principes éternels du Christianisme, — principes seuls vrais, — qui puissent fournir des lumières capables d'éclairer notre route et susceptibles d'influer victorieusement sur la marche des événements humains.

Il n'y a pas de liberté possible sans autorité, et il ne saurait y avoir d'autorité légitime en dehors de la tradition catholique.

Eh bien! nos adversaires veulent supprimer toute autorité pour arriver, disent-ils, à la liberté.

« Ou point de liberté, ou point de gouvernement! s'écrie M. Proudhon, voilà le *dernier dilemme* qui se pose en ce moment, et qui, *demain*, sera résolu en faveur de la liberté! »

Et encore :

« Tout pouvoir est *incompatible* avec la liberté! Il faut détruire dans les esprits et dans les faits l'*idée même d'autorité!* »

Satan, dans Milton, ne parle pas autrement à Dieu.

Jamais l'anarchie n'a atteint ce degré de brutalité et



de cynisme. C'est le blasphème et l'odieux poussés à leur suprême audace.

L'enseignement religieux seul peut éclairer l'esprit public sur ces abominations, et faire justice des illusions du socialisme, au moyen duquel des charlatans trompent et égarent les âmes. Seul l'enseignement catholique peut arrêter les ravages du poison; seul il peut empêcher les excès qui profanent la liberté.

Ceux qui ont pris le nom de *Socialistes* sont tous d'accord sur ce point, qu'il faut détruire la Propriété; la plupart veulent également détruire la Famille; tous veulent détruire la Religion, les uns pour la remplacer par je ne sais quelle religion humaine, par je ne sais quel idéalisme ridicule; les autres par les orgies grotesques d'un culte de Raison, qui rappelle les plus mauvais jours de notre histoire nationale; — les autres enfin par les hontes, les folies et les crimes du plus dégoûtant matérialisme.

J'entreprends d'examiner tous ces systèmes les uns après les autres.

Je le ferai sans haine, sans passion, sans autre passion que celle de la vérité et de la justice, avec le calme qui convient aux forts, à ceux qui savent qu'ils attaquent l'erreur; et aussi avec la dignité qui est le propre des critiques consciencieux, polis pour les personnes, impitoyables pour les doctrines qu'ils jugent mauvaises.

DEUXIÈME PARTIE

M. PROUDHON ET SON SYSTÈME

I

Commençons par M. Proudhon, le plus intrépide athlète, le plus vigoureux lutteur du socialisme.

Celui-là ne prend aucun ménagement, les tempéraments ne conviennent pas à son esprit hardi, à son indomptable et forte nature; — il nie tout, il détruit tout.

Il fait table rase et ne laisse rien debout de l'édifice social; c'est plus tôt fait.

Il détruit pour détruire.

M. P.-J. Proudhon, c'est le paradoxe incarné, le paradoxe impie, blasphémateur, féroce, désespérant.

M. P.-J. Proudhon ne semble avoir une plume et une langue que pour écrire et dire précisément et systématiquement le contraire de la vérité.

En un mot, c'est l'homme-contradiction, l'homme-



mensonge, l'homme-paradoxe; c'est la contradiction faite chair.

Il met les mains sur tout ce qui a vie dans l'humanité et l'étouffe en poussant un rire satanique.

C'est l'aspic qui mort au talon la société.

Les idées les plus naturelles, les plus palpables, les plus évidentes, il les met en doute, les proscrit et les récuse. Il nie l'évidence; — on la lui montre, il dit qu'il n'y croit pas, il proteste qu'elle n'existe pas.

C'est le crétinisme dans l'entêtement, l'entêtement dans la folie.

Tel est M. Proudhon.

Pour cet homme fatal, Érostrate moderne, spadassin de la publicité, il n'y a ni évidence ni vérité. — Dans sa furieuse ardeur à tout renverser, il ne veut rien laisser debout de tout ce qui existe.

S'il s'occupait de mathématiques, il nierait les axiomes les plus palpables. Il proclamerait que deux lignes parallèles se rencontrent *toujours*, que *toujours* la ligne droite est la plus longue route ! S'il s'occupait de physique, il dirait qu'il ne saurait y avoir d'effet là où il y a une cause ! Il affirmerait que la lumière n'éclaire *jamais*.

M. P.-J. Proudhon, dit-il, est un logicien habile et serré. — Il raisonne à peu près comme suit :

— La preuve que c'est incontestable, c'est que c'est contesté: jamais on ne conteste que les vérités incontestables. — Tout le monde est d'accord pour reconnaître une chose comme fausse, *donc* elle est vraie.

Tout le système de polémique de M. Proudhon est là, — là est toute sa *logique*.

Il aime son erreur, il s'y complaît, il s'y prélasse, il s'en fait honneur.

Combien il y a d'orgueil au fond de tous ces sectaires !

— Il n'y aurait aucun mérite d'originalité à reconnaître les vérités acceptées par tous les autres hommes. Pour se distinguer de la foule, pour faire du bruit, pour être écouté, pour occuper de soi le public, il faut nier ce que tous les autres affirment, et affirmer ce que tout le monde nie.

Tel est leur raisonnement.

Voilà qui explique l'acharnement de M. Proudhon en particulier, et des socialistes en général, contre la sainte vérité.

Ils ne sont vrais que dans ces moments lucides pendant lesquels chaque socialiste s'aperçoit que les autres socialistes sont fous.

M. P.-J. Proudhon, par parti pris, nie de la façon la plus désopilante tout ce qui frappe les yeux de tous.

Ce serait charmant de folie, si ce n'était horrible de sentiment.

Il serait impossible de rendre un compte exact des idées de M. Proudhon.

Il n'est pas de miroir qui puisse refléter un pareil tableau. C'est une foule de digressions, de mots, de so-



phismes, de paradoxes, de dissertations; et c'est à peine si l'on peut dégager quelques fragments de ce chaos. Tout cela est d'une confusion inouïe.

ANARCHIE! — C'est bien ainsi qu'on peut nommer sa doctrine; et il s'est une fois rendu justice en ne l'appelant pas autrement.

Il fait consister la justice dans l'égalité; il la veut absolue, radicale, comme les communistes, — ce qui ne l'empêche pas de vouloir également la liberté individuelle absolue; comme si ces deux prétentions étaient conciliables!

Il veut le *droit au travail* comme le plus sûr moyen d'abolir la propriété; il veut l'égalité des salaires; théories qu'il ne manque pas de combattre dès qu'elles sont prêchées par un autre.

Il veut une égale rémunération de tous les travaux; et il promet que nous aurons l'égalité de force, d'intelligence, d'aptitude, de facultés, quand nous aurons l'égalité des fortunes!

Mais cette dernière prétention n'est que la partie égayante de ses écrits.

Comment, étant partisan de la liberté, empêche-t-il la liberté de se produire par la possession?

Et comment, voulant l'égalité absolue et la mort de la propriété, a-t-il des invectives contre le communisme?...

D'un côté il veut la liberté absolue, d'un autre l'é-

galité absolue ; et puis il repousse avec une égale ardeur d'une part le communisme, et d'une autre la propriété !

On n'est pas plus illogique.

Au surplus, M. P.-J. Proudhon n'a pas même le mérite d'être original. L'histoire des utopies humaines en main, le critique peut avec raison lui contester toute invention. On retrouve, chez ses devanciers dans cette voie de destruction, les mêmes paroles, la même haine, le même esprit, le même délire, le même orgueil, et souvent encore les mêmes outrages forcenés à la Providence.

II

L'idée de réformer la société, de faire cesser les maux de l'humanité, n'est pas nouvelle, et les Socialistes ne peuvent avec raison se vanter d'avoir le monopole de ces aspirations généreuses ; avant eux, le Christianisme a entrepris une croisade contre la misère ; avant eux, il a prêché l'amour entre les enfants de Dieu, l'harmonie dans l'humanité par l'amour, c'est-à-dire la Fraternité.

Pour qui a suivi attentivement la marche de toutes ces écoles différentes, il est évident qu'aucun de leurs chefs n'avait le droit de traiter ce sujet, qu'aucun d'eux

ne pouvait résoudre ce problème. Il leur manquait la Foi ; il leur manquait les vertus chrétiennes. Toutes ces tentatives sont demeurées stériles, parce que, si quelques-uns étaient inspirés par la bonne volonté, la plupart l'étaient par l'égoïsme, la jalousie, tous les sentiments bas de l'âme.

Ils n'avaient pas le droit d'aborder ce problème, n'ayant pas la Foi ; n'ayant pas la Foi, ils ne pouvaient le résoudre.

J'honorerais bien le dévouement de quelques-uns de ces docteurs si j'étais sûr qu'ils fussent sincères, mais je leur dirais :

Quelque sympathie que je puisse avoir pour votre caractère, votre bonne volonté, et surtout pour le but que vous vous proposez d'atteindre, je dois vous démontrer que vous êtes dans l'erreur. Il n'y a qu'une vérité, le Christianisme; avec lui, vous pouvez tout, dans la paix et dans la vertu ; sans lui, vous ne pouvez rien, car vous n'enfanterez rien si vous n'êtes pas inspiré par l'Esprit, par le Verbe de Dieu !

Pourquoi le Socialisme a-t-il déchaîné toutes ces saintes colères, — colères légitimes chez beaucoup, feintes chez quelques-uns, souvent exploitées, je le reconnais, au profit de l'égoïsme ?

Parce qu'au lieu de se produire comme une conséquence naturelle de l'Évangile, comme l'économie politique de la Religion, si je puis m'exprimer ainsi, il s'est

révélé comme une doctrine matérialiste et athée; parce qu'il a servi de drapeau aux foules en délire.

La Religion donne la vie; les sectaires du Socialisme donnent la mort !

Au lieu de conjurer le cataclysme de la société en la rattachant aux croyances saintes, le Socialisme, avec l'orgueil qui est le propre de la faiblesse humaine, se proclame au-dessus de toute conscience, de toute religion, de toute foi, et veut précipiter la société dans l'abîme.

Il y a évidemment là imprévoyance et folie. L'homme sage dont la maison menace ruine, au lieu de l'abattre tout à fait pour se trouver ensuite sans asile, l'étaye et la reconstruit peu à peu.

Comment ces prédications de ruine n'auraient-elles pas effrayé les populations ?...

En niant Dieu, les Socialistes se sont trouvés avoir pour ennemis tous ceux qui ont de la religion;

En niant la Famille, tous ceux dont ce doux sentiment fait le bonheur;

En niant la Propriété, tous ceux qui possèdent quelque chose, tous ceux qui espèrent posséder un jour, et tous ceux qui ont les plus simples notions de probité et de justice.

Sont restés avec eux : des ambitieux voulant faire parler d'eux, avides d'une renommée quelconque, fût-elle infâme, fût-elle achetée au prix des plus détestables moyens; des égoïstes, des envieux, n'ayant rien à perdre

et ayant tout à gagner aux bouleversements; des paresseux; quelques âmes égarées cherchant la fraternité où elle ne saurait être, c'est-à-dire hors de la religion du Christ; — et puis, derrière, ces bandits, ces malfaiteurs, qui sont de tous les écots, de toutes les émeutes, voleurs, détrousseurs et pillards, sortant des bagnes ou ayant mérité d'y aller; populace vile, qui déshonore le peuple en prenant son nom, et les travailleurs en se mêlant à leurs rangs.

Pour qui ne se paye pas de l'opulence du langage, que veulent tous les socialistes? — Détruire.

Que faut-il, au contraire?

— Améliorer et construire.

Aux égarés donc nous disons :

Vous avez fait fausse route; pour atteindre le but fraternel, la destinée de l'humanité, vous avez pris la voie de la destruction et de la matière, quand il fallait prendre la voie de la conservation et de l'esprit.

La matière, c'est la mort; l'esprit, c'est la vie.

Or, M. Proudhon est, de tous les socialistes, celui qui a nié Dieu avec la plus farouche franchise.

Il n'a été touché ni par la conscience et la majesté de Dieu, ni par le souffle de l'Évangile. Aucun rayon de flamme n'a éclairé son cœur.

Quand longtemps l'homme a fait fausse route dans la vie, quand il s'est bien égaré dans les voies des passions et qu'il est épuisé, triste et désabusé de tout, il trouve dans la religion du Christ un refuge assuré. Il re-

naît à la vie pure, fraternelle, religieuse et dévouée; il a brisé toutes les entraves viles, il a vaincu le péché qui nous opprime et dont nous sommes les lâches et malheureux esclaves.

Le culte de la matière peut-il ainsi nous consoler, nous élever et nous affranchir? Quelles espérances, quel bonheur, nous a laissés ce foyer d'iniquité?

Quel athée a prodigué, comme le Christ, son sang et sa vie pour le salut et la liberté de tous? Qu'ont-ils souffert pour le bien commun? Où sont leurs soldats, leurs apôtres et leurs martyrs?...

Le Christianisme, c'est le dévouement, l'amour, la foi;

Le matérialisme, c'est l'égoïsme, l'orgueil, l'opprobre.

Le Christianisme élève et sauve l'âme; le matérialisme l'avilit et la perd.

Quelle consolante idée que celle qu'il y a un Dieu, un père commun; que nous ne sommes pas des animaux jetés sur la terre par la fatalité d'un hasard sans entrailles!

Telle est cependant la croyance que M. Proudhon espère nous arracher.

Comme l'ange des ténèbres, cet ennemi des hommes, il se transforme en ange de lumière pour tromper les enfants des hommes.

Il monte dans la chaire de pestilence et il blasphème Dieu.

Prenez garde d'être victimes de sa perfidie, car celui qui tombera dans ses piéges ne se relèvera pas!



Ne prêtons l'oreille à ses discours que pour nous affermir dans la foi. — Dieu se plaît à réformer les bons par les méchants; il nous instruit par les fléaux.

Ainsi, j'ai entendu, de mes oreilles entendu, les blasphèmes les plus effrénés, l'apologie des forfaits les plus monstrueux, toutes les extravagances du crime.

Eh bien! sur moi et sur d'autres, qu'ont produit ces horribles discours? — Le dégoût et l'indignation.

C'est ainsi que j'ai vu s'éloigner du parti violent de jeunes courages qui s'y étaient le plus imprudemment engagés.

III

En niant Dieu, Monsieur Proudhon, vous privez l'homme de l'espoir du bonheur à venir; vous le jetez dans le néant. Comment n'avez-vous pas compris l'utilité de la croyance qu'il existe un Dieu qui récompense la vertu et punit le crime? Comment, sans Dieu, contiendrez-vous les méchants? Comment soulagerez-vous les désespoirs? Comment relèverez-vous les courages abattus?... Vous ôtez le but à la vie; vous rendez la vertu ridicule, le dévouement une duperie.

Sans Dieu, l'homme, persuadé qu'il n'a plus rien à attendre au delà du tombeau, n'aura d'autre mobile que les jouissances matérielles. Il opprimera son semblable;

il se vautrera dans la crapule du péché; il n'aura de respect pour rien; — la force sera sa seule loi de justice.

Avec ce monstrueux système, l'univers ne formerait bientôt plus qu'un vaste repaire de brigands et de débauchés, dans lequel tous les sentiments d'humanité seraient inconnus, étouffés.

Quoi! vous voyez la société gangrenée par l'égoïsme, malgré le Christianisme, parce que ses vertus ne sont pas rigoureusement pratiquées, et vous osez nier Dieu et le Christianisme! Mais que serait-ce donc quand la société n'aurait plus aucun frein moral?...

Laissez, laissez l'espoir du ciel à la vertu indigente et méconnue; laissez la crainte de Dieu au méchant, à l'oppresseur, au criminel.

« Il est impossible, a dit lord Shaftsbury, — que tout autre qu'un très mauvais cœur puisse souhaiter qu'il n'y ait point de Dieu : car c'est former des souhaits contre le bien public et en même temps contre le bien de chaque particulier. »

Un athée ne peut pas aimer la vertu. L'athéisme nous porte à croire que tout est entraîné par une fatalité aveugle, que l'homme est une machine entre les mains du hasard; il ne reconnaît donc aucune liberté chez lui.

En ce cas, l'homme ne saurait être plus vertueux qu'une pierre.

Nous avons peine à croire que le dogme de l'existence de Dieu ait besoin de preuves. Pour croire à un être suprême, vous n'avez qu'à ouvrir les yeux et à re-

garder l'univers ! Il est vrai qu'il suffit qu'une vérité soit acceptée par tout le monde pour que vous soyez porté à l'attaquer.

L'esprit n'a pourtant pas été donné à l'homme pour être extravagant et téméraire, pour aveugler et éblouir ses semblables, mais bien pour les guider et les éclairer.

Vous avez, Monsieur, le plus outrageusement manqué à cette mission.

Vous avez déchaîné les plus mauvaises, les plus exécrables passions de l'homme.

IV

Il n'a pas suffi à M. Proudhon de *démolir* Dieu, la Propriété, la Famille, le Gouvernement, — il a voulu démolir aussi ses propres amis, — les autres grands prêtres du Socialisme ; — il a voulu démolir les démolisseurs, jaloux sans doute d'avoir le funèbre monopole de la destruction. L'*homme fort* du Socialisme a semé la discorde dans son propre camp. Il a attaqué M. Pierre Leroux, l'inventeur de la *Triade* et du *Circulus* ; — M. Louis Blanc, hermaphrodite dont le communisme a trois pères au moins ; — M. Saint-Simon, adorateur de la matière ; — M. Considérant, apôtre du Fouriérisme ; — M. Cabet, l'inventeur de l'*Icarie*.

Ah ! ce fut un beau spectacle ! Au reste, ces Messieurs

s'étaient déjà rendu les uns les autres ce petit service. On se rappelle la remarquable et savante critique que M. Pierre Leroux fit, il y a quelques années, de la doctrine de Fourier. Il la disséqua si bien qu'il n'en resta pas un lambeau. C'était pitié à voir. Ce que c'est que de nous ! M. Pierre Leroux, après avoir dévoré Fourier, a été à son tour dévoré por M. Proudhon. Touchant tableau !

On se croit en plein carnaval quand tous ces *citoyens* se disputent entre eux, tant il y a de distinction et d'aménité dans le choix de leurs expressions ! Peste ! ils n'y vont pas de main morte ! on pourrait faire de leurs invectives un catéchisme à l'usage des dames de la halle.

Si on leur interdisait l'injure, ils ne pourraient plus rien dire.

Ce qu'il y a de moins commun, mais de non moins divertissant, ce sont les grands mots que les fabricants de systèmes ont inventés :

— *Circulus* ! dit M. Pierre Leroux.

— *An-archie* ! s'écrie M. Proudhon.

— *Triade* ! réplique le premier.

— *Icarie* ! exclame M. Cabet.

— *Papillonne* ! objecte Fourier.

Et il continue :

— *Attraction passionnelle* !

— *Société harmonienne* !

Puis, M. Victor Considérant, son disciple, lâche le grand mot :

— *Phalanstère* !

Ensuite, ce sont les aurores boréales qui doivent égaliser les températures dans toutes les parties du monde ; c'est la nuit supprimée ; c'est le soleil régénéré, etc., etc. ; enfin, les plus monstrueuses chimères.

V

La querelle a été chaude entre M. P.-J. Proudhon et M. Pierre Leroux. Ces tendresses ont été pour nous l'objet d'une joie charmante. M. Pierre Leroux a vivement reproché à « son cher Proudhon » d'avoir juré par *Dieu* et l'*Évangile* à la tête des statuts de sa *Banque d'échange*, alors qu'il avait proclamé que Dieu était une *entité chimérique*, nié la Révélation et traité les prophètes de la façon la plus narquoise.

Il a fortement attaqué sa défunte *Banque d'échange*, — système pitoyable, auquel personne n'a fait opposition, et dont pourtant l'application a surabondamment démontré la folie.

Il le traite d'*idiot* et d'*imbécile*. — Après ces compliments, il lui reproche encore, en termes d'une excessive vivacité, de n'avoir pas fait un piédestal à toutes ces ambitions vulgaires, à tous ces égoïsmes violents, qui, par vanité le plus souvent, quelquefois par un sentiment de dévouement mal entendu, se sont jetés dans les ha-

sard des guerres civiles, et, après s'être divisés au pouvoir, se sont rapprochés dans la défaite, et composent les chefs du parti de l'anarchie, — tristes héros de la mort, parfois à plaindre, à blâmer toujours.

MM. Pierre Leroux et Proudhon s'accusent réciproquement d'être *incompréhensibles*, *de n'avoir pas le sens commun*.

M. Pierre Leroux accuse, avec raison, *son cher Proudhon* de détruire tout ce qui n'est pas lui; tout, — jusqu'à la Providence. M. Pierre Leroux trouve cela excessif. Il affirme que c'est un blasphème audacieux. C'est fort bien. Mais M. Pierre Leroux voit avec trop de complaisance la paille qui est dans l'œil de son voisin, et ne voit pas la poutre qui est dans le sein: car le système prétendu religieux de ce philosophe, étant matérialiste, quoi qu'il en puisse dire, et je le prouverai, conclut, comme M. Proudhon, à la suppression de Dieu.

La religion est sur les lèvres de M. Pierre Leroux; je ne puis croire qu'elle soit dans son cœur.

Voilà où en sont arrivés des hommes d'un talent remarquable, pour s'être écartés de la voie du Christianisme. Terrible exemple! haute et terrible leçon, qui profitera, n'en doutons pas, à la génération qui se lève!

De son côté, M. Proudhon répond à *son cher Leroux* qu'il est plus socialiste que lui, seulement qu'il ne croit ni au *Circulus*, ni à la *Métempsycose*, ni à la *Triade*.

Dans cette lutte sans dignité, tous deux s'anathématisent.

L'un dit à l'autre : « Vous n'êtes pas *Socialiste*, puisque vous n'êtes pas partisan de la *Banque du Peuple* et de l'*Anarchie*. »

L'autre répond : « Vous n'êtes pas *Socialiste*, puisque vous n'êtes pas partisan du *Circulus*, de la *Métempsycose* et de la *Triade*. »

A ce compte, il doit y avoir bien peu de Socialistes !

Les deux chefs d'école, également et tour à tour excommuniants et excommuniés, ont raison l'un contre l'autre, et donnent des armes puissantes aux adversaires du socialisme. Leur orgueil est le même : ils prétendent chacun incarner en eux seuls le socialisme et la démocratie. Même aussi est le but qu'ils poursuivent par des moyens différents : — le renversement de la société.

Or, si la société a pour ennemis, j'en conviens, ses aveugles amis, qui se traînent dans l'ornière de la routine, et qu'effrayent les mots seuls de *réforme* et de *progrès*, elle a surtout pour ennemis ces révolutionnaires présomptueux et inexpérimentés qui encouragent toutes les violences, tous les crimes, tous les désespoirs ; qui démoralisent les cœurs, affament les populations, et irritent les plaies qui saignent au flanc de l'humanité.

Que ce soit là le but qu'ils se proposent tous, je n'oserais l'affirmer ; mais telle est la conséquence à la-

quelle conduisent leurs doctrines logiquement interprétées.

Ainsi, quand M. Proudhon vient s'écrier que *Dieu n'existe pas*, outre le crime moral qu'il commet lui-même, et qui le rend l'écrivain le plus abominable, le plus odieux et le plus dangereux du monde, ne justifie-t-il pas tous les crimes, tous les excès, toutes les turpitudes, tous les vices, toutes les viles brutalités du matérialisme?...

Quand il vient s'écrier que la *propriété est un vol*, ne donne-t-il pas raison aux scélérats, aux voleurs, aux *politiques de poches*, aux assassins même, enfin à tous ceux qui attentent à la propriété d'autrui?...

Car, si la propriété est un vol, les propriétaires sont des voleurs; les dépouiller non-seulement n'est pas un mal, mais cela devient une action de choix: c'est faire acte de justice. Et quand, pervertis par de semblables doctrines, des misérables commettent les plus exécrables forfaits, n'ont-ils pas eu pour instigateur et pour complice M. Proudhon lui-même? Ne peut-il avoir inspiré la main coupable? Les filous, au lieu de paraître devant leurs juges le front rougi et la tête basse, peuvent désormais, s'inspirant des ouvrages de M. Proudhon, leur dire avec le cynisme de l'effronterie :

« Vous n'êtes pas nos juges, mais bien nos ennemis politiques. Nous sommes *Proudhonnistes*; nous avons repris notre bien où nous l'avons trouvé; *la propriété est*



un vol; nous ne sommes pas des malfaiteurs vulgaires, nous sommes *socialistes !* »

Il est très évident que M. Proudhon s'empresserait de désavouer de pareils disciples et qu'il répudierait cette solidarité honteuse. Et pourtant la logique serait pour les voleurs contre lui.

Comme il a déchaîné de mauvaises passions ! Comme, en traduisant ses principes en faits, on arrive au désordre, au crime !... Vraiment, Satan serait parmi nous, qu'il ne tiendrait pas un autre langage que M. Proudhon ; il ne prêcherait pas mieux la destruction, le mal, le matérialisme, la mort !... Cela est clair, incontestable, et M. Proudhon aura, j'en jure, à en répondre devant l'histoire, devant sa conscience et devant Dieu !

Jamais, jamais la société ne fera l'épreuve funeste des doctrines de M. Proudhon, ce croquemort moral qui ensevelit toutes les bonnes et grandes choses : car, quoi qu'il en ait pu dire, il ne porte rien dans ses flancs. Il tue, il n'enfante pas ; chez lui, rien d'applicable. Il renverse, il n'édifie pas. Il désespère l'humanité par l'athéisme ; il ne lui montre aucun horizon. Il n'a rien de sacré, il profane tout.

Mais quoi ! votre cœur n'a donc jamais été touché par la splendeur de la nature, que vous osez nier ce Dieu auquel croient tous les hommes, devant lequel tous les hommes s'inclinent ?...

Vous avez rougi vos mains du sang du Christ, — de ce sang divin qui ne s'efface pas !

Et quand vous tomberez vaincu, épuisé, maudit, vous n'emporterez aucune consolation dans votre chute: car vous êtes seul, seul, — tout seul.

Au malheureux qui n'a plus de famille, au coupable qui n'a plus d'amis, il reste la famille chrétienne et pour ami l'Évangile; il reste la pensée de Dieu. Mais que vous restera-t-il, à vous qui avez déchiré l'Évangile et craché sur la Providence?...

Que vous ne croyiez pas, c'est un grand malheur pour vous; mais le silence, au moins, était la loi de l'honneur; vous ne deviez pas répandre le venin malfaisant sur les âmes; vous ne deviez pas chercher à entraîner vos semblables dans votre abîme; vous deviez respecter ce qui faisait leur espoir et leur bonheur, leur courage, leur vertu.

De quel droit osez-vous bien retrancher la foi du monde? Où puisez-vous le droit d'éteindre le divin flambeau? — Est-ce en vous-même, mortel présomptueux, pauvre ver de terre rampant, comme nous tous?...

Où est votre autorité? Au nom de quelles ténèbres supprimez-vous l'éternelle lumière?

On comprend les saintes témérités du fanatisme; mais l'audace impie du blasphémateur, l'orgueilleuse révolte de l'athée, est sans excuse.

Comment pouvez-vous, Monsieur, avoir *la conviction* que Dieu n'est pas?... Vous ne voyez donc pas que vous outragez, par ce blasphème, votre propre intelligence?... Cette négation de l'Être suprême est si absurde qu'elle

ne peut être avancée par un homme ayant le libre exercice de sa raison. Eussiez-vous au dedans de vous cette conviction détestable, vous auriez dû la taire et en rougir, ne fût-ce que pour ne pas éloigner de vous l'humanité tout entière, et pour ne pas passer pour l'être le plus malheureux et le plus abominable de la création.

Cette parole, qui pèsera éternellement sur vous, est une parole odieuse d'intolérance, de méchanceté, d'inquisition. Vous avez jeté du poison dans ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré, la conscience; — vous avez fait l'œuvre infernale de Satan; vous vous êtes fait maudire; vous vous êtes rendu à plaisir l'objet des haines les plus vives, du plus ardent mépris. Non content de soulever les plus violentes tempêtes contre la société, qui, malgré ses imperfections, est encore et sera toujours préférable à votre *an-archie*, vous avez, par les paroles sorties de votre bouche, outragé la divine Providence elle-même!... Vous avez essayé d'arracher des cœurs l'espoir éternel! Vous avez exclu les bons des récompenses infinies; vous avez promis l'impunité sans retour aux méchants!

Ah! vraiment, le ridicule est chez vous l'égal du crime.

Niez, niez toujours, Monsieur, Dieu vous voit et vous juge!...

VI.

Les hommes perdent leur temps en folles disputes qui ne font qu'aigrir les esprits, envenimer les plaies, décourager ceux qui veulent faire le bien, détruire la confiance, et qui ne font pas avancer le progrès d'un pas, — au contraire.

Toutefois, dans la polémique entre MM. P.-J. Proudhon et Pierre Leroux, ces publicistes nous ont fourni des armes l'un contre l'autre. Au reste, M. Pierre Leroux n'est pas le seul socialiste avec lequel M. Proudhon ait engagé la lutte. Il a même attaqué les communistes, et pourtant la raison et la logique l'avaient fait considérer comme leur grand-prêtre, — comme leur plus ardent sectaire.

Il prouve les irréparables injustices de la communauté, la servitude qu'elle impose aux sympathies et aux répugnances secrètes du cœur humain; il montre, avec cette doctrine, la conscience violentée, la liberté détruite, la société plongée dans la plus triste atonie. Il constate combien les critiques conservateurs ont eu de facilité à dégoûter les hommes de cette dégoûtante théorie.

S'il est une chose contre laquelle M. Proudhon ait vomi plus d'injures que contre la propriété, c'est assuré-

ment la communauté. Il est d'une impertinence aussi superlative avec l'une qu'avec l'autre. Et il fait feu de tous côtés à la fois : il comprend dans un même anathème, avec le communisme, négation de la propriété, la royauté, la démocratie, la philosophie et la religion, qu'il regarde comme des formes diverses de propriété, et auxquelles il préfère : — « l'Anarchie et l'Athéisme, ces « fondements de mon système *réfractaire à toute autorité* « *divine et humaine* ! »

M. Proudhon, comme tous les autres socialistes proprement dits, se défend avec beaucoup d'énergie d'être communiste. Son cri sauvage contre la propriété, qu'est-ce donc, cependant, si ce n'est la formule communiste par excellence? Et il a été contraint de l'avouer lui-même, dans une réponse aux attaques des communistes : « Qui plus que moi, s'est-il écrié, *a bien mérité du communisme ?* »

Et c'est vrai; personne plus que lui ne peut se vanter d'avoir excité les haines et les passions contre la propriété. Nul plus que lui n'a été un instrument de discorde.

Cela n'a pas empêché M. Proudhon de flétrir les autres socialistes, — contradiction inspirée par la jalousie, dont les conservateurs de la Propriété et de la Famille ont profité. Il les tourne tous en dérision, et, avec eux, la fraternité, la charité, confondant ainsi le bien et le mal dans un même blasphème.

M. Proudhon, qui raille si fort la fraternité dans un

passage, en fait fortement l'apologie dans un autre.

M. Proudhon flétrit les *républicains de la veille*, les politiques de l'école de Robespierre, — ces ambitieux grotesques dont nous avons vu l'incapacité au pouvoir; il flétrit aussi le système de Fourier, comme entaché de *bêtise* et d'*infamie*. Il n'a pas assez d'indignation pour ce système d'une si profonde immoralité.

Et, chose bien digne de remarque ! M. Proudhon détruit les socialistes, et dans cette œuvre, — la seule dans laquelle il se montre intelligible et raisonnable, — il se sert des armes du Catholicisme, auquel il ne croit pas ! Il l'outrage, et il lui emprunte sa logique, — tant est forte la force de la vérité !

Il écrase le socialisme avec cette puissance de logique dont il est si généralement si dépourvu. Il répudie toute espèce de solidarité avec le socialisme, qu'il traite — « de ramas impur de turpitudes et d'immoralités, propre seulement à faire des « *dupes* et des *escrocs* ».

Il le montre ignorant et vantard, faisant grand bruit de ses prétendus spécifiques, de sa fausse science, et ne reculant, dans sa vanité, devant la solution d'aucune difficulté. Il le montre propageant dans l'ombre la politique de club et d'estaminet : — « Pour moi, je le déclare, en présence de cette propagande souterraine qui, au lieu de chercher le grand jour et de défier la critique, se cache dans l'obscurité des ruelles; en présence de ce *sensualisme éhonté*, de cette *littérature fangeuse*, de cette *mendicité sans frein*, de cette hébétude d'esprit et de

cœur, qui commence à gagner une partie des travailleurs, je suis pur *des infamies des socialistes.* »

Vains discours! menteuses paroles dans cette bouche; paroles hypocrites, qui ne peuvent donner le change à personne. Non, Monsieur! vous n'êtes pas pur des infamies des socialistes. Comme eux, vous avez propagé les plus odieuses doctrines; ce qu'ils ont attaqué, vous l'avez attaqué, et vous avez eu leur tendresse pour les mêmes utopies, pour les mêmes crimes. Et qu'osez-vous bien leur reprocher? Vos écrits ne respirent-ils pas, au moins à l'égal des leurs, un sensualisme odieux et brutal? Votre littérature n'est-elle pas aussi *fangeuse* que la leur? N'avez-vous pas, comme eux, égaré les travailleurs? Il vous sied bien, vraiment, de les blâmer des excès que vous commettez avec eux, et comme eux.

Quoi qu'il en soit, vous leur dites de rudes vérités, et, dans l'ardeur de votre polémique, vous vous oubliez jusqu'au point d'avouer que, « si par fois le pauvre se récrie contre l'inégalité dont il souffre, c'est moins encore par zèle de justice *que par rivalité de concupiscence* ».

Vous parlez en termes amers de ce que vous appelez l'*égoïsme indisciplinable du pauvre*, et aux socialistes qui disent que l'homme est né bon, et que c'est la société qui le déprave, vous répondez, avec le Catholicisme, que le mal est dans l'homme; vous vous faites arme du péché originel!

Et puis, vous vous mettez à nier la fraternité, la charité, le dévouement.

M. Proudhon attaque ensuite chacune des idées socialistes ; il les prend à corps une à une et les terrasse ; il accable le communisme de M. Louis Blanc et le communisme de M. Cabet, l'*Icarie* du second, l'utopie non moins tyrannique du premier.

Il prouve que tous ces systèmes désorganisateurs n'ont qu'un but, l'expropriation, et nous mènent tout droit à la loi agraire, à la misère générale. Il s'élève, avec une vigueur juvénile, contre l'*Organisation du travail*, le *Droit au travail*, l'*Association*, l'*Impôt progressif* et la *République démocratique et sociale.*

M. Proudhon, ce travail de destruction accompli avec un grand soin, on doit le reconnaître, revient encore à l'utopie communiste, qu'il avoue être le seul socialisme logique, et il déclare nettement que la nature de l'homme est antipathique au communisme, — cette négation de la liberté et du progrès, qui ferait de nous les plus abjects et les plus malheureux des animaux. Il prouve, avec une indomptable énergie, que le communisme mène nécessairement à la communauté des femmes et à l'abolition de la famille.

Et son système, à lui, où mène-t-il donc? Car abolir la propriété et supprimer le culte de Dieu, n'est-ce pas abolir la famille et supprimer l'amour?

Religion, Famille, Propriété, ces trois pierres de l'édifice, se touchent et se soutiennent mutuellement ; en briser une seule, c'est faire écrouler l'édifice tout entier.

Après avoir montré les erreurs de tous les socialismes,

il y retombe lui-même avec la persévérance la plus entêtée, et il déclare *infâme* la justice qui protége le libre exercice de la propriété.

M. Proudhon avait eu un moment lucide; il s'en dédommage amplement. Il rattrape rapidement le temps perdu, et il conclut comme il a commencé, par le néant.

Ses ouvrages sont, en somme, le plus monstrueux assemblage qu'on puisse rencontrer; aux imprécations succèdent les blasphèmes, à l'anarchie le chaos. — C'est révoltant, et c'est triste.

VII.

M. Proudhon ne veut pas de gouvernement; il est partisan de *l'an-archie*, — c'est son mot.

On le voit, il a le sombre cynisme de la position qu'il s'est faite. Il déclare qu'il s'appliquera sans relâche à détruire le *préjugé du gouvernement;* et il ajoute que l'idéal d'une société libre et bien organisée est l'anarchie. D'après lui, Dieu et l'Autorité sont des mensonges qui empêchent les hommes d'être libres; l'anarchie est l'incarnation nouvelle de la liberté sur la terre. Le NÉANT est la transformation socialiste de l'autorité.

On le voit, par ses dogmes, le socialisme abrutit l'esprit de l'homme, pervertit son cœur et asservit sa liberté.

Ainsi, c'est pour arriver à la liberté que M. Proudhon proclame la négation absolue de Dieu et de tout gouvernement!

Ce malheureux est dans l'aveuglement le plus complet, et il nous trompe avec lui quand il vient nous dire qu'il est un homme de liberté. — C'est comme quand il proteste qu'il n'est pas socialiste.

Vous parlez toujours de liberté, et vous ne comprenez même pas ce mot sublime! Comment serez-vous libre, si vous êtes l'esclave du péché? Affranchissez donc d'abord votre âme! Vous ne serez pas libre tant que vous serez dans la servitude de la matière. Tant que vous nierez l'existence de Dieu, vous ne serez pas libre: car il ne saurait exister de liberté qu'en Dieu. — Il en est de même de la fraternité, — doctrine d'amour, — car l'amour vient de Dieu seul.

Comment serez-vous libre, si vous ne savez vous soumettre à aucune loi, à aucune puissance, à aucune autorité? L'obéissance est le plus grand acte de liberté; obéir volontairement, c'est le dévouement de la liberté. Sans obéissance, il n'y a ni ordre moral ni ordre matériel. L'obéissance est la loi de tout être. L'harmonie du corps cesserait si les membres n'obéissaient pas à la tête.

Vous n'avez donc aucune logique dans l'exercice de votre exécrable apostolat?...

Quand chacun serait libre de faire tout ce que bon lui semblerait, il n'y aurait plus de liberté pour personne.

Vous le voyez, votre affreuse doctrine, loin d'être une conquête heureuse dans la carrière de la dignité humaine, est un pas rétrograde vers la route lugubre.

Vous préconisez une société sans Dieu et sans gouvernement, une anarchie perpétuelle, dans laquelle tout homme, envisagé isolément, n'aurait rien de commun, par les croyances et les liens du cœur, avec ses semblables, rien de commun que la froide et sèche solidarité d'échanges égoïstes de produits. Chacun travaillerait et consommerait comme il pourrait, ne devant rien à autrui, ne pouvant rien lui demander. Chacun ferait toutes ses volontés.

Tel est votre système.

Et vous appelez cela l'*avènement de la liberté*! C'est avec cela que vous avez la prétention de renverser l'idéal chrétien, — cet idéal appelé à faire les sociétés si riches, si fraternelles et si heureuses!

Quoi de plus sec, de plus aride, de plus étroit?

Et puis, comme vous êtes en contradiction avec vous-même! Vous avez commencé, comme économiste, par vous déclarer partisan d'un pouvoir spoliateur qui dépouillât les *voleurs*, c'est-à-dire les propriétaires; aujourd'hui, en politique, vous ne ne voulez plus de gouvernement du tout. Vous ne sentez pas quelle inconséquence! quelle contradiction!... Dans le premier cas, l'Etat *demandait* à tous les producteurs de la France, c'est-à-dire à dix millions de citoyens, s'ils voulaient avoir la bonté de s'imposer une cotisation de 1 p. 100

sur la totalité du capital mobilier ou immobilier du pays, de même que Mandrin *demandatt* au passant s'il voulait avoir la bonté de lui prêter sa bourse.

L'Etat aurait ainsi plus d'un milliard, ce fameux milliard que les socialistes *demandent* avec tant d'instance. Cet argent aurait servi à la création d'une banque hypothécaire à 1/2 p. 100, dont le but était d'abolir l'intérêt de l'argent, de rendre le crédit gratuit. Vous prêchiez encore l'équivalence des échanges. Avec cette combinaison, l'Etat était tout; la liberté individuelle, rien.

Maintenant, voilà que, faisant brusquement volte-face et changeant tout à coup de tactique, vous démolissez vos propres fortifications; vous ne voulez plus de gouvernement; la liberté individuelle est tout; c'est à son tour l'Etat qui n'est plus rien.

D'où vient cela? êtes-vous l'homme d'hier ou l'homme d'aujourd'hui? Que voulez-vous, définitivement?

Ah! je crains bien que votre seul but ne soit de vous faire un nom par le scandale, l'antithèse, la négation, la peur. Vous êtes le croquemitaine de la société. Vous posez tous les problèmes dans un style brûlant et coloré; vous les posez contradictoirement; vous vulgarisez le triste talent du pour et du contre. Cette dextérité de sophiste nous récréerait fort si elle n'était dangereuse; si les sots, les niais, les envieux, les méchants, ne se faisaient une arme de chacun des gobelets de votre arsenal de charlatan.

Maintenant, que vous déclarez que vous voulez la li-

berté individuelle absolue et sans limites, vous ne pensez donc plus que la propriété soit un vol? car le premier exercice que l'homme fait de sa liberté, c'est d'acquérir!

Après avoir d'abord conclu au néant, vous consentez donc à nous laisser notre Dieu!

Allons, franchement, vous n'avez pas de système. Vous n'avez d'autre système que de n'en point avoir. Vous n'avez aucune ligne arrêtée; vous ne suivez aucun chemin. Toutes les routes vous sont bonnes où il y a des fruits à abattre. Et puis, en bon prince, quand vous avez tout détruit, vous voulez bien reconstruire çà et là une partie de ce que vous avez démoli. Ainsi, après avoir anéanti Dieu, la foi, la religion, la propriété, l'idée même de gouvernement, vous nous permettez de remettre tout cela dans votre creuset, et vous daignez nous promettre de les reconstruire par la *science*. Vous avez la science, en effet, mais c'est la science fatale qui perdit notre premier père, c'est la science du mal. Ainsi, où nous conduisez-vous? — Au néant!

Et vous le proclamez avec la folie de l'orgueil.

Votre idée de *Banque d'échange* n'est pas nouvelle, et, de toutes vos idées, je crois que c'est la seule dans laquelle vous persévérez. Vous aviez commis, à l'effet de provoquer un appel de fonds assez agréable, un prospectus d'un lyrisme attendrissant, — la plus pompeuse des réclames. Votre *Banque du Peuple* promettait d'être « l'or-« ganisation du crédit et de la circulation, la solution

« du problème social, sans impôts, sans emprunts, sans
« numéraire, sans réquisition, sans banqueroute, sans
« loi agraire, sans taxe des pauvres, sans ateliers na-
« tionaux, sans association, sans participation, sans
« intervention de l'État, sans entrave à la liberté du
« commerce et de l'industrie, sans atteinte à la pro-
« priété, etc. »

Eh bien! vous n'avez tenu aucune de ces belles promesses. Vous n'avez pas du tout *organisé le crédit et la circulation*; vous n'avez résolu aucun problème, aucun. Vous avez échoué piteusement. D'autres socialistes vous ont bafoué eux-mêmes; ils vous ont accusé « d'avoir *menti* « à votre programme, » — ce morceau le plus transcendant du genre.

En vérité, ce simple et naïf aperçu de ce que vous pouvez faire vous a fait le plus grand honneur!... Après cela, il vous reste la ressource usée de dire que vous n'avez pas été compris; mais l'on vous répondra que ce n'est pas, en tout cas, faute d'avoir fait du bruit.

Si la société pouvait encourager l'application de toutes les utopies, elles se seraient bien vite tuées elles-mêmes par le ridicule. Il en serait de toutes les écoles socialistes comme de la *Banque d'échange* de M. Proudhon et du *communisme icarien* de M. Cabet.

Mais il est impossible à la société de donner à tous les habitants de Charenton ou à tous ceux qui sont dignes d'y être les moyens d'appliquer leurs rêveries; ces extravagances nous coûteraient trop cher. S'ils s'inspiraient

de la religion, nous nous garderions bien de blâmer ces penseurs hardis qui cherchent les moyens d'améliorer le sort de ceux qui souffrent; nous applaudirions de tout notre cœur à leurs efforts, car nous-même, bien des fois, nous avons réfléchi sur le problème hideux de la misère, et notre âme s'est emplie de pitié et d'amertume. Ce que nous blâmons, ce sont ces utopies qui peuvent armer les citoyens les uns contre les autres; ce sont ces doctrines qui n'ont pas eu pour point de départ la pensée de Dieu, — ce foyer de tout bien, de toute grandeur, — cette source ardente de tout ce qui est amour.

Pour résoudre cet effrayant problème, autant que le permet la faillibilité et l'imperfection humaine, il faut d'abord s'inspirer de l'Évangile. Or, c'est ce qu'aucun écrivain socialiste n'a fait jusqu'à ce jour. — De là leur faiblesse.

Les réformateurs modernes se préoccupent par trop des choses matérielles; il semble que l'âme, l'art, les choses de l'esprit, n'existent pas pour eux.

Loin de moi, bien loin de moi, la pensée blasphématoire de dire que tous les ouvriers sont trop heureux, qu'ils ont largement plus qu'il ne leur faut, que le travail ne leur manque pas quelquefois, et qu'il n'y a rien à faire pour leur amélioration morale et matérielle!... Mais, s'i est juste de s'occuper des réformes légitimes qui concernent les ouvriers, il est juste aussi de penser à une mul titude d'autres citoyens qui, pour ne pas porter la blous du travailleur manuel, pour ne pas servir de marche

pied à des ambitieux vulgaires, n'en sont pas moins très intéressants. C'est cette foule de pauvres employés, qui ne gagnent pas plus que l'ouvrier, et qui ont, de plus que lui, des frais de représentation que leur imposent, et les devoirs de leur profession et la fréquentation obligatoire monde; cette foule d'écrivains, de savants, d'artistes, qui attendent un nom et creusent le rude sillon dans le champ de la pensée.

Que de misères, là aussi! que de veilles! que de douleurs! que de souffrances! que de larmes! que de découragements! Ah! pour être fièrement supportée, pour être digne, calme et muette, cette infortune n'en est pas moins amère!

Les Socialistes, qui prétendent que l'État doit être fabricant, manufacturier et marchand, — ce qui est reconnu être matériellement impossible, — voudront-ils aussi que l'État donne du travail aux hommes de lettres sans éditeurs, aux journalistes sans journaux, aux employés sans occupation, aux artistes sans commandes, aux médecins et aux avocats sans clients, aux savants sans position? Non! Ils excluent forcément les professions libérales; ils les suppriment dans leur sombre logique, au mépris de la liberté humaine, au mépris des droits du progrès moral et de la civilisation!

Si ces impures et formidables doctrines ne faisaient que sommeiller dans des livres, inutile serait-il de s'en occuper autrement que pour plaindre l'erreur humaine; mais le danger est qu'elles se transportent dans l'arène

ardente des passions enflammées, qu'elles se traduisent en combats sanguinaires, en luttes coupables, en misères douloureuses, en crimes monstrueux.

Les Socialistes sont surtout très maladroits, en ce sens qu'ils ont effrayé les populations. Or, tant que la peur domine, le commerce ne va pas; la consommation se ralentissant, la production s'éteint. La confiance ne se commande pas, et tous les systèmes d'économie politique qui ont un caractère oppressif, qui menacent la sécurité et le repos publics, qui rappellent les jours de terreur et de spoliation, sont par cela seuls mauvais, et doivent être condamnés comme tels. Tout réformateur qui déchaîne les tempêtes, au lieu de les conjurer, ne réussira pas; et il en sera ainsi de tout réformateur qui ne s'inspirera pas, avant tout, de l'esprit de paix et d'amour de l'Évangile.

VIII.

Non, encore une fois, M. Proudhon n'a pas de système. C'est un critique quand même, ce n'est pas un réformateur. Il fait du désordre pour le désordre, comme on fait de l'art pour l'art. C'est un aventurier audacieux sur les mers infinies du libelle et du paradoxe; ce n'est ni un homme d'Etat, ni un philosophe, ni un penseur.



Je l'ai choisi le premier entre tous, parce que, quoi qu'on en ait pu dire, il m'a paru le moins dangereux. On parle de lui comme il parle des autres et de tout, en jouant; c'est un sujet bon pour essayer la plume. Ce grand agitateur n'agitera plus rien. La curiosité même se retire de lui. C'est un Protée orgueilleux et paradoxal, un *bravo* moral, querelleur et répulsif, personnellement moins féroce qu'il ne tient à le paraître; Don Quichotte de la publicité, dont on rirait s'il n'y avait pas en France un nombre suffisant d'imbéciles et de coquins pour l'écouter et lui élever un piédestal. Là est toute sa force, et cela seul l'a rendu dangereux.

IX.

M. Proudhon n'est pas le seul des socialistes qui ne veuille aucun gouvernement.

Un des apôtres les plus résolus du parti socialiste a publié, ces temps derniers, un livre qu'il appelle le *Credo socialiste*. Les doctrines générales des socialistes y sont exposées avec soin, le tout mêlé des plus impudents blasphèmes, des plus impudents mensonges. A signaler ces perfides manœuvres il y a haute obligation. Il y a obligation d'empêcher le pouvoir du faux de prendre un détestable empire sur l'esprit public égaré; il faut à la calomnie opposer la vérité; il faut empêcher que les

méchants n'attisent les haines et ne déchaînent les préjugés; il faut les mettre dans l'impossibilité de corrompre la sincérité du langage et de dénaturer les droits de la liberté: car il ne saurait y avoir de liberté sous la tyrannie de ces odieuses doctrines.

Voici, en substance, ce qu'il est dit dans le *Credo socialiste* : — Les ennemis des socialistes sont des *voleurs*, des *scélérats*, des *aristos*, qui rampent aux pieds du pouvoir, qu'ils veulent fastueux, riche et omnipotent, parce qu'ils partagent avec le Gouvernement *les dépouilles du peuple*, et qu'ils se livrent aux *plus effroyables débauches*, *aux orgies les plus dégoûtantes*.

— Il faut *dépouiller* ceux qui possèdent.

— Ceux qui veulent un gouvernement n'en sont partisans que pour partager ses excès, pour *s'enivrer* avec lui, pour *séduire avec lui les femmes et les filles du peuple ;* pour se permettre tout impunément, pour échapper aux châtiments que méritent leurs *crimes*. Quand donc, et cela, dit l'auteur, arrive tous les jours, quand ces *bandits* qui sont partisans d'un gouvernement à la tête de la société ont *déshonoré* le pays, se sont *souillés* de *viols* et d'*assassinats*, ils trouvent des procureurs parjures à la justice pour amnistier leur *scélératesse privilégiée*. — Tel est ce beau début. Le public sera très curieux d'apprendre que la société marche de la sorte. Mais c'est pourtant ainsi que le prétend ce livre effronté.

Continuons : — Ce ne sont pas les criminels qui sont au bagne qui méritent le mépris public, ce sont les juges

qui les y ont envoyés! Le misérable n'est pas le voleur et l'assassin, c'est le volé et la victime! —

Jamais la rage du crime en délire n'est arrivée à un pareil paroxysme. C'est le renversement de toute justice et de toute morale. D'après les socialistes, « tous ceux qui possèdent, tous ceux qui sont au pouvoir ou qui sont partisans d'un pouvoir *quelconque*, tous ceux qui ont gouverné ou qui veulent un gouvernement *quelconque*, ne sont que *des escrocs*, *des voleurs des assassins et des bandits affreux.* »

Telle est la *ferme conviction* que doit avoir *tout bon socialiste* !

Cela s'est écrit, s'est imprimé et s'est distribué dans les rangs des ouvriers.

Voilà les socialistes !

Et ils ajoutent qu'ils ont des preuves irrécusables de ces calomnies abjectes au moyen desquelles ils espèrent rendre le peuple parjure aux lois de Dieu et des hommes.

Les gueux, les forçats, les *repris de justice*, dit le *Credo socialiste*, sont plus honnêtes et plus dignes d'es- « time que *ceux qui veulent un gouvernement* ! »

Jamais on n'avait fait avec autant d'effronterie l'apologie du crime.

Mais poursuivons.

— Les conservateurs, les adversaires du socialisme, ne sont qu'un *foyer d'infection*, un *cloaque infect*, les *protégés de femmes galantes en crédit*, passant leur temps dans le jeu, dans les excès de *l'intempérance la plus crapuleuse*,



et à suborner les femmes et les filles du peuple. Leur vie n'est qu'un tissu de débauches, d'orgies, de turpitudes. Ce sont des *sycophantes*, des oppresseurs, des voleurs; *il faut les tuer!* — Ils doivent tomber, tous ceux qui ne sont pas partisans de *l'an-archie*, « *dans le sang et la boue!* » —

C'est inouï de cynisme. Ces gens-là se voient dans nos yeux.

Ah! oui, vraiment, les socialistes sont tous des fripons, des dupes ou des assassins!

Dites-le, — de pareilles doctrines ne sont-elles pas faites pour dégoûter profondément l'honnête homme? et, si progressif qu'il soit, il a peine à ne pas maudire une liberté qui a enfanté une pareille licence!.....

Ainsi, cela est bien convenu, si ces socialistes-là triomphaient jamais, tous ceux qui sont dans les bagnes ou qui ont mérité d'y être seront au pouvoir, et les autres seront dépouillés et exterminés!

Agréable perspective pour l'humanité! on ne s'étonne plus de trouver tant de voleurs se disant *socialistes*.

Le *Credo socialiste*, ouvrage de l'école de M. Proudhon, compare les professeurs de barricades aux martyrs chrétiens; il les compare aussi à Socrate, à Mahomet et même à Jésus-Christ, — « *ce premier sans-culotte* » que les Pharisiens clouèrent à l'infâme gibet.

On va plus loin dans cet *évangile socialiste*; on fait l'apologie de socialistes condamnés pour *banqueroute frau-*

tuleuse et autres crimes! On les appelle « les sublimes « victimes de l'oppression des forts et des puissants ». Les jurés qui les ont condamnés sont « des réaction- « naires calomniateurs et sanguinaires »; — et on promet à ces *sublimes victimes* l'admiration des peuples, quand le socialisme aura triomphé. — Elles ont le temps d'attendre!.....

— « Les épithètes de *forçats* et de *repris de justice* sont, dit l'auteur du *Credo*, *des titres au respect des socialistes. L'homme flétri est un martyr qu'il faut vénérer en comparaison de ce qu'il a souffert.* »

A la bonne heure! voilà de la franchise, au moins!... Ainsi, les honnêtes gens et le peuple sont prévenus, — bien prévenus. Le triomphe des socialistes nous amènerait le règne des forçats et des repris de justice, des *vénérables flétris !*

Tels sont les dogmes du socialisme; nous ne calomnions pas, ici; nous n'inventons pas, nous citons textuellement.

Poursuivons : — « La magistrature inspire la *haine et le mépris !* »

Voilà les doctrines, les discours, les écrits, au moyen desquels les socialistes prétendent arriver à l'*émancipation humanitaire*, *à la régénération sociale*!... Les criminels atteints par la loi, condamnés par un jury libre, par leurs concitoyens et par les magistrats du pays, sont « *des martyrs de la cause du peuple toujours persécutée*

et toujours renaissante sous le rostre du vautour gouvernemental ».

Au reste, l'auteur du *Credo socialiste* parle non-seulement pour ses « *frères et amis* », mais il parle aussi pour lui-même, car voici ce que je lis dans le journal d'aujourd'hui sur son compte : « Un individu nommé Dupuy, qui se disait peintre en miniature et homme de lettres, et ancien agent politique de M. Ledru-Rollin, voyageait de ville en ville sous prétexte de propager les *bonnes doctrines démocratiques et sociales.* — Mais, ayant fait des dupes nombreuses à Libourne, il fut incarcéré dans la maison d'arrêt de Périgueux, jusqu'à ce que l'on instruisît son procès. Il a été prouvé, au grand jour de l'audience, devant le tribunal de Libourne, qu'en outre de *cinq années de réclusion* prononcées contre lui, en 1826, par la Cour d'assises de la Seine, pour *vol qualifié*, cet audacieux personnage a été condamné par la cour d'assises du Puy-de-Dôme à un an d'emprisonnement pour cris séditieux ; à un mois de la même peine par le tribunal de Gien, pour *escroquerie* ; également à un mois d'emprisonnement par le tribunal d'Épinal, pour *falsification de passeport et mendicité* ; puis, successivement, par les tribunaux de Grenoble, de Beaune, de Saint-Marcelin, de Nîmes, de Tournon, de Troyes et d'Yvetot, pour *rupture de ban.* — Ces précédents judiciaires ont été reconnus à l'audience par Dupuy, qui n'en a pas moins persisté à se poser en homme éminemment irréprocha-

ble. Il a eu le malheur d'être incompris; l'avenir le réhabilitera. Le tribunal a jugé sa conduite avec moins d'indulgence, et, le déclarant coupable tout à la fois d'*escroquerie*, d'*abus de confiance* et de *rupture de ban*, il l'a condamné à un an et un jour d'emprisonnement, 50 francs d'amende et aux frais. »

Le peuple, heureusement, a trop de religion et de probité pour se laisser entraîner par ces agents de l'iniquité. Il ne prêtera pas l'oreille aux artisans du crime, de l'athéisme et du mensonge. Son âme immortelle ne se laissera pas souiller par ces funestes enseignements. Au symbole socialiste qui désespère et qui donne la mort le peuple préférera toujours le symbole chrétien qui encourage et donne la vie!

Après avoir attaqué le gouvernement politique, les socialistes attaquent l'autorité religieuse.

— « Les prêtres sont des *fourbes*. Les socialistes doivent s'affranchir de leur *joug odieux*. »

Ainsi, ils abaissent l'humanité dans la fange de la matière; ils la précipitent haletante, éperdue, désespérée, dans les sombres abîmes du néant. Ils arrachent les fruits de vie des mains de nos pieux pasteurs, et les foulent aux pieds dans le chemin; ils privent les âmes de leur nourriture céleste; ils éteignent la lumière qui éclaire; ils tuent la Foi qui sauve, l'Espérance qui console, et leur chaste sœur, la Charité! Ils arrachent la croix féconde, et ils la brisent!... Ils soufflent sur le pur et généreux esprit de l'Évangile!... Ils nous prennent tout ce

qui nous faisait trouver la paix, la vie, la liberté!...

La liberté! Ah! comment osent-ils prononcer son nom? Ils prennent pour la liberté la licence odieuse, l'indépendance chimérique de la matière, le rêve ambitieux de leur raison.

Malheureux! ils devraient sentir que la terre manque à leurs pas. Dans leur fol orgueil, ils chantent sur des ruines. Ils chancellent dans leurs excès, ils frémissent dans leur ivresse, et ils se proclament sages! Ils rejettent le joug de Dieu, et ils se proclament libres! Ils se proclament libres, et ils sont esclaves du vice; ils adorent la matière; ils remplacent le ciel par le néant! Ils disent qu'ils sont forts, et ils laissent le mal triompher d'eux!

Libres et forts, ils ne seraient pas les esclaves de cette indépendance insolente qui avilit et dégrade; ils s'affranchiraient de l'empire honteux des passions et des vices qui oppriment le cœur de l'homme.

On n'est fort, on n'est libre, que quand on est vertueux; la liberté, la force, c'est la foi, c'est le dévouement, c'est l'amour de l'humanité, inséparable de l'amour de Dieu, qui l'inspire.

Vous ne résoudrez pas le sombre problème de la misère en dehors de l'esprit religieux.

La misère! Ah! je sais les humiliations, les amertumes, les douleurs, les angoisses, les désespoirs infinis, que causent le manque d'argent, le manque de travail! Je sais les drames déchirants de la misère, et mon âme en pleure et en saigne, et jamais je n'ai vu un frère malheu-

reux sans lui tendre la main, et sans le soulager dans la mesure de mes moyens et de mes forces.

Ce sentiment m'est inspiré par le Christianisme. Si, au contraire, j'étais matérialiste, la douleur des hommes me serait égale; je vivrais pour moi, non pour les autres; — je ferais cela, ou je ne serais pas logique.

X.

M. Proudhon est une plume ardente, un esprit faux, mais brillant, un talent souple, facile et vigoureux. Il dit qu'il aime la liberté, je veux le croire; mais qu'il se recueille en lui-même, qu'il descende dans sa conscience: il y trouvera le témoignage de cette Providence qu'il a tant outragée, qu'il a niée si formellement, — le malheureux! Qu'il ouvre les yeux, qu'il contemple cette belle nature qui ne s'est pas faite toute seule, et que lui, M. Proudhon, n'a pas encore eu la prétention d'avoir faite; et que, saisi enfin par la vérité, il s'incline et prie.

Le recueillement et la prière consolent le cœur; ils calment la fièvre de l'esprit et les orages de la conscience. Qu'il implore la grâce, qu'il demande la foi au divin Créateur; qu'il tombe à genoux devant son image, et, quand il se relèvera repentant et régénéré, il sera plus fort, plus heureux, — et plus grand.

Et quel beau spectacle il donnera au monde qu'il a tant

scandalisé, quand il confessera son erreur avec l'éclat d'un converti sincère, quand, se signant le front et se frappant la poitrine, il abjurera l'idolâtrie de la matière!

Qu'il vienne à l'Église; qu'il vienne à elle dans son humilité et son repentir, ses bras lui seront ouverts encore: car le Catholicisme a des pardons pour toutes les fautes, car seul il procède de l'amour et pratique la charité.

M. Proudhon sera, je le répète, plus heureux alors: car peut-il être heureux celui qui ne croit à rien, et qui, par conséquent, n'espère rien?... Sort lamentable! Il s'est brisé le cœur à plaisir; à plaisir il s'est privé de toutes ces nobles croyances qui font le courage et la joie de l'homme.

Ah! vraiment, je le plains autant que je le blâme.

Nier ce que tout le monde affirme, faire des ruines autour de soi, être le plus grand des sophistes: triste renommée! Calomnier par envie et par orgueil la vérité; se faire une sanglante pâture des débris de toutes les saintes choses; couvrir la terre de désolation; acquérir une popularité scandaleuse, toute de curiosité, une popularité de mépris, non d'estime; être enfin proclamé le plus audacieux des fourbes et des impies le plus effronté: — non, mille fois non, là n'est pas le bonheur.

Allons, courage! il n'y a pas de honte à revenir au Seigneur! Replacez-vous dans la dignité de la foi; débarrassez-vous des langes impurs de l'athéisme; affranchissez-vous du despotisme de la matière! Brisez ce joug

honteux ; revenez à la vérité ; faites-vous libre ! Faites-vous libre, et ne chantez pas tant la liberté. Renoncez-vous vous-même : ce sera le plus dur des sacrifices, je le sais ; mais il le faut. Pour être vraiment vertueux, il faut retremper son âme au creuset de l'humilité. Beaucoup vous critiqueront ; de nouvelles injures pleuvront sur vous ; mais alors vous vous rendrez ce témoignage d'être persécuté pour la justice, tandis que, maintenant, vous n'êtes persécuté que pour l'erreur.

Puisque vous aimez tant la liberté, faites de la vôtre le plus noble, le plus bel usage.

TROISIÈME PARTIE.

M. PIERRE LEROUX ET SA DOCTRINE.

I.

M. Pierre Leroux, — comme tous les autres socialistes, — parle un argot que personne ne comprend. — Seulement, il a encore exagéré leur système d'obscurité. Sa doctrine repose sur trois mots : — *Triade*, — *Circulus*, — *Renaissance dans l'humanité*.

Il nous faudra expliquer tout cela : tâche ingrate et difficile ! ingrate, parce qu'il est triste d'entrer dans un pareil dédale d'erreurs ; difficile, car rien n'est fastidieux comme de rendre compte d'une doctrine remplie des contradictions les plus inouïes, toute imprégnée du mysticisme le plus incompréhensible, des obscurités les plus compactes.

Impossible de donner une idée exacte de ces fantômes qui échappent à l'analyse, de ces rêves impalpables, de

ces idées fuyantes et aventureuses qui s'éloignent dès qu'on s'en approche, et s'évanouissent dès qu'on tend les mains pour les saisir. — L'esprit s'épuise dans cette course sans espoir et sans but. C'est le plus fatigant travail qu'un homme courageux puisse s'imposer; cette punition aurait dû être prévue dans un de nos Codes. Je le dis sans plaisanterie, mais non pas sans amertume, la dissection de ces chimères est une des plus rudes corvées que nous infligent la nécessité et le devoir de combattre les utopies socialistes. Comment comprendrions-nous celui qui ne se comprend pas lui-même? Ce serait une prétention insensée.

M. Pierre Leroux, quoique compilateur obscur et indigeste, est un écrivain qui ne manque pas de science; il a travaillé, il a cherché, il a appris. Mais il s'est plu, pour le besoin de la justification de son système, à altérer l'esprit de l'histoire, à dénaturer la philosophie des événements, et il a forcé la tradition, qui le condamnait, à conclure comme lui.

Les socialistes coupent certains passages des écrivains; ils se gardent bien de citer ceux qui précèdent et ceux qui suivent ces pages, d'une véhémence peut-être irréfléchie, et ils s'en font des arguments contre la société. Ils classent arbitrairement dans leurs rangs tous ceux qui, de près ou de loin, et avec plus ou moins de discrétion, se sont laissés aller à d'imprudentes critiques.

Nous laissons aux honnêtes gens l'appréciation de la moralité de cette méthode.

Tel, par exemple, qui s'élevait contre le scandale de certains de leurs coreligionnaires, traîtres à l'Évangile, contre l'abus que quelques hommes peuvent faire de la propriété, contre les crimes qui ont souillé certains seuils et ont affligé certaines familles, et qui, cependant, est très attaché à la religion, à la propriété et à la famille, sera, malgré tout, incorporé de force dans les rangs des socialistes par les socialistes. Ils en firent ainsi avec tous critiques virulents.

Revenons à M. Pierre Leroux.

Est-il permis d'oser dire que l'on veut régénérer le monde, de se poser en prophète d'une religion nouvelle, — car telle est sa prétention, — quand on n'a pour tout bagage qu'une métaphysique désordonnée, ridicule, insaisissable ?

M. Pierre Leroux est athée, matérialiste et communiste. Il ne peut pas échapper à cette condamnation. C'est en vain qu'il veut nous donner le change; c'est forcément là le résumé de ses doctrines, c'est sa synthèse.

Il a, en ceci, la même méthode que M. Proudhon, — son rival et son complice.

Il procède par la protestation; puis il s'embrouille dans les énigmes, dans une phraséologie nébuleuse, dans des hiéroglyphes indéchiffrables, — le tout assaisonné de lourdes et intempestives citations. — C'est le chaos, c'est la nuit.

Plus ennuyeux que « son cher Proudhon », il n'est

ni moins paradoxal, ni moins ardent dans ses attaques contre la société et contre les autres écoles socialistes. Lui aussi s'écrie :

Hors moi, pas de science, pas de vérité, pas de socialisme !

Seulement, il ajoute :

Hors moi, pas de religion !

En cela diffèrent de M. Proudhon, en ce que celui-ci, après avoir détruit la religion, — toutes les religions, — n'en a pas encore inventé une. Et, cependant, il a la même religion que M. Pierre Leroux, qui est de n'en point avoir.

Néanmoins, M. Pierre Leroux, sans doute pour avoir l'air de ne pas faire comme « ses chers amis », s'indigne qu'on attaque Dieu, qu'il appelle l'humanité, — vous et moi, — lui et M. Proudhon, nous tous enfin; — la famille, qu'il détruit, et la propriété, qu'il abolit.

Il appelle cela les transformer.

Il *transforme* Dieu en le supprimant; il *transforme* la Famille en la rendant collective; il *transforme* la Propriété en la donnant à l'État.

Il aurait dû, avant tout, faire un dictionnaire français à l'usage des infortunés qui s'enfoncent dans ces nuageuses ténèbres qu'il appelle sa *doctrine*.

Cette doctrine, réunion d'une foule d'autres utopies, et le beau idéal du genre, est surtout inspirée par le *saint-simonisme*, — prétendue religion de quelques matérialis-

tes prétendus réformateurs, aujourd'hui trépassée, et dont M. Pierre Leroux est demeuré le dernier Don Quichotte.

Avant d'analyser *la doctrine de l'humanité*, autant que le chaos peut s'analyser, — il importe de dire ce que son auteur entend par la *Triade*, — ce pivot autour duquel toutes ses autres folies viennent converger, sur lequel elles reposent toutes.

Dans les deux aspects, l'un religieux, l'autre politique, sous lesquels M. Pierre Leroux a la prétention d'être jugé, il a une *Triade*.

Il a la *Triade religieuse* et la *Triade politique*. Avec l'une, il *rétablit* la religion ; avec l'autre, il *réorganise* la société.

Quand il *triadise* au point de vue religieux, il est prophète et révélateur; quand il *triadise* au point de vue politique, il est historien et publiciste. Dans l'un et l'autre cas, il est métaphysicien et statisticien, philosophe et réformateur, *écrivain humanitaire*. Dans les deux cas encore, il flétrit le vieux mécanisme de la société; son idéal religieux et son idéal politique ont également pour but de la renverser, de la détruire.

En religion, il est athée et partisan de la métempsycose; en politique et en économie sociale, il est communiste; il veut l'égalité absolue, la démagogie jusqu'à l'anarchie, comme M. Proudhon, — toujours par le moyen *triadique* ou *triadaire*.

Or, qu'est-ce donc que la *Triade*, — cette immense mystification qu'il fait planer d'une façon si excessive

sur la religion, sur la politique et sur la forme de la société ?

M. Pierre Leroux prétend et suppose que le dogme de la Trinité doit servir de base à toute religion, à toute philosophie, et à toute économie politique.

Avec cette théorie, à laquelle il donne le nom de *Triade*, il conclut, en religion et en philosophie, par la négation de la tradition religieuse, par l'absorption de l'âme par le corps, par un panthéisme greffé sur une métempsycose obscure et vagabonde ;

En politique, par l'égalité absolue, c'est-à-dire par l'anarchie, par l'anéantissement de la liberté individuelle ; en un mot, par un communisme mêlé d'inspirations saint-simoniennes.

Tous ses énormes travaux, tous ses rêves, toutes ses doctrines, doivent donc être résumés par ces deux mots : PANTHÉISME-COMMUNISME.

M. Pierre Leroux est un *panthéiste-communiste.*

Avec son air de bonhomie, il nous pousse à l'athéisme le plus brutal et à la démagogie la plus violente.

M. Pierre Leroux regarde la Trinité comme la loi suprême et générale de la vie.

Écoutez, et tâchez de ne pas rire :

Dieu lui-même est *triple* et *un* ; — l'homme aussi est *triple* et *un*.

La trilogie est partout et dans tout.

Dieu est *trois*, l'homme est *trois*, la nature est *trois* ; — tout est *trois*.

Il cherche à prouver cela par la tradition. Il prend des exemples partout, — même où il n'y en a pas.

Dieu est Être, — Esprit, — Lumière; — total : *trois.*

L'homme est comme Dieu, Trinité; il est esprit, il est corps, il fait partie de l'humanité; *total : trois.*

Donc l'homme est *triple*, ce qui ne l'empêche pas d'être *un*!

Il est *sensation*, — il est *sentiment*, — il est *connaissance*; total : *trois.*

Ce que je cite là est fort sérieux. Et il en est ainsi durant des milliers de pages. — Cette formule trinitaire est le pivot de M. Leroux; — c'est sa marotte.

Dieu est *force*, — *amour*, — *intelligence*; total : *trois.*

Il est *totalité*, — *cause*, — *existence*; — total : *trois.*

Il est un, *donc* il est triple. Son unité est la *preuve* de sa triplicité!

Trois est le chiffre suprême, le total suprême de tous les calculs.

Franchement, on ne peut répondre à une pareille fantaisie, à de semblables folies débitées le plus sérieusement du monde.

La religion a *trois* buts : elle doit expliquer Dieu, la nature et l'homme; — total : *trois.*

M. Pierre Leroux veut bien nous le concéder, le Christianisme était un immense progrès; mais, loin d'être le fils de Dieu, Jésus n'était qu'un philosophe de l'huma-

nité, comme M. Pierre Leroux lui-même, et de plus un philosophe *triadique*, car le Christianisme a dit :

Dieu le Père, — Dieu le Fils, — et le Saint-Esprit ; total : *trois*.

Toujours *trois* et rien que *trois*.

Inspiré par l'humanité antérieure, le Christ est venu confirmer la formule vraie, la formule trinitaire, la *triade* ; c'était un *homme* de grande valeur, un initiateur distingué de l'humanité, qui a continué l'œuvre de Menou, de Bouddha et de Moïse ; — total : *trois*.

C'est M. Pierre Leroux qui se charge de continuer Jésus-Christ, car la religion du Nazaréen devient trop vieille : elle est usée ; le monde éprouve maintenant l'impérieux besoin d'une religion nouvelle ; de la *religion-philosophie*, — ou *religion de l'humanité*, — ou encore, pour faire le total obligé, la *religion Leroux*.

Or, qu'est-ce que c'est que cette religion ?

Elle nous enseigne d'abord que, jusqu'à présent, l'homme a vécu dans une grossière erreur en s'imaginant qu'il était composé de deux substances : l'une matérielle, le corps ; l'autre spirituelle, — son âme.

Nous étions des fous, — c'est M. Pierre Leroux qui nous le dit *trois* fois, — nous étions *trois* fois dans l'erreur de croire que notre principe moral était supérieur à notre principe matériel ; que, celui-ci mort, celui-là s'élançait immortel vers le ciel, où il avait à répondre de ses bonnes et de ses mauvaises actions sur cette terre.

Eh bien ! cette croyance, conforme à la tradition religieuse, conforme à la Révélation, en même temps qu'à la dignité de l'homme et à la justice de l'Etre suprême, cette croyance sacrée, saluée sainte par tant de génies, c'était tout simplement *une bêtise*. C'est M. Pierre Leroux qui le dit, et il se charge de pousser au mouvement des idées et du progrès dans le monde avec la *religion nouvelle*, — la *religion-philosophie*, — ou la *philosophie-religion; un*, *deux*, TROIS !!! comme dans l'exercice. Il affirme que l'âme et le corps c'est tout un; l'homme est *esprit-corps*, ou *corps-esprit*. Quand le corps de l'homme meurt, son âme meurt avec lui et passe dans un autre corps. Il nie ainsi l'immortalité de l'âme, comme il a nié Dieu. — Car voici comment il entend Dieu : Dieu existe dans l'humanité; mais, en dehors de l'humanité, il n'existe pas.

C'est absolument le nier.

Il en est de même de l'âme humaine : croire qu'elle survit à la matière, et qu'une vie future lui est réservée, c'est une illusion, une faiblesse, une chimère.; total : trois !

L'homme n'a pas une existence individuelle; il n'est qu'une des portions de ce grand tout qu'on appelle l'humanité. Il n'existe pas par lui-même. Il n'existe que comme humanité, dans l'humanité.

Après avoir répété cela à satiété, M. Pierre Leroux définit l'humanité :

De même que l'homme n'est autre que l'humanité, l'humanité n'est rien autre que l'homme. L'humanité, c'est

l'homme dans son développement indéfini, comme l'homme, c'est l'humanité dans sa mutualité.

L'humanité, c'est l'*humanité-homme*; — l'homme, c'est l'*homme-humanité*!

Si cela n'était pas écrit, je n'oserais l'inventer de peur de passer pour un fou.

Comprenne qui pourra cette savante et ingénieuse définition développée en plusieurs gros volumes, tous semés d'une métaphysique inintelligible; — mais c'est ainsi.

Voilà la *religion-nouvelle*, la *religion-humanité*, — la *religion-Leroux*; — total : *trois*.

Vous l'avouerez, c'est le beau idéal de la folie. On se demande si ce n'est pas fait exprès, s'il n'y a pas là pari.

Ainsi, c'est par orgueil que l'homme prétend à une existence qui lui soit propre: il est humanité. La preuve de ceci, c'est que l'homme *renaît* dans l'humanité. M. Pierre Leroux reconnaît l'immortalité de l'homme, mais absolument comme celle des animaux. L'homme ne périt pas, donc il est immortel; mais il n'est pas immortel dans un autre monde; il est immortel dans celui-ci. Il se manifeste de nouveau; il change, il se transforme; — et ne venez pas lui objecter qu'alors c'est absolument comme s'il n'était pas immortel, puisqu'il change au point de ne plus se reconnaître, puisqu'il cesse d'être lui-même, car il vous répondra que l'homme, se manifestant sous une forme différente, ne meurt pas comme humanité, puisqu'il était humanité.

La vie future est la continuation de la vie actuelle dans l'humanité. L'éternité n'est donc pas en Dieu, mais bien dans l'humanité; Dieu lui-même n'est pas ailleurs que dans l'humanité.

Nous *sommes* non-seulement nos ancêtres, mais encore nous *deviendrons* nos petits-fils ! — *Donc*, nous ne mourons pas !

Telle est cette doctrine désespérante, qui brise nos plus doux espoirs, qui nous prive du ciel et de la véritable, de la seule immortalité, de l'immortalité catholique.

Comment osez-vous prétendre que vous admettez l'immortalité de l'âme avec votre métempsycose ? Quoi ! je ne retrouverai pas au ciel ceux que j'ai aimés sur la terre et qui auront mérité les récompenses éternelles ?... Vous dites que je suis immortel, et je ne me reconnaîtrai pas moi-même ! je n'aurai pas la conscience de mon être! ma personnalité sera détruite, mon individualité détruite, détruite mon identité ! Nous ne conserverons pas même la mémoire ! je ne verrai pas Dieu ! Et vous appelez cela de l'immortalité ! C'est tout simplement du matérialisme.

Après cela, ne venez pas me parler de vos *trois* lois générales de la vie ; ne cherchez pas à me persuader que les religions primitives autorisent une pareille croyance : mon esprit et surtout mon cœur refusent de vous suivre dans ce dédale obscur d'iniquité. Et surtout ne me dites pas que vous êtes original, que vous incarnez en vous une religion nouvelle, que vous êtes un révélateur.

— Non, Monsieur! vous n'avez rien à vous, pas une idée nouvelle, pas une pensée qui n'ait été maintes fois exprimée par des rêveurs et des utopistes qui vous ont précédé dans cette voie ridicule et fatale.

Ils *renaissent* en vous *dans l'humanité*. Vous n'êtes qu'un audacieux et plagiaire. Vous avez puisé dans Platon, dans Pythagore, dans Leibnitz, dans Kant, dans Spinosa, dans le hideux Anacharsis Clootz, même dans l'impur Fourier, et surtout dans Saint-Simon, qui, eux-mêmes, s'étaient inspirés de leurs devanciers.

II

Ainsi, d'après M. Pierre Leroux, nous sommes à jamais condamnés à recommencer cette vie douloureuse!

Il convient que la misère et la douleur sont la rançon de cette vie, que le bonheur est une ombre que jamais nous ne pouvons saisir, et il nie la vie future, un monde meilleur, — un jugement au delà du froid tombeau.

Qu'importe, alors, à l'homme de se conduire bien ou mal? A quoi sert la vertu? Chacun de nous peut à l'aise se laisser aller à ses passions, puisqu'il n'a rien à espérer après sa mort, puisqu'il n'y a ni ciel, ni enfer loin de la terre, et qu'il n'y a pas de Dieu hors de l'humanité, hors de ce monde.



D'après M. Leroux, notre erreur, notre faute et notre malheur, c'est d'avoir cru à une vie future, à un Dieu juge de nos actions et de nos pensées ; c'est d'avoir cherché un Dieu éternel et une espérance éternelle hors de cette vie. Il n'y a pas de juge suprême, pas de punitions, pas de récompenses, et toutes nos aspirations vers le ciel et vers la Providence sont des *stupidités* ; — tout cela est *mensonge*, *imbécillité*, *orgueil*, *chimère et folie* !

Ce n'est pas le philosophe de la matière qui ment, ce n'est pas lui qui se nourrit de chimères, ce n'est pas lui qui est fou, imbécile et orgueilleux, — c'est celui qui croit en Dieu et à l'immortalité de l'âme !...

Voilà toute la *religion*, toute la métaphysique de M. Pierre Leroux. Il affirme que Moïse n'avait pas d'autre conviction.

Il représente sa doctrine *triadique* comme la synthèse de toutes les religions passées. Elle remplace directement le Christianisme, *qui n'est plus qu'un cadavre*. Au surplus, il prétend prouver, par la tradition, et l'Évangile à la main, que « *le grand homme* », que nous autres, les *fous* et les *imbéciles*, appelons *N.-S. Jésus-Christ*, était, comme lui, partisan *de la renaissance dans l'humanité*.

Ce qu'il appelait *la vie future* n'était autre, dans sa pensée comme dans celle de M. Leroux, que notre renaissance indéfinie et continue dans l'humanité, sur cette terre qui se perfectionne de plus en plus : car, à mesure que nous renaissons sur ce globe, nous y renaissons

meilleurs, plus intelligents et plus forts. (Compliment de M. Pierre Leroux à sa propre adresse.)

Voilà la théodicée du philosophe de Boussac ! Et il espère rattacher à cette doctrine les plus hautes intelligences !...

Il est bien facile de prouver qu'au fond de toutes ces élucubrations ténébreuses, de toutes ces horribles divagations, de toutes ces hérésies grossières, il n'y a que néant et matérialisme.

C'est le Panthéisme saint-simonien dans toute sa laideur ; c'est la destruction de toute croyance, de toute religion, de toute morale, de toute philosophie. Rien n'est plus monstrueux et rien n'est plus impur.

C'est la négation de la Providence, de l'immortalité de l'âme, de la sainte Révélation du Christ. C'est la doctrine de Satan ; la doctrine de l'iniquité, du néant, de la mort.

Ah ! comme, après avoir lu ces blasphèmes sans pudeur, ces affirmations sans preuves, on éprouve le besoin de se retremper dans les dogmes consolateurs du Catholicisme ! Comme le professorat de l'athéisme ramène à la foi ! Comme le dégoût qu'inspirent le matérialisme et la fureur anarchique rattache fortement le cœur aux pures croyances, aux saintes vertus de notre religion divine !...

III

M. Pierre Leroux ne connaît ni l'homme, ni l'âme de l'homme.

L'homme a un corps matériel et un esprit immatériel, deux substances solidaires sur cette terre, mais parfaitement distinctes.

Le corps est pétri de boue, mais comme la main du Créateur en a fait un bel ouvrage! Plus la matière était vile, et plus l'œuvre est noble et grande! Que d'ordre, que d'industrie! Combien tout cela est admirable!

Et comme l'âme de l'homme est plus sublime encore! C'est ce qui pense et ce qui aime en nous. L'âme est distinguée du corps, quoiqu'elle lui soit unie; — ce sont deux natures dissemblables. L'une ne peut donner l'idée de l'autre, et elles n'ont rien de commun entre elles, quoiqu'elles soient intimement liées l'une à l'autre dans l'homme. Ne voit-on pas la volonté de Dieu dans cette puissance supérieure, qui attache ensemble ces deux natures différentes? C'est lui qui commande ainsi; c'est lui qui, avec un empire suprême, tient le corps et l'âme dans une étroite correspondance.

L'âme est supérieure au corps: elle le fait mouvoir, elle le domine, elle est son maître. Le corps lui obéit, comme l'univers obéit au Créateur.



Le corps et l'âme ne sont donc pas une seule et même chose. C'est notre âme qui nous fait trouver en nous des traces de la Divinité.

L'idée de l'unité de Dieu, indépendante du corps, ne peut être corporelle, ni être reçue dans un sujet corporel. Elle nous découvre la nature de notre âme, essence immatérielle, qui reçoit ce qui est immatériel, et qui le reçoit d'une façon immatérielle.

Pour qui ne veut pas subtiliser, le sceau de Dieu est partout : dans les ouvrages de la nature, dans notre corps, dans notre esprit ; tout nous parle de lui, tout lui rend témoignage, tout nous l'atteste ; l'ordre, l'harmonie, la sagesse, qui président à tout ce qui existe, prouvent un esprit tout-puissant et supérieur, un Dieu, âme du monde entier.

Ne venez donc pas nous dire que Dieu c'est l'humanité elle-même, que notre âme et notre corps sont inséparables et forment une seule et même chose, enfin que l'homme renaît dans l'humanité.

Devant la tradition et la Révélation catholique tous les romans impurs du Socialisme en un moment disparaissent !

M. Pierre Leroux, comme tous les autres socialistes, prétend qu'il veut rendre heureuse l'humanité. Mais que nous apporte-t-il donc pour cela ? Quoi ! il veut nous rendre heureux, et il ne songe pas d'abord à nous rendre meilleurs ! Car où est sa morale ? où est sa vertu ? Quels devoirs nous impose-t-il, si ce n'est le devoir odieux

de nous courber sous le joug dégradant de la vile matière ?

Il veut nous rendre heureux, et il commence par supprimer l'idée de Dieu, c'est-à-dire l'idée de la justice, du bien, de l'éternité, la sainte et brûlante idée de l'amour !

Il veut nous rendre heureux, dit-il, et il détruit tout ce qui fait notre bonheur et notre consolation, l'espoir que tout n'est pas fini pour nous avec cette vie amère, la douce et radieuse espérance d'une existence supérieure !...

Il veut nous rendre heureux, et il nous désespère, et il nous avilit, nous opprime et nous dégrade, et il brise tout notre idéal, tout ce qui faisait notre joie, notre consolation, notre espoir !..,

Il nous réduit à l'état des brutes. Il tue l'âme, le sentiment, l'amour; il tue notre vie morale. Il nous prive de tout ce qui nous élevait au-dessus des animaux, de tout ce qui nous rapprochait de Dieu.

M. Pierre Leroux est jugé comme grand-prêtre d'une nouvelle religion. Cette religion est l'absence de toute religion, c'est l'athéisme avec les horribles conséquences qu'il engendre, c'est le matérialisme avec son terrible et hideux cortége de vices, de brutalités, d'infamies !...

Comme M. Proudhon, M. Pierre Leroux nie la charité, c'est-à-dire le dévouement. Ils ne peuvent cependant se mettre d'accord entre eux, et ils sont encore moins d'accord avec le sens commun.



Comme tous les autres socialistes, M. Pierre Leroux, avec ce présomptueux aplomb qui les caractérise, déclare que tout le monde est en démence, excepté lui.

Nous sommes fous de la folie la plus réfléchie, la plus consciencieuse, la plus sérieuse, la plus incurable.

Nous sommes des athées; c'est M. Pierre Leroux qui est un homme religieux!

IV

Si la prétendue religion de M. Pierre Leroux n'est qu'un détestable et notoire plagiat de tous les athéismes passés, — un amalgame indigeste de faux mysticisme et de cruel et désespérant matérialisme, sa prétendue science politique et sociale n'est également qu'une conception monstrueuse inspirée par l'aberration d'un esprit en délire.

Au reste, sa théorie politique n'est pas moins embrouillée que sa théorie religieuse.

Nous y retrouvons tout d'abord la *triade*, — cette immense plaisanterie qui a si fort égayé les rieurs aux dépens de son inventeur.

La triplicité de l'homme se reproduit dans la société.

L'homme, sensation — sentiment — connaissance (total, *trois*), est, dans la vie, enfant d'un pays; — il a

des parents; — il possède quelque chose; — il a une patrie, une famille, une propriété; total: *trois*!

Or tout cela est à changer. Ces *trois* aspects de l'homme le rendent également malheureux, *triplement* malheureux; — c'est une *triple* source de douleur.

Toutefois, pour se distinguer de ceux de ses « *frères et amis* » qui ont nettement déclaré, avec une sombre franchise, qu'ils voulaient détruire la Famille et la Propriété, M. Pierre Leroux proteste de son respect pour ces deux institutions; mais il fait à leur égard ce qu'il a fait pour la Religion: il les *transforme*. Or, on sait ce que cela signifie sous sa plume. Cela veut tout simplement dire qu'il les détruit, tout en déclarant qu'il les vénère infiniment. — Il les respecte et il les tue, — absolument comme le brigand qui aborde le voyageur le chapeau à la main et lui enfonce un poignard dans le dos en s'approchant de lui.

Mais ce grossier artifice ne peut tromper personne.

M. Pierre Leroux remplace la propriété, la famille et la patrie, qu'il appelle la propriété-*caste*, la famille-*caste*, la patrie-*caste*, par la propriété, la famille et la patrie collectives.

Il respecte infiniment la propriété; mais, comme elle est un instrument d'oppression dans les mains de quelques-uns, il s'empresse de dépouiller ces *tyrans* qui possèdent, et il donne leurs propriétés à tout le monde.

Il déclare la propriété individuelle oppressive du genre

humain; et voici comment, en promenant sa fantaisie dans le passé, il explique la Bible :

Ce livre saint n'est qu'une allégorie, et voici la vérité, scrupuleusement la vérité :

Adam n'est pas un homme, Adam n'est pas notre premier père : *c'est l'humanité.*

Le péché originel, c'est l'égoïsme qui a engendré le sentiment de la propriété.

Caïn, c'est le riche, le voleur, en un mot, le propriétaire, qui opprime et tue Abel, — le pauvre, le non-propriétaire, le prolétaire.

Il fournit à l'appui de cette assertion, un peu osée, des preuves d'une solidité telle que celle-ci :

Caïn, en hébreu, veut dire ou pourrait vouloir dire propriétaire, c'est-à-dire meurtrier.

En hébreu, Abel signifie pauvreté, non-possession.

Caïn, l'exécrable propriétaire, c'est la sensation; — Abel, la victime, le prolétaire, c'est le sentiment; — Seth, le troisième fils d'Adam, c'est la connaissance; — *triade* !

Triade, comme on dit : *Tableau !*

Toujours *triade*, toujours total : *trois.*

La Bible doit s'expliquer ainsi, et pas autrement, — c'est M. Pierre Leroux qui l'a dit.

Plus un mot ! nous n'avons qu'à nous incliner; il ne nous reste qu'à condamner la propriété en collaboration avec Moïse, les Egyptiens et les Chaldéens.

De semblables plaisanteries se continuent pendant plus de vingt volumes. C'est d'une extravagance abominable, d'un orgueil plus abominable encore.

Eh bien ! voilà où arrivent tous ceux qui s'éloignent de la sainte tradition du catholicisme pour se perdre dans l'outrecuidance d'une philosophie hautaine et stérile !

Comme l'impuissance de tous ces docteurs éclate à chaque pas ! Ils font pitié. Ces malheureux ne manquaient pourtant ni d'intelligence ni d'instruction.

Comment se sont-ils égarés dans de semblables divagations? Comment ont-ils déshonoré leur raison et souillé leur esprit par ces théories absurdes, folles, incompréhensibles ?...

C'est que la foi leur a manqué, c'est qu'ils ont voulu se mesurer avec Dieu; c'est que, si l'esprit du mal leur avait inspiré l'audace de l'attaque, il ne pouvait leur donner la force de vaincre !

Plus ils avaient d'intelligence et de puissance, et plus honteuse fut leur défaite.

Ils n'ont pas manqué de capacité, ils n'ont pas manqué d'audace; — mais ils ne pouvaient triompher de l'immortelle vérité.

Ils eussent été écoutés s'ils eussent prêché l'Evangile, s'ils eussent poussé à la civilisation par la religion divine; mais ils ont essayé de briser la société au lieu de moraliser les hommes, et ils ont été foudroyés par la puissante main de la logique.

Toute philosophie qui ne s'inspire pas de Dieu s'inspire

de Satan; — il n'y a ni philosophie, ni liberté, ni fraternité, ni amour, ni vertu, ni progrès, en dehors du Christianisme.

V

M. Pierre Leroux se dit révélateur; or, qu'a-t-il révélé?...

Que la charité chrétienne était un principe usé et mauvais, qui devait être remplacé par la solidarité, principe qui ne puise son inspiration que dans l'égoïsme du moi humain.

Il remplace cette divine et sublime parole :

« *Aimez votre prochain comme vous-même* », par cette parole tout imprégnée de matérialisme :

« Aimez-vous dans les autres, aimez les autres en vous. »

Au lieu de procéder par l'amour de Dieu et du prochain, il procède par l'amour de soi. Il détruit la morale, si élevée et si supérieure, du Christianisme, et la remplace par le principe bas et infécond de l'utilité et de l'intérêt. Il tue le devoir, et il édifie à sa place l'égoïsme. Selon lui, ce n'est pas pour Dieu et pour sa conscience qu'on fait du bien à son semblable, c'est parce que c'est une chose utile. L'amour chrétien est remplacé par une solidarité froide et calculée.

M. Pierre Leroux veut la solidarité la plus étroite, la plus tyrannique. Or cette solidarité n'est autre que la Communauté. Voilà ce qu'il veut, incontestablement, et sa captieuse faconde ne nous persuadera jamais le contraire.

Il flétrit la charité, — cette *utopie* du Christianisme. D'après lui, la charité n'est pas précisément en soi une très mauvaise chose, mais enfin ce n'est pas là un principe suffisamment juste, solide et réparateur. Il le trouve *trois* fois imparfait :

1° La charité méprise la nature. 2° Elle a le tort de tout faire rapporter à Dieu. 3° L'homme charitable n'aime son prochain qu'en apparence; il méprise son semblable ou son *non-moi* en lui faisant du bien.

Total : *trois*.

Ce total, qui revient sans cesse, ne vous semble-t-il pas d'une bouffonnerie inouïe?

La solidarité est bien supérieure à la charité; la solidarité est un droit; la charité : c'est une misère, c'est une plaisanterie, ce n'est *que* l'amour!

La solidarité sera réalisée sur la terre quand les hommes appliqueront ces *trois* mots : Liberté, Fraternité, Egalité, correspondant à ces *trois* autres : Sensation, Sentiment, Connaissance.

Et voilà!

La Liberté et la Fraternité doivent passer les premières, et l'on a eu tort d'écrire sur les drapeaux et sur les murailles l'Egalité au milieu. L'Egalité est le dernier

mot de la *science sociale*, le mot suprême du symbole. Mais, pour que l'Egalité cesse d'être une fiction, un leurre, une déception, il faut qu'elle soit *absolue*.

Absolue ! Voilà le grand mot lâché !

C'est par là que ce chef d'école se rattache à toutes les écoles sociales, c'est-à-dire communistes. Il veut l'Egalité absolue, la sombre Egalité de la Démagogie. Il ose proclamer l'Egalité absolue une foi, une religion.

Pour que l'Egalité absolue triomphe, il faut vivre en solidarité, c'est-à-dire en Communauté. Ainsi, par une contradiction qui lui est commune avec tous ses amis politiques, M. Pierre Leroux renverse les bases de la société tout en déclarant qu'il les respecte et qu'il entreprend seulement de les régénérer.

Il régénère la propriété en la supprimant, parce que la propriété individuelle est un empêchement à l'égalité absolue, — ce *criterium* de la justice.

A propos de l'absence d'égalité, M. Pierre Leroux s'élève contre la société actuelle avec une acrimonie excessive. Il faut le reconnaître, car c'est un impérieux besoin de ma conscience, au milieu de toutes ces attaques exagérées et empreintes du venin de la haine, il y a des plaintes amères et douloureuses qui sont justes, il y a des cris de misère qui sont légitimes. Mais est-ce que la religion du Christ ne s'est pas élevée, bien avant les philosophes communistes, contre la corruption, contre le mal, contre tout ce qui perd, avilit et dégrade l'humanité? Qui, plus que ses ministres, a flétri le riche dur

au pauvre, son égal et son frère devant Dieu? N'est-ce pas notre prêtre catholique qui inspire la douce charité, qui flétrit l'égoïsme, qui adoucit nos mœurs, qui, chaque jour et à toute heure, nous rend meilleurs et plus charitables? N'est-ce pas lui qui prêche, avec une autorité inébranlable et un dévouement intrépide, le renoncement de nous-mêmes, la vertu, l'amour, la vraie, la sainte fraternité?

La morale chrétienne renferme toutes les critiques légitimes contre l'égoïsme, contre le vice, contre le mal.

Non, le but de l'humanité n'est pas votre égalité bestiale et vile, c'est la fraternité en Dieu, pour Dieu et par son Evangile.

Il vous sied bien, à vous qui niez Dieu, de venir parler de fraternité! Avez-vous seulement compris ce mot sublime?... Allez! votre égalité nous répugne, nous dégoûte et nous opprime!...

M. Pierre Leroux réclame aussi l'égalité pour les femmes. — Il ne veut plus que les femmes soient opprimées et retenues par notre législation barbare et par nos mœurs stupides; il ne veut plus qu'on continue à leur refuser accès dans les carrières libérales et à les priver de *leurs droits politiques*.

Cette partie de sa doctrine fera l'orgueil et la joie de tous ces *bas-bleus* ridicules, de toutes ces dames d'une moralité douteuse, qui ne se trouvent pas assez

libres et qui réclament *leur place au banquet de l'humanité*.

Ce système d'égalité absolue, de solidarité absolue, est non-seulement, selon M. Pierre Leroux, la loi de l'avenir, mais c'était encore la loi des temps anciens. Il cherche à nous prouver cette hardiesse toujours avec sa rengaîne de la *tradition de l'humanité*. Il fouille de nouveau dans l'histoire des vieux âges détruits, il demande témoignage aux âges antiques disparus : il mêle Minos et Moïse, les Doriens avec les Spartiates, Aristote et Itulus, Pythagore et Lycurgue. Il parle du Sabbat, des Œnotriens, des Crétois, de l'Inde, de la Perse, de l'Egypte, de l'Italie, de l'Assyrie, de la Grèce, etc., etc....

Il mêle tout cela de la façon la plus pitoyable, la plus extravagante, violentant le génie des législateurs, traduisant les langues à sa manière, faisant plier les volontés, torturant les faits, dénaturant les textes au gré de ses caprices, et arrangeant tout cela pour les besoins de sa cause.

C'est affreux.

Cette érudition extravagante et boursouflée donne le vertige. On y distingue que les Anciens mangeaient souvent en commun, que Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il appelle le continuateur du Boudha de l'Inde et le plagiaire des Esséniens et des Thérapeutes, est venu prêcher l'Egalité absolue et les repas en commun, — choses dont M. Pierre Leroux est fanatique.

A l'exemple de ses confrères en Socialisme, M. Pierre Leroux s'occupe surtout des questions de boire et de manger; il semble que là seulement soit le but de la vie humaine. Il borne notre idéal à une misérable question de victuaille.

Il nous montre comment mangeaient les hommes du passé aux *trois* grandes époques qui constituent les *trois* évolutions de l'humanité. Ce compilateur désastreux fait longuement l'histoire des *trois* règnes des *trois* castes: celle de la Famille, celle de la Patrie et celle de la Propriété, et, concluant par l'Egalité absolue, il flétrit, comme « son cher Proudhon », la propriété individuelle, et il lui demande la permission de lui emprunter cette belle définition :

LA PROPRIÉTÉ, C'EST LE VOL.

Enfin, nous y voilà! la propriété, c'est le vol.— C'est pour en arriver là qu'il nous a fallu traverser cette mer orageuse d'une érudition désordonnée. — Que ne le disiez-vous tout de suite?

M. Pierre Leroux proteste qu'il n'est pas communiste, et il s'associe au blasphème de M. Proudhon! Il proteste qu'il n'est pas communiste, et il veut l'égalité absolue! et il veut l'égalité des salaires! et il veut que tout capital appartienne à la société! et il refuse au travail individuel le droit d'acquérir, de posséder, d'amasser!...

Si, vous êtes communiste, et de la pire espèce, comme vous êtes athée; vous êtes athée et communiste en parlant de Dieu et en attaquant les communistes!



Vous avez de moins qu'eux l'audace, de plus qu'eux l'hypocrisie....

Il y a entre eux et vous une parité qui saute aux yeux de tous. Comme vous, ils aspirent à faire sortir l'homme du TRIPLE esclavage des castes; vos doctrines sont identiques, et votre haine jalouse contre le Catholicisme, contre la Famille et la Propriété est la même. Vous accablez d'injures les communistes, et vous empruntez leurs arguments, et, par une réciprocité charmante, ils vous renvoient vos outrages et se servent contre l'ennemi commun, la société, des armes avec lesquelles vous essayez de la démolir.

Ce que vous appelez *solidarité*, *communion*, — ils l'appellent, eux, *communauté*. Les mots diffèrent, mais le fond est le même. Votre embarras se trahit à chaque page, et vos distinctions subtiles entre la famille-caste et la famille-humanitaire, — la propriété-caste et la propriété-humanitaire, — la patrie-caste et la patrie-humanitaire, ne donneront le change à personne. Nous ne pouvons nous payer de ces roueries de langage. Il faut être bien puéril, pour ne pas dire bien niais, pour espérer un seul instant nous tromper sur les intentions en changeant quelques mots. En vérité, de toutes vos prétentions, celle-là n'est pas la moins audacieuse!

C'est par suite d'un détournement de conséquences, par une phraséologie insidieuse et compliquée, que vous avez cherché à nous prouver que vous n'étiez ni athée ni communiste.

Renoncez à ce stratagène. — Renoncez également à cette religion de la matière, au moyen de laquelle vous voulez détrôner la religion du Christ.

Mais, hélas! que peuvent les conseils de la sagesse et de la raison, sortis d'un cœur dévoué au moins autant que vous à l'humanité, contre la passion aveugle ou perverse, contre le culte du mal, contre l'amour de l'anarchie révolutionnaire?

VI

Pour échapper à l'accusation de communisme, M. Pierre Leroux veut organiser la société à l'aide d'un principe supérieur à toutes les autres combinaisons de ce genre.

Ce principe, il le nomme, comme vous le comprendrez sans peine, la TRIADE.

Il reprend sa formule favorite et divise l'humanité en *trois* classes: les savants, — les artistes, — et les industriels; total, TROIS.

Ici on sent le souffle du saint-simonisme, — première erreur de M. Pierre Leroux, et qui a déteint sur toute sa vie.

Sensation, — sentiment, — connaissance, voilà l'homme.

Or, les industriels sont les êtres de la sensation; — les artistes, les êtres du sentiment; — les savants, les êtres de la connaissance.

S'inspirant de Saint-Simon, M. Pierre Leroux déclare que le guerrier doit être placé dans la même catégorie que l'artiste. Mais, s'il admire la classification de Saint-Simon, il lui reproche de ne pas s'être assez préoccupé de l'égalité. Les TROIS classes de citoyens seront donc, d'après son système, scrupuleusement égales entre elles. Et, pour qu'une fonction soit bien remplie, il importe qu'elle le soit par TROIS citoyens, possédant les TROIS facultés primordiales.

Le travail social doit donc être accompli par TROIS individus. Cette association s'appelle TRIADE.

Chaque fonction a TROIS ateliers; il y a la TRIADE directrice qui préside au labeur de TROIS ateliers.

En un mot, et pour en finir, tout va par TROIS. Dans la profession où il est impossible d'être TROIS, M. Pierre Leroux permet, bien à regret sans doute, qu'on ne soit que deux ou qu'on soit tout seul; mais il n'en persiste pas moins à maintenir son système; seulement il dit que, dans ce cas, la triade est *à l'état latent*.

Nous sommes deux, mais c'est absolument comme si nous étions TROIS; — il en manque un, voilà tout: donc nous sommes TROIS.

Je suis tout seul; mais je suis TROIS tout de même, car, si je suis un, n'oubliez pas que je suis également triple; — l'homme est un et triple; total, TROIS.

Pour ceux qui n'ont pas lu les volumineux travaux de ce philosophe, et il y en a beaucoup, il me reste à déclarer sur l'honneur que ce que j'écris là est la vérité, la rigoureuse vérité. J'en atteste les hommes de bonne foi qui l'ont lu. Je fais appel à la sincérité de leur souvenir; j'avoue que c'est à n'y pas croire, mais c'est ainsi. — Il est athée, il est méchant, il est fou; — total, TROIS.

Vous le voyez, rien d'affreux, rien d'absurde, rien d'inconséquent, comme cette logomachie. Il détruit toutes les notions d'arithmétique; d'après lui, un tout seul fait TROIS; — un et un font TROIS; — tout fait TROIS.

Et il faut voir avec quelle paternelle sollicitude l'inventeur de la *triade* se complaît dans ses conceptions bizarres! comme il s'admire dans son œuvre! comme il méprise l'unité, la décade et la monade! comme son fanatisme pour la TRIADE éclate à chaque instant! comme il la caresse, comme il en parle, comme il l'aime! La triade, c'est son rêve, c'est son Dieu; il lui sacrifie tout: la logique, la vérité, la grammaire, la raison. Il chérit tant ce principe qu'il maintient son existence même quand il s'en écarte le plus. Son fanatisme pour cette trinité va jusqu'à croire à son existence, même quand elle n'existe pas. Il la comprend composée d'un seul ou de deux individus!

La TRIADE est appelée à organiser l'égalité absolue. L'association TRIADIQUE ou TRIADAIRE est le but de la

religion de l'humanité, de la *religion Pierre Leroux*, du Socialisme par excellence.

La *triade* donne à chacun un peu de l'héritage commun ; elle procure à tous le vêtement, la nourriture et l'habitation ; total, *trois*.

Chacun a droit à la propriété ; la propriété est à tout le monde, comme les instruments de travail et les matières premières.

Il y a TROIS espèces de travail, et le travail a TROIS termes.

Les hommes travaillent en commun, TROIS par TROIS ; les produits et les instruments des TROIS espèces de travaux sont partagés entre tous.

Tous les citoyens sont fonctionnaires publics, leur rétribution est TRIPLE et UNE !

Tel est le système d'organisation sociale au moyen duquel M. Pierre Leroux prétend régénérer le monde !

Il a encore un système administratif. Pas n'est besoin de dire que, là encore, la triade sert de base. Il y a la triade administrative, la triade législative, la triade judiciaire, et plusieurs triades éducatrices. Il y a TROIS pouvoirs : l'un législatif, l'autre judiciaire, l'autre exécutif.

Le *projet de constitution démocratique et sociale* de M. Pierre Leroux est d'une bouffonnerie excessive, d'une extravagance échevelée.

Quoi qu'il puisse espérer, il ne sera jamais écouté par des hommes sérieux, car il n'a rien de fécond, rien de

puissant, rien de praticable, et, j'oserai l'affirmer, rien de moralisant et d'honnête.

Ainsi, en religion, il supprime Dieu; en politique, il proclame l'égalité absolue; en économie sociale, il détruit la propriété individuelle et donne le capital à l'État.

Les bénéfices du travail sont arbitrairement répartis, au mépris de la liberté.

Après cela, M. Pierre Leroux ose dire qu'il n'est ni athée, ni communiste; il s'écrie qu'il est un homme religieux.

Imposture! Comme tous les socialistes, M. Pierre Leroux n'a pas de religion.

La religion est tout pour l'honnête homme. Sans religion, vous ne ferez pas de bonnes lois et vous n'aurez pas de bonnes mœurs.

Le Christianisme, c'est la puissante parole qui instruit, c'est la voix sympathique qui proclame la vérité, et s'élève, énergique et convaincue, au-dessus des orages des passions, qu'elle domine, et de l'esprit du mal, qu'elle abat.

Elle commande l'attention et le respect aux plus rebelles. Or, la politique consiste dans l'application de la morale divine aux intérêts de la terre.

Le Christianisme, seul, peut inspirer les moyens de réaliser les améliorations que le peuple a le droit d'attendre.

Le Socialisme ne peut rien pour le progrès; il ne peut

alléger aucune misère, soulager aucune souffrance, consoler aucune douleur.

Le Christianisme se défend par lui-même; il se défend par sa sainteté et par ses actes; le Socialisme se détruit par lui-même.

Ce n'est pas le Socialisme qui est animé du double amour de Dieu et de l'humanité; ce n'est pas lui qui proscrit l'injustice et la violence, et qui, dans sa rigoureuse logique, s'appuie sur le témoignage de l'histoire et sur le droit: c'est le Catholicisme.

Le Catholicisme met en lumière la vérité éternelle.

Comme sa charité est touchante, touchant son langage! Avec quelle émotion ne l'entend-on pas, de sa voix ferme et vibrante, éveiller jusqu'au fond des cœurs les nobles vertus, les généreux sentiments!

Ah! si nous suivions ses préceptes, nous aimerions Dieu, nos semblables, notre patrie et la justice.

Le Socialisme est tout athéisme, tout haine, tout despotisme.

Le Catholicisme est tout amour: amour de Dieu, amour du prochain, amour de la patrie, amour de la liberté.

Les socialistes n'ont pu entraîner après eux le peuple travailleur et honnête, car celui-là croit à Dieu et à l'immortalité de l'âme; il aime sa famille, et, si peu qu'il possède, il ne veut pas le pillage universel.

Les socialistes n'ont entraîné après eux que cette lie, cette fange de la population, qui est au peuple ce que la

boue est à l'eau limpide, ce que le frelon est à l'abeille, — des paresseux, des débauchés, des ivrognes, gens querelleurs et féroces, sans éducation ni dignité, race crapuleuse, misérables abrutis par les passions viles, par le matérialisme le plus immonde.

Au reste, il y a du bon chez tous les hommes, même chez les plus dépravés et les plus terribles; il s'agit de faire vibrer la corde sensible du cœur humain. Or, comment en arriverez-vous là sans le morale du Catholicisme?

Le Catholicisme rend les hommes meilleurs; le Socialisme les rend mauvais et malheureux.

Arrière donc la fausse religion de M. Pierre Leroux; arrière la *renaissance dans l'humanité*, la *triade* et le *circulus!*

Le CIRCULUS! Il faut pourtant que je vous parle du Circulus. C'est ce qu'il y a de plus délicat. En deux mots et pour en finir, le Circulus, c'est...... le détritus de la digestion.

Tout homme rend à la terre la somme de matières qu'il a consommées.

Ce fumier, cet engrais, M. Pierre Leroux l'appelle le *principe supérieur du* CIRCULUS. Ainsi, l'homme produit à mesure qu'il consomme. Il a donc le droit de vivre. Celui donc qui ne fait rien n'est pas absolument inutile, et peut encore avoir le droit de manger. Il est protégé par le *divin principe du Circulus*; seulement, celui qui se

sera mis à l'abri de cette loi ne pourra être ni citoyen, ni associé, ni fonctionnaire; total, *trois.*

Tel est le système agricole qui complète et couronne l'œuvre de M. Pierre Leroux.

La fin est digne du commencement et du milieu; seulement, cette dernière folie est la plus inouïe.

Le CIRCULUS est l'aberration la plus incroyable qu'un cerveau abandonné sans ressources par les médecins puisse enfanter, et il en est ainsi de la *Renaissance dans l'humanité* et de la *Triade.*

M. Pierre Leroux n'est pas seulement un philosophe matérialiste, c'est surtout un révolutionnaire indomptable. Il ne recule pas devant l'appel à la guerre civile; il ne recule devant aucune violence pour renverser la vieille société.

« *Le drame n'est pas fini !* »

S'écriait-il hier.

Que cette menace ne nous épouvante pas, mais qu'elle nous encourage à la vigilance.

Ils méditent l'attaque, soyons prêts pour la défense !

VII

M. Pierre Leroux appelle le Socialisme une religion.

C'est la religion de la matière et du communisme, la religion de l'enfer.

Le Socialisme supprime tout ce qui est du monde de l'âme, tout ce qui nous est inspiré par la Religion.

Il foule aux pieds toutes les saintes traditions; il sanctifie la matière, les passions viles, la jouissance; il confisque la liberté; il ravale l'homme; il lui ôte sa dignité et sa grandeur.

La prétention de M. Pierre Leroux et des autres socialistes à être des hommes religieux et moraux est donc une impudence qui n'a pas de nom.

Les socialistes, c'est-à-dire les athées, les communistes, les matérialistes, tuent toute la poésie de la vie; ils tuent l'amour; ils tuent l'espérance, le sentiment; ils tuent l'art.

Ils nous disent que nos souvenirs et nos espérances sont des rêves stupides. Nous sommes fous quand nous aimons, quand nous nous représentons les personnes chéries par les objets qu'elles nous ont laissés après elles; quand une mèche de leurs cheveux, quand un objet porté par elles, nous console et nous fait palpiter le cœur; quand un air de musique, autrefois entendu, vient chanter en notre âme et nous plonger dans les extases et les délices d'un passé regretté; — quand enfin nous espérons revoir auprès de Dieu tous ces êtres que nous aimions, nous sommes des fous!

Ah! laissez-nous cette sublime folie; gardez, gardez votre cruelle sagesse!

Nous sommes fous aussi quand nous allons pleurer et prier sur les tombes vénérées de nos mères ; il est plus sage de les souiller de pas profanes ; plus sage de vivre par la matière, de n'avoir rien de sacré, d'étouffer en soi toute pensée, toute grandeur et toute croyance !

Le Socialisme, c'est la servitude ; — le Catholicisme, c'est la liberté.

En tout, la vérité est au milieu. Le Catholicisme tend à maintenir l'homme dans cette position raisonnable. Toute société qui se fonderait sur les maximes du Catholicisme et qui suivrait scrupuleusemeut ses maximes serait une société parfaite. Ce n'est pas la faute du prêtre s'il y a si peu de vertu en ce monde ; c'est la faute du péché qui est dans l'homme.

J'ai entendu un athée dire :

« Il ne faut pas détruire Dieu, c'est maladroit ; il faut nier la religion catholique, c'est le plus sûr moyen de détruire l'un et l'autre ! »

Tant il est vrai que la religion catholique est une religion divine, de l'aveu même des méchants !

C'est surtout en écoutant les athées, c'est en lisant leurs ouvrages, que l'on s'attache le plus vivement au Catholicisme et qu'on se sent heureux d'y croire. Ceci prouve que l'aspect de l'erreur peut faire aimer la vérité.

Le matérialisme se suicide lui-même. Les arguments que produisent ses sectaires contre le Catholicisme font sa gloire éternelle. Plus ils l'attaquent, plus ils l'élèvent.

Le Socialisme, c'est la ruine, c'est le mal;

Le Catholicisme, c'est le salut de l'humanité!...

O Religion! c'est là ton privilége immortel et divin que partout où tu plantes la Croix, fût-ce sur le sol le plus aride, tu fais naître une floraison verdoyante et enchantée!

QUATRIÈME PARTIE

L'ÉCOLE FOURIÉRISTE

I

Fourier est mort. Paix à sa cendre ! Mais sur ses écrits, qui ont agité et agitent encore le monde, je dois dire ma pensée libre.

De toutes les écoles socialistes, celle de Fourier n'est pas la moins dangereuse, car elle a été prêchée d'une façon séduisante. Il importe de dissiper ces illusions, et de montrer que cette doctrine, qui paraît la plus anodine, est, au fond, la plus impure de toutes.

Il importe d'arracher leur masque à ces sectaires dont les conséquences rigoureuses sont le matérialisme et le communisme.

L'utopie fouriériste, — comme toutes les autres utopies socialistes, — n'est ni nouvelle, ni originale.

Frappé du mal qui ronge la société, en dépit des en-

seignements catholiques, hélas ! souvent dédaignés, ayant eu personnellement à souffrir des douleurs lamentables qui affligent les malheureux, Fourier a cherché, lui aussi, un remède énergique et radical. Jusque-là rien de mauvais. Ceci est louable. J'honore et j'aime ce sentiment d'humanité qui pousse le penseur à la croisade contre le vice et la misère qui oppriment les foules coupables et courbées.

Mais, je le répète, ceux qui, dans cette recherche du progrès, ne s'inspirent pas de Dieu, ne tardent pas à tomber dans l'abîme de l'absurde et dans les piéges de l'esprit des ténèbres.

Le Catholicisme nous fait un devoir de vouer à l'humanité et à nos semblables tout ce que Dieu nous a départi de facultés, de biens et de talents, sans rien rapporter à nous. Il nous enseigne la patience, la douceur, la charité, la vertu; aussi tout chrétien qui s'émeut à la vue des souffrances qui pèsent sur beaucoup d'entre nous a-t-il bien mérité de l'Evangile. Ce sentiment est pur et dévoué, aussi jamais n'inspirera-t-il que des réformes calmes, pacifiques et justes, auxquelles tous les gens honnêtes applaudiront.

Mais, quand, au lieu de s'inspirer de la religion, on s'inspire de l'athéisme; quand, au lieu de prêcher l'amour et la paix, on prêche la violence et la haine, on éveille d'implacables protestations.

Et c'est bien. Les hommes religieux peuvent être sans amertume contre leurs adversaires, mais ils doi-

vent avoir l'inflexibilité de la droiture; ils doivent tout immoler à leurs principes, écarter doucement les affections les plus tendres, froisser s'il le faut les amitiés les plus précieuses, et, s'il le faut encore, marcher, hélas ! sur leur propre cœur pour le triomphe de la vérité.

Je fais ainsi. Car plusieurs amis chers, plusieurs âmes bien-aimées, se sont laissé prendre aux séductions du Fouriérisme, parce qu'elles n'en connaissaient pas le côté si profondément immoral.

Je leur montrerai le revers de cette médaille infâme; e marcherai à la lumière sans regarder qui est avec moi.

Je n'ai pas, je le confesse, toujours ainsi frayé la sainte voie de Dieu. Quoi d'étonnant? Beaucoup d'autres, plus illustres que moi, n'ont pu échapper à la maladie contagieuse de cette calamiteuse époque. Ils ont eu leurs coupables journées de scepticisme et d'incrédulité. Plusieurs ont été jetés du doute dans le matérialisme, et du matérialisme dans le désespoir. Mais bientôt ils sont ramenés à la connaissance de Dieu et au Catholicisme; et, une fois revenus à jamais dans la croyance chrétienne, leur esprit s'étend et se développe dans toute la liberté conquise par l'examen.

Tel, malheureusement, n'a pas été Fourier; chez lui aucune réaction salutaire ne s'est opérée; et il a bâti son système sur le matérialisme, — sur le néant.

II

Chaque socialiste s'écrie, à peine monté sur les tréteaux de la publicité : « J'apporte la vérité au monde; je l'apporte, la voilà! Voilà le bonheur de l'humanité! J'ai trouvé la pierre philosophale morale ! j'ai trouvé le remède à tous les maux ! et je ne me suis pas trompé ! mon système embrasse toute l'économie politique ; il est complet, rien n'y manque ! Acceptez-le tout entier ; n'en retranchez pas un iota ! Gardez-vous de toucher à une seule pièce de cet édifice *humanitaire*, car vous le feriez écrouler tout entier.... Grâce à moi, les hommes vont enfin être tous d'accord ! »

Le langage des socialistes est ainsi ; et puis ils nous débitent le plus sérieusement du monde les stupidités les plus ridicules, les plus monstrueuses aberrations, le tout en donnant une interprétation arbitraire à la tradition de l'humanité.

Ils réclament les droits les plus excessifs. — Ceux qui demandent des droits avec le plus d'emportement en sont ordinairement les moins dignes.

Les disciples de Fourier n'ont pas manqué, eux aussi, de crier bien haut que le système de ce réformateur était la panacée universelle.

C'est ainsi que chaque école socialiste est une coterie orgueilleuse et misérable.

M. Proudhon, M. Pierre Leroux, M. Louis Blanc, M. Cabet, se sont déclarés, chacun en particulier, infaillibles. M. Victor Considérant affirme que c'est la doctrine de Fourier qui renferme la science infuse.

Ainsi, chaque socialiste se proclame à son tour la plus haute exception, la plus éminente personnalité philosophique.

III

Nul plus que Fourier n'a sanctifié la chair et les plaisirs sensuels, — *quels qu'ils soient.*

Il admet toutes les passions, même les plus immondes, même celles que le délire de certaines imaginations forcenées dans le vice ont inventées. Loin d'opposer des digues au débordement des impuretés, dont le scandale épouvante l'esprit et le cœur, il les encourage, il les invite à inonder le monde.

Dans le phalanstère, toutes les passions ont leur libre cours, — toutes, — sans règle, sans mesure, sans frein *légal* ni moral.

Plus qu'aucun autre socialiste, Fourier honore le crime et le vice, et déifie la jouissance.

Les courtisanes, rendant de grands services à l'humanité, doivent être RÉVÉRÉES!

Plus une femme se prostitue et plus elle est RESPECTABLE!

La débauche est un SACERDOCE!

Fourier remplace la famille par le culte de la chair. Il se flatte de combler le vide du cœur de l'homme par une ATTRACTION PASSIONNELLE, qui donne satisfaction aux impurs désirs des libertins et brise la pudeur des âmes chastes, des âmes chrétiennes.

Il remplace le mariage par des relations sexuelles, par une immonde polygamie, qui répugne même aux animaux.

Les socialistes sont polygames, comme les plus viles d'entre les brutes, — car les espèces élevées des animaux sont monogames.

De tous les insensés, Fourier est un des plus insupportables; mais : « Il faut répondre au fou, a dit Salomon, de peur qu'il ne s'imagine qu'il est sage. »

M. Pierre Leroux s'est chargé de répondre aux disciples de Fourier; il a démontré combien son système était immoral, et comme il était impraticable.

En effet loin de voir l'harmonie régner dans le phalanstère, comme s'en flattent les docteurs fouriéristes, on assisterait au plus hideux spectacle du matérialisme; ce serait la misère avec la paresse, — le règne de ces vices sans nom qui épouvantent l'imagination.

Vraiment, le courage me manque aujourd'hui pour

suivre le Fouriérisme dans tous les détails de son extravagance et de ses vices.

Fourier a copié ses devanciers, et il n'est pas jusqu'à l'idée du TRAVAIL ATTRAYANT, dont ses disciples sont si fiers, qui ne soit un audacieux plagiat; elle se trouve dans le CODE DE LA NATURE, et dans le TRAITÉ DE LÉGISLATION de Mably.

L'utopie phalanstérienne, qui se rattache par tous les points au communisme, est un ramas impur de toutes les vieilleries, de toutes les ordures démagogiques et matérialistes, qui croupissent dans les égouts du socialisme, et M. Proudhon a eu raison de dire que Fourier était le plus grand mystificateur du monde.

C'est le chiffonnier du socialisme.

Le Fouriérisme, qui fait des sept péchés capitaux sept vertus capitales, est une orgie matérialiste, une orgie sensuelle, monstrueuse, infâme; — c'est une conception déchaînée et furieuse dans laquelle ce sombre bonhomme veut entraîner les générations nouvelles. Malheur à ceux qui se perdent dans le tourbillon de ce rêve insensé! Ceux-là ont abdiqué toutes les croyances enchantées, toutes les souriantes poésies de la vie. Infortunés! ils ne boiront plus à la coupe embaumée et charmante de l'idéal, à la pieuse coupe de la famille; ils ont effeuillé les lilas et les églantiers de la route. Infortunés! qu'ils portent le deuil du printemps qu'ils ont tué! ils se sont laissé arracher toutes les illusions saintes, toutes

les pieuses croyances, — et jusqu'à celle de revoir au ciel les âmes chères qu'ils adoraient, et qui dorment, glacées et pâles, sous l'herbe haute.

Oh! le jour viendra où, désabusés du phalanstère, ils pleureront leurs espérances éteintes; où leurs lèvres dégoûtées repousseront la coupe de fausse ambroisie que les socialistes ont inondée de leur poison aux rayons sanglants. Oh! alors, qu'ils n'oublient pas, ces pauvres trompés, que la Religion sait toujours pardonner à l'erreur; — qu'ils rentrent alors, — enfants prodigues, — dans le sein de leur chaste famille, follement abandonnée pour LA FAMILLE UNIVERSELLE; et leur vieux père méconnu tuera de ses mains tremblantes le veau gras pour les recevoir!

Alors, alors ils redeviendront honnêtes, et puis, comme aux beaux jours d'autrefois, ils garderont dans leur cœur le sentiment de l'amour de leurs semblables, mais ils l'épureront au foyer de la Religion; ils abdiqueront les espérances odieuses de la promiscuité des sexes; ils chercheront leur bonheur terrestre où seul il est possible, dans les soins de la famille chrétienne, dans les joies du foyer; — dans une femme chaste et vertueuse, — dans une seule, — la jeune fille à la démarche pudique, qui laisse après elle l'ambroisie de la vertu dans l'air; — union légitime, bénie par la Religion.

Ils comprendront que le seul moyen d'arriver aux ré-

formes, c'est de s'inspirer de Dieu, non de la matière; ils comprendront que, pour être digne de prêcher la fraternité aux hommes, il faut leur donner d'abord l'exemple des vertus chrétiennes, — être doux et humble de cœur, — et que celui-là qui ne sait pas obéir est indigne de commander!

CINQUIÈME PARTIE

LES COMMUNISTES ANCIENS ET MODERNES

I

De toutes les doctrines socialistes, jusqu'à cette heure répandues, celle du Communisme est la plus radicale. C'est le dernier mot, c'est l'oméga.

Le Communisme est la négation absolue de la liberté humaine et de la civilisation. Tel est son véritable caractère, et c'est ce qui sera facile à démontrer.

Le Communisme réduit l'homme à l'état de la brute, de l'animal.

Une cité communiste serait une immense ménagerie.

Le Communisme déprave l'homme par ses enseignements; le Catholicisme sème dans les cœurs le bon grain de la vérité.

Le Catholicisme dompte les appétits et les inclinations



charnelles; le Communisme leur donne une complète satisfaction.

Le Communisme détruit la propriété, au mépris de la justice éternelle, au mépris du sentiment le plus vivace du cœur humain, au mépris de nos aspirations les plus intimes, de nos tendances les plus radicales.

Tentative inutile! Il y aura toujours le TOI et le MOI, il y aura donc toujours le TIEN et le MIEN.

Le vice profond, le vice radical, des écoles socialistes, c'est qu'elles portent toutes atteinte à la liberté humaine.

Eh bien ! du moment où un système blessera un seul intérêt légitime pour s'appliquer, il est condamné. Il est condamné du moment où il procède par la spoliation et la violence. Après quelques années de ce joug odieux, nous serions devenus les êtres les plus ignorants, et par conséquent les plus féroces, de l'univers. Nous n'aurions plus rien de l'existence morale.

Il faut assurer à tout le monde du pain par son travail, disent-ils; mais manger n'est pas tout; il en est pourtant ainsi dans toutes ces théories. On n'y cherche que la satisfaction des passions animales et des grossiers besoins; — de la vie de l'âme, pas un mot! On veut faire de nous une société d'agriculteurs; on tue, on proscrit, l'art, la science, le sentiment. C'est la barbarie organisée.

Mais, si le Socialisme est infâme au point de vue du sentiment, — il est stupide, inapplicable, au point de vue de l'économie politique et sociale.

Malgré ses superbes prétentions, il ne peut que détruire, il lui est défendu de rien organiser.

II

Le Communisme n'est pas une prédication nouvelle. L'histoire nous montre cette monstrueuse utopie levant sa tête de vipère dans chaque mare de sang et de boue répandue dans les révolutions violentes qui ont agité le monde.

L'origine du Communisme remonte à l'antiquité. Sa source est là. Aussi les modernes partisans de l'utopie ont-ils cherché dans le passé leur autorité. Ils y ont trouvé des modèles dignes d'eux.

Le Communisme était appliqué à Lacédémone et dans l'île de Crète. Ces pays durent à cette législation leur honte, leur misère et leur décadence.

Pour pouvoir vivre, le Communisme antique commença par s'appuyer sur l'esclavage.

La plus grande partie des citoyens était esclave de la minorité, laquelle vivait en communauté.

C'était donc une aristocratie communiste, opprimant une majorité de serfs. Tyrans entre eux, les gentilshommes républicains-communistes de Sparte étaient les maîtres cruels d'une foule d'infortunés, dont les souffrances,

demeurées célèbres, sont, dans l'histoire, l'éternelle condamnation de leurs maîtres.

Lycurgue, — le premier législateur communiste, — avait procédé par la force, système mis encore en vigueur de nos jours par les disciples du Communisme. Il organisa la Terreur avec une bande de scélérats : les biens furent partagés, et parmi lés biens les esclaves, les ilotes; l'argent fut aboli; les repas durent être pris en commun.

Grâce à ce régime et à l'éducation rigoureuse donnée à la jeunesse, les Spartiates ne tardèrent pas à devenir le peuple le plus dégradé du globe, les plus féroces des animaux.

Pour prévenir l'excès de la population, les législateurs communistes encourageaient *la chasse aux hommes*, — l'extermination des esclaves et l'assessinat des nouveaunés — L'avortement et l'infanticide étaient permis par la loi.

Au-dessus de ce brigandage organisé planait un gouvernement despotique, terrible, implacable.

Une société édifiée sur ces bases de férocité, d'ignorance et de matérialisme, ne tarda pas à se dissoudre.

« Du fer et du pain! » Les Spartiates, qui avaient proscrit les arts et les lettres, ne demandaient pas autre chose. Mais bientôt la civilisation, c'est-à-dire la propriété, les engloutit, — car ils n'avaient plus ni pain ni fer. Les lois de Lycurgue, — ces institutions inspirées par l'esprit altier et barbare du communisme, et dont,

par une déplorable ignorance, on ne fait que trop la dangereuse apologie dans nos colléges, — se fondirent, comme la neige sous les rayons du soleil, au souffle brûlant de la civilisation.

Les Lacédémoniens ne tardèrent pas à s'affranchir du joug odieux sous lequel ils gémissaient ; ils firent amende honorable au principe de la propriété, détruisirent l'égalité absolue et se laissèrent aller aux inspirations de la liberté individuelle, longtemps étouffées par le régime communiste.

Tant il est vrai que la propriété est un sentiment naturel et profondément inhérent au cœur de l'homme, et qu'il est impossible d'organiser une société heureuse, prospère et libre, sans le plus grand respect pour ce droit sacré !

Ce qui se passa à Lacédémone se reproduisit dans l'île de Crète, dont Minos fut le Lycurgue. — Ces deux prétendus sages se valent l'un l'autre comme législateurs.

En Crète, comme à Sparte, il y avait une aristocratie communiste et des esclaves voués aux travaux, aux fatigues, aux désespoirs, — à la plus horrible tyrannie.

Les mœurs des Crétois étaient dissolues. On y trouve à l'état d'embryon toutes les sales idées de Fourier et des communistes-matérialistes. Les lois de Minos encourageaient la polygamie, la débauche, et puis encore les relations contre nature, infâmes.

Le communisme crétois eut le sort du communisme spartiate. C'était dans l'ordre.

Tels sont ces républicains vertueux de l'antiquité, que quelques pédants sans science ni moralité nous ont représentés, sur les bancs des lycées, comme les meilleurs exemples à suivre. Pour qui pénètre avant dans les faits et comprend la philosophie de l'histoire, ces fiers guerriers n'étaient que des communistes féroces, ignorants, paresseux, vaniteux, débauchés, — et ils furent la cause de la ruine de la Grèce.

Comment en eût-il été autrement? — Les lois de Minos, entre autres crimes, — proclamaient l'insurrection comme *le plus saint des devoirs.* — Une société ne peut pas subsister avec une pareille législation.

Les jacobins, les communistes, ont hérité de ces maximes.

Avant eux, Platon avait été touché de la profonde sagesse de ces lois, et il avait formulé une doctrine communiste d'après ces belles inspirations.

Dans son Traité de la République, il développe l'idée communiste dans toute sa laideur. Il ne fléchit devant aucune des exécrables conséquences du principe. — C'est le propre des esprits orgueilleux, une fois engagés dans une voie mauvaise avec quelque éclat, de ne jamais revenir sur leurs pas, malgré toutes les bonnes raisons qu'on leur donne, malgré même le cri de leur conscience alarmée.

Tel fut Platon.

Le disciple de Socrate, comme Lycurgue et Minos, admet, d'abord, l'esclavage en bas.

Pour lui aussi, le droit commun, c'est l'esclavage; le nom de citoyen est un privilége du patriciat.

Platon voue à l'ignominie, au mépris, à la misère, à la servitude éternelle, la classe des ouvriers, des producteurs. — Il crée une aristocratie de guerriers, comme à Sparte et à Lacédémone, — à laquelle, — voulant sans doute se réserver une place, ainsi qu'à ses amis, — il adjoint une aristocratie de philosophes.

Chez Platon, comme chez les autres philosophes de son époque, comme aussi chez Thomas Morus, l'idée de patrie est poussée jusque dans ses exagérations les plus égoïstes; le monde n'existe pas pour lui au delà de sa cité mesquine, qu'il veut petite, étroite, éloignée du commerce des autres pays, bien éloignée du contact de toute civilisation. Il parque, en un mot, la communauté dans une prison. Il avilit le travail, que le Christianisme est venu honorer; il méprise la pauvreté; il méprise le peuple. Il appelle infâmes les hommes libres qui *s'abaisseront* à s'occuper utilement: il déclare que « le travail *dégrade* l'homme »; que les ouvriers ne sont que « de *vils mercenaires*, *misérables sans nom*, qui doivent être exclus, *par leur état même*, des droits politiques ».

Platon remplace le mariage par des unions annuelles que règle le sort; toutefois, les magistrats sont autorisés à user de *fraudes patriotiques*, pour unir ensemble les ci-

toyens et les citoyennes, de telle sorte que les races s'embellissent au lieu de s'abâtardir.

Plus tard, Thomas Morus exigea que la nudité la plus stricte présidât à ces unions.

Les enfants appartiennent à la communauté; ils ne connaîtront pas leurs parents. — Les femmes ne sont plus mères, elles sont *nourrices publiques ;* le nouveau-né est enlevé des bras de celle qui lui a donné la vie, et elle ne le reverra plus que si le hasard les met plus tard en relation. C'est la bestialité dans sa plus sauvage application. — Les enfants mal constitués, difformes ou délicats sont mis à mort.

C'est un moyen radical d'en débarrasser pour toujours la communauté!

L'avortement est non-seulement toléré, mais il est obligatoire. La femme qui aura conçu après sa quarantième année devra se faire avorter, *sous peine de mort*, attendu qu'il est probable que son enfant ne serait pas assez bien constitué, probable qu'il ne ferait pas honneur à la communauté.

La famille est ainsi abolie, avec ses illusions, sa noble ambition, ses poésies et ses bonheurs.

Les enfants sont élevés en commun; ils reçoivent une éducation commune. Les filles sont élevées comme les garçons; au mépris de toute pudeur, elles vont nues au gymnase, où elles s'exercent à la lutte ; elles apprennent la chasse et la guerre. Les deux sexes sont assujettis aux

mêmes lois; leur éducation est toute matérielle. — Dans la communauté, dans *la meilleure des Républiques*, les arts, la poésie, la littérature, sont littéralement proscrits.

Telles sont les turpitudes, tel est le dévergondage, qu'engendre la négation du droit de propriété! Il n'est pas permis au philosophe et à l'homme d'État de chercher ailleurs la cause de ces atroces doctrines, qui tendent à ravaler l'humanité au-dessous des animaux.

Comme dans tous les états communistes, il n'y a de liberté, dans la république de Platon, il n'y a de pouvoir et de jouissances, que pour la secte des philosophes, — les grands-prêtres du communisme.

Au milieu de ce honteux dévergondage, de ce plus grand monument d'imbécillité et d'infamie dont l'esprit humain ait à rougir, on voit semées, çà et là, comme une frappante inconséquence, quelques idées justes, qui seules ont rendu Platon célèbre.

Au surplus, l'antiquité rejeta unanimement son système de communauté, bien qu'il fût, avec l'esclavage, plus facile à appliquer qu'aujourd'hui, où l'esclavage est heureusement aboli.

Si attaché que fût ce célèbre utopiste à son erreur, il est bien probable qu'il y eût renoncé dans une société composée de citoyens tous libres, tous égaux devant la loi.

Remarquons encore que Platon, plus logique dans sa criminelle erreur que certains communistes nos con-



temporains, ne prend aucun ménagement avec les bonnes mœurs et la morale. Il comprend que la communauté, c'est l'abolition absolue de la famille comme de la propriété.

Son *Livre des Lois*, traité d'économie politique, faisant suite à *la République*, est le résumé des moyens qui lui paraissent bons pour frapper doucement la propriété et concilier la conservation provisoire de ce *préjugé* avec l'égalité absolue. Mais son esprit s'est engagé en vain à la poursuite de cette chimère insensée. L'égalité absolue et l'égalité des fortunes sont des utopies impossibles à réaliser. Chercher les moyens d'organiser une société durable sur ces bases est une puérilité. C'est perdre son temps de la plus folle manière. C'est même déshonorer sa raison que de tenter de résoudre cet insoluble problème.

Platon, au reste, n'avait accepté cette transaction qu'avec peine; il avait compris qu'il était impossible de marier ces deux mots : Propriété, — Communauté; aussi, tout en essayant de ne pas trop effrayer les partisans de la propriété, il n'en continua pas moins, dans son *Livre des lois*, à se déclarer le partisan de la communauté la plus absolue, c'est-à-dire la plus logique. Il affirme que le comble de la vertu politique, c'est de vivre en communauté, mais dans la communauté radicale; il veut « *les femmes communes, les enfants communs, les biens de toute espèce communs* », et il recommande « d'apporter tous les soins imaginables pour retrancher du

commerce de la vie *jusqu'au nom même de propriété* ; de sorte que *les choses mêmes que la nature a données en propre à chaque homme* deviennent en quelque sorte communes à tous autant qu'il se pourra... »

Platon fut le plus éloquent défenseur du communisme; mais qu'importe le talent, pour la défense et la propagation du vice et du mensonge? Il n'eut que peu de disciples; aucun peuple, aucune cité, ne voulurent consentir à accepter cette législation. On repoussa ce rêve d'une imagination dépravée et en délire, comme, de nos jours, la conscience publique indignée le repousse encore.

Platon eut un mérite, la franchise. Il ne prit aucun ménagement, aucun détour; il exposa dans toute sa sincérité cette plaie qui devait ronger le monde depuis; il affronta même, dans son fanatisme furieux, les périls de l'impopularité. Je crains bien qu'il n'ait sacrifié à la honte de passer pour l'homme le plus extravagant de son époque l'honneur de passer pour le plus intelligent.

Il commença, il faut le dire, à se rendre justice de son vivant. Il n'osa plus, après les remarquables critiques d'Aristote sur la communauté, et après avoir été repoussé par plusieurs villes auxquelles il avait proposé son système, — il n'osa plus l'offrir à d'autres cités.

L'antiquité tout entière applaudit à la rigoureuse logique d'Aristote, et Platon fut relégué, comme de nos



jours MM. Pierre Leroux, Cabet et consorts, dans le monde des lunatiques.

La philosophie platonicienne n'eut pas d'autre succès, — et ce fut bonne justice.

Lorsque le Christ fut venu affranchir le monde, lorsqu'il eut expiré sur le mont Golgotha, aux portes de Jérusalem, dans les convulsions de l'agonie, cette vieille civilisation édifiée sur la matière s'écroula, et la notion du bien et du mal vint jeter ses lueurs éclatantes dans la conscience humaine.

Alors l'amour remplaça la haine parmi les hommes, ou, du moins, à la place de la haine fut prêché l'amour. De pieux asiles, surmontés par la croix sublime, s'ouvrirent à la souffrance honorée, à la place de ces cirques où les hommes s'égorgeaient entre eux pour le plaisir de quelques patriciens.

L'idée communiste, jusque-là basée sur l'esclavage, reparut dès lors, mais disant s'être purifiée au feu du Christianisme.

Mais la perfidie et l'injure de toute assimilation du Socialisme au Christianisme ne tarda pas à éclater à l'esprit même des moins pénétrants. Le Christianisme conservait la famille, la propriété individuelle et l'hérédité des biens, que le communisme abolissait. Quelques hérétiques, sortis du Christianisme, professaient, il est vrai, le communisme, mais ils furent repoussés avec une profonde horreur par l'universalité des chrétiens.

Comment, en effet, confondre le Christianisme, qui est la déification de l'esprit et de l'âme, avec cette doctrine immorale qui déchaîne les passions impures, glorifie la chair, fait du sensualisme le but de la vie, et se base sur l'athéisme, sur le panthéisme?...

C'est ce que tentèrent pourtant, au XVIe siècle, quelques sectaires fougueux et fanatiques, plus avancés encore dans la route de la rébellion que les chefs de la Réformation, mais aussi plus logiques dans leur rage, plus conséquents dans leur crime. — Ils procédèrent, comme tous les révolutionnaires utopistes, par le brigandage et la guerre civile, par la terreur et l'anarchie.

Luther avait attaqué l'autorité de l'Eglise, mais il respectait l'autorité civile et politique. Il avait prêché la révolte contre la Papauté et le Catholicisme; d'autres, parmi ses disciples, allèrent plus loin, et, prenant la logique du principe révolutionnaire jusque dans ses dernières conséquences, prêchèrent la révolte contre les pouvoirs politiques établis, puis contre la société elle-même, contre la Propriété et la Famille. S'ils se fussent contentés de protester contre le despotisme, contre la servitude dans laquelle une foule d'hommes attachés à la glèbe gémissaient, misérables et courbés, rien de mieux. Mais, je l'ai dit, ils firent plus.

Ainsi procédèrent Nicolas Stork et Thomas Münzer, — fondateurs de la religion nouvelle connue sous le nom d'Anabaptisme.

Luther, protégé par les rois et les princes, par les grands, s'éleva contre Stork et Münzer avec une extrême vigueur, et pourtant ces deux sectaires n'avaient fait autre chose, dans l'ordre politique et social, que ce qu'il avait fait lui-même en matière religieuse.

Les fondateurs de l'anabaptisme prêchaient l'inutilité du baptême pour les nouveau-nés et la nécessité d'un nouveau baptême pour les adultes. — De là le nom qui leur fut donné.

Ils se firent remarquer tout d'abord par l'emportement de leurs discours. Ils faisaient un brûlant appel aux passions les plus égoïstes du cœur humain.

Entre tous Thomas Münzer se distinguait particulièrement par la fougue de sa parole, par l'ardeur de ses prédications. A des populations ignorantes, accablées par la dureté du régime féodal, il prêchait l'égalité absolue, le communisme avec toutes ses divagations, dans tout son radicalisme; en un mot, il ne tendait à rien moins qu'à remplacer le despotisme de la noblesse privilégiée par le despotisme non moins affreux et plus dégradant encore du communisme, à remplacer une inégalité vraiment inique par l'atroce égalité absolue. S'il eût triomphé, l'humanité eût rétrogradé; la route du progrès lui eût été pour jamais fermée; la civilisation eût été anéantie.

Parmi les chefs de ce mouvement, un aubergiste du nom de Georges Metzler se fit remarquer par la férocité de son audace et par ses vices.

Il se mit à la tête d'une bande de brigands, et la lutte commença, horrible, atroce, sans merci. Les révolutionnaires déshonorèrent la cause de la liberté, non-seulement par leur propagande communiste, mais encore par les crimes qu'ils commirent dans tous les pays qu'ils parcoururent. Ils dévastaient les campagnes; ils ne faisaient pas de prisonniers, massacraient sans pitié dans toutes les villes qu'ils traversaient, pillant, faisant orgie, violant les femmes, égorgeant les paisibles habitants qui refusaient de se joindre à eux. — Ces bêtes féroces portaient partout le carnage et la débauche.

Ils se vautraient dans la crapule de l'ivrognerie et il n'est pas d'excès devant lesquels leur brutalité ait reculé..

Tandis que ces malfaiteurs portaient ainsi partout la misère, le désespoir et la mort, sous la conduite du cruel Metzler, Münzer, le grand-prêtre du parti, plus distingué de formes que l'aubergiste de la Franconie, Münzer, homme instruit, éloquent, rempli de capacité, répandait la doctrine communiste dans toute l'Allemagne.

Cette concurrence déplut aux réformateurs, et Luther essaya de ramener à lui Münzer, dont il avait apprécié le talent. Ils eurent ensemble plusieurs conférences, mais sans succès. Ils ne purent pas plus s'entendre que ne peuvent s'entendre entre eux, de nos jours, les modernes Socialistes et les Protestants.

Ces deux hommes, également fougueux, se sépard-

rent ennemis. Luther, tout imprégné de l'esprit d'intolérance de son époque, avait déjà fait persécuter les sectes réformées qui n'avaient pas embrassé toutes ses idées et n'avaient pas voulu consentir à le considérer comme leur chef suprême ; il lança de violents anathèmes contre les anabaptistes.

Nous ne suivrons pas ces sectaires dans toutes les phases de leurs brigandages. Disons, toutefois, que Münzer alla s'installer à Mulhausen, capitale de la Thuringe ; qu'il fit chasser par ses acolytes le sénat de cette cité et s'empara violemment du pouvoir.

Maître absolu dans cette ville infortunée, il commença par décréter la communauté et l'égalité absolue.

Il s'installa dans un palais splendide, — comme plus tard, à Paris, M. Louis Blanc au Luxembourg. Mais, comme il avait la puissance suprême, Münzer ne se contenta pas d'exciter les ouvriers à la révolte, il ne se borna pas à attaquer les bases de toute société humaine par la parole, il appliqua radicalement le communisme. Tous les citoyens qui possédaient quelque chose furent dépossédés ; quiconque recélait une partie de ce qui lui appartenait était livré à la populace, à la vile multitude. On appelait cela le jugement, la justice du peuple.

Le dictateur rendait arbitrairement la justice, et sans appel ; il distribuait les dépouilles des riches à ses complices. Il rendait des oracles et se prétendait inspiré d'en haut. Il déclarait que le communisme était une révélation de Dieu.

Il avait su acquérir ainsi une grande influence sur des masses grossières, ignorantes et fanatiques. Et puis, les mauvais ouvriers qui étaient nourris à rien faire, et passaient leur temps sur les places publiques ou dans les cabarets à dépenser l'argent spolié, ne manquaient pas de trouver que Münzer était un grand législateur.

Cependant un pareil scandale ne pouvait durer. La conscience de l'Europe s'était émue, et ceux-là même qui étaient avides de la liberté, conquise depuis, mais que révoltaient les forfaits de Münzer et de ses acolytes, se préparèrent au combat. Münzer, comme tous les hommes jetés dans le crime, en se vautrant dans le communisme, cherchait à oublier combien sa puissance était éphémère, en en exagérant l'audace. Mais il ne put se donner le change à lui-même, — et le moment décisif arriva enfin (1525). Il essaya un instant d'arrêter le torrent qu'il avait déchaîné, mais il fut débordé, comme cela arrive trop souvent aux chefs révolutionnaires. — Pour ne pas perdre son influence sur cette multitude dont il avait caressé tous les vices et flatté toutes les passions, il fit des préparatifs de défense.

Mais, au lieu de se battre, ces vaillants communistes se contentèrent d'entonner des cantiques. Münzer, en présence de l'ennemi, donna des preuves de la plus grande lâcheté. Ce charlatan avait promis l'appui de la Providence aux anabaptistes. « N'ayez pas peur de l'artillerie ennemie, leur disait-il : je recevrai tous les

boulets dans la manche de ma robe, qui vous servira de rempart. »

Cette plaisanterie rendit aux anabaptistes quelque confiance; mais c'est en vain qu'ils attendirent le miracle annoncé. Les boulets ne vinrent pas se blottir dans la manche de Münzer.

Les anabaptistes prirent la fuite vers Frankenhausen, — où ils furent poursuivis. Münzer, qui s'était caché, fut fait prisonnier. — Un *frère* avait vendu sa retraite. Cela se voit quelquefois.

Chose bien digne de remarque! dans toutes les révolutions, les mêmes faits se reproduisent constamment, pour l'éternel enseignement des peuples! Ce sont toujours des intrigants, des ambitieux, qui se mettent à la tête des foules en délire; rien n'est plus superbe que leur langage, rien n'est plus hautain que leur attitude; ils sont sans pitié quand il s'agit d'égorger leurs ennemis désarmés, sans pudeur pour commettre l'iniquité et la spoliation; mais, lorsque le moment solennel est venu où il faut payer de sa personne, ils laissent les dupes exposer leur vie et ils s'empressent de chercher leur salut dans la fuite.

Condamné au supplice, Münzer tomba en défaillance au moment fatal. — Le duc de Brunswick, qui avait ordonné sa mort, le conduisit jusqu'au lieu de l'exécution, l'assistant de ses soins et de ses prières, — spectacle bizarre qui peint toute une époque historique!

Pourtant, au moment où le bourreau le saisit, Mün-

zer, ayant demandé à parler, le fit en termes d'une extrême éloquence. Sa parole était haute et pure. Il ne parla pas de communisme. Il se contenta d'adresser aux princes de la terre une exhortation pleine d'onction chrétienne, dans laquelle, au nom de l'Evangile, il leur recommandait l'ardente charité envers les malheureux chrétiens qui gémissaient dans la servitude. Rien de touchant, rien de pathétique, comme ces derniers adieux d'un coupable à la vie. Münzer, qui avait vécu comme un brigand, mourut comme un juste.

En présence de ce supplice et des nobles paroles qui le précédèrent, on se sent à peine la force de flétrir ce malheureux. Et pourtant il faut être inexorable pour ces hommes qui abusent de leur talent pour égarer les peuples; qui, dépassant le but légitime des réformes, poussent l'ambition de la liberté jusqu'aux horreurs de la licence, et, dans l'égarement de leur fanatisme, rêvent le renversement de la société.

Münzer ne fut nullement, comme les démagogues l'ont représenté, le pieux apôtre et le sublime martyr de la fraternité, — dogme de paix et d'amour; — ce fut un factieux sanguinaire, soldat vaincu du communisme, — dogme de guerre et d'abrutissement. S'il avait réellement aimé les malheureux, les pauvres, les souffrants, il ne les eût pas avilis en leur imposant le joug dégradant de la matière; il n'eût pas sanctifié le crime, le meurtre; il n'eût pas flatté les populations dans leurs vices, et n'eût pas abusé de leur crédulité pour se faire

passer pour prophète. Il eût cherché sa puissance dans la force de la morale, non dans le prestige artificieux de l'imposture; il n'eût pas avili le peuple par des violences sans nom; il ne l'eût pas poussé dans les horreurs de l'anarchie. — Apôtre de la fraternité, ses armes eussent été la persuasion, non la haine.

La Guerre des Paysans ne se termina pas à la mort de Münzer; il y eut d'affreux excès, des crimes atroces. Les démagogues de l'Allemagne furent bientôt reniés par les populations, qui les avaient accueillis d'abord comme auxiliaires pour conquérir une liberté légitime; elles les abandonnèrent à la vue de leurs forfaits épouvantables. Ils furent terrassés et voués en masse au supplice.

Les représailles furent atroces, comme atroces avaient été les crimes des terroristes. On en fit une boucherie épouvantable. Ce fut un carnage horrible.

Cependant la doctrine déplorable de la communauté n'était pas étouffée.

L'anabaptisme, chassé sur ces points, parut abdiquer pour un moment toute prétention à la suprématie politique; il s'introduisit en Suisse, dans une certaine partie de l'Allemagne et en Pologne, comme une religion nouvelle.

Les anabaptistes de la Suisse se montrèrent plus pacifiques. Ils se contentèrent de prêcher, ne se sentant pas assez forts pour imposer leur utopie par les armes.

Ce que Luther avait fait en Allemagne contre la papauté, Zwingle l'avait fait en Suisse.

Sollicité par les anabaptistes de pactiser avec eux et d'embrasser leurs doctrines, Zwingle, comme Luther, refusa.

Chassés de Zurich, les anabaptistes, qui s'étaient établis dans cette ville, allèrent se réfugier à Zolicone, où ils perfectionnèrent la doctrine antisociale du communisme, et la formulèrent sous le titre de : *Profession de foi de Zolicone* (1525).

Le principe fondamental des dogmes de cette profession de foi est la communauté des biens. Les hommes seront imparfaits tant qu'ils ne vivront pas dans l'égalité absolue.

Vient ensuite l'abolition de la magistrature, — ce rêve chéri des malfaiteurs. Les magistrats sont *inutiles ;* un vrai chrétien ne peut être magistrat.

Il est également interdit au chrétien anabaptiste de participer au service militaire, de prêter serment en justice et de soutenir des procès.

Les anabaptistes sont déclarés *impeccables suivant l'esprit*; par l'âme, ils vivent ici-bas comme les saints au ciel; par le corps, toutes les impuretés leur sont permises.

Les anabaptistes ne tardèrent pas à pratiquer également la communauté des femmes. Ils se vautraient dans toutes les débauches et prétendaient n'en être pas moins très purs.

Leurs âmes, par le nouveau baptême, étant impeccables, les excès auxquels ils se livraient ne pouvaient les souiller.

La luxure se trouvait ainsi protégée, dans ses déréglements, par la religion. Ils affirmaient que, plus ils se déshonoraient dans les honteuses voluptés de la chair, plus ils se rapprochaient de la perfection divine. Plus souvent un anabaptiste changeait de femmes, et plus il était vertueux !

Tous les vices étaient ainsi sanctifiés, honorés, donnés en exemple. On ne rougissait plus de rien dans la communauté.

Ajoutez à cela les extravagances de la folie, les contorsions des convulsionnaires, les visions des crisiaques et les révélations de prétendus devins et pythonisses, et vous n'aurez pas encore une idée exacte de l'effroyable état de dégradation et de démence dans lequel vivaient ces misérables.

Leur fanatisme les poussa quelquefois même aux plus grands crimes. C'est ainsi que, prétendant ou croyant réellement en avoir reçu l'ordre de la Providence, des anabaptistes égorgeaient leurs parents, leurs meilleurs amis, et offraient à Dieu ce *douloureux sacrifice*.

Les anabaptistes se répandirent dans toute la Suisse, essayant de séduire les travailleurs par l'espoir de l'oisiveté, les pauvres par celui d'un riche butin, les débauchés par celui de jouissances sensuelles infinies. Ils troublaient l'ordre de la République helvétique, exci-

taient à la sédition, et quelquefois même essayaient de fomenter la guerre civile. Ils furent l'âme de plusieurs conspirations. Après les avoir trop longtemps tolérés, après les avoir souvent avertis d'avoir à se contenir dans les bornes d'une propagande pacifique, les magistrats de la Suisse, inspirés d'ailleurs par l'esprit du protestantisme rival qui avait envahi ce pays, sévirent contre eux, et cette fois cruellement; ils leur firent payer cher leurs avertissements dédaignés. Poursuivis comme des bêtes fauves, les anabaptistes furent condamnés à être noyés, sentence horrible qui fut impitoyablement exécutée.

Luther avait été l'instigateur le plus actif de ces terribles représailles. Il s'efforçait de faire oublier la complicité morale, qui l'unissait à cette jacquerie niveleuse et barbare, par l'éclat de ses emportements contre ses auteurs. Sentant que la Réforme serait compromise à jamais s'il ne séparait pas nettement et avec bruit sa cause de celle des révoltés, il se prononça contre eux avec vigueur, déclarant qu'ils avaient exagéré ses doctrines.

« Puisqu'ils n'ont pas écouté mes exhortations, s'écria-t-il, *qu'ils soient exterminés !* que les seigneurs prennent les armes ! »

Trente mille de ces misérables ayant été taillés en pièces, Luther, dont les enseignements leur avaient mis les armes à la main, en ranimant le vieux ferment hussiste, qui couvait toujours en Allemagne, se montra sans pitié; au lieu d'intercéder pour eux, il excita, au con-

traire, les vainqueurs à ne pas écouter les inspirations de la clémence.

« Pas de grâce pour les paysans, s'écria-t-il ; ils sont dans le ban de Dieu et de l'empereur ! qu'on les traite *comme des chiens enragés* ! »

Ceux des anabaptistes qui survécurent aux noyades se sauvèrent où ils purent; ils se répandirent sur les bords du Rhin, en Hollande, en Pologne, dans la Silésie, en Bohême, où ils fomentèrent de nouvelles anarchies.

Divisés ainsi par l'oppression des sociétés civilisées, les anabaptistes se partagèrent en diverses sectes (1529). En assez grand nombre ils se réfugièrent en Moravie, où ils fondèrent des établissements communistes, sorte de couvents pour les deux sexes réunis.

Leurs fondateurs furent Hutter et Gabriel Scherding, — disciples de Stork.

Campanella devait s'inspirer d'eux un jour.

Ces deux illuminés imposèrent un joug de fer à leurs partisans. Mais l'austérité ne put leur être infligée qu'au prix de leur liberté individuelle, et bientôt un grand nombre de *frères moraves* se détachèrent de cette association abrutissante. Les vices inhérents au système communiste firent le reste. Le vol, l'ivrognerie, la luxure, rongèrent les établissements de la Moravie. En même temps, la jalousie avait été une cause de discorde entre Hutter et Gabriel Scherding, les deux grands-prêtres anabaptistes; ils s'étaient disputés, puis séparés,

puis anathématisés. De là deux camps, deux partis. Les socialistes ont de la propension à se diviser et à devenir égorgeurs les uns des autres.

Hutter, qui s'était retiré, ayant été répandre le poison communiste en Autriche, fut pris et mis à mort. Son compère, resté seul, alla fonder de nouvelles colonies communistes en Silésie, qui n'eurent pas un autre succès que toutes les fondations de ce genre.

Cependant, la religion anabaptiste n'était point détruite; les protestations de Martin Luther étaient impuissantes à vaincre les nouveaux sectaires. Cela se conçoit aisément. Après avoir déchaîné le mal, Luther n'avait ni le droit ni la puissance d'en arrêter les effets. La même liberté qu'il avait invoquée contre l'Église pour se séparer d'elle, les anabaptistes l'invoquaient contre lui pour ne pas accepter son autorité. Et de fait, quand il avait livré l'Évangile à l'interprétation de la raison humaine, il n'avait pas à s'étonner que la raison conclût à une autre interprétation que la sienne. Ses emportements contre tous ceux qui se séparaient de sa réformation étaient donc profondément ridicules.

Ceci montre combien la division est au fond de toutes les révoltes contre l'autorité! Procédant du doute, quoi qu'ils en aient pu dire, les réformateurs du christianisme au XVIe siècle arrivaient fatalement au doute. Le mal a des conséquences inexorables. Ses pentes sont inflexibles. C'est ainsi que le socialisme nous

conduit au communisme, de même que le protestantisme nous conduit au matérialisme par le doute, — ce dissolvant de toute croyance.

Au surplus, Luther, ayant de se mettre sous la protection des puissants de la terre, les avait flétris, et avait indiqué lui-même la conséquence politique qu'on n'allait pas manquer de tirer de ses théories religieuses ;

« Les princes, avait-il dit, servent à Dieu de licteurs et de bourreaux ; ils sont, presque tous, ou les plus grands des imbéciles ou les plus mauvais des débauchés. »

La Réforme était entraînée, par la force même de ses principes, à renverser toute espèce d'autorité.

La Réformation, comme aujourd'hui le socialisme, manquait d'unité. Ses chefs étaient affreusement divisés. Ils vivaient dans la haine les uns des autres, ne s'épargnaient aucune injure, et ne consentaient à se faire mutuellement aucune concession.

Leur polémique, toute remplie des outrages les plus bas et des plus indignes violences, trahissait, comme celle de nos socialistes entre eux, la fureur de l'envie et la rage de l'impuissance.

La presse, au début de sa carrière, était déjà ce qu'on ne l'a que trop vue malheureusement depuis : outrageuse, vénale, sans dignité.

Notre époque rappelle celle-là. C'est la même licence, la même mauvaise foi, le même dévergondage dans les idées.

« Jamais on ne vit rien de plus séditieux ni de plus licencieux, dit un contemporain (1). On met le feu à la maison pour consumer les ordures. Le peuple secoue le joug des supérieurs et ne veut plus croire à personne. »

N'est-ce pas là le douloureux spectacle qui s'offre à nos yeux? Les honnêtes gens étaient tremblants devant le déchaînement de ce dévergondage; ils étaient « au milieu de ces démagogues comme Daniel dans la fosse aux lions ».

Comment eût-il pu en être autrement? Les paysans insurgés avaient commencé par adresser des demandes équitables et modérées; mais bientôt ils avaient écouté les sanguinaires discours de Münzer, que nous avons vu prêcher l'égalité absolue, le travail manuel obligatoire pour tous, et la communauté des biens.

« L'heure des méchants est venue, s'écriait Münzer avec la fureur du fanatisme révolutionnaire; — en avant, *que le glaive chaud de sang ne refroidisse jamais!* »

Horribles paroles! atroces provocations! voilà bien l'éternel langage des révolutionnaires, des socialistes de tous les pays et de tous les temps!

Cependant, l'idée luthérienne continuait à jeter l'anarchie dans les esprits, les entraînant vers le *rationalisme*, conséquence orgueilleuse du protestantisme, comme l'indifférence en matière de religion.

(1) Erasme.

C'était le développement de l'hérésie d'Arius et de l'hérésie de Pélage.

La société était tourmentée par le doute ; beaucoup d'esprits ne tardèrent pas à tomber dans le matérialisme, plaie dévorante qui ronge encore le monde à cette heure.

Le cynique Rabelais, matérialiste audacieux, vint faire l'apologie de la jouissance, sanctifier les sens, la matière ; attaquer l'ordre social, toutes les croyances, la religion, la science, le sentiment ; faire l'apologie de tous les désordres, de toutes les anarchies, de tous les sensualismes.

Tel fut, dans le monde moral, le résultat du protestantisme. Il ôta au christianisme son sublime et divin caractère ; il arracha les saintes croyances du cœur de l'homme ; il entraîna la société civile au matérialisme et au néant, et poussa la société politique à la révolte contre toute espèce d'autorité, à l'anarchie, au communisme.

Et, tandis que ces affreuses théories fermentaient dans les têtes, les anabaptistes, soulevés de nouveau à la voix des sectateurs de Münzer, essayèrent de traduire en faits les conséquences dernières de la révolte religieuse.

Leur nouveau chef, Jean Mathias, boulanger, disciple de Melchior Hoffmann, l'anabaptiste hollandais, avait embrassé la religion nouvelle pour pouvoir répudier sa femme légitime et vivre dans le concubinage avec la fille d'un brasseur. Rapprochement bien digne d'être constaté : dans le même temps et pour le

même motif, Henri VIII, roi d'Angleterre, répudiait sa femme, Catherine d'Aragon, pour Anne de Boleyn, et se séparait de l'Église, qui n'avait pas voulu prêter une main complice à ce scandale ! Et voyez quels terribles résultats ces deux événements, — l'amour adultère d'un boulanger et l'amour adultère d'un roi, — eurent sur les destinées de l'Europe et du monde chrétien !... Jean Mathias révolutionna de nouveau l'Allemagne, sur laquelle il souffla le communisme ; Henri VIII, tyran sanguinaire et libertin, jeta sa patrie dans les erreurs du protestantisme, — tout en feignant de rester catholique.

Mathias le boulanger était un intrigant qui ne manquait ni d'audace ni de faconde. Il avait cette éloquence populaire qui, bien que très éloignée des formes littéraires, n'en est pas moins, jusqu'à un certain point, séduisante par son abondance, sa chaleur, sa fougue entraînante et le pittoresque de sa diction.

Mathias prit le nom d'*Enoch*, à l'imitation de son maître Hoffmann, qui s'était intitulé *Elie* ; — puis, cet acte de haute modestie accompli, il se nomma douze apôtres, qu'il chargea d'aller répandre parmi les nations la théorie de l'anabaptisme et du communisme. Il avait été l'un des auteurs de l'évangile de cette secte, livre infâme, première et sensuelle parodie du saint Évangile du Christ. On y prêchait :

La venue du Sauveur avant la fin du monde,

L'extermination des puissants de ce monde par le fer et la flamme,

La déchéance des magistrats,
L'égalité absolue,
La communauté des biens,
Et la pluralité des femmes.

Les complices de Mathias allèrent porter partout leur mysticisme démagogique ; ils parvinrent enfin à s'emparer par la ruse de la ville de Munster, — capitale de la Westphalie. Ils en chassèrent les magistrats, pour se mettre à leur place, et commencèrent, comme jadis Münzer à Mulhausen, à mettre à exécution leur rêve politique, social et religieux.

A la tête de la république communiste de Munster se distinguaient : Rothman, ancien prêtre catholique, puis ancien pasteur luthérien, puis ancien partisan de Zwingle, puis enfin anabaptiste, esprit capable, puissant orateur, mais homme immoral et versatile, sans conscience, n'ayant ni la dignité de son talent ni la majesté de sa science, intelligence de premier ordre tombée dans l'avilissement, dans les égouts de la démagogie : nouvel exemple que la capacité ne suffit pas pour réussir quand elle n'est pas accompagnée de la probité dans le caractère et dans les convictions !

Puis Knipper-Dolling, bourgeois orgueilleux, instrument grossier dans des mains habiles, persuadé qu'il était très supérieur parce qu'on le lui disait pour mieux se servir de lui ; dupe se croyant doué d'une grande rouerie, en somme maladroit ; sacrifiant à l'ambition vulgaire de devenir chef d'insurgés le repos de sa famille,

le salut de sa personne et le calme de sa conscience.

Puis enfin, de tous celui qui devint le plus célèbre, Jean de Leyde.

Son véritable nom était Jean Bocold. Il était hôtelier dans la ville de Leyde.

Il avait reçu une certaine éducation dans sa première jeunesse; il en abusa pour prendre un détestable empire sur les masses. Répudié par son père, riche bourgmestre en Hollande, il avait épousé la fille d'un pilote. Sa maison ne tarda pas à devenir une sorte de club où les jeunes gens les plus exaltés se réunissaient pour écouter les productions du poëte-hôtelier. Là les têtes se montaient; on s'enivrait de brûlantes paroles de révolte et de haine, en même temps que de liqueurs alcooliques. — La demeure de Jean de Leyde servait également de lieu de rendez-vous à la débauche: — honte qui n'est pas rare parmi les insulteurs de l'autorité.

Avec son éducation manquée, l'ardeur de son ambition et l'audace de sa vanité, Jean de Leyde offre le type, connu dans toutes les révolutions, de ces jeunes gens impatients de bien-être, mais sans vertus, sans résignation, sans austérité de mœurs, qui, incapables de s'élever dans une société régulière au rang que leur eussent mérité leur intelligence mieux cultivée et une vie différente, se vautrent comme à plaisir dans la démagogie, dominent la populace trompée de l'ascendant de leur parole et deviennent les chefs des insurrections.

Jean de Leyde était un homme à passions brutales,

ardent à la poursuite des jouissances, supérieur à sa profession par ses capacités, inférieur aux artisans par sa paresse, son immoralité et son orgueil.

L'anabaptisme promit à ce débauché un moyen facile d'arriver à la satisfaction de ses goûts; il l'embrassa avec une fureur délirante. Il chassa sa femme, et vint ensuite en vainqueur à Munster. Il se donnait alors comme prophète, et, lui aussi, se faisait appeler *Élie*. — Il était accompagné de Mathias. Après en avoir imposé à l'ignorance de la multitude par des prophéties, de faux miracles, de prétendues révélations et de terribles menaces, — les deux sectaires, devenus maîtres de la ville, y organisèrent la terreur. On vit des foules de catholiques, hommes, femmes, enfants, vieillards, chassés, menacés dans les rues aux cris de :

« *Le nouveau baptême ou la mort* ! »

Ou LA MORT ! tel est l'éternel refrain des démagogues !

Munster ne tarda pas à offrir le plus indigne spectacle. Les cérémonies du culte catholique furent parodiées dans de hideuses mascarades. L'athéisme profanait la religion : c'était le carnaval du socialisme.

Tout ce qu'il y avait d'honnête et de modéré à Munster s'était enfui ou avait été assassiné.

Les brigands démagogues étaient restés maîtres souverains de la place. Les églises et les habitations particulières furent pillées, tout fut dévasté. Le communisme inaugura son règne infâme par la destruction de tout ce qui était art et poésie. On brûla les tableaux et les bi-

bliothèques; les vitraux précieux, les statues, furent brisés : c'était le vandalisme démagogique dans toute son horreur. Cette pauvre cité était devenue le théâtre de toutes les monstruosités que le crime puisse enfanter.

La littérature, les arts, la science, furent officiellement bannis de la république.

Il est bon de remarquer que partout l'esprit révolutionnaire est le même; c'est toujours le même fanatisme, les mêmes ruines. Tout ce que nos pères ont vu en 1793 se passait à Munster en 1535. C'était le même gouvernement, despotique et sanguinaire dans ses actes, avec des paroles de liberté et de fraternité; c'étaient les mêmes saturnales, l'espionnage encouragé, la délation récompensée, la mort pour ceux qui possédaient quelque chose, — et, au milieu de tout cela, l'anarchie, la jalousie, la haine entre les chefs.

Mathias avait usurpé la dictature sous le nom ridicule de *premier prophète inspiré*.

Tombé, dans une sortie, au pouvoir des épiscopaux qui assiégaient la ville communiste, il fut remplacé au pouvoir suprême par Jean de Leyde.

Ce jeune débauché se fit nommer *roi de Sion*, se donna une cour pompeuse, et fournit l'exemple de la plus ignoble luxure au pouvoir. Il avait greffé la polygamie et la communauté des femmes sur la communauté des biens, dès le principe proclamée et mise en pratique.

« Une de ses dix-sept femmes vint à douter de lui,

il la décapita de sa main au milieu des seize autres, prosternées et chantant des cantiques (1). »

Les débauchés de la ville ne manquèrent pas d'imiter l'exemple donné par le chef; la prostitution devint la publique occupation de la communauté; les mères qui refusèrent de livrer leurs enfants, les jeunes filles dont la pudeur se révolta contre ce libertinage effroyable, furent violentées, quelquefois même mises à mort.

En un mot, c'était le règne dégoûtant du matérialisme, de la bestialité, de la barbarie.

Toutefois, Jean de Leyde ne put détruire la religion, la propriété et la famille, sans opposition. Il y eut des pères qui refusèrent de laisser leurs filles à la merci des libertins; — la morale chrétienne, la famille, la société, outragées, trouvèrent quelques héroïques défenseurs. Mais ils tombèrent bientôt, martyrs de cette plus sainte des causes. Ils furent massacrés par les communistes; leurs cadavres furent déchirés en morceaux et traînés dans les rues par les socialistes, avec ces hurlements sauvages, ces rires féroces, ces cris barbares, dont la France retentit dans les jours de la terreur.

On raconte que Jean de Leyde, ivre de vin et d'impudiques voluptés, s'arrachait parfois des bras de ses concubines pour venir massacrer lui-même quelque *modéré*, quelque *réactionnaire*, de sa propre main. Il aimait, dans son âcre soif de carnage, à plonger son bras

(1) Th. Lavallée.

nu dans le ventre ouvert et sanglant des victimes, à jouer avec leurs entrailles chaudes et leur cœur palpitant encore, comme font le tigre et la hyène aux animaux qu'ils vont dévorer.

Qu'il se trouve de tels monstres parmi les hommes, voilà ce que l'on ne comprend pas. L'esprit humain recule épouvanté devant tant de scélératesse.

Ah ! que les communistes disent, s'ils le veulent, que nous sommes *les ennemis du progrès et de l'humanité ;* qu'ils nous outragent à leur aise ; mais nous ne cesserons de dire aux peuples que le matérialisme socialiste est la route de la barbarie, et qu'il nous mènerait tout droit à la sombre et dure agonie des empires qui ont perdu l'espérance avec la foi !

Jean de Leyde s'était mis au-dessus du commun des mortels, lui et tous les membres de sa cour, et par son luxe et par ses crimes. Il rendait la justice et appliquait lui-même la sentence, qui était ordinairement la mort. Ensuite il ordonnait des danses *sacrées* autour des cadavres de ses victimes.

Le poëte de Leyde était devenu le plus cruel de toutes les bêtes féroces de Munster.

Voilà le résultat de l'application du communisme !...

Enfin, Jean de Leyde et ses complices, assiégés par l'évêque de Munster, furent vaincus ; la ville fut prise d'assaut ; Jean de Leyde, fait prisonnier, périt dans les supplices. — Il n'avait pas vingt-sept ans.

Jean de Leyde avait vainement attendu des secours des communistes-anabaptistes de la Hollande. Ceux-ci avaient tenté une insurrection à Amsterdam, ils avaient massacré quelques soldats et s'étaient emparés de certains points stratégiques; mais leur exécrable complot avait échoué, comme plus tard échoua à Paris celui de Gracchus Babœuf. Ils ne purent assassiner les principaux habitants, décréter l'égalité absolue, le partage des biens, le nouveau baptême et la communauté des femmes, comme ils se l'étaient promis. L'insurrection fut étouffée la même nuit (10 mai 1535).

Le communisme, chassé de la Hollande et de la Basse-Allemagne, ne fut pas encore anéanti. Le mal est dans l'humanité.

Les doctrines des anabaptistes franchirent la Manche et passèrent dans la Grande-Bretagne; elles enfantèrent là le puritanisme, qui devait engendrer une république militaire et religieuse.

Débarrassé de l'anabaptisme, la religion catholique resta encore en présence du protestantisme, qui avait déchaîné l'impétueux torrent de ces passions révoltantes.

Voici les principaux chefs de cette secte des anabaptistes :

Melchior Hoffmann, — mourut en prison à Strasbourg.

Jean Tripenmacher, — périt en Hollande sur un bûcher.

Jean de Leyde, le plus fameux de tous, que nous avons vu nommé roi par les anabaptistes et qui avait établi la polygamie, périt avec Knipper-Dolling et Krechling, ses conseillers, dans les plus affreux supplices, après avoir été montrés tous les trois dans des cages de fer (1536). — Leurs cadavres furent replacés dans ces cages après l'exécution, et y restèrent, suspendus à une haute tour.

En Hongrie et en Moravie, les anabaptistes eurent le même sort.

En Angleterre, on les laissa plus libres après les premières persécutions. — Les *Quakers* peuvent être, jusqu'à un certain point, regardés comme les descendants des anabaptistes anglais.

Les modernes socialistes qui infestent la France se sont très évidemment inspirés de l'atroce démence des anabaptistes.

C'est là que MM. Louis Blanc et Pierre Leroux ont été chercher l'idée de confondre le pouvoir religieux et le pouvoir politique; c'est là encore que Fourier a pris la pensée de faire de la terre un paradis matériel; le culte de la chair, prêché par les saint-simoniens, était en honneur à Zolicone et à Munster; — enfin, toutes les turpitudes, toutes les folies, toutes les débauches, que nous prêchent les socialistes du XIXe siècle, étaient prêchées et traduites en odieux faits par les anabaptistes.

Ces aberrations frénétiques s'enchaînent toutes les unes les autres comme des anneaux maudits ; les mœurs, les folies, les crimes, des socialistes de ce temps-là, ont été renouvelés par leurs successeurs dans la voie d'iniquité, et ne manqueraient pas de l'être encore par nos adversaires s'ils avaient un moment le dessus.

Les modernes sectaires du socialisme se sont inspirés de leurs devanciers ; leurs écrits respirent le même esprit que celui qui domine dans la *République* de Platon, dans la *Profession de foi de Zolicone* et dans le livre du *Rétablissement*.

Les anabaptistes eux-mêmes avaient renouvelé toutes les horreurs commises autrefois (1318) par les *Jacques*, ces autres adversaires de la propriété, qui « attaquaient les châteaux, les brûlaient, massacraient leurs habitants, accablaient leurs prisonniers d'outrages et de tortures, violaient les femmes, brûlaient les enfants ».

Car partout les ennemis de la propriété se ressemblent.

Quelle meilleure preuve en voudrait-on que de mettre en regard de ces atrocités les crimes commis par les monstres forcenés de la Terreur, en 1793 !

Voici les chiffres approximatifs des victimes de ce temps de brigandage, que les *Républicains rouges*, les Républicains sanguinaires, les Républicains logiques, espèrent nous ramener :

Ces chiffres ont la douloureuse éloquence du martyre.

On compte, et c'est un Républicain lui-même qui en

a fait le relevé, 18,613 guillontinés pendant la Terreur, savoir :

Ci-devant nobles.	1,278
Femmes idem.	750
Femmes de laboureurs et d'artisans. . .	1,467
Religieuses.	350
Prêtres.	1,135
Hommes non nobles, de divers états. . .	13,633
Total.	18,613

Femmes mortes par suite de couches prématurées.	3,400
Femmes enceintes et en couches. . . .	348
Femmes tuées dans la Vendée.	15,000
Enfants idem	22,000
Morts dans la Vendée.	90,000
Victimes sous le proconsulat de Carrier, à Nantes.	32,000

dont : Enfants fusillés, 500. — Enfants noyés, 1,500. — Femmes fusillées, 264. — Femmes noyées, 500. — Prêtres fusillés, 300. — Prêtres noyés, 460. — Nobles noyés, 1,400. — Artisans noyés, 5,300.

Victimes à Lyon.	31,000

Il n'est pas question ici des massacres, des égorgements, noyades et fusillades de Versailles, des Carmes, d'Avignon, de Toulon, de Marseille, etc.

Tel est le lâche spectacle de l'assassinat des femmes et des enfants, que seule la République terroriste de Paris a donné au monde ! — N'oublions pas que la moderne Montagne et les démocrates socialistes dont nous exposons les idées acceptent la solidarité de ce temps calamiteux, en outragent les victimes et en glorifient les bourreaux. Cela suffit pour les condamner et pour frapper de la malédiction du peuple leurs principes et leurs traditions.

Cependant, tandis que les anabaptistes tentaient par les armes d'établir la communauté, un philosophe anglais, du nom de Thomas Morus, publiait, sous le titre d'*Utopie*, un ouvrage qui fit grand bruit, non pas à cause de l'attrait qu'offrait aux imaginations trompées la société idéale inventée par l'auteur, mais bien en raison des vigoureuses, incisives et quelquefois saines critiques qu'il renfermait contre les abus de son époque.

Que Thomas Morus, chancelier du roi d'Angleterre, fût réellement communiste, c'est ce dont plusieurs ont douté; mais ce qu'il est impossible de ne pas reconnaître, c'est qu'il fut très utile à nos socialistes modernes, car c'est chez lui que plusieurs d'entre eux, et principalement M. Cabet, ont été prendre leurs systèmes de régénération sociale.

Thomas Morus critique avec la plus grande amertume la propriété individuelle; ces passages de son livre sont empreints d'une violence passionnée; ses déclamations

ont servi de modèle à tous les socialistes qui se sont produits depuis, et le nom de son livre est resté à ce genre de tentative.

Nous expliquerons les moyens d'application de M. Cabet, plagiaire de Thomas Morus; — aussi bien est-il inutile d'entrer ici dans ces détails.

L'Utopie est un pays imaginaire comme l'*Icarie*.

Comme en Icarie, le luxe est inconnu en Utopie. Le travail est commun à tous; il y a un uniforme pour tous les associés. — On mange tous ensemble. Thomas Morus conserve les belles-lettres, les sciences, et principalement la musique.

Il y a des hôpitaux pour les malades; — nul ne peut être soigné à part.

Il est défendu à tout communiste de l'Utopie de voyager sans la permission des magistrats, car, et cela est bien remarquable, tous les faiseurs de systèmes socialistes s'arrangent toujours de façon à supprimer d'une manière ou d'une autre la liberté individuelle!...

Thomas Morus prétend qu'en Utopie, la famille est *conservée*, mais le divorce est parfaitement admis; chaque famille doit avoir le même nombre de personnes; celle qui compterait plus d'un certain nombre de membres serait obligée de déverser ce trop-plein dans une famille moins nombreuse.

Ce sont les magistrats qui opèrent ce transvasement selon leurs caprices. — Thomas Morus appelle cela *con-*

server la famille. M. Pierre Leroux a commis le même abus de langage.

On le voit, toujours cette institution de la famille est tellement liée à celle de la propriété que ceux qui détruisent l'une ne peuvent s'empêcher de porter atteinte à l'autre, directement ou indirectement.

Comme à Lacédémone et dans l'île de Crète, il y a des esclaves en Utopie; ils sont recrutés parmi les condamnés et les prisonniers de guerre.

Les *frères associés* qui refusent de travailler pour la communauté et comme il convient aux magistrats utopistes sont réduits en esclavage, — nouvelle atteinte à la liberté individuelle, à la spontanéité de l'homme!

Ce système social renferme tous les défauts des autres productions de ce genre : c'est toujours l'homme plongé dans la servitude; l'indépendance personnelle opprimée; le citoyen réduit à l'état de machine, de bête de somme; l'âme étouffée, engourdie, énervée; — despotisme, anarchie, matérialisme.

La politique étrangère de l'île de l'*Utopie* n'est pas moins hideuse que sa constitution sociale.

L'argent, qui est méprisé dans l'île, sert pour corrompre les diplomates étrangers; pour encourager et salarier les querelles intestines et les guerres civiles dans les autres pays. C'est la politique de la ruse, de la perfidie, de l'injustice, de la force. Rien de plus immoral que cette politique artificieuse. C'est celle de l'Angleterre protestante.



Tel est le livre de l'*Utopie*. Ajoutons que les magistrats ordinaires s'appellent *syphograntes* ou *philarques*; que les magistrats supérieurs s'appellent *protophilarques* ou *traniborés*.

En ceci les socialistes du XIXe siècle ont encore imité Thomas Morus, en inventant des mots bizarres pour désigner les choses les plus simples.

L'*Utopie* amusa, dès son apparition, les représentants du principe autorité; nul d'entre eux ne vit le danger caché dans cette fantaisie. Ils ne soupçonnaient pas que, quelques années plus tard, les anabaptistes allaient mêler ces principes subversifs à leurs idées religieuses et offrir à l'Europe le spectacle d'horribles scandales.

En somme, Thomas Morus exerça une action funeste dans le monde par la publication de son livre.

Que, dans les invectives de Thomas Morus contre la société de la Grande-Bretagne, il y eût, à travers une foule d'exagérations, certaines critiques qui ne manquaient pas de justesse, cela est bien évident. Que les misères des classes laborieuses signalées par lui soient aussi vraies que poignantes, qu'elles l'aient été encore davantage dans son temps, cela est encore certain. Et nous n'aurions que des éloges à prodiguer à son indépendance s'il se fût contenté de signaler les abus, de flétrir l'égoïsme et d'élever une voix calme, pacifique, généreuse, en faveur de souffrances horribles et imméritées. Rien de mieux; nous l'applaudirions de toutes nos forces : car, nous aussi, nous sommes de ceux qui aiment ar-

dominent nos semblables, de ceux qui prêchent la charité évangélique, la fraternité chrétienne. Mais Morus dépassa ce but honnête; il attaqua les fondements mêmes de l'ordre social, et fournit des inspirations aux anarchistes.

Ce ne fut qu'un siècle plus tard qu'un écrivain, Campanella, vint continuer l'œuvre de Thomas Morus, et, exagérant encore les principes développés dans l'Utopie, prêcha le communisme radical tel que les anabaptistes de Munster l'avaient pratiqué.

Thomas Campanella, dominicain, publia un ouvrage communiste intitulé : *La Cité du Soleil*, dans lequel il se déclare partisan du despotisme et de l'anéantissement absolu de la Famille.

Nul, autant que Campanella, n'a méconnu les lois de la nature, les besoins de l'âme humaine. Moine, il veut faire du monde un immense monastère. Il prescrit la pauvreté générale et absolue.

Comme plus tard les saint-simoniens, il veut un chef, souverain pontife, père suprême, un pape de contrebande, — une contrefaçon ridicule, qu'il appelle *Soleil*.

Comme Platon et Lycurgue, Campanella veut la communauté des femmes : car il a compris qu'il est impossible d'arracher le sentiment de la propriété du cœur de l'homme, si auparavant on ne l'a pas dépravé au point de le détacher de celui de la famille. Il confesse que, tant que l'homme aimera sa femme, ses enfants, son père et sa mère, il voudra travailler pour eux, non pour les autres, et qu'il sera attaché à la propriété.

Rien de cynique, rien d'immoral, rien de dégoûtant, comme son système de l'*accouplement des sexes* sous la direction tyrannique de ses magistrats. Platon est dépassé.

Ce n'est guère la peine d'ajouter que chacun est obligé de travailler manuellement; que les repas se prennent en commun: — c'est toujours et partout, chez tous les écrivains communistes et dans toutes les écoles, les mêmes moyens, — le même esprit, les mêmes erreurs.

Comme de nos jours M. Pierre Leroux, Campanella s'égare dans les brouillards d'une métaphysique incompréhensible.

La maladie socialiste offre les mêmes caractères chez tous ceux qui en sont atteints. Ils ne s'arrêtent plus dès qu'ils ont rompu avec la raison, ils se perdent dans les mêmes routes de l'erreur.

Il y a très peu de différences entre tous ces systèmes. Les uns prennent pour base de l'émulation la peur des châtiments, comme Thomas Morus; les autres le fanatisme impossible du devoir, de la fraternité, etc.., comme Campanella, M. Louis Blanc et d'autres.

On ne fit pas attention à *La Cité du Soleil* de Campanella de son vivant; mais ses déplorables doctrines ont été exhumées, depuis, avec enthousiasme par les socialistes: nous avouons qu'il était digne de cet honneur.

Son communisme est assez radical, assez despotique, assez impudique, pour qu'il ait mérité que les ennemis de la propriété et de la famille lui aient décerné leurs honteuses couronnes.

La communauté ne pouvait manquer de trouver des partisans dans ce XVIIIe siècle où la débauche de l'esprit apparut dans toute sa vigueur, dans toute son audace.

Le XVIIIe siècle eut le tort de propager cette idée, que l'antiquité grecque et romaine était un temps très regrettable et le type de la plus haute civilisation à laquelle l'humanité puisse jamais atteindre.

La philosophie de cette époque fut matérialiste, et par conséquent ennemie du Christianisme. Le détruire devint le but de tous ses efforts; elle le tenta par le déisme épicurien de Voltaire, par l'athéisme de Diderot, par les tristes adorations de Rousseau pour l'état sauvage, par le scepticisme de Bayle, par les critiques de Bolingbroke, par les attaques contre la propriété dirigées par une foule de publicistes, attaques enveloppées d'un sentimentalisme humanitaire chez Jean-Jacques, exposées avec un cynisme jusque-là inconnu par Brissot de Warville, que les évènements rendirent plus tard célèbre.

Mais si, de tous ces hardis démolisseurs, il n'en est pas qui se fussent positivement déclarés communistes, car la plupart critiquaient sans conclure, avant eux, Morelly et Mably avaient osé prêcher la communauté.

Morelly, comme Platon et Campanella, continuateur de Lycurgue et de Platon, composa un roman socialiste qu'il appela *Iles flottantes, ou La Basiliade* (1753).

Cet ouvrage, dans lequel il préconise une société vivant sous les lois du communisme, ayant été l'objet des

attaques les plus vives, Morelly publia, deux ans plus tard, en réponse aux défenseurs de la propriété, un autre livre intitulé *Code de la Nature*, dans lequel il résuma ces idées qu'il avait prônées comme très originales, bien qu'il les eût prises dans la tradition funeste, torrent impur dont nous avons rapidement remonté le cours.

Toutefois, plus hardi que ses devanciers, Morelly, pour donner une base morale au système, nia résolument les sentiments les plus intimes du cœur de l'homme. Il nia que l'homme ait en lui l'amour de soi, — sentiment naturel, nécessaire à sa propre conservation, dont l'exagération s'appelle égoïsme, mais que tempèrent la raison, la morale, la pensée de Dieu.

Comme Fourier, Morelly légitime toutes les passions. — C'est la tendance générale des matérialistes, des réformateurs socialistes.

Le péché originel, d'après Morelly, est une pure fiction. L'homme sort parfait des mains du Créateur; c'est la société qui le déprave, c'est la propriété qui le rend pervers.

Les moralistes, les législateurs, les hommes religieux, qui ont méconnu cette vérité fondamentale, sont des fourbes, des méchants, des empoisonneurs publics. Il n'y a qu'un vice, l'avarice; détruisez la propriété, vous détruisez l'avarice. Plus de cause, plus d'effet. — M. Proudhon, qui se prétend si neuf, si hardi, si original, a spolié tout cela.

Dans la société telle que la comprend Morelly, la propriété individuelle est abolie, comme chez M. Cabet; tout citoyen est fonctionnaire public, comme chez M. Pierre Leroux; tout le monde travaille selon ses forces et ses talents, et les devoirs seront réglés là-dessus, comme chez M. Louis Blanc; les produits sont répartis, comme chez Thomas Morus; toutes les passions doivent être encouragées, comme chez Fourier; enfin, ses déclamations contre l'ordre social se retrouvent dans tous nos démolisseurs modernes, et s'étaient déjà produites avec plus ou moins de violence chez les démolisseurs qui l'avaient devancé dans la lice.

Comme après lui Rousseau, Morelly ne veut pas qu'on parle de Dieu aux enfants avant qu'ils aient atteint l'âge de raison; l'*Emile* de Jean-Jacques est, à certains égards, la brillante traduction des élucubrations de Morelly.

L'organisation du travail, les lois, les décrets de Morelly, égalent tout ce qu'on connaît dans ce genre.

Comme quelques-uns, les plus inconséquents des communistes, — Morelly conserve la famille et le mariage, mais il autorise, il encourage le divorce.

La *tendresse sociale* est obligatoire. — L'homme, étant créé bon, et n'étant plus dépravé par l'infâme propriété, aimera tous ses frères avec idolâtrie.

On ne reconnaîtra d'autre religion que celle de la Divinité; — c'est le culte de l'Être suprême de Robespierre, c'est le déisme vague et sentimental de Rousseau.

Morelly interdit les sciences et les arts. Le *frère associé* est attaché à la terre ; on étouffe son âme, on dégrade son intelligence, on en fait un stupide animal.

Tous les communistes se ressemblent, et ces détails deviennent fastidieux. Passons vite.

L'organisation politique de la communauté de Morelly, on la connaît déjà. Chacun est fonctionnaire à son tour ; c'est l'égalité absolue organisée. Rien ne manque au bagage ordinaire de tout bon socialiste.

Les lois de Morelly ne sont pas douces, surtout à l'égard des scélérats qui auraient l'audace de prononcer le mot exécrable de *propriété*. Celui qui aura parlé de cette chose détestable sera enfermé vivant et pour toute sa vie dans un affreux tombeau, « *comme fou furieux et ennemi de l'humanité* ». Les enfants et autres parents de ce grand criminel quitteront son nom, désormais déshonoré par le plus grand des forfaits.

Tel est le sort exécrable que messieurs les communistes réservent tous, sans exception, à leurs adversaires, si jamais ils triomphent.

Malgré leur peu de modestie, ils avouent implicitement, par les tortures qu'ils inventent contre ceux qui ne voudraient pas se soumettre à leur régime, qu'ils prévoient qu'on leur ferait une opposition dangereuse s'ils réussissaient à s'emparer un moment du pouvoir. Ceci démontre encore une fois le peu de cas qu'on doit faire de leurs protestations pacifiques et de l'affectation de leur respect pour la liberté.

Il est également prouvé que ces tyrans ne sont pas de bonne foi : car, s'ils étaient sûrs de faire le bonheur de l'humanité, comme ils le disent si haut, ils ne prendraient pas de semblables précautions contre les récalcitrants, car ils n'admettraient pas qu'il pût y en avoir. Effectivement, qui serait assez insensé pour refuser de vivre sous une législation qui ferait de la terre un paradis?...

Cette nécessité des châtiments, qu'ils reconnaissent indispensables, est une protestation d'eux-mêmes à eux-mêmes. Si le communisme ne peut s'établir par le consentement unanime, il froisse donc la liberté humaine et nos sentiments les plus chers? La propriété est donc un droit et un besoin naturel? Puisque vous faites des lois pénales d'une sévérité inouïe pour nous forcer à travailler en commun, c'est donc que nous ne le voudrions pas de cette façon et en dehors des justes conditions que nous trouvons dans la société actuelle, c'est-à-dire avec l'assurance de toucher le prix de nos peines et d'en pouvoir disposer selon notre volonté? Vous comptez donc bien peu sur le charme qu'on trouverait dans votre société, que vous inventez d'affreux supplices pour ceux qui seraient tentés de s'en affranchir? — Allons, en vérité, vous n'êtes pas forts, vous n'êtes pas plus forts les uns que les autres; mais vous êtes despotes et corrompus au même degré.

Le ton sentencieux de Morelly, son orgueil, sa présomption étroite, son absence de toute pudeur et de

toute modestie, ont évidemment servi de modèle à l'insupportable et triomphale outrecuidance de M. Louis Blanc. Tous deux se déclarent juges et infaillibles avec le même aplomb; Morelly *renaît dans l'humanité* en M. Louis Blanc, — comme dirait M. Pierre Leroux, — avec toutefois cette différence grande que, dans l'hypothèse de M. Pierre Leroux, il y a amélioration et progrès dans la renaissance, tandis que, dans la nôtre, ici il y a abâtardissement et décadence.

Entre Morelly et Gracchus Babœuf on trouve un historien, Mably, qui, lui aussi, vint donner son coup de pied de socialiste à la propriété.

Il n'a fait que reproduire, dans ses *Doutes sur l'ordre naturel et essentiel de la société*, les critiques exagérées de tous ses devanciers contre l'ordre social et leurs pauvres arguments en faveur de la vie en commun. — La propriété est la source hideuse de laquelle découlent tous les maux qui assiégent l'humanité, tous les vices qui la dégradent; — la propriété n'est ni dans la nature, ni dans le droit: c'est une usurpation *morale;* — la vérité, c'est *la communauté des biens*, *l'égalité absolue*, etc. Toujours *ejusdem farinæ.* — Il y a des refrains à l'usage de ces écrivains sans principes.

Mably publia aussi un *Traité de la législation* et un autre livre, *Des droits et des devoirs du citoyen*, dans lesquels il s'efforce de démontrer l'excellence de l'Utopie. — Lui aussi il remplace le sentiment de la personna-

lité par *le dévouement*, *l'amour*, *la fraternité*, qui ne peuvent manquer de régner dans le cœur des heureux mortels vivant en communauté. Ce n'est pas la propriété qui inspire l'ardeur du travail, c'est la passion du communisme, cette chimère de l'âge d'or, si facile à réaliser, dit Mably.

L'auteur ne manque pas d'invoquer l'éternel exemple de Sparte, essai cependant bien loin d'être en faveur de l'Utopie; il adore les institutions de ce pays; Lycurgue est son Dieu, Platon son modèle. Il n'ose pas, malgré cela, se déclarer athée et amateur de la communauté des femmes. Il admet, avec Platon, MM. Louis Blanc et Leroux, qu'on doive commencer par passer par un état transitoire avant d'appliquer radicalement le communisme. La société est malade de la propriété, comme on est malade de la peste, et il faut prendre beaucoup de ménagements pour la guérir.

Plusieurs écrivains de cette époque (comme plusieurs écrivains de la nôtre), sans oser se déclarer absolument communistes, se firent néanmoins remarquer par leurs invectives à la propriété.

Tel fut Jean-Jacques Rousseau : nul plus que lui ne mêla avec un plus admirable talent la vérité à l'erreur.— Au reste, plein de contradictions, déclamateur imprudent contre la propriété dans un passage, ardent et sage défenseur du même principe dans un autre, il ne peut, en somme, être classé parmi les communistes, et c'est

par une de ces perfides interprétations qui leur sont familières que les communistes le proclament un des leurs.

Malgré ses erreurs, ses paradoxes, et quelque funestes et déplorables qu'aient été certaines de ses doctrines, il n'est pas permis d'oublier que Jean-Jacques a solennellement déclaré que la société humaine *n'était pas possible sans la propriété.*

Ensuite, si scandaleuse qu'ait été sa conduite privée comme père, ne se déclara-t-il pas l'ardent admirateur, le poétique et dévoué défenseur de la famille, de la famille et du mariage chaste et dévoué selon Dieu?..... S'il échappa à la vérité catholique, au moins se montra-t-il constamment adorateur religieux et sincère de la Providence.

Rousseau a violemment critiqué la société et même la civilisation; mais il n'a jamais conclu à des bouleversements absolus dans les bases de l'édifice. — Les égorgeurs de la Terreur, qui affectaient tant d'admiration pour lui, et torturaient ses écrits pour les plier au caprice de leur féroce ambition, eussent été très certainement désavoués par lui. Rousseau n'eût pu voir, sans protester, de pauvres femmes et des enfants en bas âge jetés pêle-mêle dans les cachots, égorgés dans les charniers démagogiques; insultés, mutilés, outragés dans leur sainteté, leur faiblesse et leur pudeur; puis traînés, pâles, échevelés, sanglants, par des brigands hideux, sur

l'échafaud de la république, élevé *par les hommes de la fraternité!*

Oui, les socialistes modernes se sont presque tous inspirés de quelques amères satires du *citoyen de Genève;* mais, ces pages éloquentes et voilées par la pudeur de la forme, ils les ont traduites dans le langage le plus cynique et le plus honteux. Ces falsifications impures et et déloyales, très frappantes surtout chez Fourier et chez M. P.-J. Proudhon, ne nous donnent pas le change. Rousseau, malgré ses fautes, ses erreurs et ses paradoxes, quelquefois funestes et souvent trop rigoureusement pris à la lettre, est un des adversaires du communisme. C'est par opposition aux vices de la civilisation de son siècle qu'il oppose l'état de nature. Ses critiques s'appliquent bien plutôt à la société si corrompue, si matérialiste, si sensuelle, dans laquelle il vivait, qu'à la forme sociale en général; et, s'il existait encore, il serait dans notre camp, défendant, avec ce style à la fois chaste, pur, spiritualiste et nerveux, — Dieu, la famille et la propriété. Les terroristes de 93 l'eussent égorgé, ils l'eussent envoyé à la boucherie démagogique comme *modéré;* les socialistes modernes le maudiraient, toujours comme *modéré;* ils l'appelleraient *aristocrate*, *homme à préjugés*, *jésuite*, tout en espérant une victoire qui leur permît de l'envoyer à l'échafaud, en compagnie de tous les défenseurs de la société, de la civilisation, de la liberté et du progrès.

Rousseau, âme froissée et malheureuse, esprit maladif; si élevé par les inspirations, si ignoble dans sa vie; tantôt fange, tantôt lumière; imagination chagrine, fut un des moins coupables de ces économistes de la destruction et de l'anarchie; dans ce débordement d'immoralité, il plaida le culte des vertus domestiques méconnues et tournées en dérision; il comprit, il aima, les illusions et les poésies de la famille et de la maternité. Si ses théories politiques engendrèrent l'erreur, s'il essaya de faire rétrogader la civilisation vers l'état ancien, si les niveleurs de la Convention, les ennemis de toute hiérarchie et de toute autorité, purent s'inspirer de quelques-unes de ses paroles, on n'en doit pas moins remarquer qu'il fut le plus souvent l'apôtre de la famille, des devoirs, de la propriété.

Quand Rousseau a dit :

« Pour deux cœurs qui s'aiment, la communauté des biens est un bonheur et un devoir »,

Il a parfaitement dit vrai, mais il n'a pas du tout fourni cet argument en faveur des communistes.

Il est évident que deux cœurs qui s'aiment et pour lesquels les biens de l'un sont à l'autre, d'après leur volonté, ont parfaitement ce droit. C'est même le devoir d'un ami de faire tous les sacrifices à son ami, même ceux d'argent, qui sont les moins pénibles pour les âmes élevées.

Mais quel rapport cette communauté ainsi restreinte et volontaire, qui n'est, dans tous les cas, qu'une manifes-

tation de la liberté individuelle, a-t-elle avec ce communisme obligatoire et tyrannique, dont le premier et plus monstrueux résultat est de confisquer cette liberté?.... — Assurément aucun.

On demande rarement l'exercice d'un droit quand ce droit est un devoir.

Aussi ceux-là seuls qui n'ont rien et n'ont pas le courage de travailler sont-ils tous partisans de la communauté, tandis que ceux qui ont quelque chose ou qui travaillent dans l'espérance de posséder se gardent bien de vouloir de ce système.

Si, comme disent les socialistes, le dévouement collectif, la tendresse pour tous les hommes, étaient dans notre cœur, le communisme ne serait pas aussi universellement repoussé.

Non, il n'est pas communiste celui qui a écrit ces nobles lignes :

« Quoi donc ! (1) faut-il détruire la société, *anéantir le tien et le mien, et retourner vivre dans les forêts avec les ours ?* Conséquence à la manière de mes adversaires, que j'aime autant prévenir que de leur laisser la honte de la tirer... ...... Quant aux hommes semblables à moi, dont les passions ont détruit pour toujours l'originelle simplicité, qui ne peuvent plus se nourrir d'herbe et de gland *ni se passer de lois et de chefs ;* ceux qui furent honorés dans leur premier père de leçons surnaturelles; ceux qui verront,

(1) *Origine de l'inégalité*, note 9.

dans l'intention de donner d'abord aux actions humaines une moralité qu'elle n'eussent de longtemps acquise, la raison d'un précepte indifférent par lui-même et inexplicable dans tout autre système; ceux, en un mot, qui sont convaincus que la voix divine appela tout le genre humain aux lumières et au bonheur des célestes intelligences; tous ceux-là tâcheront, par l'exercice des vertus qu'ils s'obligent à pratiquer en apprenant à les connaître, de mériter le prix éternel qu'ils en doivent attendre. *Ils respecteront les sacrés liens des sociétés dont ils sont les membres*; ils aimeront leurs semblables et les serviront de tout leur pouvoir; *ils obéiront scrupuleusement aux lois et aux hommes qui en sont les auteurs et les ministres*; *ils honoreront surtout les bons et sages princes qui sauront prévenir*, *guérir ou pallier cette foule d'abus et de maux toujours prêts à nous accabler. Ils animeront le zèle de ces dignes chefs*, en leur montrant sans crainte et sans flatterie la grandeur de leur tâche et la rigueur de leurs devoirs..... »

Ce texte est positif, il me semble, et suffit pour laver la mémoire de Jean-Jacques de la flétrissure que les ennemis de la société ont cherché à lui imprimer. Malgré ses erreurs lamentables, Rousseau, au fond de son cœur, était partisan et défenseur du principe tutélaire de l'autorité.

Il n'est certes pas sans reproches; sans le vouloir, sans s'en rendre compte, ce philosophe donna des armes aux démolisseurs, aux adversaires systématiques de l'ordre, de tout repos public, — aux lâches et cruels ennemis des saintes doctrines sur lesquelles repose la société.

Il eut un enthousiasme béat et stupide pour les républiques antiques, pour ces institutions de Lycurgue et des autres *sages* dont notre siècle a fait justice. Cette vaste intelligence ne comprit pas le premier mot du véritable sens de l'antiquité. Cette tendresse classique l'a empêché de saisir le caractère immoral, matérialiste et oppressif de la législation de Lycurgue et des rêves de Platon.

Cette admiration ridicule fut le tort de tous les publicistes français de cette époque; il n'est pas jusqu'à la haute intelligence, jusqu'au vaste génie de Montesquieu, qui ne soit tombé dans cette erreur déplorable.

C'est une leçon que les écrivains profondément dévoués à l'ordre et à la liberté ne doivent pas laisser perdre! Toute imprudence commise est une arme jetée à nos ennemis! Admirons avec réserve; avec réserve aussi critiquons les torts vrais de la société, car de notre enthousiasme inconsidéré et de nos mordantes critiques nos adversaires se servent contre nous-mêmes, contre la cause sacrée de l'humanité que nous défendons.

C'est l'histoire de l'ours de la fable: pour ôter la mouche que la société a sur le nez, ne lui écrasons pas la tête.

Mais, si Rousseau doit être déchargé par l'histoire impartiale de l'accusation de communisme, il ne saurait en être ainsi de Brissot, dit de Warville.

Atuant Rousseau est élégant et chaste dans l'expres-

sion, autant Brissot est cynique et crapuleux dans son style.

Brissot, comme auparavant Diderot, et plus tard les saint-simoniens et les fouriéristes, ravale l'homme au niveau de la brute, et veut l'abolition de la famille et du mariage. Il prétend, avec les anabaptistes, que le type de la perfectibilité chez l'homme, c'est l'état sauvage, dans lequel la chasteté est proscrite, et où le désir charnel est la seule loi de l'union des sexes.

Les sauvages, c'est à constater, sont les modèles les plus parfaits que les socialistes nous offrent eux-mêmes. Toute théorie ayant pour but de nous rapprocher de ce type de dégradation est accueillie par eux avec des applaudissements frénétiques.

Toutes les erreurs qui avaient jusque-là déshonoré l'esprit humain, et qui nous ont tant agité depuis, se retrouvent dans le livre de Brissot. Au moment où les attaques produites contre la religion prenaient les proportions les plus alarmantes, les attaques contre la morale, la famille et la propriété, venaient pousser encore à la dissolution sociale. Voltaire flétrissait dans Jeanne d'Arc ce que le sentiment religieux, uni à celui de la patrie, offre de plus héroïque ; l'école matérialiste de l'*Encyclopédie* niait tout ce qui ne tombait pas sous la grossièreté des sens ; les doctrines dissolvantes de Diderot et d'Helvétius avaient des admirateurs ; l'affreuse perversité de D'Holbach et de La Mettrie était à la mode, lorsque parut Brissot, qui les surpassa tous.

Son pamphlet (1) est une furieuse attaque contre la propriété, dans lequel, de nos jours, nombre de socialistes ont puisé, et très particulièrement M. P.-J. Proudhon.

Avant celui-ci, Brissot avait dit que *la propriété exclusive était un vol dans la nature.*

C'est donc à l'ignorance publique que M. Proudhon et ses pareils doivent leur triste succès de scandale et d'originalité.

On sait que Brissot de Warville racheta plus tard les fautes de sa jeunesse, désavoua un passé de violence et d'iniquité, et qu'enfin il mourut défenseur de la propriété, victime des montagnards, des communistes.

Aussi bien est-il juste de pardonner à Brissot des erreurs qui furent celles d'une foule d'autres qui, depuis, se sont séparés des exaltés et sont devenus soldats aussi sincères, aussi intrépides, de la vérité, qu'ils s'étaient montrés actifs dans leurs premiers égarements.

Le parti de l'ordre et de la liberté est tolérant, il sait pardonner au repentir ; il comprend qu'il est juste d'amnistier ceux qui, après avoir frayé les routes de l'erreur, comprennent enfin la vérité et s'y rallient amoureusement.

Mais nous voici arrivé au règne des montagnards, des socialistes : — la Terreur.

(1) *Recherches philosophiques sur le droit de propriété et le vol.*

Cette fois, ils ne discutent plus, — ils tuent !

Et ces odieuses doctrines, les niveleurs les ont dans l'âme. Ils ne les cachent pas, ils les défendent. — Si leur règne fatal eût duré, ils les auraient bien autrement appliquées !

Le programme du parti montagnard, c'était l'échafaud en permanence, le massacre organisé, la brutalité matérialiste remplaçant la famille, le droit impie du pillage substitué au droit sacré de la propriété.

Malgré les protestations de Robespierre et de Saint-Just contre toute accusation de communisme, ils ne peuvent se soustraire à ce jugement de l'histoire. Leurs actes et leurs écrits sont là. Ils voulaient le droit au travail et l'égalité absolue, — qui aboutissent nécessairement au communisme. Ils décrétèrent la spoliation ; ils prêtèrent la main au pillage ; ils souillèrent de sang humain le sol de la patrie, au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité !

Quel spectacle, ô mon Dieu ! quel spectacle fut offert au monde par le parti jacobin, dont les socialistes se proclament hautement les admirateurs et les continuateurs !

Dès le commencement de l'anarchie, les doctrines du communisme se produisirent. Le 10 août avait renversé tous les pouvoirs réguliers ; les fureurs populaires étaient déchaînées ; la plus ignoble démagogie ensanglantait cette désastreuse époque ; la Commune dominait l'Assemblée ; les législateurs obéissaient à l'insurrection.

Marat, l'un de ses chefs, était évidemment communiste. La popularité de ce monstre sauvage n'a pas peu contribué à couvrir la Révolution d'opprobre. Ce scélérat, dont le nom inspire encore aujourd'hui le dégoût et l'horreur, répandait dans les rangs du peuple des publications sanguinaires et prêchait ouvertement le meurtre et l'extermination de tous les citoyens qui possédaient quelque chose. Il traînait à sa suite des vagabonds, coureurs de bouges, voleurs, assassins, bonnets verts devenus rouges, socialistes qui crient *Vive la république !* dans les poches des autres, — selon l'expression pittoresque et cynique de l'un deux. Ils assassinaient de leurs mains ridées de sang leurs victimes palpitantes, au milieu des cris confus, des hurlements féroces, — triste et farouche émeute du crime !

Que vit-on ? — Dans leur rage furieuse, les Jacobins coururent aux prisons et massacrèrent des milliers d'infortunés. L'affreuse boucherie était présidée par un communiste, Hébert, d'exécrable mémoire, rédacteur du plus infâme des journaux, *Le Père Duchêne.*

Les montagnards de quelques autres villes imitèrent l'exemple des montagnards de la capitale, et assassinèrent également les prisonniers.

Puis, après la mort, venait le vol. La hideuse démagogie ne se contentait pas de s'emparer de la vie des citoyens, c'était surtout à leur argent, à leurs propriétés, qu'elle en voulait. Les églises et les maisons particulières furent pillées par la populace et par ses chefs, les

socialistes de l'époque, membres de la Commune pour la plupart. Ces *frères et amis* se partageaient les dépouilles de leurs victimes. — Les voleurs ordinaires avaient beau jeu; ils exerçaient leur industrie en pleines rues, en se disant *patriotes*; on en vit, disent les historiens, dans les promenades publiques, *arracher les bijoux des femmes pour en faire, disaient-ils, don à la patrie* (1).

Les historiens montagnards disent :

« Comme les *patriotes* étaient vertueux sous la Terreur! la preuve qu'on ne volait pas, sous ce gouvernement moral et paternel, c'est que les prisons ne renfermaient pas de voleurs. »

Je le crois bien, les voleurs étaient patriotes; ils assassinaient dans les prisons les innocents dont elles regorgeaient.

Ah! oui, ils étaient communistes, ces bandits révolu-

(1) Les modernes jacobins ressemblent à leurs maîtres; ils se recrutent dans les mêmes rangs. En 1849, le 13 juin, les socialistes, détenus politiques à Sainte-Pélagie, avaient nommé BOURREAU *de la République démocratique et sociale* un de leurs *frères*, VOLEUR DE PROFESSION, condamné aux galères. Si le mouvement du 13 juin avait réussi, il est probable que cet homme fût entré en fonctions le 14. — Plus tard, le 30 janvier 1850, les gardiens de cette prison saisirent chez les détenus politiques républicains une guillotine en bois.

« Voilà où nous vous enverrons tous, *aristos!* » disaient-ils à quelques autres détenus politiques connus par leurs opinions modérées.



tionnaires, ces forcenés scélérats, ces fous furieux, ces lâches hypocrites qui affectaient la saleté, portaient des haillons, proscrivaient non-seulement le luxe, mais jusqu'à la propreté, faisaient appel aux instincts sanguinaires, aux appétits brutaux, aux extravagances barbares; il était communiste, cet Hébert, escroc de profession, ce *Père Duchêne*, qui, disait Camille Desmoulins, poussait au désespoir vingt classes de citoyens et plus de trois millions de Français qu'il enveloppait dans une proscription commune; qui, pour s'étourdir sur ses remords et ses calomnies, avait besoin de se procurer une ivresse plus forte que celle du vin et de lécher sans cesse le sang au pied de la guillotine (1).

Ils étaient communistes, ces atroces assassins, voleurs politiques, filous socialistes, écume du monde, — ces sans-culottes qui ordonnaient le tutoiement et proscrivaient le titre de monsieur, qui envoyaient au supplice tous ceux qui avaient de l'argent, une propriété, de l'intelligence ou du talent! Ah! que leurs admirateurs et leurs disciples n'espèrent pas que ce temps revienne jamais! par le ciel! qu'ils ne l'espèrent pas; nous les attendons: cette fois, la liberté, l'ordre, l'éducation, le talent, sauront se défendre contre le despotisme, l'anarchie, la crapule et l'ignorance!

Les conventionnels chargés de républicaniser les départements attentaient à la vie et à la propriété des ci-

(1) *Le Vieux Cordelier*, n° 4.

toyens et s'abandonnaient avec emportement à leur goût pour la lubricité et la luxure.

Certes, les Jacobins étaient communistes : ils ne cessaient d'exciter le peuple à la haine de ceux qui possédaient quelque chose. — Ils faisaient décréter un versement de 7 millions, payables par les *bourgeois*, pour nourrir les paresseux et les assassins. « La Convention, disaient-ils, a senti qu'il était temps de faire vivre les pauvres aux dépens des riches. »

« Il faut piller les magasins, s'écriait Marat, et pendre à la porte les accapareurs ! »

Il en fut ainsi. La canaille, les hommes sans foi ni loi, les forçats dociles aux leçons de leurs chefs, pillèrent les boutiques des épiciers.

Les Girondins, dont l'immortel honneur est d'avoir, malgré leurs fautes, lutté jusqu'à la fin contre le communisme des Jacobins, et qui périrent à cette sublime tâche, étaient impuissants à empêcher ces excès.

La Convention décréta une taxe proportionnelle aux fortunes, et l'établissement du terrible tribunal révolutionnaire.

Cet exécrable tribunal, qui envoya tant d'hommes à la mort, jugeait sans appel les *suspects*, c'est-à-dire ceux qui avaient de l'argent, des biens ou de l'éducation, ceux aussi qui élevaient une voix indignée contre tant d'excès.

Ce n'était pas assez. L'établissement d'un comité de salut public fut décrété. Ce comité fut composé des dé-

putés les plus exaltés, les plus furieux, les plus féroces, tous jacobins.

Les terroristes étaient maîtres de toutes les existences par le tribunal révolutionnaire, de toutes les libertés individuelles par la loi des *suspects*, de toutes les fortunes par le maximum et les réquisitions; — on sait comment ils disposèrent sans pitié ni scrupule de la fortune et du sang du peuple!

Les Girondins, au milieu de ces brigandages, protestèrent par la bouche éloquente du député Vergniaud, prince de la parole, contre cette spoliation infâme. Il prouva, dans le plus beau langage, dans quelle infamante erreur étaient tombés tous ces philosophes socialistes qui préconisaient chez nous les gouvernements communistes de Sparte et de Lacédémone. Il fit justice de leur exagération, et de l'ignorance dans laquelle ils étaient en prétendant que ces républiques antiques étaient un bon modèle à suivre.

Vergniaud défendit courageusement la propriété menacée; il défendit publiquement la société contre les attaques de ses ennemis. En descendant dans l'arène pour la lutte, il fit preuve de beaucoup de courage et de beaucoup de prudence. Forcé de dire des vérités déplaisantes pour ceux qui vivaient du mensonge, il tâchait de ne pas trop les humilier. Il tempérait le vif éclat de la lumière par la distinction et la délicatesse de la forme avec laquelle il la présentait. Vergniaud avait les qualités les plus capables de conduire au succès, si le

succès de la bonne foi eût été possible alors. Son calme dans le danger annonçait un de ces courages froids qui sont greffés sur la prudence, un de ces caractères forts qui savent dominer les tempêtes. — Comme orateur, il était entraînant et logique. En se baissant jusqu'à ses ennemis pour les combattre, il dédaignait d'employer comme eux l'injure. Il avait autant de modération dans la forme que de vigueur dans la pensée. Il n'élevait pas ses adversaires jusqu'à sa colère. Dès son début, il commença par se déclarer contre le despotisme des Jacobins. Sa dignité en imposait aux cœurs les plus pervers, qui, en le détestant, ne pouvaient se défendre de l'admirer. La sainteté de la cause de la société, qu'il défendait, lui donna le courage de résister à des hommes puissants et corrompus. Il triompha d'eux. Ne pouvant le vaincre, ils le tuèrent.

— « La république ne discute pas, disaient-ils, elle frappe ! »

Mais, jusqu'à la fin, Vergniaud et ses amis firent entendre le libre langage de la justice éternelle.

Hélas ! que peut l'éloquence contre la fureur du brigandage? Contre le crime tout-puissant que peuvent les protestations de la vérité et de la vertu?...

Aux paroles de tolérance politique et de sagesse les Jacobins, entraînés par l'ivresse du sang et par la rage aveugle du fanatisme, répondaient par les exécutions, par la mort. Et, comme si la pompe et le mensonge du langage étaient capables de tromper les victimes et l'his-

toire même, ils n'avaient sur les lèvres que d'hypocrites paroles d'*amour*, de *fraternité*, de *vertu*.

Ils ne regardaient comme leurs *frères* que leurs complices; les autres étaient *des traîtres*, *des modérés*; ils n'avaient rien de commun avec eux et s'en débarrassaient comme l'homme détruit les animaux nuisibles :

— « Il n'y a de citoyens dans la république que les républicains; les autres ne sont pour elle que des *étrangers*, ou plutôt des *ennemis*. »

Ainsi disait le farouche Robespierre.

Et Saint-Just ajoutait :

— « Celui-là *seul* a des droits dans notre patrie qui a coopéré à l'affranchir ! »

Et Collot-d'Herbois s'écriait :

— « Une goutte de sang versée des veines généreuses d'un patriote me retombe sur le cœur; mais je n'ai point de pitié pour les conspirateurs. On parle de sensibilité : et nous aussi nous sommes sensibles ! Les Jacobins ont toutes les vertus : ils sont humains, compatissants, généreux; mais tous ces sentiments, *ils les réservent pour les patriotes*, *qui sont leurs frères*; et les aristocrates ne le seront jamais ! »

— « O liberté ! s'écria madame Roland en saluant l'échafaud sur lequel ces tigres l'avaient condamnée à périr, — ô liberté ! que de crimes se commettent en ton nom ! »

— « Les forfaits ne se rachètent point contre une république, écrivait Billaud-Varennes à l'un des com-



missaires conventionnels : — Ils s'expient sous le glaive ! »

« Il n'y a pas une rue, disait Collot aux Jacobins, pas un carrefour, où il ne se trouve un traître qui médite un dernier complot : que ce traître trouve la mort, et la mort la plus prompte ! »

« Il faut que nos ennemis périssent, disait Barrère à la Convention : il n'y a que les morts qui ne reviennent point ! »

« Cela va bien, disait Fouquier-Tinville : les têtes tombent comme des ardoises ! »

Ce mot est si grand dans le mal que je ne connais rien au-dessus.

Et comme Fouquier, pour aller plus vite encore, voulait faire dresser l'échafaud dans la salle même du tribunal, afin de pouvoir guillotiner *cinq cents jugés* par jour, Collot-d'Herbois l'arrêta :

« Veux-tu donc démoraliser le supplice ? » lui dit-il.

Eh bien ! Tous ces misérables voulaient l'égalité absolue, la communauté ; une république à la façon de Sparte.

« Ceux qui n'ont rien sont les puissants de la terre, disaient-ils : tout homme qui possède est l'ennemi du genre humain. — Nous voulons assurer le bien-être à chaque individu. »

Pour eux, leurs complices composaient tout le peu-

ple. Ils ne cherchaient pas à les moraliser, ils les adoraient dans leurs vices.

Par toute la France, le sang fut versé par ces *patriotes* comme par délire. On tuait par fournées. Ce furent des masses de citoyens, hommes, femmes, enfants en bas âge, qui furent ainsi voués à la mort. Ces bêtes féroces n'épargnaient rien pour livrer leur mémoire à l'exécration des générations futures : vols, débauches, massacres.

Et comme la guillotine et le marteau n'allaient pas assez vite, ils organisèrent les noyades, les *mariages républicains*, les égorgements en masse.

« C'est par principe d'humanité, s'écriait le monstre Carrier, que je purge la terre de la liberté de ces monstres ! »

C'était aussi *par principe d'humanité* qu'ils avaient livré au bourreau la pauvre Marie-Antoinette et les Girondins : Vergniaud, Brissot, Gensonné, Fonfrède, Duchâtel, Valazé, Lacaze, etc...

Lebon dans le Nord, Barras et Fréron à Toulon, Collot-d'Herbois et Fouché à Lyon, Carrier à Nantes, Tallien à Bordeaux, — firent, eux aussi, acte d'*humanité*, en se vautrant dans l'or et dans le sang de milliers de citoyens !...

C'est sur de semblables forfaits que les Jacobins d'aujourd'hui entonnent des hymnes de triomphe et des chants de gloire ! Et qu'on ne dise pas qu'ils ne tuèrent

que les nobles et les prêtres. Ils ont assassiné 18,923 hommes du peuples, 2,231 femmes d'ouvriers ou de laboureurs; — ils ont guillotiné, fusillé et noyé 2,000 enfants!

Pareils crimes ne s'étaient jamais vus dans aucun temps et dans aucun pays de la terre!...

Eh bien! il n'y a pas à hésiter à le dire, ce parti forcené était communiste, depuis les prétendus déistes Robespierre et Saint-Just jusqu'aux ignobles Marat, Hébert et Chaumette. Leurs moyens étaient différents, mais leur but était le même : la confiscation de la liberté individuelle, l'abolition de la Propriété, l'anéantissement de la Religion et de la Famille. Malgré leurs rivalités particulières, leurs jalousies furieuses, ils étaient d'accord dans leur haine contre la société.

C'est au fantôme du communisme qu'ils ont sacrifié tant de victimes infortunées.

Ils étaient communistes ceux qui, après avoir essayé de détruire la propriété par le pillage, tentèrent de détruire la famille par la prédication du matérialisme le plus grossier, et la religion en assassinant ses ministres.

Salut au martyre de ces magnanimes soldats de la liberté chrétienne tombés sous les coups du despotisme d'une minorité matérialiste, saintes victimes de la tyrannie d'une poignée d'athées factieux! Ils sont morts pour la liberté, car ils sont morts dans l'esprit de Dieu : *Ubi spiritus Domini, ibi libertas.*

Ils sont morts comme leur maître, bravant les injures d'une populace ignorante et féroce et les outrages de leurs bourreaux.

Avec les prêtres, les Jacobins tuèrent le culte.

Le cynisme de la cruauté n'éclatait pas seulement dans les actes; les journaux de la démagogie, du matérialisme, poussaient effrontément aux plus grands excès. Le plus abominable de tous, *Le Père Duchêne*, rédigé par Hébert, paraphrasait ces deux vers atroces de Diderot, présage infâme de ce qui devait se commettre :

Et mes mains ourdiraient les entrailles des prêtres,
A défaut de cordon, pour étrangler les rois.

— *Des boyaux du dernier des prêtres étranglons le dernier des rois !*

Telle fut l'horrible traduction de cette horrible poésie. Si bien qu'un jour, le rédacteur du *Père Duchêne*, et un baron allemand, du nom d'Anacharsis Clootz, — l'orgueil uni à l'imbécillité, inventèrent le *culte de la Raison*. Ils entraînèrent Gobel, évêque de Paris, qui vint, avec ses onze vicaires, déclarer à la Convention qu'il abdiquait le Catholicisme, — « parce que, dit-il, il ne devait plus y avoir d'autre culte public et national que celui de la Liberté et de l'Égalité ». (7 novembre 1793.)

Un prêtre, membre de l'Assemblée, seul protesta courageusement en ces termes :

« Catholique par conviction et par sentiment, prê-

tre par choix, j'ai été désigné par le peuple pour être évêque; mais ce n'est ni de lui ni de vous que je tiens ma mission...... On ne m'arrachera pas une abdication ! »

A partir de cette époque, la métropole fut transformée en *Temple de la Raison*, et les représentations de hideuses mascarades et de stupides cérémonies païennes furent données au public. Les statues des saints furent brisées, les reliques et les ornements sacerdotaux brûlés; les prêtres arrêtés, poursuivis, assassinés; la Commune décréta l'abolition de tous les clochers, parce que, « par leur domination sur les autres édifices, ils semblaient contrarier les principes de l'Égalité ! »

C'était le triomphe de l'athéisme sur la foi, l'ineffaçable honte de la révolution, « l'orgie d'un ramassis de brigands révoltés contre Dieu même ».

Et puis, dans leur sanglant vertige, ils se tuèrent tous les uns les autres : après les Hébertistes, ce fut le tour des Dantonistes de monter sur l'échafaud; et il fallut, enfin, que Robespierre et Saint-Just, qui avaient tant fait couler de sang, payassent leur tribut à la démagogie.

Souvent le méchant tombe dans le piége qu'il a tendu.

Tous ces héros du jacobinisme doivent être, je le répète, rangés dans la famille communiste.

Il était communiste ce Gracchus Babeuf, leur admi-

rateur et leur disciple, qui, quelques années après, tenta, par une conspiration demeurée célèbre, de s'emparer du pouvoir par la force.

On le voit bien, toujours et partout les communistes sont les mêmes : ils se ressemblent par le but et les moyens.

Les Jacobins de la France n'étaient pas moins communistes que les Jacobins de Munster.

Toutes les maximes de nos socialistes, ils les professaient, depuis l'impôt progressif et le droit au travail jusqu'à l'égalité absolue.

Le temps leur manqua.

Ces idées n'étaient pas encore parfaitement nettes dans leur esprit; ils ne se préoccupaient pas des moyens de passer de la théorie à la pratique, mais toujours est-il qu'ils exécraient la propriété et lui portaient chaque jour de nouveaux coups.

« Il faut donner des terres à tout le monde, disait Saint-Just. — L'opulence est une infamie. — Il faut distribuer les biens nationaux aux pauvres. — Le travail doit être obligatoire pour tous. — Tout propriétaire âgé de plus de vingt-cinq ans doit être forcé de travailler à la terre jusqu'à cinquante ans. »

En un mot, il professait, ainsi que ses complices, toutes ces idées communistes que nous avons exposées plus haut.

Il déclara les Jacobins *incorruptibles*, de même que les anabaptistes se déclaraient *impeccables*.

Enfin, en proclamant la liberté, ils nous conduisaient au plus hideux des despotismes, au communisme.

Les observateurs ont remarqué que plus les gouvernements révolutionnaires parlent de liberté, plus absolument ils la confisquent.

Ainsi firent les Jacobins.

Gracchus Babeuf, leur successeur dans la route du crime, faisait partie de la lie révolutionnaire, de ces terroristes qui, privés d'appui dans toutes les classes de la population, pour la plupart anciens complices des Jacobins, et particulièrement d'Hébert, s'étaient jetés dans les sociétés secrètes pour s'emparer de l'autorité.

C'était Babeuf qui avait formé le plan de la conjuration; son but, il le disait dans un journal rédigé dans le même esprit que l'avaient été celui de Marat et celui d'Hébert, c'était « de faire régner le bonheur commun, — de livrer les riches aux pauvres ».

Avec ce projet de destruction sociale, il avait organisé un vaste complot; il avait recruté nombre de séides parmi les bandits, les voleurs, les scélérats, — ces ennemis de profession du bien d'autrui.

Les conjurés avaient pris le titre de *Société des Égaux*, — pour indiquer qu'ils étaient partisans de l'égalité absolue.

Parmi eux on distinguait Sylvain Maréchal, ancien député, auteur du *Dictionnaire des Athées*; — un Italien d'illustre origine, Buonarotti, indigne descendant de Michel-

Ange, qui devint l'ami de M. Louis Blanc, après avoir été celui de Robespierre et le complice de Babeuf.

Trahi et arrêté (10 mai 1796), Babeuf fut jugé et condamné à mort. Ses complices connus furent déportés. Le gouvernement acheva de rendre odieux les hommes de 93 en publiant le plan des *Egaux*.

Les conjurés essayèrent un coup de main au camp de Grenelle (10 septembre), et furent repoussés. Ils n'ont plus demandé de succès à la force, depuis, qu'en juin 1848.

Les *Egaux* se déclaraient franchement communistes et matérialistes. Leur triomphe eût englouti la civilisation et la prospérité de la patrie, avec la liberté des citoyens.

Ils disaient, eux aussi, que « la terre est à tous et les fruits à personne; — que tout législateur *vertueux* doit abolir radicalement le droit de propriété; — que la guerre contre ce droit infâme est *sainte* et *vénérable.* »

Voici comment ils cultivaient la liberté et la fraternité :

— Toute opposition devait être vaincue sur-le-champ par la force; les opposants devaient être exterminés. — Tous ceux qui se seraient opposés au triomphe de l'insurrection devaient être immédiatement mis à mort. Les *Egaux* devaient être logés dans les maisons des conspirateurs, — c'est-à-dire de ceux qui n'étaient pas dans la conspiration. — Une assemblée devait être chargée, après le triomphe de l'insurrection, de terminer la révolution; mais, comme ils prévoyaient que la majorité n'eût pas été assez *vertueuse* pour vouloir la communauté, les

députés ne devaient être nommés que par les *Egaux*, par les insurgés de Paris et des départements où d'autres sociétés secrètes semblablent existaient.

« L'égalité absolue ou la mort ! s'écriaient-ils. Périssent, s'il le faut, tous les arts, pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle ! »

Ils se défendaient de vouloir la loi agraire.

« Nous tendons à quelque chose de plus sublime et de plus équitable : le bien commun, ou *la communauté de biens. Plus de propriété individuelle*; nous réclamons, nous voulons, la jouissance commune des fruits de la terre ! — La nature a donné à chaque homme un droit égal à la jouissance de tous les biens. »

Enfin, c'était le résumé de toutes les iniquités, de toutes les spoliations, de toutes les aberrations de cette détestable doctrine; la terreur et l'assassinat comme moyen, — le communisme radical comme but.

Tous ces conjurés voulaient porter atteinte à la propriété, mais beaucoup, parmi eux, n'étaient pas absolument partisans du système de la communauté radicale, et, en conspirant avec les *égaux*, ils espéraient bien leur disputer le pouvoir et les en chasser après la victoire. Inutile inconséquence ! La vérité est une; en dehors de la vérité, il n'y a que mensonge. La moindre atteinte portée à un principe fondamental provoque la destruction de ce principe. Les pentes du mal sont rapides; une fois qu'on y est engagé, il n'est plus possible de s'arrêter; il est donc logique et vrai de dire que tous

ceux-là sont communistes, qui touchent au droit de propriété, depuis le socialiste timoré qui ne demande que l'impôt progressif jusqu'au socialiste radical qui veut l'égalité absolue.

Depuis la déconfiture des Babouvistes, les socialistes reparurent en armes en juin 1848. Maintenant l'émissaire socialiste va faire de la propagande dans les faubourgs, dans les ateliers. Il fait appel aux plus mauvaises passions de l'homme; il excite son envie. Il a de l'insistance; une fois lié à lui, on ne peut s'en débarrasser; il est le maître de nos croyances, de nos pensées, de notre être. Il n'est pas jusqu'à certaines femmes qu'il n'ait enrôlé dans ses rangs. Les femmes sont naturellement faibles, surtout si on sait les dominer. Comment résisteraient-elles, comment se soustrairaient-elles à ce tyran?...

Et cependant il faut qu'elles sachent bien que leur pudeur, leur dignité, leur bonheur, n'ont pas de plus cruels ennemis que les socialistes.

Depuis la défaite de juin 1848, les communistes restent cachés. Mais ils sont toujours prêts à revenir à la remorque, ô honte! de ces insurgés maudits qui veulent imposer leur domination exécrable à la patrie ensanglantée. Ils attendent l'heure de la curée pour se jeter sur la France honteuse et opprimée, comme autrefois leurs frères de 93, — époque fatale où l'on vit ces corbeaux s'abattre sur les flancs déchirés de la patrie, et lui ronger le cœur pendant quinze mois! — En attendant,

ils se font petits, humbles, rampants; mais ils sont tout prêts à relever la tête contre la société.

C'est là l'œuvre ténébreuse de ces hommes dont les noms ne se sont jamais trouvés mêlés qu'aux douleurs et aux humiliations de la civilisation, de la religion, de la société.

Vaincu par la force, le Communisme n'en devait pas moins reparaître dans le monde. Seulement il prit le masque pacifique. Au lieu de se produire tel qu'il est, brutal, sanguinaire, sauvage, cherchant dans les barricades les moyens du triomphe, il se réfugia dans la science.

Le successeur direct de Gracchus Babeuf est Owen. Celui-là n'ose pas faire de révolutions, il se contente de prêcher. Il pose en principe que la propriété individuelle doit être abolie, l'égalité absolue proclamée; il veut, en un mot, tout ce qu'ont voulu avant lui les autres communistes. Comme eux, il part de cette erreur fondamentale que les hommes sont créés égaux et ont tous un droit égal au partage des biens de la terre, doctrine dont la fausseté est démontrée par le bon sens, car les biens ne sont que le produit du travail, car la terre ne donne aucun bien sans travail. Il est absurde et injuste de faire partager à tous les fruits du travail et de l'intelligence de quelques-uns.

Frappés de cette inconséquence, commune à tous les socialistes, les saint-simoniens, qui vinrent ensuite, déclarèrent qu'ils se séparaient complétement des com-



munistes. Ils dirent : «*A chacun suivant sa capacité; à chaque capacité suivant ses œuvres.*»

Rien ne paraît, à première vue, plus rationnel ; mais, en pénétrant au fond du système saint-simonien, on ne tarde pas à voir que ce n'est qu'un communisme déguisé. L'adoption de cette rémunération proportionnelle aux capacités et au travail n'est qu'une ruse, qu'une machine de guerre plus adroite. Le saint-simonisme, cette prétendue religion de l'avenir, n'est qu'une variété du communisme. En effet, il commence par abolir la famille et l'hérédité. Il proclame la sainteté de la jouissance, la *réhabilitation de la chair*; c'est l'organisation de la luxure et du matérialisme, — ces conséquences naturelles de tout communisme.

Enfin, le saint-simonisme nous courbe sous le joug d'un *pape industriel*, — chef de la religion et en même temps chef de l'Etat, — prince absolu qui dispose à son gré de la vie, de la propriété et de la liberté des citoyens.

Ce matérialisme impur, renouvelé des Anabaptistes, se retrouve chez Fourier, dont nous avons exposé la doctrine.

Le saint-simonisme n'eut pas plus de succès que le communisme d'Owen, qui, comme M. Cabet, échoua dans ses tentatives pratiques.

III

On voit, par ce rapide coup d'œil rétrospectif, ce que c'est que le communisme.

Eh bien ! tous les systèmes socialistes sont des routes pour arriver au communisme.

Pas un homme raisonnable et capable de discernement qui n'avoue la vérité de cette assertion.

Or, « le Communisme, c'est l'organisation de la peste », a dit M. Proudhon.

Comme le communisme est ce qu'il y a de plus hideux, les socialistes s'en défendent pour la plupart, à l'exception des *Icariens* et des *Communistes matérialistes*, qui ont eu l'affreux courage de porter haut leur drapeau sanglant.

Les premiers ont pour chef M. Cabet, repris de justice, on le sait, pour escroquerie. (Affaire de l'Icarie.)

Les seconds, successeurs d'Hébert, de Babeuf et d'Anacharsis Clootz, ont leur Bible, leur Évangile, leur Coran.

Nous exposerons leurs théories, qui sont le *nec plus ultra* du genre.

Le *communisme humanitaire* est ce qu'il y a de plus *avancé* dans le socialisme moderne.

Il faut voir avec quel sombre dédain les *communistes*

matérialistes ou *humanitaires* flétrissent les préjugés des *communistes spiritualistes*, des *communistes purs !*

Mais, avant de parler de ceux-là, il nous faut expliquer le communisme de M. Louis Blanc et le communisme de M. Cabet, — ces deux apologistes des saturnales de 93, des forfaits de la Terreur.

IV

M. Louis Blanc est de tous les socialistes celui qui a conduit avec le plus de rage les citoyens à la boucherie démagogique.

Aussi est-il le plus généralement méprisé.

Ce petit bonhomme, tout infatué de sa mince personne, a contribué d'une façon bien coupable à égarer les masses laborieuses, qu'il n'aime pas, auxquelles il se regarde comme très supérieur, mais dont il voulait faire un piédestal à sa grotesque ambition.

Ce piètre personnage, orgueilleux comme l'ange déchu de Milton, est d'une incurable absurdité. Et il ne se contente pas d'être imbécile, il est infâme.

Oh ! la critique doit être sans pitié pour celui-là, car il a dépravé et ruiné le peuple ; il s'en est fait un marche-pied.

Il le méprise en le flattant ; en le trompant, il l'avilit.

Je voudrais que ce qu'un chrétien éprouve d'indignation en entendant M. Louis Blanc pût passer dans le cœur de ces malheureux ouvriers qu'il a trompés, qu'il a voulu avilir et déshonorer.

M. Louis Blanc, qui, dans ses ouvrages, avait pris le manteau hypocrite d'un homme pacifique, ne voulant rien détruire, mais seulement améliorer tout doucement la société, s'est subitement dépouillé, après la Révolution de Février, de sa tunique d'emprunt. Après avoir répandu le désordre dans l'esprit des ouvriers, il a essayé de les pousser aux combats impies. Il peut revendiquer sa lugubre part dans la funèbre et sanglante paternité des journées de mai et de juin 1848.

« Prolétaires ! disait-il du haut de la tribune du palais du Luxembourg, où s'étaient hissés son orgueil et son incapacité; — prolétaires ! vous êtes soldats ! »

Et ils sont devenus soldats, ces malheureux ! non pas soldats de la sainte cause de la liberté menacée, non pas soldats de la patrie envahie, mais soldats égarés et fratricides de l'anarchie !...

Vaincus, les uns sont tombés sanglants, morts et blessés; les autres, pris et brisés, ont été envoyés dans les prisons, sur les pontons.

M. Louis Blanc, lui, s'est sauvé.

Que de pauvres veuves éplorées ! que de tendres mères en deuil ! que de sang ! que de douleurs ! que de souffrances ! que de larmes ! ô mon Dieu !

Et sur qui doit retomber la terrible et hideuse re-



sponsabilité de ces événements lamentables? Evidemment sur ceux qui ont allumé le fanatisme, soufflé les colères, inspiré les atrocités; sur ceux qui ont excité ces fureurs par leurs prédications, sur ceux qui ont dit :

« Prolétaires ! vous êtes soldats ! »

Et voyez la nouvelle inconséquence des socialistes. — Ces forcenés, qui ont poussé une minorité factieuse dans les barricades de juin, ils avaient passé toute leur vie à réclamer le suffrage universel, à demander le respect des majorités, — à l'appeler pierre de touche du droit, — dernière loi des nations libres !...

Le triomphe d'une minorité factieuse contre la majorité conservatrice et religieuse serait le triomphe de l'anarchie, — de l'anarchie qui nous donnerait des fers.

M. P.-J. Proudhon ayant publié une violente polémique contre les utopies de M. Louis Blanc, et l'ayant appelé *controversiste* et *insulteur*, celui-ci répondit par d'autres grossièretés; il déclara que M. P.-J. Proudhon n'était qu'un *insolent*, et il le renvoya « *à l'antichambre, son théâtre naturel* », ce qui n'est pas mal aristocratique pour un républicain partisan de l'égalité absolue. Il est vrai qu'il est plus facile à M. Louis Blanc de répondre par des injures à M. P.-J. Proudhon, lui reprochant d'être un crâne vide, « *de n'avoir rien dans sa panetière* », que de répondre par des preuves de bon sens et des études sérieuses.

M. Louis Blanc affirme que la société déprave l'homme.

C'est nier le dogme chrétien du péché originel et le remplacer par une injure à l'humanité.

Non! le mal n'est pas dans la société, il est dans l'homme. Chacun de nous le porte avec soi. Celui qui répudie la doctrine de la chute et condamne la tradition du Christianisme éteint en lui le sentiment moral, justifie toutes les passions; il proclame la jouissance sainte.

C'est quelque chose d'inouï que l'impudence de ces gens-là, qui se proclament les plus vertueux et les plus savants de leur époque, tandis qu'ils en sont les plus vicieux et les plus ignorants.

Il a fallu que nous fussions descendus bien bas pour qu'un homme comme M. Louis Blanc pût être écouté et arrivât au pouvoir. Quelle honte pour la France! Ah! comme ce petit misérable a déshonoré la patrie! quelle humiliation! comme il a déshonoré les noms de Dieu, de fraternité, de dévouement, ces noms sacrés que sa bouche profane à toute heure!

Ce professeur de barricades n'attaque pas la société de front, mais de biais. — Il ne produit pas le communisme en plein soleil. Il s'efforce d'en dissimuler la laideur sous le masque de la passion de l'humanité. Nul plus que lui ne cherche à se faire passer pour un réformateur pacifique, pour un navigateur prudent, éloigné des rivages maudits du communisme.

Il est, au contraire, le plus actif propagateur de la doctrine communiste; c'est en vain qu'il enveloppe sa pensée dernière sous l'emphase d'un langage préten-

tieux. Il ne pourra surprendre la bonne foi de personne. D'ailleurs, avec quelle admiration n'a-t-il pas salué le martyre de l'exécrable Babeuf?... Comme lui, il invective la *bourgeoisie*; comme lui, il s'élève, avec une passion sauvage et brutale, contre la propriété; comme lui, il admire le dogme de l'égalité absolue; comme lui encore, il déclame violemment contre la société et rejette sur elle tous les maux qui assiégent l'humanité.

Eh bien! non! le mal n'est pas dans la société : le mal, c'est le péché, et le péché est dans l'homme. De là ses crimes et ses vices. Certes, il est des misères hideuses, et les chrétiens doivent s'appliquer à les soulager. Mais souvent la misère est le fruit du péché, le fruit amer de l'inconduite, de la débauche, de la paresse; souvent elle est le résultat de l'abus que nous faisons de notre liberté. La fraternité, prêchée par l'Évangile, n'est pas souvent dans le cœur de l'homme, pas plus dans le cœur du pauvre que dans celui du riche. « Fraternité! s'écrie M. Proudhon, frères tant qu'il vous plaira, *pourvu que je sois le grand frère et vous le petit*, pourvu que la société, notre mère commune, honore ma primogéniture et mes services en doublant ma portion! »

Voilà l'homme.

Voilà le raisonnement secret que fait l'égoïsme de l'homme. Plus un homme a été pauvre, et plus il se montre dur quand il est devenu riche. Plus un homme est dans une position basse, et plus il abuse grossière-

ment de l'occasion qui lui est offerte de faire acte de puissance. La vanité est au fond de notre nature.

L'homme veut dominer et n'aime pas à obéir.

L'homme ne sort pas parfait et bon des mains du Créateur : il en sort avec la liberté de faire le bien et le mal, et sa vie est une tentation de toute heure. La vertu consiste à surmonter la tentation, à triompher du péché, à jeter le mal sous ses pieds. Le chrétien accompli, c'est l'homme fort qui n'est jamais vaincu par le destin; l'homme que rien ne décourage dans la voie du Seigneur, ni la misère, ni la calomnie; qui regarde ses défaites comme des triomphes, et qui contemple avec une égale indifférence ce que l'on est convenu d'appeler malheur et bonheur.

Il est donc absurde de rejeter la responsabilité du mal et de la douleur sur la société : la source en est dans l'homme.

Il y a dans la critique, méchamment exagérée, sans doute, de M. Louis Blanc, certaines vérités douloureuses que notre impartialité nous oblige à reconnaître. Ce n'est que trop vrai : il est des misères affreuses dans la vie, des misères atroces, imméritées. Mais osez-vous bien prétendre guérir ces misères, dont à plaisir vous exagérez l'horreur, avec votre socialisme? — Il n'y a que la religion, il n'y a que le Catholicisme, qui puisse porter remède à ces immenses douleurs, car lui seul est le droit, la vérité, la justice; — lui seul est l'amour!

M. Louis Blanc propose, en attendant que la communauté radicale et absolue puisse être appliquée, en attendant que nous soyons, *par nos vertus*, dignes de ce *bienfait*, en attendant que nous ayons *mérité* le communisme, il propose des moyens transitoires. Ce sont :

La création d'*ateliers nationaux*. L'Etat fournirait gratuitement aux ouvriers de ces ateliers des capitaux et des instruments de travail.

Les salaires seraient égaux ; les paresseux et les maladroits seraient rétribués à l'égal des travailleurs laborieux et habiles. — Il n'y aurait aucune sécurité, aucune protection spéciale accordée à la bonne volonté et au talent.

Puis il préconise la vie en commun, et jusqu'*aux plaisirs* en commun.

Or, savez-vous ce que c'est que *les plaisirs en commun ?*

Un monsieur Mallarmet, disciple de M. Louis Blanc, nous l'apprend. C'est tout simplement *la communauté des femmes et des enfants* !

Ainsi, les communistes égalitaires, les communistes humanitaires de l'école de M. Louis Blanc, espèrent établir la communauté radicale de logement, de gamelle, de femmes et d'enfants ; c'est pousser loin la logique. Un disciple de M. Proudhon, auquel M. Mallarmet a bien voulu confier la chose, pour son édification particulière, s'est montré lui-même scandalisé d'une pareille doctrine. Au reste, il ne s'est décidé à faire cette révé-

lation qu'après avoir vu son chef, M. Proudhon, son divin maître, attaqué par les délégués du Luxembourg, disciples de M. Louis Blanc. Ils avaient accusé *l'homme de l'anarchie* de vouloir se faire *chef de brigands*, de vouloir se mettre à la tête de la populace des bagnes, ces *pauvres victimes* qu'une société inconséquente et marâtre a repoussées de son sein, après les avoir *contraintes* d'être criminelles. Ils dénoncent M. Proudhon comme voulant faire servir d'instruments à son audacieuse ambition ces *malheureux irrités des avantages sociaux arbitrairement dévolus à l'oisiveté privilégiée.*

Et aux partisans de M. Louis Blanc, qui prétendent que M. P.-J. Proudhon ne demande *l'anarchie*, la suppression des lois, l'ouverture des prisons et des bagnes, que « *pour pêcher en eau trouble* » dans l'océan propriétaire, les partisans de M. P.-J. Proudhon répondent que M. Louis Blanc et ses amis aspirent à la communauté des femmes et des enfants.

Ces mutuelles accusations sont fort édifiantes. Le peuple est averti, et il saura se tenir en garde et contre l'anarchie de M. Proudhon et contre la promiscuité des sexes de M. Louis Blanc!

Avec le système de M. Louis Blanc, les ateliers nationaux font concurrence à l'industrie privée, et forment entre eux, par l'association, une vaste communauté.

Eh bien! c'est une mesure impraticable et inique; c'est établir, en faveur de quelques ouvriers, un privi-

lége monstrueux, privilége qui profiterait surtout aux moins habiles et aux moins laborieux.

La terre, également devenue propriété nationale, appartiendrait à la communauté et serait exploitée par « *les frères associés* ».

M. Louis Blanc dit qu'il n'est pas communiste. Mais la propriété confisquée par l'Etat, l'égalité des salaires, la vie en commun, n'est-ce pas là le communisme le plus radical? En voulant mettre la fortune publique entre les mains de l'Etat, les socialistes veulent la mettre dans leurs poches.

L'Etat, c'est eux.

« Ces hypocrites commencent par prêcher le com-
« munisme, dit M. Proudhon, puis ils confisquent la
« communauté au profit de leur ventre. »

C'est vrai. Ils veulent jouir, et rien de plus. Telle est leur moralité; elle est à la hauteur de leur savoir.

Ainsi fait M. Louis Blanc. Il flétrit l'activité humaine; il supprime la liberté; il nous jette sous l'oppression de l'Etat, qu'il veut faire distributeur du capital et du crédit.

L'organisation du travail, *le droit au travail*, sont les plus grands obstacles que le progrès vrai puisse rencontrer. Ce serait le despotisme le plus monstrueux.

Jamais l'homme ne se contentera d'un salaire fixe; il a en lui le sentiment de l'indépendance, il a en lui une ambition légitime dont ne tiennent aucun compte ceux qui travaillent à la dissolution de la société par l'organi-

sation du travail. Chacun veut être récompensé en raison de son travail, en raison de sa capacité; personne ne voudra être forcé de travailler pour son voisin. Le dévouement de l'homme a des bornes; il faut prêcher la fraternité; mais, du moment où l'on prétend l'imposer, ce n'est plus qu'une odieuse oppression, contre laquelle se révoltent énergiquement le sens commun et la conscience humaine.

L'homme ne travaille qu'en vue du bénéfice, du bien-être; il a le droit d'espérer de faire fortune. Il ne souffrira pas que vous borniez d'avance sa destinée.

L'organisation du travail tue l'émulation; elle nous courbe tous sous le hideux niveau. Comme toutes les choses humaines, la concurrence a ses excès; mais le principe est bon, il enfante les plus grandes choses.

La haine de M. Louis Blanc à ce sujet a été l'objet des attaques les plus sensées de la part de tous les publicistes de bonne foi, et il n'est pas jusqu'à M. P.-J. Proudhon qui ne se soit emporté contre ce système rempli d'ignorance, d'illogisme, tout empoisonné du venin de la jalousie et de la haine.

— « M. Louis Blanc, dit M. Proudhon, raisonne de la logique et de l'économie politique comme un aveugle des couleurs. Par le mélange perpétuel qu'il fait dans son livre des principes les plus contraires, l'autorité et le droit, la propriété et le communisme, l'aristocratie et l'égalité, le travail et le capital; la récompense et le dévouement, la liberté et la dictature, le libre examen

et la foi religieuse, M. Louis Blanc est un véritable hermaphrodite, un publiciste au double sexe.

« Son système se résume en trois points :

« 1° Créer au pouvoir une grande force d'initiative, c'est-à-dire, en langage français, rendre l'arbitraire tout puissant pour réaliser une utopie ;

« 2° Créer et commanditer aux frais de l'Etat des ateliers publics ;

« 3° Eteindre l'industrie privée par la concurrence de l'industrie nationale. Et c'est tout. »

C'est tout, en effet ; ou plutôt c'est trop.

C'est la tyrannie de l'Etat, c'est la ruine et l'anéantissement de l'industrie.

C'est comprimer les tendances les plus légitimes de l'homme, c'est décréter la spoliation, c'est exproprier ceux qui possèdent au profit de quelques amateurs de démagogie.

M. Louis Blanc est le plus forcené propagateur du *droit au travail*, que M. P.-J. Proudhon a traité ainsi :

« Je soutiens que la garantie du salaire est impossible sans la connaissance exacte de sa valeur, et que cette valeur ne peut être découverte que par la concurrence, nullement par des institutions communistes ou par un décret du peuple, car il y quelque chose de plus puissant ici que la volonté du législateur et des citoyens : c'est l'impossibilité pour l'homme de remplir son devoir dès qu'il se trouve déchargé de toute responsabilité envers lui. Or, la responsabilité envers soi, en matière de

travail, implique nécessairement vis-à-vis des autres concurrence. Ordonnez qu'à partir du 1er janvier 1857 le travail et le salaire seront garantis à tout le monde : aussitôt un immense relâche va succéder à la tension ardente de l'industrie ; la valeur réelle tombera rapidement au-dessous de la valeur nominale ; la monnaie métallique, malgré son effigie et son timbre, éprouvera le sort des assignats ; le commerçant demandera plus pour livrer moins ; et nous nous retrouverons un cercle plus bas dans l'enfer de misère dont la concurrence n'est encore que le troisième tour. »

Pour accorder le *droit au travail*, il faudrait que l'Etat fût riche, puissant et indépendant en dehors des individus. Or, c'est précisément le contraire qui arrive. L'Etat n'est rien par lui-même, par lui-même il n'a rien ; toute sa force, il la puise dans les citoyens ; il leur demande le crédit, il ne peut leur en donner.

Le monopole du crédit entre les mains de l'Etat, ce serait la dissolution de toute société, la mort de l'industrie et du commerce, de l'agriculture ; ce serait ruiner tout le monde, et, par conséquent, n'enrichir personne. Il y a plus, l'application de ce système est impossible. Aucune puissance ne pourrait organiser une société sur ces bases, quand bien même il n'y aurait pas d'oppositions.

Et Dieu sait s'il y en aurait !

L'égalité des salaires a soulevé les protestations de la plus grande partie de la classe ouvrière. Les paysans

surtout ont le bon sens qui les porte à repousser les socialistes. L'instinct de la conservation combat chez eux les effets de la propagande démagogique.

« Je ne veux pas nourrir tes enfants, répondait hier un jardinier auquel un FRÈRE ET AMI prêchait l'égalité des salaires ; — je ne veux pas nourrrir tes enfants, je veux travailler pour nourrir les miens. Va à tous les diables !... »

Le travailleur honnête et sensé dit :

« Je ne voterai pas pour ceux qui veulent que mon travail nourrisse les paresseux. Je ne veux pas être forcé de travailler pour mes trente-six millions de *frères !* »

Le droit au travail est une prétention insensée, une pression barbare que les socialistes prétendent imposer à la société.

Certes, au premier abord, rien ne paraît plus juste que de donner du travail à l'ouvrier honnête, à l'homme laborieux et de bonne volonté qui en demande pour ne pas mourir de faim. Mais à cela il faut répondre que la société ne doit pas reconnaître un droit au nom duquel on viendrait tous les jours lui imposer à coups de fusil des conditions qu'elle ne pourrait pas remplir. Ce droit serait une arme dangereuse dans la main des factions. La société ne peut pas reconnaître comme un droit l'obligation pour elle de fournir du travail à qui en manque, ou de faire aux ouvriers sans ouvrage des rentes à rien faire. Ce qu'on veut, c'est, sous prétexte d'humanité, désarmer la loi, déchaîner la guerre civile. La

Charité, si dédaignée par les socialistes, est là pour venir au secours de ceux qui souffrent; et puis, quand l'ordre règne dans un pays, quand on n'y fait pas de barricades, quand il y a de la sécurité, de la confiance, du crédit, du luxe, il y a du travail pour les hommes de bonne volonté. Le luxe du riche déborde sur le pauvre. Non, la charité n'humilie pas le chrétien; l'aumône n'est point vile, car celui qui la fait prête à Dieu, et il peut la recevoir demain à son tour. Reconnaissez le droit au travail, ce ne seront pas les bons sujets, les ouvriers honnêtes et laborieux, qui viendront, le fusil à la main, vons demander l'exercice de ce droit impossible, — ce seront les bandits, les paresseux, les filous, les ivrognes.

Quand l'État est calme, la consommation est excessive, la production est grande; quand il y a crainte, la consommation s'éteint et la production se ralentit.

La société a pour mission de protéger le citoyen dans l'emploi qu'il a su trouver de ses capacités, de son intelligence, de ses bras; mais ce n'est pas à elle à lui en chercher un; — et, le voulût-elle, elle ne le pourrait pas, — qu'on le sache bien.

Multiplions la consommation, mais n'exagérons pas la production, car c'est là ce qui engendre les chômages. — Pour qui l'Etat produirait-il, s'il n'y a pas de consommation?

Avec ses conséquences absolues, le droit au travail, c'est donc la ruine de l'État, et, partant, la ruine de

l'ouvrier. L'État, faisant concurrence à l'industrie particulière, l'anéantirait et s'anéantirait lui-même.

Cette obligation absolue qu'on veut imposer à l'Etat est une chimère. L'Etat ne peut pas plus donner du travail à un ouvrier des manufactures qu'à un médecin, à un avoué, à un homme de lettres, à un artiste. Que si vous objectez que l'Etat ne doit du travail qu'à certains ouvriers, je vous répondrai que vous créez une aristocratie, un monopole, un privilége, et que, au nom de votre égalité, je veux, moi publiciste, que la société me donne du travail comme à mon voisin le quincaillier, le boucher, le boulanger, le bottier, le tailleur. Avocat, je vous demande impérieusement des causes; médecin, des malades; artiste, des commandes et des leçons : nous vous ferons, de force, au nom du droit au travail, des ouvrages, des tableaux et jusqu'à des saignées; — nous plaiderons des procès qui n'existent pas! Et si vous ne pouvez pas nous donner du travail, alors nous voulons de l'argent; il nous faut, à nous aussi, du travail ou du pain, — ou la mort, — ajouteront les socialistes.

Voilà la conséquence du principe!

Vous ne pouvez pas, vous le voyez bien, forcer l'Etat à donner du travail à tout le monde; vous ne pouvez raisonnablement, comme le Catholicisme, qu'engager l'Etat à venir au secours des ouvriers honnêtes sans travail, et que prêcher la bienveillance, la fraternité, à ceux qui peuvent aider leurs semblables.

Et encore l'Etat, comme le particulier, a-t-il le droit

de soulager le malheur honnête à l'exclusion de l'infortune factieuse, la misère touchante à l'exclusion de la misère vile, la souffrance vraie à l'exclusion de la souffrance supposée.

Que l'Etat soit prévoyant, qu'il cherche tous les moyens de rendre heureux les ouvriers, de faire cesser les chômages; qu'il garde pour ces temps d'arrêt dans l'activité industrielle privée les travaux qu'il a à faire exécuter; que nos lois et bien plutôt nos mœurs soient inspirées par l'âme de l'Evangile: oh! cela est juste, cela est bien, et pas un chrétien qui n'applaudira dans son cœur; — que le particulier sache noblement tendre à son semblable une main dignement acceptée, — rien de mieux: c'est le but de tous les efforts des hommes religieux; — mais le droit au travail, jamais!

L'*association*, — cette autre utopie socialiste, — n'est pas d'une application plus facile que le droit au travail. Avec toute la bonne volonté du monde, l'Etat ne peut fournir des capitaux à certains ouvriers pour s'enrichir: car, outre que ce serait créer en faveur de ces ouvriers un véritable privilége, l'Etat n'a pas les moyens de se faire le banquier des pauvres.

L'association commanditée par l'État, ce serait l'anarchie introduite dans l'industrie, par la suppression de la concurrence, qui est un principe d'émulation, dont on tait à dessein les avantages et dont on exagère les inconvénients; ce serait créer un monopole injuste au profit de quelques-uns.

L'association, — les socialistes sont contraits de le reconnaître eux-mêmes, — ne peut convenir qu'à une minorité de travailleurs. Elle n'est applicable qu'à quelques ouvriers agglomérés sur certains points du territoire. Elle n'a été imaginée par les chefs de quelques bandes que dans l'intérêt exclusif de ces bandes. Vous pourriez associer quelques milliers d'ouvriers dans les grands centres manufacturiers, mais il vous est défendu d'associer les travailleurs des campagnes, bien plus nombreux, bien plus malheureux, et au moins tout aussi intéressants que les ouvriers des villes.

L'État ne peut être la *vache à lait* de tout le monde, — comme on dit vulgairement. L'État n'a pas des milliards à sa disposition pour fournir des capitaux à tous les citoyens auxquels il plairait de s'associer.

L'association est la machine de guerre du parti de l'anarchie. Ce serait un système ruineux pour l'État et pour l'industrie, et d'ailleurs inapplicable à la grande masse des travailleurs; sans compter que jamais l'homme actif et habile ne consentira à s'associer avec le paresseux et le maladroit.

C'est mentir au peuple, c'est lui mentir effrontément et sciemment, que de venir lui dire que l'association est un souverain remède à ses maux. L'association ne profiterait qu'à quelques meneurs avides qui exploitent bien autrement les ouvriers que tous ces patrons tant décriés, et sur lesquels, quoi qu'on puisse écrire, pèse toute la responsabilité.

L'association, ce serait le règne violent, le despotisme haineux de quelques ouvriers sur le capital, puisqu'il est reconnu, encore une fois, que l'association ne peut s'appliquer qu'à une poignée d'hommes qui travaillent dans des ateliers communs, et nullement à ceux qui ont des professions dans lesquelles la force individuelle est suffisante, non plus qu'aux millions de citoyens qui travaillent dans les campagnes.

Ensuite, l'État n'a pas le droit de prendre l'argent des contribuables pour entretenir des ateliers d'associés, pour se livrer à des tentatives imprudentes et hasardeuses au profit d'une très petite partie des travailleurs. Il n'a pas le droit de favoriser ainsi quelques citoyens sous prétexte qu'ils sont plus mutins. Et s'il ne prend pas l'argent chez les contribuables, où en trouvera-t-il? Ce ne sera assurément pas dans la poche des particuliers, à moins qu'il ne le leur prenne de force : car personne ne voudrait encourager de semblables entreprises, qui ne seraient qu'une injustice pour la masse et une prime d'encouragement donnée à la violence et à la paresse.

De quelque côté donc qu'on examine la question, on n'y voit qu'anarchie, — ce monstre hideux qui proscrit l'ordre, la sagesse, la sécurité, la justice.

L'anarchie dans l'industrie, c'est-à-dire l'association, ce serait la misère générale. Nous aurions bien véritablement alors l'égalité absolue, la cruelle et barbare égalité de la faim, du mal, du désespoir.

L'association dans une manufacture ne tarderait pas à être suivie de l'interruption des travaux : car, chacun étant l'égal de son compagnon, voudrait commander, personne ne voudrait obéir. L'empire, — car en tout il faut une direction, — ne serait pas au plus capable, au plus habile, mais au plus audacieux. On ne voterait pas pour le plus honnête, ni pour le plus instruit, mais bien pour le plus intrigant. Et quand bien même on élirait le plus capable, dans quelle considération pourrait se maintenir un pareil chef?...

La dignité du pouvoir est la première loi des sociétés régulières. Les ennemis du repos public ont assez attaqué le principe du pouvoir pour que nous le regardions comme le premier soutien de l'ordre général, le soutien le plus ferme de notre pauvre société.

C'est là le dernier espoir des gens de bien.

Dans une société de *frères et amis* associés, le chef actif qui exigerait un travail assidu ne tarderait à être chassé par les paresseux ; et l'on verrait bientôt, là comme dans la société, se former deux camps : — celui des ouvriers modérés, laborieux, raisonnables, — et celui des hommes violents, paresseux, méchants.

C'est la guerre. — En politique, comme en industrie, besoin est d'une autorité forte, toute-puissante et respectée, et c'est pour avoir méconnu l'autorité en France que nous sommes réduits à ce piteux état d'avilissement, d'anarchie, de misère, dans lequel nous ont plongés les adversaires systématiques de toute autorité.

Il y a plus, des ouvriers associés, si vertueux, si disposés à bien faire que vous les supposiez, n'auraient, n'en doutez pas, ni l'expérience, ni la possibilité, ni la capacité de se conduire, et ils ne tarderaient pas à échouer là où souvent succombe elle-même l'unité de volonté jointe à la science le plus incontestable et à la connaissance pratique des affaires.

Pour obvier à la paresse des « *frères associés* », M. Louis Blanc a inventé un moyen qu'il trouve d'une infaillibilité fort ingénieuse, et qui nous paraît à nous d'une naïveté délirante.

Dans chaque atelier commun s'élèverait un poteau sur lequel on lirait ces mots :

Le paresseux est un voleur.

M. Louis Blanc trouve cela d'un beau idéal suprême; il le répète à satiété.

« Singulière inconséquence, fait remarquer M. Sudre, que celle qui prend pour mobile et pour sauvegarde de la communauté le sentiment naturel de répulsion qu'inspire la violation de la propriété! »

Ainsi procèdent les socialistes, par l'extravagance et l'absurdité.

Ils se sont fort apitoyés sur le sort des prolétaires qui ne peuvent pas sortir de l'état de dépendance du capital, qui ne peuvent, sauf quelques exceptions, devenir maîtres à leur tour. Et, tout en déclamant de la sorte, ils ont, par l'abolition du *marchandage*, empêché les prolétaires

intelligents, économes et habiles, de participer aux bénéfices de capital.

Le travail à la tâche était le seul moyen qu'eût l'ouvrier, n'ayant que ses bras et sa bonne volonté, de participer aux bénéfices de son patron, et de devenir, avec le temps, — qui nous élève en nous usant, — patron à son tour.

Payer l'ouvrier très habile à la journée sur le même pied que l'ouvrier inhabile, c'était assurément une injustice. Rien de plus impie, rien de moins encourageant, en effet, que de salarier le premier sur le même pied que le second.

En effet, la rémunération doit être en raison de la tâche accomplie. Mais ce système déplaisait aux malhabiles et aux paresseux, il excitait leur jalousie; les socialistes, leurs amis, n'ont pas manqué d'abolir ce genre de rétribution. Qu'arrive-t-il? C'est qu'il n'y a plus ni émulation, ni encouragement, ni possibilité, pour celui qui préfère travailler plutôt que d'aller au club ou au cabaret, de s'acquérir un petit capital qui lui permette de s'établir à son tour. C'est réduire le savant à l'état dégradant de celui dont la crasse ignorance demande l'égalité des salaires; c'est attacher fatalement l'intelligence à la médiocrité, la force à la faiblesse, l'honnêteté au vice; c'est porter atteinte à la liberté individuelle; c'est en même temps et surtout nuire le plus fâcheusement au travail, — car le travail périt, se dégrade, se ralentit, là où il n'est pas encouragé; — c'est parquer à jamais dans

les abîmes du prolétariat et de la pauvreté de jeunes hommes en tous points dignes d'en sortir.

L'ouvrier intelligent qui entrait dans la carrière trouvait dans le marchandage une protection pour ses travaux, un conseil, un guide; on a appelé cela de l'injure pompeuse d'*exploitation de l'homme par l'homme.*

On lui a préféré l'égalité des salaires, — bonne chose pour les ignorants et les oisifs, — mauvaise pour ceux qui aiment le travail et la liberté.

C'est ainsi que les socialistes, ces prétendus philanthropes, ont parqué le travailleur intéressant, celui qui méritait d'être encouragé, dans une impasse sans issue, — dans un labyrinthe de douleurs sans espoir, de fatigues sans fin, de labeurs ingrats sans compensation ni conditions équitables.

Le marchandage, comme toute chose humaine, avait ses abus; — mais, en somme, il avait des avantages incontestables : il ouvrait les portes d'un avenir heureux et béni à l'ouvrier.

Les socialistes sont, n'est-ce pas? d'une déraison qui n'a d'égale que leur vanité....

Le marchandage était une main fraternelle tendue à l'ouvrier capable; ils l'ont aboli, et pour qui?

Dans l'intérêt de leurs amis, de leurs soldats, enfants des barricades, — dans l'intérêt des ouvriers trop incapables pour qu'on pût leur confier des travaux à la tâche.

Quand on aime le peuple, on l'élève, on ne l'abaisse



pas ; on ne sacrifie pas le bon au mauvais ; on n'encourage pas la canaille au profit du vrai peuple, — du citoyen actif, intelligent, calme, laborieux.

Ils ont proclamé le travail saint et respectable, et ils l'arrêtent dans ses manifestations les plus vigoureuses ! Ils ont proclamé le prolétaire digne de l'affranchissement, et, quand il va prendre son vol vers les régions du bien-être, ils lui coupent les ailes !... Ils ont proclamé la fraternité, et ils découragent ceux qui avaient introduit le principe de la protection dans les fabriques, dans les ateliers, sur les chantiers !

Ce découragement, produit de l'association et de l'égalité des salaires, est, pour les ouvriers qui l'ont ressenti, le meilleur antidote contre les poisons socialistes.

Quand il y a à souffrir de la concurrence, cela ne tombe pas sur l'ouvrier, mais sur le patron, sur le fabricant ; cela est prouvé. Malgré la concurrence ardente, les salaires ne baissent pas et les bras ne restent pas inoccupés. C'est un fait contre lequel personne ne peut s'élever, contre lequel il est défendu aux plus chauds partisans de l'association de s'inscrire en faux. Les bénéfices du fabricant ont été moindres, et l'ouvrier, qui d'un côté n'y a pas perdu comme ouvrier, y a gagné d'un autre comme consommateur. Que le fabricant prospère ou succombe dans la lutte, le consommateur en profite ; dans aucune hypothèse le mal ne pèse sur l'artisan.

Et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les socia-

listes, qui se montrent aujourd'hui partisans forcenés du monopole, demandaient jadis à grands cris la concurrence, au nom de la liberté!

Toutes ces contradictions frappantes et successives sont un enseignement qui, nous l'espérons bien, ne sera pas perdu pour les masses.

Comment de telles doctrines ont-elles pu nous tant agiter, voilà ce qui paraîtra inconcevable aux générations futures.

La concurrence, loin d'être une cause de misère et de ruine pour les ouvriers, est au contraire une source de bien-être pour eux.

Supprimez la concurrence, et vous aurez créé un monopole en faveur des artisans associés au détriment de ceux qui ne le seraient pas. Cette vérité a été démontrée victorieusement par tous les écrivains sérieux qui ont traité ces questions, qui se sont levés pour conjurer les périls de la société, — et les socialistes n'ont rien eu à répondre.

C'est la concurrence qui a enfanté les plus grandes choses dont s'honore l'humanité; c'est elle qui a inspiré le génie de ceux qui ont fait d'utiles, d'impérissables découvertes. Il est des inventions, nous le reconnaissons, qui ont froissé certaines positions, déplacé certains intérêts; mais, à côté de quelques particuliers plus ou moins lésés, pour les populations quels bienfaits! L'intérêt individuel ne doit pas passer avant l'intérêt général.

Il importe de voir au delà.

Le progrès peut broyer quelques fortunes, mais il n'écrasera pas l'humanité ; au contraire, il l'élève dans le bien-être, il la grandit dans la prospérité.

La concurrence est le stimulant qui produit le mieux chaque jour. Voulez-vous l'arrêter dans sa marche, vous arrêtez en même temps la civilisation. Quoi ! je suis plus habile que mon voisin dans la même industrie, mon travail est meilleur, et vous ne voulez pas que je gagne plus que lui ! Vous viendrez m'ordonner de m'arrêter, de ne pas aller aussi vite et aussi bien, de ne pas lui faire une *concurrence homicide !* Mais cela est souverainement inique. Pour vous plaire, nous resterons tous dans la médiocrité la plus désolante, la plus honteuse. Vraiment, vous êtes aussi ridicules que vous êtes barbares ! Vous parlez toujours de liberté, et le premier usage que vous faites de la vôtre, c'est de confisquer la mienne, sous prétexte que je fais concurrence à mes semblables et que la concurrence est une chose abominable ! Vous contenez mon activité et mon génie dans les étroites limites de votre paresse et de votre médiocrité ! Vous posez d'arbitraires limites à mon intelligence et à mon habileté. Sous prétexte que nous sommes tous égaux, radicalement égaux, vous nous contraignez à travailler tous également.

Malheureux insensés ! en vous attaquant à la concurrence, vous attaquez l'émulation, — puissant levier avec lequel on soulève le monde. Vous nous réduisez à l'im-

bécillité, au crétinisme, — et au bout, toujours, toujours à la misère, à cette misère que vous dites vouloir détruire, et dont vous augmentez l'horreur.

C'est cette concurrence que vous flétrissez si injurieusement qui fait que les objets de première nécessité et les vêtements du peuple sont à bon marché.

En tout, la concurrence est un bienfait; en tout, c'est un principe fécond.

Ce que vous rendez au peuple comme producteur, vous le lui reprenez, et bien au delà, comme consommateur.

La concurrence a lancé l'activité humaine dans la carrière infinie du progrès. Vous vous proclamez hommes de progrès, et vous voulez tuer la concurrence qui l'enfante!

« Si le principe de la concurrence, a dit M. Thiers, dans son livre *De la Propriété*; — si le principe de la concurrence a été cause que chacun, animé du désir de mieux faire que son rival, a travaillé à tout améliorer, le peuple n'y a-t-il pas gagné d'avoir du grain, des vêtements, du logement, de toutes choses enfin, en meilleure qualité et en plus grande abondance? On se récrie contre les disciples de Malthus qui arrêtent l'homme prêt à se rapprocher de sa femme, en lui disant : Prenez garde, il y aurait un être de plus à nourrir sur la terre!... On se récrie contre ces philosophes de l'abstention, on les appelle barbares, on les dénonce au peuple, *et on a raison*. Arrêter la fécondité du genre humain est

un crime contre la nature. Oui, mais n'y a-t-il pas d'autres disciples de Malthus plus condamnables encore, et ne seraient-ce pas ceux qui arrêteraient l'homme passionné pour le travail, et occupé à nourrir, à vêtir, à loger l'enfant que Malthus défend de mettre au monde? Celui qui veut ralentir la production, qui ne veut pas qu'on produise de quoi nourrir l'enfant à naître, n'est-il pas seul responsable de la défense de Malthus? Car Malthus aurait levé son interdit s'il avait vu sur la terre de quoi fournir à la subsistance de tous les nouveau-nés? »

A cela qu'ont à répondre MM. Pierre Leroux, Louis Blanc, Proudhon, et *tutti quanti*, qui se sont tant et si justement récriés contre Malthus?

Qu'ont-ils répondu?

Rien.

M. Louis Blanc veut l'abolition de la propriété et de l'hérédité, c'est-à-dire l'abolition de la famille. C'est en vain qu'il vient nous dire qu'il respecte la famille en abolissant l'hérédité de la famille et l'hérédité de la propriété. Si vous tuez l'hérédité dans la propriété, vous tuez la famille à plus forte raison encore quand vous abolissez l'hérédité dans la famille.

Pas de famille possible sans droit de propriété; pas de propriété sans hérédité. Et voyez l'injustice de tous ces rêveurs! voyez comme ils tendent à nous opprimer! Quoi! je n'aurai pas le droit de travailler pour acquérir quelque chose! je n'aurai pas le droit de laisser ce

quelque chose, ma propriété bien légitime, le fruit de mes sueurs, la récompense de mon travail, à mes enfants, à mes amis, à mes frères en Jésus-Christ, à ceuxdont l'infortune a touché mon cœur, à ceux que j'aime, à ceux de qui je tiens le bonheur! Mais vous tuez mon âme, vous tuez mon sentiment, ma charité, mon amour, ma liberté surtout ;—vous m'assassinez ! Mais si je veux me priver toute ma vie, toute ma vie travailler, pour que mon fils, pour que ma femme, ou même le fils de mon voisin, enfin qui j'aime; si je veux, dis-je, me courber toujours sous le labeur le plus rude afin de laisser à ces êtres chers le fruit de mes épargnes, de mes efforts; si je veux cela, ne suis-je pas dans mon droit le plus vrai, le plus légitime, le plus saint? Eh bien ! votre égalité des salaires, votre abolition de l'hérédité et de la propriété, me confisquent ce droit divin, me privent de la liberté de mon âme et étouffent les sentiments les plus délicieux de mon cœur! J'aime mieux mourir, ou plutôt j'aime mieux vous tuer. Car enfin vous êtes mon ennemi ; vous me voulez du mal; en faisant des barricades, en venant m'attaquer, vous m'opprimez; en cherchant à me tuer, vous êtes agresseur; en vous tuant, je me défends.

Ainsi parle le citoyen tranquille, l'honnête homme qui préfère la liberté au communisme, et qui, si sympathique qu'il soit d'ailleurs pour l'humanité, aimera toujours mieux ses enfants que ceux des autres.

Je ne veux pas du salaire de mon voisin, et je ne veux pas lui prendre le sien.

A chacun son droit, à chacun son bien, à chacun le produit de son travail, à chacun sa liberté, à chacun sa famille ; voilà la justice, voilà la vérité, — malheur à qui la conteste !

Les législateurs socialistes outragent donc les lois de la nature, et ils ne manqueraient pas d'être désobéis, malgré leurs odieuses prétentions : car ils contrarient les penchants les plus légitimes de l'homme ; ils le jettent dans un milieu oppressif contraire aux inclinations de son cœur.

Ils arrivent aux conséquences les plus absurdes et les plus monstrueuses ; cela est surabondamment démontré.

Il faut qu'ils n'aient pas la moindre pudeur pour n'être pas confus eux-mêmes de leurs prédications.

Ah ! il est un seul cas dans lequel nous ne sommes pas partisans de l'hérédité, c'est celui qui se présente quand meurt un socialiste. Il serait à souhaiter qu'il ne pût transmettre à son enfant l'esprit du mal qui l'anime !...

Donc, M. Louis Blanc est communiste, et communiste radical, puisqu'il abolit la Propriété et la Famille, puisqu'il établit l'égalité des salaires, puisqu'il oblige les hommes à un faux dévouement, puisqu'il est partisan de la vie en commun.

Il ne peut pas se défendre d'être partisan de la communauté des femmes, car qui veut l'*égalité absolue* veut la communauté des femmes. En effet, au nom de l'éga-

lité absolue un *frère* a le droit de dire à son *frère :* « De quel droit te permets-tu d'exiger fidélité d'une femme ? C'est de l'aristocratie. Si tu es aimé de cette femme, tu cesses d'être mon égal, tu me deviens supérieur en jouissance. Cette femme doit être également à moi comme à toi ! »

Que cet affreux raisonnement soit logique, cela est bien certain.

Quand donc M. Louis Blanc proclame la famille immortelle et sainte comme Dieu même, et qu'en même temps il flétrit l'hérédité dans la famille et dans la propriété, et demande l'égalité absolue, l'atroce égalité du sanglant niveau, il veut nous donner le change, voilà tout.

Au reste, dans ses élucubrations historiques, ne s'est-il pas déclaré partisan fanatique de tous les communistes des temps passés ? Quels éloges n'a-t-il pas pour tous ceux qui, sous une forme ou sous une autre, par la plume, par la parole ou par les armes, ont attaqué la société avec ses vieilles et saintes bases : la Propriété, la Famille, la Religion ? Il salue, comme la représentation de la tradition véritable de l'humanité et du progrès, tous ceux qui ont déclaré la guerre à la civilisation.

Ses modèles, il les cherche dans ces hommes de sang qui ont inauguré chez nous pour un moment le règne de la guillotine ! Ses grands maîtres, ce sont les *héros* de la Terreur ! C'est à ces *généreux bourreaux* et à ceux qui espèrent faire revivre leurs crimes qu'il promet l'empire de l'avenir !

Ces infamies sont débitées avec l'imperturbable audace que le crime puise dans son propre égoïsme. Ce sang-froid est horrible ; il épouvante, il glace le cœur ; il a une odeur infecte, il exhale la dénonciation, le tribunal révolutionnaire. La terrible silhouette de l'échafaud se dessine sur toutes ces pages. Il le dit : — Les socialites n'ont plus *rien de commun* avec ceux qui ne pensent pas comme eux ! La mort seule peut terminer le différend.

Avant lui, nous l'avons vu, Mably et Morelly avaient prêché ces doctrines, et Gracchus Babeuf, après eux, tenta de les mettre à exécution par la force.

Lui aussi avait ramassé quelques meurtriers et les avait excités au carnage. Lui aussi avait appelé la destruction et la mort, et le pillage et l'incendie, à l'aide de ses utopies ; lui aussi s'était écrié avec une sombre énergie :

« Les opposants à l'égalité absolue seront vaincus par la force ; — les opposants à la communauté seront *exterminés !* »

Seulement Babeuf a été défait sans que la guerre civile ait ensanglanté la patrie ; — tandis que, pour que M. Louis Blanc pût prendre honteusement la fuite, il a fallu que les citoyens s'égorgeassent les uns les autres ; — lutte atroce, dans laquelle rien ne fut épargné, pas même le saint prélat qui s'était dévoué pour porter des paroles de paix aux factieux.

Il est tombé frappé par une balle impie ; il est tombé sous le plomb obscur d'un forcené..... Mais il n'a pas

emporté dans la tombe le secret de son martyre ; l'heure de la justice sonnera bientôt ; — un jour, ses meurtriers seront connus . . . .
. . . .

J'en ai fini avec M. Louis Blanc et avec son communisme hypocrite.

Que l'ombre des victimes de nos guerres *sociales* soit légère à sa conscience !....

Il a vécu. C'est en vain qu'il agite le drapeau rouge dans l'exil, — au sein de la monarchie à laquelle il est allé demander un asile. Les masses laborieuses lui échappent.

Insensiblement les socialistes disparaissent, emportés par le flot de la malédiction publique.

V.

Il est une classe de socialistes qui, comme M. Louis Blanc, n'osant se déclarer ouvertement communistes, c'est-à-dire adversaires absolus de la propriété, espèrent la frapper par l'impôt. — Tous les chemins leur sont bons, pourvu qu'ils arrivent à l'exécrable but.

Ils ont inventé l'*impôt progressif* et l'*impôt somptuaire*.

Voici comment M. Proudhon lui-même, un jour, entre deux crises, dans un moment lucide, a traité l'impôt progressif :

« La conséquence de l'impôt progressif sera que les

grands capitaux seront dépréciés, et la médiocrité mise à l'ordre du jour. Les propriétaires réaliseront à la hâte, parce qu'il vaudra mieux pour eux manger leur propriété que d'en retirer une rente insuffisante. Les capitalistes rappelleront leurs fonds, ou ne les commettront qu'à des taux usuraires; toute grande exploitation sera interdite, toute fortune apparente poursuivie, tout capital dépassant le chiffre du nécessaire proscrit. La richesse refoulée se recueillera en elle-même et ne sortira plus qu'en contrebande; et le travail, *comme un homme attaché à un cadavre, embrassera la misère dans un accouplement sans fin.*

« Après avoir prouvé la contradiction et le mensonge de l'impôt progressif, faut-il que j'en prouve encore l'iniquité ?

« L'impôt progressif arrête la formation des capitaux; de plus il s'oppose à leur circulation... Après avoir froissé tous les intérêts, et jeté la perturbation sur le marché par ses catégories, l'impôt progressif arrête le développement de la richesse, et réduit la valeur vénale au-dessous de la valeur réelle. Il rapetisse, *il pétrifie la société.* Quelle tyrannie! Quelle dérision!

« L'impôt progressif se résout donc, quoi qu'on fasse, en un déni de justice, une défense de produire, une confiscation. *C'est l'arbitraire sans limite et sans frein*, donné au pouvoir sur tout ce qui, par le travail, par l'épargne, par le perfectionnement des moyens, contribue à la richesse publique. »

L'impôt, pour être juste, doit atteindre tous les genres de revenus; le faire peser sur le travail à l'exclusion de la propriété, ou sur la propriété à l'exclusion du travail, serait une iniquité.

L'impôt sert à payer ceux qui ont protégé le travail, l'un par le fer, l'autre par la justice, d'autres enfin en administrant ou en gouvernant le pays.

Chaque citoyen doit donc payer l'impôt en proportion de la protection qu'il reçoit de ceux dont on salarie le travail et le dévouement avec l'argent de l'impôt.

Conséquemment, l'impôt doit être proportionné à ce que chaque citoyen possède et à ce que chaque citoyen gagne.

Il en est ainsi, et c'est justice. Tout ce qui reçoit protection doit payer pour la protection qu'il reçoit. Or, qui est-ce qui est protégé? La propriété, la propriété riche comme la propriété pauvre, et le travail, le travail modeste, comme l'éclatant travail somptueusement rétribué.

L'exemption d'impôt serait donc la plus monstrueuse injustice : tous les citoyens sont, dans la mesure de leur force et du bien qu'ils en reçoivent, tributaires de la société qui garantit leur sécurité.

Faire supporter les impôts par le travail seulement, ou seulement par la propriété, serait nous replonger dans les injustices des vieux âges : car il est des propriétaires plus pauvres que certains travailleurs, et il est des travailleurs plus riches que certains propriétaires. Il y a la propriété indigente et le travail opulent.

L'impôt progressif est une exigence insensée. C'est le pillage universel, l'arbitraire le plus monstrueux; c'est le vol organisé par l'État; cela conduit tout droit à la loi agraire; c'est le partage des fortunes; c'est l'inquisition; c'est l'anéantissement de la liberté; c'est l'organisation du despotisme.

De proportion en proportion, de dépouillement en dépouillement, l'impôt progressif, inspiré par le communisme hypocrite, nous entraînerait vers le communisme radical.

Car il n'est pas de mesure à laquelle les adversaires de la propriété consentent à s'arrêter. Tous les moyens leur sont bons pour la frapper. Quand ils ne peuvent directement l'assassiner, ils l'attaquent traîtreusement dans l'ombre. Ils n'ont aucune pudeur, et l'on aurait tort de compter sur leur modération. Ce sont les honnêtes gens qui sont modérés. Une fois sur le terrain de l'impôt progressif, nous descendrions la pente, bon gré mal gré, jusqu'à l'abolition absolue de la propriété.

Quant à l'*impôt somptuaire* qui frappe le travail de l'ouvrier en frappant le luxe du riche, il est jugé en ces termes par M. Proudhon, dans un de ses rares moments de raison :

« Vous voulez frapper les objets de luxe, vous prenez la civilisation à rebours. Je soutiens, moi, que les objets de luxe doivent être francs. Quels sont, en langage économique, les objets de luxe? Ceux dont la proportion dans la richesse totale est la plus faible; ceux qui vien-

nent les derniers dans la série industrielle, dont la création suppose la préexistence de tous les autres. A ce point de vue, tous les produits du travail humain ont été, et tour à tour ont cessé d'être, des objets de luxe, puisque par le luxe nous n'entendons autre chose qu'un rapport de postériorité, soit chronologique, soit commercial, dans les éléments de la richesse. *Luxe*, en un mot, est *synonyme de progrès*; c'est, à chaque instant de la vie sociale, l'expression du maximum de bien-être réalisé par le travail, et auquel il est du droit, comme de la destinée de tous, de parvenir........

« Mais avez-vous réfléchi que taxer les objets de luxe, c'est interdire les arts de luxe? Savez-vous même si une plus grande cherté des objets de luxe ne serait pas un obstacle au meilleur marché des choses nécessaires, et si, croyant favoriser la classe la plus nombreuse, vous ne rendriez pas pire la condition générale? La belle spéculation, en vérité! On rendra 20 francs au travailleur sur le vin et le sucre, on lui en prendra 40 sur ses plaisirs!.... »

Il est très certain que toucher au luxe, c'est toucher au pain du peuple; c'est toucher à son travail, à sa vie.

Moins il y a de luxe dans un État, plus il y a de misère. Ceci est une vérité élémentaire à laquelle ne peuvent répondre les économistes de la pauvreté, dont le système tend à nous dégrader, à nous réduire à l'état de sauvages, de peaux-rouges, à nous dépouiller, à nous

jeter dans la misère, à nous faire vivre tout nus, malpropres, affamés, dans les ordures.

Tant qu'il n'y aura pas de sécurité pour la propriété, pour la richesse, il n'y en aura pas pour le travail.

L'impôt somptuaire est un principe dissolvant pour une société civilisée; — c'est la mort de l'art, la mort de l'ouvrier.

L'impôt progressif et l'impôt somptuaire sont donc deux genres d'oppression qui, tout en ayant l'air de frapper seulement le riche, frappent en réalité et plus directement, plus douloureusement, le pauvre.

L'impôt proportionnel, c'est la justice pour tous, et il n'exempte que l'indigent, celui qui souffre, dont les douleurs ne peuvent être soulagées que par ceux qui l'aiment, par ceux qui appartiennent au parti de la Religion, de l'ordre et de la modération.

Il faut que le peuple ne l'oublie jamais, ses amis ne sont pas ces infâmes qui lui promettent un bonheur impossible, qui lui désignent les citoyens calmes comme ses ennemis, qui l'excitent aux guerres civiles, qui lui parlent toujours de liberté, de fraternité, de droit, de vertu; ce sont ces conservateurs catholiques qui ne veulent ni anarchie ni despotisme, qui comprennent que la liberté est inséparable de l'ordre; ce sont ces hommes religieux qui ne le flattent pas bassement dans ses vices pour s'élever sur ses épaules, mais qui l'honorent dans ses vertus pour le moraliser et le rendre aussi heureux

que peut être l'homme, — ce malheureux condamné aux épreuves et à la souffrance sur cette terre.

VI

Quoique beaucoup moins dangereux que M. Louis Blanc, parce qu'il est plus franc et avoue audacieusement leur but commun, M. Cabet n'en a pas moins répandu dans les masses les idées les plus fausses et les plus coupables.

M. Cabet le déclare sans déguisement et sans réticence, il est communiste. Cette désastreuse aberration est la sienne. Loin de tenter perfidement, comme M. Louis Blanc, d'en faire mystère, il s'en fait honneur et gloire. Il descend en ligne directe des *héros* de 1793, qui alimentaient l'échafaud, et il l'avoue superbement.

De plus qu'eux, il confesse la conséquence rigoureuse et logique des doctrines ultra-démagogiques. Comme Babeuf, il affirme le but vers lequel les exterminateurs de la Terreur marchaient d'une façon plus vague. Il donne la synthèse de leurs déclamations; il formule pour eux et en leur nom.

Ce qui ne l'empêche pas, pour capter la confiance, de déclarer qu'il est très pacifique, et qu'il ne fait que continuer l'œuvre de N.-S. Jésus-Christ sur la terre.

A l'entendre, le Christ et ses apôtres étaient communistes; les premiers chrétiens et les Pères de l'Église eux-mêmes étaient communistes. Pour lui, le christianisme n'est autre chose que la communauté.

A l'appui de cette énormité, M. Cabet cite certains textes des Saintes Ecritures, qu'il interprète arbitrairement, auxquels il donne un sens *icarien*.

C'est dans un livre intitulé *Voyage en Icarie*, ouvrage qu'il a répandu à profusion parmi les ouvriers, avec l'argent qu'il avait extorqué à cette classe de citoyens, qu'il a nettement posé sa doctrine.

M. Cabet ne se pose pas en inventeur de système, en cela différent des autres publicistes socialistes, qui nous donnent comme venant d'eux toutes les turpitudes ramassées dans les égouts du passé. Il avoue que, déjà républicain à la façon des grands hommes incompris de 1793, il se préoccupait de traduire en faits leurs charmantes doctrines, lorsque le livre de l'*Utopie*, de Thomas Morus, lui tomba dans les mains. Dès lors, sa vocation fut irrévocablement décidée. Il comprit que le problème de l'application du Christianisme et des principes régénérateurs des Jacobins était résolu.

A la lecture de l'*Utopie*, son âme fut touchée comme par l'ange de la révélation; la lumière avait enfin brillé à ses regards, vive, brûlante, lui montrant le chemin de l'avenir, la route du progrès.

Il se recueillit en lui-même, non pas, comme le chrétien, pour sonder l'abîme de sa conscience et converser

avec Dieu, non pour s'armer du courage persévérant de la foi et de la prière, non plus pour s'élever dans les régions infinies de la charité apostolique ; mais pour formuler la doctrine icarienne, la doctrine de la fraternité communautaire.

L'harmonie de cette voie humanitaire, il la trace dans son livre par excellence, dans son voyage vers ce pays de chimères qu'il nomme *Icarie*.

Ce roman ne se distingue de l'*Utopie*, de Thomas Morus, que par une foule de détails oiseux, qui portent surtout sur le boire et le manger ; fidèle en ceci à l'habitude socialiste, qui consiste à se concilier les sympathies des gourmands. En *Icarie*, la félicité matérielle est sans bornes. Les hommes sont égaux en tout ; ils travaillent tous, et le produit est partagé entre tous ; ils vivent dans une communauté de travaux et de biens ; ils ont les mêmes droits, les mêmes devoirs ; leurs charges sont égales, comme égaux leurs bénéfices.

M. Cabet, toutefois, n'admet pas encore la *communauté des femmes*, — ce qui lui a valu les outrages des communistes matérialistes ou humanitaires, qui l'ont traité d'homme timoré, arriéré, peureux.

Comme M. Pierre Leroux, et avant lui Morelly, M. Cabet exige que tout citoyen soit homme public, fonctionnaire, nourri et entretenu par l'Etat. Seulement, comme la loi du *Circulus* est inconnue en Icarie, celui qui refusera de travailler dans l'atelier commun et de

vivre en communauté n'aura plus qu'à se jeter à l'eau ou à se laisser mourir de faim.

A l'exemple de M. Louis Blanc, M. Cabet flétrit le paresseux du nom de *voleur*. C'est la même plaisanterie, reproduite sous une autre forme.

Dans ce tableau de fantaisie que M. Cabet trace d'une société parfaite, les citoyens qui se distinguent de leurs semblables par leur talent, leur activité, leur intelligence, ne sont pas mieux rétribués que les autres. La Providence, c'est-à-dire le hasard, — dans sa pensée c'est tout un, — s'est montrée aveugle et injuste envers ceux qui n'ont pas de génie, et c'est à la société à réparer cette inégalité inique.

La satisfaction que l'homme intelligent et laborieux éprouve d'être utile à ses *frères* est une rémunération plus que suffisante. Car tout le monde s'aime avec fanatisme dans l'Icarie; on s'adore jusqu'à la folie; c'est à qui se ruinera le corps et la santé pour travailler dans l'intérêt commun; on est heureux de n'être que l'égal de son voisin, heureux de travailler pour les autres, trop heureux qu'ils veuillent bien y consentir.

Tous les Icariens ont pour mobile le dévouement, et ce mobile leur suffit. Plus ils sont convaincus qu'ils produisent pour les autres, pour des frères qu'ils ne connaissent même pas, et plus ils se montrent zélés.

Le Christ avait dit :

« Aimez votre prochain comme vous-même. »

Mais bah ! M. Cabet va bien au delà :

« Aimez les inconnus plus que vous-même. »

Ce qui excite l'émulation de l'homme, ce n'est pas de savoir qu'il travaille pour lui et pour ceux qu'il aime, pas du tout : c'est d'être persuadé qu'il travaille pour ceux qu'il ne connaît pas, et qu'il doit aimer d'autant plus.

En Icarie, tout le monde est condamné à travailler autant, en commun, et à des heures convenues. C'est le despotisme dans ce qu'il a de plus odieux, car il est sans espérance. La liberté individuelle n'est rien, rien l'intérêt individuel. On travaille pour les autres, non pour soi : car travailler pour soi, c'est faire preuve d'égoïsme, d'individualisme; on travaille pour les autres, et on y est forcé.

C'est la préconisation du système d'organisation du travail de M. Louis Blanc : ce sont les trop fameux ateliers nationaux.

Au reste, il y a plus d'une analogie entre ces deux publicistes communistes. Ils disent l'un et l'autre qu'ils respectent la Famille, mais au fond il n'en est rien. Ils ne la veulent ni l'un ni l'autre, et, voulussent-ils la conserver, ils ne le pourraient pas : la Famille se trouvant étroitement liée à la Propriété, conserver l'une, c'est conserver l'autre; abolir l'une, c'est frapper l'autre de mort.

Au surplus, aux *communistes matérialistes*, aux *communistes humanitaires*, qui reprochaient vivement au patri-

arche de l'Icarie de faire de lâches concessions aux préjugés d'une société pourrie et d'une civilisation arriérée en conservant la famille et le mariage, M. Cabet répondit que ce n'était pas qu'il regardât ces deux institutions comme très respectables en elles-mêmes, mais qu'il avait cru devoir les conserver, en attendant, pour faire avaler au public la pilule communiste. Il ajouta qu'il avait dû aussi se préoccuper de la police et du bureau des bonnes mœurs; que prêcher publiquement la communauté des femmes était une concession qu'il ne pouvait faire à ses amis, les rigoureux logiciens; qu'il était des ménagements conseillés par la prudence; qu'il était certaines conséquences inflexibles qu'il fallait taire pour réussir à faire accepter les idées de progrès; qu'enfin la susceptibilité du parquet était facile à s'éveiller en semblable matière, et qu'il n'entendait pas s'exposer à de nouvelles persécutions, dût un schisme se former dans la république communiste.

Platon, Campanella et les Anabaptistes, qui avaient proclamé la *femme banale*, n'avaient pas reculé devant ces susceptibilités pudibondes; comme eux, les communistes humanitaires ont passé outre; ils ont flétri M. Cabet avec sa peur de la police et la faiblesse de ses concessions à des préjugés misérables.

Toutefois, si M. Cabet a reculé devant les plus odieuses conséquences de son odieux système, ce n'est pas qu'il ait en lui le respect de la Famille. C'est par prudence, non par vertu. Il tremble, il n'est pas convaincu.

Il ne respecte pas la vérité, il la tolère, en attendant que le moment soit venu qui lui paraisse propice de l'étrangler sans danger. Il ne craint pas Dieu, il redoute les gendarmes.

Pour moi, je me défie volontiers des gens qui craignent plus les gendarmes que la Providence.

« Quoi donc! répond le *père Icar*, comme on l'appelle, — quoi donc! est-ce que la communauté ne pourrait *d'abord* exister *pendant un nombre d'années plus ou moins grand* avec le mariage et la famille, *sauf à les abolir quand on le voudrait* et quand la nécessité s'en ferait impérieusement sentir? Est-ce qu'il n'y a pas déjà assez de difficultés pour faire admettre l'idée de la communauté? Est-ce que ce n'est pas la plus gigantesque des révolutions intellectuelles? Est-ce que l'idée de l'abolition de la famille facilitera l'adoption de la communauté? Est-ce que ce n'est pas au contraire l'idée qui effraye le plus les adversaires de la communauté? Est-ce que ce n'est pas l'idée qui présente le plus *l'apparence* de la débauche et de l'immoralité, et contre laquelle s'élève la respectable et redoutable haine des défenseurs de la pudeur? Est-ce que ce n'est pas l'idée qui a tué les saint-simoniens? »

En attendant donc que l'on ait pu décréter la communauté des femmes et abolir le mariage, sans craindre les *défenseurs de la pudeur*, les gens arriérés, comme nous, chacun en Icarie est obligé de se marier, le célibat est regardé comme un crime.

On est très vertueux en Icarie. Le cœur humain n'a ni tentation, ni faiblesse. Tout le monde est marié, le concubinage et l'adultère sont absolument inconnus. M. Cabet ne dit pas comment il a fait pour dompter le péché.

Il est des communistes qui, pour appliquer leur système, pour mettre à exécution leurs théories, éprouvent le besoin de supprimer les grandes villes. M. Cabet, lui, les supporte, à l'exemple de Thomas Morus, de Morelly et de Campanella, dont il n'est que le plagiaire.

La belle *Icara* est la capitale de la communauté. C'est un Eldorado. Rien n'y manque. C'est magnifique. Nous passons ces détails ridicules et enfantins. Dans la République icarienne, il y a d'autres villes également splendides, où chaque frère associé trouve le confortable, *surtout en fait de nourriture.* Tout y est propre, élégant, commode. Pour varier le paysage, l'imagination aventureuse de l'auteur s'égare également dans les campagnes; les établissements agricoles sont magnifiques; les campagnes regorgent de produits; partout l'abondance, partout la joie, le bien-être. La plus douce fraternité préside aux relations des Icariens entre eux. C'est charmant, délicieux, sur le papier, — car on sait qu'il en a été tout autrement dans l'Amérique du Nord, où M. Cabet a envoyé quelques centaines de dupes qu'il avait dépouillées, conduites par une bande de fripons qu'il avait gagnés.

Dans l'Icarie du livre, l'argent est aboli, comme la propriété, comme la monnaie. Les achats et ventes sont interdits.

C'est l'Etat qui nourrit, loge, habille, engraisse et instruit les citoyens; il se charge de leur donner non-seulement l'utile, mais l'agréable. Il fournit à tout.

Les salaires sont payés en nature et d'une façon égale.

Le commerce est aboli. Les industriels ne sont plus que des fonctionnaires publics.

Pour que le travail soit attrayant et peu fatigant, des mécaniques fort ingénieuses, dont M. Cabet ne nous donne pas la forme et ne nous dit pas le secret, sans doute parce qu'elles n'ont pas encore été inventées, permettent de supprimer les métiers malpropres et insalubres.

M. Cabet expose, lui aussi, sa forme de Constitution démocratique et sociale. — C'est l'*idée démagogique* au pouvoir.

Comme M. Proudhon, il est partisan du despotisme de l'Etat.

« La société concentre, dispose et dirige *tout; il faut qu'elle soumette toutes les volontés et toutes les actions à sa règle, à son ordre et à sa discipline.* »

Tel est le langage du chef des Icariens.

M. Cabet veut une seule Assemblée législative, composée de deux mille membres. Cette Assemblée est divisée en commissions et sous-commissions. Elle renvoie

ses projets de loi à la sanction du peuple, — sans doute pour ne pas le déranger de ses travaux.

Pour animer la physionomie de cette Assemblée, elle est obligée de s'occuper non-seulement de toutes les questions politiques, mais encore de régler les détails de la vie domestique; elle se préoccupe même de la cuisine publique.

Il y a une quinzaine de ministres et un président du conseil; ce pouvoir s'appelle *exécutoire national;* les préfets et les maires prennent le nom d'*exécutoires provinciaux* ou *communaux*.

Aucun de ces fonctionnaires n'est salarié. Ils sont tous pris le plus volontiers parmi les artisans voués aux travaux manuels; le citoyen qui se trouvait être président du conseil lorsque, dans son roman, M. Cabet nous fait pénétrer en Icarie, était maçon. Inutile et basse flatterie!

La liberté de la presse est supprimée en Icarie; il n'y a, pour toute feuille publique, que des journaux officiels, rédigés par des fonctionnaires.

Il n'y a ni juges, ni lois, dans ce pays fantastique, par l'excellente raison qu'il ne peut y avoir ni contestations, ni procès, ni crimes, dans un pays qui a l'ineffable bonheur de vivre sous le régime communiste. Personne ne conspire; personne n'a une opinion politique à soi; personne n'est mécontent; tout le monde est enchanté. C'est inouï, magnifique, surtout incroyable.

Les anges du paradis ne sont pas plus d'accord et plus heureux.

L'intelligence, étant un luxe inutile, n'a pas besoin d'être cultivée ; la littérature libre est abolie ; toutefois, comme M. Cabet permet aux Icariens de savoir lire, il y a des publicistes officiels qui écrivent sur l'ordre et sous la direction du Gouvernement, dans des ateliers communs ; leurs livres, commandés à l'avance, sont encore censurés, une fois écrits, et ne peuvent être imprimés et répandus qu'en vertu d'une loi spéciale.

L'indépendance de l'historien est confisquée à perpétuité. Il n'y a qu'une histoire officielle.

La mémoire des morts est jugée par un tribunal qui les flétrit ou les rend glorieux selon son bon plaisir.

La religion de l'Icarie est la religion de Robespierre.

Il est défendu de croire que la Bible et l'Evangile sont des livres révélés ; défendu de croire que Jésus-Christ est autre chose qu'un homme de fraternité, le *sans-culotte* de la Judée et l'un des philosophes les plus convaincus de la doctrine communiste !

M. Cabet veut bien permettre aux Icariens de croire qu'il y a un Dieu : car il n'a pu, lui, M. Cabet, se persuader encore suffisamment que c'est lui qui a fait le ciel et la terre ; mais on est contraint de croire que les attributs de Dieu nous sont inconnus.

Il faut aussi déclarer qu'on ignore la cause du mal moral et du mal physique ; il est inutile de croire au paradis et souverainement défendu de croire à l'enfer.

Les prêtres du pays sont des philosophes icariens, des professeurs de communisme; ils sont contraints de se marier. Il y a également des prêtresses, pour les femmes, et qui doivent être mariées. Jusqu'à l'âge de seize ans, on ne doit pas parler de religion aux enfants. La loi punit ceux qui leur parlent de Dieu avant cet âge.

On voit que M. Cabet n'a rien inventé; il a ramassé toutes ces ordures dans les égouts démagogiques.

Comment la communauté s'est-elle établie dans le pays que M. Cabet a pris pour théâtre de ses exploits? Vous pensez peut-être que c'est par la prédication pacifique, par la propagande honnête, par la persuasion? Du tout M. Cabet, qui proteste si énergiquement qu'il ne veut pas provoquer en France l'organisation de son système par la force, nous raconte, avec une complaisance remplie d'admiration, qu'en Icarie les choses se sont passées tout autrement.

C'est par la guerre civile que le communisme s'établit là-bas; il sort, débris fumant et ensanglanté, des barricades homicides. Le grand homme qui a l'éternel honneur de l'inaugurer est un charretier, du nom d'Icar, — car à tout instant, M. Cabet reste fidèle à son système de basse adulation envers la classe ouvrière.

C'est donc un charretier, un boueux, qui devient dictateur du pays et qui lui donne son nom.

O bassesse de l'adulation! c'est un outrage dans une flatterie.

Ses infortunes judiciaires ne le cèdent en rien à celles

de M. Cabet, à l'exception, toutefois, qu'il n'avait pas été condamné à deux ans de prison pour escroquerie, — malheur qui est arrivé dernièrement au vénérable chef des communistes icariens. Mais, comme lui, il avait eu à subir les iniques jugements des aristocrates et des bourgeois. Sa peine expirée, il était sorti des cachots de la tyrannie plus violent que jamais, plus que jamais convaincu que Jésus-Christ n'était que le prophète du communisme, et qu'il devait continuer son œuvre. Il était devenu chef de l'opposition démocratique et avait vigoureusement poussé, lui et ses acolytes, à la révolution de 93 de l'Icarie.

Cette fable est assaisonnée de toutes les diatribes connues, usées, rabâchées contre la société par tous les socialistes, contre la propriété, le monopole, l'inégalité, l'aristocratie, l'esclavage et les jésuites. — Les Révérends Pères ont amplement l'honneur des attaques de M. Cabet.

Le charretier dictateur, porté au pouvoir sur un flot de sang humain, fait tout ce que font les gens de cette espèce, tout ce que faisaient les apôtres de 93, tout ce qui fut tenté dans les premiers mois qui suivirent la révolution de 1848. Rien n'y manque, pas même les trop célèbres *Bulletins de la République*.

Comme il est impossible de passer de suite de l'état fâcheux d'ignorance et de malheur dans lequel se trouve la société actuelle à l'état de science et de bien-être

qui est l'essence d'une société communiste, on prend des moyens transitoires.

M. Cabet consent à procéder graduellement.

On dépouille insensiblement celui qui possède. S'il ne résiste pas, on lui fait grâce de la vie.

On établit progressivement l'égalité absolue. On *décrète* l'égalité d'intelligence et de bonne volonté. On décrète l'*impôt progressif* sur la richesse. Les individualités rebelles seront brisées.

On donne du travail aux ouvriers qui en demandent.

Les biens nationaux sont distribués aux pauvres; sur leur emplacement on bâtit des villes, des fermes et des villages.

On décrète l'*impôt somptuaire*, la *taxe des pauvres*, l'*emprunt forcé*, et autres gentillesses du même genre.

On abolit la charité privée, — cette prière en action inspirée par le Christianisme.

Le *maximum* est établi; on émet pour plusieurs milliards de papier-monnaie, qui a cours forcé, bien entendu.

Le trop célèbre impôt d'un milliard sur les riches est exhumé de son tombeau.

On donne de l'argent et des subsistances à tous les «*frères et amis*»; les vaincus de l'ancien régime sont condamnés à la prison et à un milliard d'indemnité envers ce que les socialistes appellent le peuple, — lequel veut bien leur faire l'aumône de sa clémence.

La magnanimité de M. Cabet va plus loin; il abolit la peine de mort. Et ici l'ardente sollicitude des socialistes pour les scélérats, pour ceux qui préfèrent la honte à la probité, éclate dans toute sa candeur. Les forçats et autres prisonniers, voleurs, escrocs, faussaires, meurtriers, enfin toutes les saintes victimes de la société, de la propriété, de l'aristocratie, sont immédiatement mis en liberté; et, comme il faut à ces citoyens d'élite une éclatante réparation pour la persécution à laquelle leur vertu les a exposés, on les incorpore dans les armées de la République, ou bien on les admet, à leur choix, dans les ateliers nationaux!...

Il est très important d'arrêter l'esprit du peuple sur ces théories abominables, afin qu'il puisse les juger dans la liberté de son esprit et le recueillement de sa conscience.

Il sait, maintenant, à quoi s'en tenir sur ces prédications; il connaît le sort que lui réservent ses prétendus amis, ses défenseurs officieux. Il sait qu'il rencontrera, à l'armée et dans l'atelier communistes, ces scélérats que la loi a condamnés, et qui ont manqué à toutes les notions de la délicatesse, de l'humanité et de l'honneur.

Et ils ne rentreront pas dans la vie, changés, repentants, régénérés par l'Évangile, non; ils y rentreront en héros trop longtemps méconnus et persécutés, ils y rentreront en triomphateurs!

Le vice est un honneur; le crime est une action d'éclat qui mérite une récompense. Le voleur est un socia-

liste incompris; le meurtrier sera ouvrier communiste et soldat de la République !...

C'est le règne de la licence et du mal, dans sa plus sauvage infamie. — C'est la déraison greffée sur le crime et la vanité.

Tels sont les moyens que propose M. Cabet pour arriver *au bonheur commun*.

Telle est la doctrine de la communauté dans toute sa franchise, à l'exception, cependant, qu'il y a encore des socialistes plus avancés, moins timorés, que M. Cabet.

Comme M. Pierre Leroux, il se prétend le philosophe de la vraie tradition de l'humanité.

Sa prédication a été, comme celle de M. Louis Blanc, plus dangereuse sur les esprits que celle du philosophe de Boussac, parce qu'elle est moins obscure et qu'elle a pu se répandre plus facilement dans les masses. Mais une chose a complétement démonétisé M. Cabet: c'est sa déconfiture en Amérique et la honteuse condamnation qui l'a suivie.

Aucune conviction honnête et sérieuse n'a été entraînée par M. Cabet; il ne trouve plus de dupes; personne ne veut plus partir en Icarie; ses derniers partisans veulent réaliser en France la communauté; ils prétendent l'appliquer ici. Ils font cause commune avec tous ces mauvais sujets, sans dignité ni principes, qui poussent aux bouleversements, dans la vague et criminelle espérance du pillage.

VII

Les communistes tiennent d'une façon toute particulière à se donner une origine qui puisse les faire accepter. — Ils se présentent comme les propagateurs d'une idée jusque-là méconnue et se donnent un parfum de persécution qui touche les masses et dispose bien les routes d'une popularité éphémère.

Les uns puisent leurs aïeux dans l'histoire ancienne; d'autres dans l'histoire sainte; certains déclarent que la communauté a déjà été mise en pratique sur plusieurs points du globe, et que les peuples n'ont eu qu'à se louer de ces essais. — L'histoire prouve le contraire, et la profondeur de cette leçon n'échappe à personne.

Quelques-uns, enfin, plus hardis, et M. Cabet est de ce nombre, affirment que leur premier maître n'est autre que le Christ lui-même.

M. Cabet, et beaucoup d'autres socialistes, ont l'effronterie de se déclarer les continuateurs des apôtres. Ils disent que le Christianisme prêché dans sa sincérité n'est autre que le communisme.

Voyons donc. L'Évangile ne fait aucune allusion à cette doctrine; il est évident que, si le Sauveur l'avait regardée comme le plus haut point de la civilisation, comme le

but de sa mission divine, il n'eût pas manqué de l'annoncer aux nations. Au lieu de cela, qu'a-t-il fait?

Il a respecté la loi mosaïque, qu'il était venu non pas détruire, mais compléter; il a sanctifié, avec sa haute et puissante parole, l'observation des commandements de Moïse. Nul plus que le Christ ne s'élève contre les crimes commis contre la famille et contre la propriété.

La Famille! il flétrit la polygamie, le divorce et l'adultère; il commande d'honorer son père et sa mère.

La Propriété! il flétrit le meurtre et le vol, les larcins, la fraude, les mauvaises pratiques pour avoir le *bien d'autrui*!

S'il eût été communiste, si son apostolat et son martyre avaient eu pour but de préconiser la communauté, il n'eût pas employé ces mots: *le bien d'autrui*, — qui n'a pas de sens pour les communistes. Que ses enseignements sont différents! Loin de prêcher ces déplorables doctrines qui déshonorent l'esprit humain et désespèrent son cœur, il enseigne le respect de la famille et de la propriété. Il nous fait un devoir de la charité, de la fraternité, de la résignation et du mépris des vanités du monde, des jouissances matérielles, tant exaltées par les communistes. Il avilit la chair et ses honteux plaisirs, les passions et l'égoïsme, et très particulièrement ce bas sentiment d'envie qui déchaîne les hommes les uns contre les autres, sous prétexte de droit à l'égalité.

Il n'est pas une idée communiste qui n'ait été d'avance condamnée par lui. Certes, il s'élève avec vigueur con-

tre le riche impitoyable pour le pauvre; il aime le pauvre, le soutient, le console; il lui fait trouver dans sa conscience l'intime récompense de ses vertus et lui montre l'immortalité bénie de Dieu pour récompense. Mais jamais il n'a permis que le pauvre dépouillât le riche; jamais il n'a permis d'abolir la propriété, qui donne la possibilité de faire la charité.

Il affirme que les riches entreront difficilement dans le royaume de Dieu; mais il veut parler non pas de tous les riches, mais de ceux des riches qui ne pratiquent pas la bienfaisance. Il conseille l'abandon volontaire d'une partie de ce qu'on a pour le soulagement de frères en détresse, et par cela même il se montre partisan de la propriété: car on ne peut donner volontairement que ce qu'on est libre de garder pour soi.

En légitimant le célibat, le Christ ne prétendait nullement attaquer le mariage, ou autoriser des exceptions contre cette institution, dont il reconnaît tout au contraire la sainteté; il permet à ses apôtres de se dispenser, de se détacher, d'un lien terrestre incompatible avec les luttes, les fatigues, les persécutions, qui les attendent.

Il en est de même de la façon dont les premiers chrétiens vécurent un moment entre eux lorsqu'ils avaient à résister aux supplices. Ces chrétiens-là, il est vrai, vécurent dans un état de fraternité, je l'ai dit déjà, dans lequel toutes les choses matérielles étaient communes entre eux. Mais, outre qu'il importe de regarder cette situation comme évidemment exceptionnelle, il faut dire

encore qu'elle ne leur était pas imposée par la force, qu'ils se l'étaient faite eux-mêmes, qu'ils l'acceptaient avec joie, qu'ils étaient parfaitement libres de s'en affranchir, que ce sacrifice était spontané et n'avait aucun caractère définitif. Ils étaient dans la situation de naufragés qui partagent entre eux, en luttant contre la mer furieuse, ce qui reste de vivres dans le bâtiment. — La tempête passée, le danger commun disparu, tout rentre dans l'ordre, les personnalités reprennent leur caractère original, chaque individualité reparaît, chacun rentre dans le plein exercice de sa liberté.

En conséquence, il est faux de soutenir que les premiers chrétiens étaient communistes, que le divin Jésus-Christ et ses dignes apôtres étaient communistes.

Ils étaient animés de l'amour de Dieu et de l'humanité; ils étaient les propagateurs ardents et dévoués de l'aumône, qui laisse incontestablement sous-entendre la propriété; de la charité, qui comporte incontestablement avec elle l'idée de la liberté. Car, pour pratiquer l'aumône, il faut posséder; pour avoir le mérite de la charité, il faut avoir la possibilité de la faire ou de ne la point faire.

Si le communisme eût été au fond de la doctrine évangélique, les premiers prêtres chrétiens n'eussent pas manqué de travailler à son établissement. Mais loin de là. Parmi les vertus dont ils recommandaient la pratique, plusieurs détruisent toute idée de communisme. La libéralité, la générosité, les offrandes volontaires,

font évanouir jusqu'au moindre doute à cet égard. — Auraient-ils fait des quêtes pour les chrétiens pauvres si la propriété individuelle eût été abolie? Auraient-ils applaudi aux chastetés, aux ardeurs, aux fidélités, à la paix, à la douceur du foyer domestique, si la famille eût cessé d'exister?...

L'Eglise du Christ a sanctionné ces institutions, et a toujours repoussé le Communisme, qui devint, dès lors, le partage des philosophes païens, continuateurs de Platon, qui, sur certains points, vécurent dans la communauté et dans l'impudicité, en même temps qu'ils faisaient la guerre au Christianisme.

Ces misérables vivaient presque nus, s'abandonnaient à toutes les orgies des sens, avaient les mêmes femmes pour tous, donnaient au monde l'exemple de la débauche la plus effrénée, de la vie la plus licencieuse.

Il y eut même des schismatiques chrétiens qui vécurent de la sorte, mais l'Eglise repousse toute solidarité avec eux. C'est de ces sectateurs honteux et méprisables, qui prenaient le nom de chrétiens malgré les protestations de l'Eglise, que parlent les communistes modernes quand ils prétendent que les anciens chrétiens vivaient en communauté.

Il y a, on le voit, mauvaise foi à vouloir souiller le Catholicisme en le rattachant à cette compromettante tradition.

L'Eglise, par son incessant appel au dévouement, qui ne peut exister sans liberté, par ses conseils pour

la dignité de la personne et la pureté des mœurs, condamne la communauté qui détruit en même temps la Propriété et la Famille.

Une chose bien remarquable, c'est la corrélation, la solidarité, qui existent entre ces deux principes. Ils se soutiennent l'un par l'autre. Leurs ennemis acharnés ne s'y sont pas trompés; ils les ont constamment, toujours et partout frappés en même temps, et cela sans se connaître les uns les autres, sans s'être donné un mot d'ordre. C'est qu'ils avaient l'instinct de l'attaque comme nous avons celui de la défense. Ils ne se dissimulaient pas que, pour faire rétrograder l'humanité et la plonger dans les odieuses abominations de la matière, il était indispensable de frapper du même coup la Famille et la Propriété.

Encore une fois non, les chrétiens orthodoxes n'ont jamais été communistes : ils aimaient trop la liberté et la vertu pour cela.

Les impérissables traditions de l'histoire sainte excluent toute supposition de ce genre. Le monde chrétien, animé de l'esprit fraternel de l'Evangile, pratiquait la charité dans toute l'indépendance que Dieu a laissée à l'homme de faire bien ou mal, de suivre les voies de Satan ou les voies du Christ; le monde chrétien a ennobli la propriété par la bienfaisance, sanctifié le capital par la charité à laquelle la loi de l'Evangile le soumet rigoureusement.

Nous devons nous aimer les uns les autres, les uns

les autres nous soulager comme des frères, comme les enfants d'un même père, qui est Dieu, — mais nul texte des Ecritures Saintes n'autorise le despotisme de ces hommes de sang et de matière qui voudraient nous ravaler à l'état des animaux les plus abjects.

Les communistes nous opposent encore les communautés religieuses.

Et d'abord, ces établissements se sont élevés librement, et ceux qui vivent de la sorte y ont consenti; ils n'y ont point été forcés. De plus, ces communautés n'ont point été fondées comme modèles à suivre pour les sociétés publiques. — Les religieux qui vivent ainsi ont puisé dans l'ardent amour de Dieu le culte de la prière et de la solitude; ils n'ont pas été obligés d'aller chercher la perfection céleste dans ces pieuses retraites: — s'ils l'ont fait, c'est dans toute la liberté de leurs consciences.

Ils vivent en commun, c'est vrai, mais dans la pure communauté des séraphins. Que leur importe ces biens de la terre à laquelle ils ont dit adieu? — Leur existence est ailleurs, — plus haut! Ils vivent par le cœur; ils cherchent la perfection morale et méprisent tout ce qui est matériel; tel est, du moins, l'esprit élevé de ces corporations.

Il y a là une théorie magnifique, mais qui n'est nullement applicable aux autres mortels. Ceux-là ont quelque chose de surnaturel et de divin.

Et encore, respectent-ils des supérieurs. Ils ne sont

pas régis par la loi oppressive de l'égalité absolue. Ils honorent, ils aiment, ils respectent Dieu dans leurs chefs.

Loin de vouloir tous commander, ils se résignent avec joie à obéir. L'obéissance est leur vertu; c'est leur foi pratique. Ils obéissent, donc ils sont libres : car c'est à Dieu qu'ils obéissent, non aux hommes.

Tel est le sens vrai de ces associations volontaires entre des cœurs qui ont la même foi.

Donc, que la vie en commun de nos religieux ne ressemble en rien au système des communistes, ces partisans de l'idolâtrie impie du sensualisme, — c'est ce qu'un examen sincère ne peut pas laisser en doute.

Les Religieux élèvent l'âme; les Communistes abaissent l'humanité. Les uns vivent en dehors de l'ordre social en le respectant; les seconds n'aspirent qu'à le renverser, qu'à le plonger dans l'athéisme pratique; ils luttent avec opiniâtreté contre le Christianisme; ils intronisent la sensation dans le règne du monde, ils ne reculent devant aucun crime pour « *marcher à l'avenir* »; ils sèment partout les fruits les plus empoisonnés; au nom de la vérité persécutée, ils la tuent!

Ils égarent l'opinion et exercent sur l'ignorance une incroyable et fatale tyrannie; ils ameutent les passions populaires et déchaînent les révolutions. En morale, en politique, comme en tout, ils nient l'autorité et la liberté individuelle, ils prêchent un socialisme qui n'est qu'un ulcère au flanc de la société.

Leur véritable mot, leurs conséquences, vous les connaissez : Matérialisme, — Anarchie.

— Ordre, Foi, Amour, répondent les Religieux.

Et ils poussent ces cris d'une voix retentissante et à plein cœur.

Entre eux la conscience publique a prononcé.

Pour avoir raison des socialistes, qui frappent la société en spadassins, que faut-il? Leur arracher le poignard dans la rue, exposer leurs doctrines dans la presse, les principes qu'ils professent publiquement et ceux dont ils font mystère.

Leurs commentaires de l'Evangile et de la tradition catholique sont infâmes.

C'est le mensonge, c'est la calomnie, c'est l'athéisme dans toute leur perfide déloyauté.

Ils ont odieusement travesti la pensée du Christianisme; ils aiguisent des phrases pour assassiner!

Nous repoussons, au nom du Christianisme, toute espèce de solidarité avec eux; ses doctrines, ses traditions, son esprit, les repoussent également. C'est une honte qu'aucun homme religieux n'acceptera.

Il résulte de tout ceci : que la vie commune que menaient les premiers chrétiens pour pouvoir mieux se défendre contre leurs persécuteurs, pas plus que la vie fraternelle de certaines congrégations religieuses, n'ont de rapport avec ce que préconisent les communistes.

Les Religieux sont des hommes qui se sont librement séparés plus ou moins rigoureusement du monde. Leur



conduite est du domaine de la conscience. Leurs vœux ne sont plus reconnus par la loi humaine. Ils ont volontairement renoncé aux joies de la famille, aux tourments et aux avantages de la propriété. Ils n'ont plus besoin de famille et ont divorcé avec la fortune. Ceux qui ont conservé des rapports avec l'humanité, dont ils se sont détachés, consolent les âmes et soulagent les misères.

Leurs habitudes sont communes, mais elles sont purement religieuses. Ils sont une exception dans l'humanité; ils en sont quelquefois l'exemple, le plus souvent même; mais ce n'est pas comme genre de vie intérieure, c'est comme vertu. Il est très évident que, si chacun les imitait, si chacun faisait vœu de célibat et de chasteté, l'humanité s'anéantirait. Est-ce bieu sérieusement qu'on vient nous les offrir, ce qu'ils se gardent bien de faire eux-mêmes, comme des hommes à imiter dans leur vie privée, — et surtout comme des communistes?...

L'existence sociale, la vie politique, leur sont étrangères. Ils se sont exclus d'entre nous, au nom du principe respectable de la liberté de conscience. Il serait injuste autant que ridicule de leur interdire l'exercice de cette liberté, plus injuste et plus ridicule encore de vouloir nous imposer leurs règles rigoureuses.

Les uns sont entrés là pour chercher mieux le Dieu que nous adorons tous; d'autres pour trouver le port tranquille après les orages de la vie terrestre; d'autres se sont arrachés aux agitations du monde pour expier dans le repentir, le recueillement et la prière, un passé...

Mais qu'importe? A qui appartient-il de sonder l'abîme de ces consciences? Qui donc a ce droit?

L'homme est libre de chercher son bonheur où il lui plaît, pourvu qu'il ne porte pas ombrage à la liberté d'autrui. Là est la limite. Nos Révérends Pères ne l'ont pas franchie. Que voulez-vous donc?

Toutes les routes sont bonnes, quand elles sont nobles, pour arriver au grand but. Toutes les voies sont saintes, qui conduisent à la destinée sublime. Le chrétien peut choisir le terrain sur lequel il lui plaît de combattre le péché, — cet ennemi de l'homme, — qui nous souille, nous ravage et nous dégrade.

Le cloître est la mort chrétienne que s'infligent quelques âmes. Ce n'est pas l'état normal dès sociétés.

Respect à ces exceptions! Salut et respect à ces jeunes hommes et à ces jeunes femmes qui renoncent à nous! Honorer leur résolution est permis, il ne l'est pas de forcer tous nos semblables à les imiter.

Dieu ne nous a pas créés tous pour un semblable sacrifice. Il nous a donné d'autres devoirs; il nous a imposé d'autres obligations. L'homme, comme la femme, est né pour la Famille; ils s'attirent mutuellement et mutuellement se charment. Leur mission terrestre n'est pas de se séparer, mais de s'unir; se retrancher en masse de la société humaine, ce serait trahir les desseins de la Providence. L'homme est fils, époux et père, comme la femme est fille, épouse et mère.

La vie commune ne convient pas à ces êtres pleins

d'ardeur, appelés à perpétuer les races; elle convient à ceux qui ont renoncé à la terre, à la famille, à la propriété, au monde, à ceux qui ont renoncé aux jouissances mondaines du corps.

Ainsi l'a institué le Christianisme.

N'oublions pas de rappeler que l'observance inflexible du cloître fut quelquefois foulée aux pieds par certains moines, rappelés dans le monde par l'instinct de l'individualité trop comprimée, et qu'après les excès enfantés par l'ascétisme, l'Eglise fut contrainte de censurer des désordres blâmables, des scandales sans nom.

Nulle analogie ne peut donc être faite entre la vie en commun du cloître et le communisme. — Le communisme, c'est la vie du cloître prise au rebours.

Le communisme, comme le cloître, supprime le mariage, mais avec cette différence qui est bien à constater, que le premier n'en veut pas par immoralité, le second par chasteté.

Au cloître, on supprime la propriété individuelle par renoncement; dans le communisme, on la supprime par avidité. C'est pour prendre le bien d'autrui que les communistes abolissent la propriété.

Au cloître, c'est pour obéir qu'on renonce à la liberté individuelle; dans la communauté, c'est pour commander.

Au cloître, les passions de l'homme s'abdiquent; dans la communauté, elles se déchaînent.

Les communautés religieuses sanctifient les privations

et les souffrances; les communistes, les socialistes sanctifient les jouissances de la matière et donnent satisfaction aux plaisirs charnels.

D'un côté, c'est l'homme qui rapproche son âme du ciel; — de l'autre, c'est l'homme qui vautre son corps dans la boue.

Là-bas, le mobile religieux détache de la terre; ici, la soif des voluptés viles nous jette sous les pieds de l'athéisme.

Le cloître n'admet que des hommes éprouvés, ayant fait abnégation de leurs passions; la communauté prend tous les hommes, avec leurs vices, sans exiger d'eux aucune vocation, aucun noviciat, et les courbe sous l'égalité absolue; elle brise leurs os sous le niveau démocratique et social.

La vie en commun religieuse peut donner la liberté à ceux qui l'ont embrassée; — le communisme, qui n'a aucun point de ressemblance avec elle, tue l'intelligence, l'individualité, la spontanéité, l'émulation, l'énergie, la dignité, le droit; il tue la lutte et le triomphe; il nous plongerait dans l'hébétement, l'apathie, la torpeur; il nous avilirait sous l'esclavage le plus odieux; il ferait de nous des automates.

Le célèbre *Perinde ac cadaver* se conçoit avec la foi qui fait que l'obéissance est le comble de l'empire qu'un homme puisse exercer sur lui-même; mais subir l'inflexible volonté des socialistes, la terrible et ombrageuse ty-

rannie de la communauté démocratique, c'est ce à quoi nous ne nous résignerons jamais !

VIII

Comme les communistes étaient battus sur ce point, qui consistait à passer pour les continuateurs du Christianisme, ils ne se sont pas découragés, et, décidés à se trouver une tradition religieuse quelconque, quel que fût son aloi, ils se sont rejetés sur les hérésiaques. Ils ont dit :

« Puisque l'église orthodoxe nous condamne, puisqu'elle nous répudie, voyons ailleurs. Commençons par nier l'Église. Rome est infidèle au Christ et à l'Évangile, parce que Rome n'est pas communiste ; ce sont les schismatiques qui sont les véritables continuateurs des apôtres, parce qu'ils étaient communistes. »

C'est ainsi que les modernes socialistes prétendent n'avoir fait que recueillir l'héritage des Pélagiens, des Vaudois, des Albigeois, des Lollards, de Wicleff, de Jean Hus et de Jérôme de Prague.

Dans cette assertion, qu'y a-t-il de vrai ?

Un rapide coup d'œil historique rétrospectif nous l'apprendra.

Lorsque parut le docteur Pélage, dans quelle situation était le Christianisme ?

Le Christianisme avait poursuivi avec la plus noble énergie le but qu'il s'était proposé : améliorer, affranchir l'homme moral, soulager, affranchir l'homme matériel.

L'Église avait annoncé l'Évangile aux nations et fait les plus grands efforts pour abolir l'esclavage. Hier vaincue, elle commence à être partout victorieuse, elle inspire déjà la législation, qu'elle veut plus libérale, les mœurs, qu'elle fait plus humaines et plus douces. Son souffle devient l'âme de ces décrets impériaux qui modifient les confiscations, adoucissent la dureté des lois, qui empêchent les combats humains du paganisme, qui interdisent l'exposition des enfants, les sacrifices aux dieux du polythéisme.

Il y eut quelques prêtres cruels et avides, qui, persécutés et dépouillés de la veille, devinrent les persécuteurs et les exacteurs du lendemain. Mais telle ne fut pas l'attitude générale du clergé. Il s'empara du pouvoir pour guider vers le progrès cette société régénérée par la croix, pour lancer le monde de la sphère misérable de la barbarie dans l'éternité de la civilisation. Il se distinguait par la dignité de sa vie, par la supériorité de ses vertus, et surtout par l'éclat de ses lumières. De là son influence sur les multitudes et sur les pouvoirs temporels.

Mais le sacerdoce, en s'élevant, devint insensiblement moins restreint dans ses choix ; il ne recruta plus exclusivement ses soldats au sein de la plèbe ; il admit dans son sein des citoyens opulents et titrés, considérables par la position qu'ils occupaient.

Les prélats se répandaient partout avec une incroyable activité. En héritant des autorités qui tombaient autour d'eux, ils firent les plus grandes choses. — Instruire les populations, soulager les misères des pauvres, répandre partout la parole évangélique, consoler les affligés, protéger le peuple, le défendre contre le despotisme des agents impériaux, au péril même de leur vie, — tel était leur apostolat. Avec la possibilité de faire le bien, leurs devoirs et leur bonne volonté s'augmentaient.

Pour fortifier le pouvoir de l'Eglise, l'institution monacale fut fondée. Ces moines étaient des hommes religieux, soldats du Catholicisme, et n'appartenaient pas au clergé. Ils aidaient volontairement à la propagation de la foi. C'étaient, dans le principe, des citoyens libres qui, mus par l'enthousiasme religieux, et dégoûtés de la corruption humaine, se séparaient de la société, à laquelle ils donnaient l'exemple de la vertu, du renoncement aux richesses, du travail, de la méditation et de la prière. Plus tard, ils se réunirent en communautés.

Dans ces monastères accoururent bientôt une foule d'opprimés et de victimes. La plupart des moines firent le bien; quelques-uns se rendirent ridicules par des pratiques d'une austérité cynique; quelques-uns encore se déshonorèrent par le scandale de leurs désordres, par la licence de leurs mœurs, qui les rendirent l'objet des critiques véhémentes de quelques docteurs, et entre autres de saint Jérôme. — Mais si plusieurs traînèrent une vie crapuleuse, vagabonde et débauchée, en grand nom-

bre ils se montrèrent pieux, intelligents, laborieux. Ceux-ci furent les savants, les saints et les martyrs de la foi; ils furent les premiers fondateurs de l'école philosophique du Christianisme.

Longtemps ces moines furent les seuls dépositaires de la science; longtemps ils furent les professeurs du peuple, les conservateurs des monuments de l'esprit humain. Ils poussèrent au mouvement intellectuel et sauvèrent la civilisation de la ruine, au sein de la confusion de cette époque agitée dans les douleurs de l'enfantement, au milieu des désastres matériels d'une société tourmentée par les hérésies nouvelles et les vieilles barbaries du paganisme.

C'est alors que la littérature chrétienne apparaît, libre, pensive, convaincue, sociale, et rejette dans la nuit la littérature païenne, frivole et matérialiste. Cette littérature, inspirée par la théologie, est douce, consolante, imprégnée d'amour, de vérité; c'est la poésie de la croyance; elle remue les âmes; elle donne un spectacle inconnu jusque-là, celui du spiritualisme proposé aux rêveries des âmes ardentes. Et comme ces écrivains, comme ces orateurs puissants remuent bien les cœurs! comme ils ont compris, dans sa haute portée, le génie du Christianisme! C'est Jérôme de Bethléem, Ambroise de Milan, Paulin de Nole, Hilaire de Poitiers; c'est saint Augustin, évêque d'Hippone, le plus grand homme de son siècle, la plus majestueuse figure de son époque, —

et qui est resté l'une des lumières les plus éclatantes de la chrétienté.

Cette vaste intelligence, d'une admirable et complète harmonie, cette âme ardente à la poursuite de la vérité éternelle, ce grand cœur tout bouillonnant de foi, est un génie tout moderne. Ses *Confessions* exhalent ce doux et triste parfum qui enivre les âmes rêveuses et choisies, — ce romanesque mélange de tendresse et de mélancolie qui nous élèvent vers les régions célestes. Mais c'est surtout dans sa *Cité de Dieu* qu'il se montre supérieur à son siècle. Il incarne en lui l'avenir du Christianisme. Il lui prédit la conquête, non pas seulement parce qu'il est la vérité, mais parce qu'il est le progrès par excellence.

L'avenir du monde est à lui, parce que seul il est capable de faire marcher le genre humain vers de meilleures destinées.

Cette foi est la nôtre, et c'est en elle que nous puisons toute notre force pour cette lutte corps à corps avec le Socialisme, qui, loin d'être un progrès, est une décadence.

Saint Augustin, — cet oracle de toute l'Eglise chrétienne, — la sauva de la redoutable hérésie de Pélage, qui souleva quelques tempêtes, et pendant plusieurs années (354-430).

C'est grâce à l'énergie du grand saint Augustin que le Pélagianisme ne fit point schisme. — Saint Augustin sauva l'Eglise, le monde chrétien, en révélant aux âmes

le sentiment de la vérité, en frappant ce système funeste, qui détruisait l'œuvre du Christ, tout en prétendant l'honorer.

Saint Augustin n'inventa pas une nouvelle façon d'honorer Dieu; il ramena l'esprit public égaré, vers la route sainte du Catholicisme, dont Pélage s'était écarté en substituant sa volonté et ses caprices aux commandements évangéliques; il releva la moralité, parfois bannie du sacerdoce; il parla la pure langue de la vérité aux peuples tentés par l'erreur; il fit faire un pas immense au Catholicisme; et il opposa l'autorité du Saint-Siége au débordement des passions licencieuses qui déshonoraient les nouveaux sectaires. Sa foi était pure, sincère, dévouée. Il ne fut ambitieux que pour l'Evangile, dont il poursuivait le triomphe sérieux et définitif. Il fit aux opprimés du péché un étendard, un drapeau, et leur montra le chemin de la liberté, au nom de ces apôtres, martyrs de leur foi, au nom de cet Evangile que ses adversaires méconnaissaient par leur insubordination, de cet Evangile qui donne à ceux qui souffrent le calme et la résignation dans la douleur.

Vaillant champion, saint Augustin livra au despotisme de l'hérésie une guerre noble autant qu'acharnée; il trancha avec le glaive de l'esprit les chaînes de l'esclavage, de l'esprit du mal.

Maintenant, voyons donc si, comme l'affirment certains socialistes, le Pélagianisme n'était autre que le communisme, — qu'un christianisme-communiste.

C'est ce que nous allons examiner.

Le docteur Pélage, moine de la Grande-Bretagne, leva l'étendard de la révolte, à propos de la question du libre-arbitre, soulevant ainsi la question de la *grâce*. Avant lui, les philosophes de l'antiquité s'étaient occupés de ce problème fondamental des religions. Platon soutenait que la vertu était un don de Dieu; Zénon, que la liberté de l'homme, pour le bien et pour le mal, était absolue; Aristote, que nous sommes susceptibles de la recevoir et de la perfectionner.

Pélage concluait comme les philosophes stoïciens. Selon lui, l'homme naissait bon, et par conséquent capable, par la force même de sa volonté; — c'était nier le péché originel et le baptême; conséquemment c'était rendre la Rédemption inutile, en un mot renverser le Christianisme.

A peine cette hérésie se fut-elle produite, que saint Augustin, au nom de l'orthodoxie menacée, au nom du Christ insulté et méconnu, descendit vaillamment dans l'arène.

Nier le péché originel, n'était-ce pas offenser Dieu? C'était légitimer l'orgueil de l'homme, toujours disposé à se glorifier du bien qu'il fait. L'homme naît mauvais, et il ne peut faire le bien qu'avec la grâce de Dieu, prix des victoires remportées sur lui-même. Saint Augustin alla jusqu'à déclarer qu'il croyait à la prédestination. L'Église ne le suivit pas jusque-là, mais elle condamna le Pélagianisme, dont la conséquence eût été, en arra-

chant l'homme au joug heureux de Dieu et de la civilisation, de le replonger dans l'indépendance du mal.

Cette querelle n'eut donc qu'un caractère purement théologique. Il est vrai que quelques disciples de Pélage, interprétant l'Évangile à la lettre, au mépris de son esprit, proscrivirent la richesse et firent l'apologie de la misère. Saint Augustin les vainquit comme il avait vaincu leur maître. Il leur prouva qu'ils étaient ignorants, qu'ils n'avaient pas compris la parole du Sauveur. Certes, la cupidité doit être blâmée, la soif immodérée de l'or est méprisable, la Charité est la plus charmante des vertus; mais à conclure de là au renversement des conditions de la vie sociale, il y a exagération.

Au surplus, les Pélagiens, malgré leurs attaques contre l'abus de la fortune, contre l'égoïsme, contre les fraudes, l'usure et les rapines, ne se sont pas déclarés communistes. Ils ne peuvent être assimilés aux modernes sectaires du socialisme.

Ceux-ci ne méprisent pas la richesse; ils la convoitent; ils veulent la richesse qu'ils n'ont pas.

« Dépouillez-vous pour les pauvres », disaient les Pélagiens aux citoyens opulents.

« Prenez aux riches ce qu'ils ont », disent aux pauvres les communistes.

Les Pélagiens préconisaient l'égalité dans la pauvreté, dans l'austérité; les communistes marchent à l'égalité dans la jouissance, dans le sensualisme. Les premiers étaient *ascétiques*, les seconds sont des *épicuriens*.

-Plus tard, paraissent les Vaudois et les Albigeois, dans lesquels nos adversaires espèrent encore pouvoir trouver des prédécesseurs.

On appelait Albigeois des peuples du Midi habitant la partie du territoire comprise entre Béziers et Bordeaux, qui s'étaient séparés de la constitution spirituelle de l'Europe. Ces hérétiques, qui avaient emprunté leurs pratiques aux Manichéens d'Asie, expulsés par les empereurs grecs, se divisaient en plusieurs sectes dont les doctrines sont à peu près inconnues. Ce qu'on sait formellement, c'est qu'elles s'accordaient toutes à détester l'autorité de la Papauté, qu'elles rejetaient les sacrements, la messe, et jusqu'à cette langue latine qui maintient l'unité du culte et fait la force de la grande fédération catholique.

Ils vivaient dans l'exaltation d'un fanatisme grossier, dans la misère la plus vile, la plus sale, et se recommandaient, de l'aveu même de saint Bernard, par l'austérité de leurs mœurs.

Leurs troubadours s'en allaient parcourant les villes et les campagnes, invitant les populations à embrasser l'hérésie, et accablant d'injurieuses critiques le haut clergé catholique, dont quelques membres, l'histoire religieuse le reconnaît avec douleur, scandalisaient la chrétienté par l'impudicité de leurs débauches, l'effronterie de leur luxe, la cupidité de leur esprit, la corruption de leurs mœurs.

Le danger pour le Christianisme était grand. Les Al-

bigeois avaient leurs prélats, leurs missionnaires; plusieurs puissants seigneurs les protégeaient. La haine, non-seulement des prêtres indignes, se répandait dans le Midi, mais encore la haine des bons prêtres, des dogmes les plus sacrés, — la haine du Catholicisme. Ils tinrent un concile à Toulouse (1167).

Cette hérésie protestant contre l'Église, reniait la patrie européenne. Si les Albigeois eussent triomphé, dans cette lutte sanglante dont les affreux détails déchirent le cœur, la fédération chrétienne était brisée dans l'Occident, le Catholicisme renversé, le progrès arrêté, la civilisation anéantie. C'en était fait de l'esprit, de la vérité en Europe; c'en était fait de la nationalité française!...

Les hérétiques furent vaincus, cela devait être; ah! pourquoi, dans les sanglants combats de ces rudes journées, le besoin du salut général fit-il taire la pitié?...

Tout ce sang versé pour la plus sainte des causes toucha profondément le cœur du pape Innocent III, sans ébranler ses convictions. Il traita les vaincus avec bonté; il voulut faire plus pour eux, leur rendre leurs biens confisqués; mais il en fut empêché par les représentations d'une impitoyable mais saine logique, et il dut imposer silence à sa magnanimité, en présence des périls de la cause chrétienne.

Le concile de Latran (1215) avait prononcé la cessation de la croisade contre les Albigeois.

Cependant, cette sanglante guerre n'était point encore terminée.

Les Albigeois profitèrent des revers des Croisés en Orient (1219-1221), pour s'insurger de nouveau.

Ils eurent une victoire éphémère. Assiégés dans leurs villes, ils se défendirent avee une vigueur sans égale.

Louis VIII marcha contre eux, avec ses légions françaises, et le terrible drame recommença.

Avignon fut pris, après un siége qui dura trois mois (1226) : les murailles furent détruites, les soldats mercenaires massacrés, les habitants frappés d'une imposition de guerre.

Le Languedoc épouvanté paya sans résistance le tribut des vaincus. Nîmes, Carcassonne, Béziers, Carpentras, Alby, se rendirent; Toulouse seule résista.

Obligée de déposer les armes devant les Français, sous la régence de Castille, Toulouse envoya sa soumission. Un traité fut signé à Paris (1229).

Ainsi fut détruite l'hérésie albigeoise et vaudoise.

Des supplices honteux déshonorèrent la victoire, et la cruauté de quelques-uns des vainqueurs donna des armes à la réformation du XVI[e] siècle, de tous les schismes le plus dangereux et le plus détestable.

Les derniers Vaudois se firent protestants, lors de la révolte de Luther et de Calvin.

L'hérésie de ces peuplades languedociennes n'avait donc aucun caractère communiste. C'était la révolte du Midi contre la civilisation du Nord et contre l'Église ca-

tholique, apostolique et romaine. Les Vaudois, les Albigeois et tous les autres schismatiques de ce temps, attaquaient l'autorité du Saint-Siége, nullement la Propriété et moins encore la Famille. Ils niaient tout ce qu'affirme le Catholicisme : les sacrements, le culte de la sainte Vierge, les cérémonies, la transsubstantiation dans l'Eucharistie, enfin, toute la poésie, toute la grandeur de notre religion; mais ils n'avaient pas la moindre idée de réforme sociale en dehors de la foi. Tous les écrivains, moines, prêtres, inquisiteurs, qui ont écrit sur ces peuples, s'accordent avec nous sur ce point.

L'imputation de communisme élevée à leur sujet par nos adversaires est une supposition gratuite. Ils respectaient les distinctions sociales; ils ne prétendaient pas avoir droit à la spoliation communautaire; leurs chefs étaient tous rois, princes, grands de la terre.

La propriété contre laquelle ils élevaient quelques protestations, c'était la propriété cléricale, la propriété sacerdotale; ils respectaient la propriété laïque et les seigneurs féodaux qui la possédaient. Ils ont, au surplus, dans leurs écrits qui sont parvenus jusqu'à nous, protesté de leur respect pour la sainteté du mariage et de la famille, pour le droit de la propriété individuelle. Ils déclarent coupables ceux qui attentent au *bien d'autrui*.

Ils n'étaient pas partisans de la vie commune et ne la pratiquaient pas; c'est inutilement qu'on a cherché à altérer la vérité sur ce sujet. Ils croyaient que les membres du clergé ne devaient rien posséder en propre, et devaient

vivre dans la plus austère, dans la plus absolue pauvreté; mais ils s'arrêtaient là. Les attirer sur un autre terrain, les présenter sous un autre jour, c'est tirer une induction forcée d'un enseignement, c'est leur faire dire ce qu'ils n'ont jamais dit. Quelle différence, en effet, entre l'opinion que le clergé doit vivre dans la pauvreté apostolique la plus affreuse, la plus dure, la plus dégradante, je le veux bien, et cette autre opinion que tous les hommes doivent vivre en communauté !

Tout cela réduit à néant les inductions mensongères des communistes; l'histoire ne laisse aucun doute à cet égard.

Les Albigeois avaient répandu le mauvais germe; il enfanta d'autres hérésies, — auxquelles les communistes contemporains s'acharnent à appliquer l'injure d'une complicité avec leurs doctrines.

Ce furent, d'abord, les moines mendiants de Saint-François.

Les Franciscains étaient possédés du fanatisme de la pauvreté. Ils professaient un mystique amour pour la misère. Se posant en milice dévouée du Saint-Siége, ils disaient qu'ils n'avaient pas même la propriété de leurs aliments; que tout, biens, vêtements, et jusqu'à la nourriture, était au Pape. Ils attaquèrent avec une sombre véhémence le luxe de la cour d'Avignon, prétendirent à l'abnégation absolue, et, dans leur exaltation, déclarèrent que l'Église devait, comme les apôtres de Jésus-Christ, ne posséder rien *ni en propre, ni en commun.*

De cette théorie au communisme, n'y a-t-il pas un abîme ?...

Ceux des moines franciscains qui avaient respiré l'air albigeois furent condamnés comme hérétiques, brûlés vifs sur les bûchers ; — ceux qui échappèrent allèrent chercher refuge auprès de l'empereur Henri de Bavière, qui leur accorda sa protection (1319).

Les véritables communistes de cette époque, ce sont ces *pastoureaux*, habitants des campagnes, qui se soulevèrent contre les riches et les seigneurs, ravagèrent plusieurs provinces, rasèrent les châteaux, massacrèrent les juifs, pillèrent les églises, et furent à la fin écrasés et vaincus par la royauté, les barons, les prélats et les bourgeois réunis, qui en firent un grand carnage (1320).

Vient ensuite, dans l'ordre chronologique des faits de l'histoire, l'hérésie de Walter Lollard, Anglais, qui professa sa doctrine en Allemagne. Ancien barde, cette sorte de Bohême hérésiarque avait puisé chez les Vaudois ses doctrines. Il eut un assez grand nombre de partisans ; mais bientôt arrêté à Cologne, il fut condamné par le tribunal de l'inquisition et brûlé vif (1322). Ses plus fidèles partisans eurent le même sort.

Les Lollards vivaient comme les Vaudois, sous la lo de la propriété individuelle, et ceux qui ont avancé le contraire ont menti à la vérité.

Le bûcher sur lequel Lollard avait sué son supplice fumait encore, lorsque John Wicleff naissait dans la Grande-Bretagne pour la lutte contre le Catholicisme.

Quoique investi de la prêtrise, John Wicleff se fit remarquer, dès son début, par son excessive violence contre le pouvoir du Saint-Siége. La Papauté lui avait refusé l'évêché de Vigore et le rectorat du collége d'Oxford : il s'en vengea. A l'ombre de l'immorale protection du roi Edouard III, de son fils le duc de Lancastre et de la veuve du prince Noir, Wicleff donna un libre cours à l'injustice et à la fureur de ses ressentiments. Il renouvela, avec une brutalité d'autant plus insolente qu'il se sentait couvert par une impunité à l'avance garantie, toutes les hérésies des Albigeois, attaquant la Papauté et, avec elle, tout le clergé et les dogmes, — en un mot, tout ce qui avait été mis en cause par l'esprit d'insubordination et d'anarchie.

Mais dans toutes ces invectives adressées à ce qu'il y a de plus sacré et de plus respectable, contre la propriété et la famille, pas un mot ; — pas un mot de communisme.

Wicleff fut plutôt un homme politique qu'un réformateur ; il convient de le juger comme un instrument entre les mains de la cour d'Angleterre. Sa complicité avec les hautes puissances de son pays, la scandaleuse protection qu'elles lui accordaient et qu'elles lui eussent assurément refusée s'il eût été le moindrement entaché de communisme, la présence du duc de Lancastre et des plus hauts seigneurs de la Grande-Bretagne lorsque Wicleff comparut devant le tribunal que Grégoire XI lu avait désigné, la hautaine attitude qu'il y prit, aux

encouragements de ses illustres amis, — tout cela n'est-il pas bien fait pour déterminer cette conviction qu'il n'y avait rien de *social*, rien de *communiste*, dans les protestations de cet hérésiarque?...

On a voulu le donner pour parrain aux chefs du parti radical qui poussa, à cette époque, à un mouvement démocratique; mais outre qu'il ne prit aucune part à cette insurrection toute politique, il est bien certain, au témoignage de tous les historiens, que cette révolution n'avait aucun caractère communiste.

Wicleff mourut tranquillement *dans ses propriétés*, en 1385, au mépris du concile de Londres qui l'avait condamné quelques années auparavant, sentence dont on n'avait pas osé poursuivre l'exécution.

Il eut pour successeur, dans la carrière de l'erreur, un gentilhomme de la Bohême qu'on appelait Jean Hus.

Comme son maître, Jean Hus, loin de s'acharner après la propriété, eut pour protecteurs les membres les plus riches et les plus puissants de l'aristocratie séculière de la Bohême.

Les publicistes communistes qui nous représentent ce réformateur comme un humble prêtre, vivant dans la mortification et la prière, cultivant le jeûne et la macération, maudissant la propriété, et rêvant, par excès de vertu, par ardeur de charité, le nivellement des fortunes et le partage des biens, ont mal lu l'histoire ou nous trompent.

Jean Hus était un riche seigneur de Prague, recteur

de l'Université, ami et confident de la reine de Bohême Sophie de Bavière. Il en était de même de son disciple Jérôme de Prague. Il se peut qu'ils fussent éloquents, mais il est douteux qu'ils fussent austères.

Ils eurent un grand nombre de sectateurs; toutefois leurs prédications étaient moins violentes que celles de Wiclef. Leurs critiques portaient généralement sur la puissance du clergé.

Cité devant le concile de Constance, Jean Hus fut arrêté, malgré le sauf-conduit de l'empereur dont il était muni; condamné comme hérétique, il marcha au supplice avec courage (1417.)

Jérôme de Prague subit le même sort, et avec la même intrépidité, quelque temps après.

Et la meilleure preuve que ni l'un ni l'autre n'étaient communistes, c'est que ce fut la noblesse de la Bohême qui se souleva pour venger leur mort.

Et dans cette terrible guerre des Hussites, pendant tous ces épisodes désolants, pas un cri contre la propriété ni contre la famille. Il faut être possédé du délire des assimilations pour comparer ces révoltes politiques et religieuses à cette implacable et sombre doctrine du communisme. Il faut avoir le fanatisme de l'infidélité en matière de généalogie.

Ces hérésies déplorables ont assez de gravité dans le monde religieux, sans encore en augmenter l'horreur en les étendant à la société.

Ce sont elles qui ont enfanté le Protestantisme, mais non pas le Communisme.

La Réformation avait poussé l'Eglise romaine vers l'abîme ; la Papauté se sauva par son génie ; elle opposa l'exemple du bien avec la force du droit aux outrages de ses adversaires.

Dès lors, les papes sont tous des hommes supérieurs, vertueux pour la plupart, passionnés de l'ambition du bon et du vrai.

La tiare va de nouveau s'imposer au monde par la dignité de son attitude, par son activité, par son talent, par sa justice, par ses idées de conciliation et ses principes de sages et prudentes réformes. Le Saint-Siége fit rentrer le clergé dans ses devoirs évangéliques, depuis longtemps négligés. Il éleva plusieurs établissements de bienfaisance.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez ; il fallait qu'un ordre de Religieux s'élevât, inspiré par le zèle catholique, et que, comprenant les besoins et les dangers du Catholicisme, ils se montrassent les apôtres de ces besoins, les soldats de ces dangers.

Cet ordre fut l'ordre des Jésuites. Jamais corporation ne rendit, par son courage, sa science et ses vertus évangéliques, plus de services à la religion et à l'humanité, et, par le plus déplorable abus de la licence et de la critique, par le plus affreux caprice de l'esprit du mal, nulle ne fut plus calomniée, nulle ne fut pareillement jetée en pâture aux clameurs des passions mauvaises. Le nom de

jésuite devint, dans la bouche des athées, un outrage pour tous les hommes religieux, pour tous les prêtres, pour tous les catholiques. C'est ainsi que l'on a égaré, trompé l'esprit public, et l'on vit même des intelligences supérieures subir cette avilissante tyrannie du faux.

« Il est évident que c'est le clergé tout entier et, avec lui, la religion et l'Église qu'on attaque sous notre nom » (1).

Ignace de Loyola fut le fondateur de la *compagnie de Jésus*, qu'il appela ainsi parce que ses membres étaient soldats du Christ, faisant la guerre à Satan.

Soldat lui-même, blessé au siége de Pampelune (1521), il avait été contraint d'abandonner la carrière des armes. Dans les heures lentes de la maladie, il lut attentivement la vie de Jésus-Christ et des Saints. Son âme, touchée par la foi, s'imprégna au plus haut degré des saintes vertus de l'Évangile, et il fit voeu de consacrer sa vie à la défense de l'Eglise. Il quitta le château de ses pères, les gentilshommes de Guipuzcoa, et parcourut l'Espagne, semant sur ses pas le bien, prêchant la charité, partageant son pain avec les pauvres, visitant les malades, pratiquant enfin, dans leur plus charmant enthousiasme, les vertus chrétiennes.

Le peuple le regardait comme un saint.

Ignace vint à Paris, où il ne tarda pas à avoir quel-

(1) Le R. P. de Ravignan, *De l'existence et de l'institut des Jésuites*, 1 vol. Paris, 1844.

ques adhérents, — des hommes éprouvés prêts comme lui à s'engager au service de la religion. Ils firent vœu de chasteté et de pauvreté, et jurèrent de consacrer leur vie à secourir les chrétiens souffrants, à convertir les infidèles et à défendre le Saint-Siége avec un dévouement absolu (1536).

Ignace de Loyola est la plus grande figure de cette époque. — Il s'était fait remarquer par son amour pour l'Evangile, par son sang-froid héroïque dans le danger, par son caractère généreux et loyal, par son magnanime dévouement pour le salut de l'humanité, par les pensées d'avenir qu'il portait dans son sein. Loyola voulait purifier le monde, par une lutte sérieuse, de tous ces abus d'interprétation qui tendaient à défigurer le culte du Christ. Il voulait faire triompher les principes d'amour et de liberté prêchés par le Christ, et qui sont devenus la base de toute raison et de toute justice humaines. Son courage fut admirable; voyez-le marcher seul au devant du danger! Les premiers jésuites, tout le monde leur rendra cette justice, sans autres armes que leur conviction et leur dévouement contre des adversaires puissants dans le mal, commandaient l'admiration par leurs vertus.

Loyola descendit dans la lice sans trembler. Il espérait en Dieu. — L'espérance est le patrimoine de ceux qui aspirent aux grandes choses! Il pensait aux splendeurs de l'Eternité, et il était toujours résigné au départ suprême. Il purifia le sublime esprit du Christianisme de la rouille de révolte et d'idolâtrie que plusieurs siè-

cles y avaient attachée. Son œuvre fut difficile et les progrès en furents lents : car il y a, dans les choses humaines, un long chemin de la pensée à l'exécution.

On voit, dans l'histoire, que rien de grand ne s'accomplit sans que les cœurs des hommes n'aient été parfaitement préparés. Pour changer les vieilles coutumes et abattres les antiques préjugés, il faut que l'idée du vrai se soit répandue partout, semblable à ces sources qui jaillissent des entrailles de la terre et auxquelles les peuples viennent abreuver leur soif ardente. C'est donc une tâche difficile que de faire revenir, sur le compte des Révérends membres de la compagnie de Jésus, l'opinion publique égarée.

Ignace de Loyola a eu le sort de tous les grands hommes : il a eu beaucoup d'ennemis. Quoi qu'il en soit, il a empêché le monde de tomber dans l'hérésie ; il a régénéré l'esprit humain défaillant sous les coups du doute et du matérialisme ; il a frayé la vraie route de l'Évangile à l'humanité. Il fut l'âme du Catholicisme. Ignace de Loyola se montrant aussi chrétien que le christianisme même, telle est la philosophie du XVIe siècle. Suivre la volonté divine dans les choses humaines, voilà l'œuvre de cette philosophie.

Il en fut ainsi de saint Vincent de Paul,— cette autre lumière du Catholicisme, qui, lui aussi, fournit une si belle campagne contre l'égoïsme.

Dans l'héroïsme de son cœur, Ignace de Loyola s'élançait dans la lutte sans compter ses ennemis et sans

se soucier des dangers. Ce qui fait sa grandeur, c'est son calme pendant les orages qui grondent sur sa tête. C'est qu'une force divine le soutient; Dieu se révèle à ceux qui l'aiment !

Ignace de Loyola et ses adeptes partirent pour Rome, afin d'offrir leurs services à la papauté. Ils avaient fait serment d'obéissance. Ignace proclama l'obéissance la vertu suprême, le moyen de s'affranchir du joug du mal. C'est en obéissant qu'il « soulève les unes après les autres et pèse au poids du sanctuaire les puissances avilies de son âme ».

L'obéissance est l'âme de la compagnie de Jésus; ce fut leur force et ce sera leur gloire. Ce n'est pas sous le joug de la crainte que le pieux législateur courbe la volonté de l'homme, c'est sous la volonté de Dieu lui-même. L'obéissance est ennoblie par le sentiment de sainteté qui l'inspire.

« Il faut, dit saint Ignace (1), apporter tous ses soins pour agir dans un esprit d'amour, et non avec le trouble de la crainte : *Ut in spiritu amoris et non cum perturbatione timoris procedatur*..... Dans toutes les choses auxquelles l'obéissance peut s'étendre avec charité (c'est-à-dire *sans péché*), soyons aussi prompts et aussi dociles que possible à la voix des supérieurs, comme si c'était la voix même de Jésus-Christ, notre Seigneur; car c'est à lui que nous obéissons dans la personne de ceux qui

(1) *Constitutions de la Compagnie de Jésus.*



tiennent pour nous sa place... Portons-nous donc avec grande promptitude, avec joie spirituelle et persévérance, à tout ce qui nous sera ordonné; renonçons, par une sorte d'obéissance aveugle, à tout jugement contraire; et cela, dans toutes les choses réglées par le supérieur, *et où il ne se trouve point de péché.*

« Que chacun soit bien convaincu qu'en vivant sous la loi de l'obéissance, on doit sincèrement se laisser porter, régir, remuer, placer, déplacer par la divine Providence, au moyen des supérieurs, comme si on était un mort, *perinde ac si cadaver essent ;* ou bien encore comme le bâton que tient à la main un vieillard et qui lui sert à son gré. »

Telle est cette sublime doctrine, d'une si haute philosophie religieuse, d'une si grande indépendance, d'une si noble hardiesse, qui a servi de texte aux déclamations de l'athéisme.

Ah ! c'est qu'il faut avoir l'âme élevée pour comprendre toute la grandeur de cette discipline d'une pieuse armée. Les volontaires chrétiens qui s'enrôlent sous cet étendard savent d'avance à quoi ils s'engagent. Ils seront forcés d'obéir, *excepté dans les choses où il n'y aura pas de péché*, d'obéir jusqu'à la mort. Le sacrifice à Dieu est absolu, entier.

« Ainsi, le religieux obéissant, ajoute saint Ignace, accomplit avec joie ce dont il est chargé par le supérieur pour le bien commun, certain, par là, de correspondre véritablement à la volonté divine. »

« Je voudrais, s'écrie le R. P. de Ravignan, après avoir cité ces textes, je voudrais qu'on relût attentivement ces paroles, qu'on tâchât de les bien entendre. On en a fait tant de bruit; et cependant on n'en a pas même compris le sens, ou du moins on l'a étrangement altéré.

« Je rendrai aux mots leur sens et à la bonne foi ses droits.

« Et d'abord je rappellerai simplement que tous les ordres religieux sont liés par le même vœu d'obéissance, que tous expriment et entendent de même la vertu d'obéissance.

« Mais veut-on aller jusqu'au fond même des choses? Veut-on parler raison et principe?

« Qu'on cherche dans ses souvenirs ce qu'il y a de beau, de grand et de mieux apprécié parmi les hommes.

« Serait-ce les magnificences de l'ordre parfait? Eh bien, l'ordre est tout entier dans la juste subordination. Graviter vers un centre commun est l'ordre même de la nature; mais c'est l'obéissance.

« L'ordre et l'harmonie du corps humain sont aussi admirables; mais la tête commande.

« La sagesse et la sûreté des vues sont précieuses et bien rares dans la conduite des affaires. Mais la sagesse de l'homme, dit quelque part Fénelon, ne se trouve que dans la docilité. Le vrai sage est celui qui agrandit sa sagesse de toute celle qu'il recueille en autrui. Cela est juste.

« Un homme est seul avec lui-même; il se fie à ses propres idées et s'affranchit de tout conseil : il n'a plus ni sagesse ni prudence.

« Le religieux est donc vraiment sage ; car pour lui le supérieur est par état le conseil, l'appui, la raison d'un père. Voyez encore une famille paisible et bien réglée ; l'âme de sa prospérité, n'est-ce pas la subordination et l'obéissance ?

« Mais je dois poser ici le grand principe ; il n'est point sans doute du domaine étroit de la philosophie humaine ; il appartient à la foi. Qu'on la suppose du moins pour un moment, si on est assez malheureux pour ne la plus avoir.

« Quel est donc le sens de l'obéissance du Jésuite, et, pour parler plus juste, de tout religieux sans exception ? Le voici au point de vue de la foi, le seul pratique et vrai en cette matière :

« Dieu, dans sa providence surnaturelle et spéciale, a établi au sein de l'Église un genre de vie et de perfection évangélique dont le vœu d'obéissance est le fondement et le caractère essentiel.

« C'est à Dieu même que le religieux voue son obéissance ; Dieu l'accepte, et s'oblige ainsi en quelque manière à diriger et à gouverner, par une autorité toujours présente, les actions de celui qui veut et qui doit obéir.

« Dieu vit, Dieu agit, et il préside dans l'Église aux fonctions de tout le corps, et surtout aux fonctions de la hiérarchie. Cette hiérarchie, divine et non humaine, constitue, approuve, inspire les règlements et les supérieurs des ordres religieux ; en sorte que l'obéissance de chacun de leurs membres, par une vue de

foi certaine et pure, doit remonter à l'autorité de Dieu même.

. . . .

« Saint Ignace exhorte à se laisser porter et régir par la *divine providence* (1) comme si on était un mort, *perinde ac si cadaver essent.* Cette image n'est pas de lui, il l'a prise évidemment du grand et admirable saint François d'Assise. Cet homme si extraodinaire, si puissant et si doux, auquel il fut donné de réaliser tant de merveilles, qui vint montrer à la terre l'Évangile vivant de la pauvreté et de la croix dans un apostolat si beau et si vrai, saint François d'Assise ne regardait comme réellement obéissant, au rapport de saint Bonaventure, autre lumière éclatante du moyen âge, que celui qui se laissait toucher, remuer, placer, déplacer, sans aucune résistance comme un corps sans vie, *corpus exanime* (2). Il exprimait la même pensée à peu près encore dans les mêmes termes, lorsqu'il disait son sentiment à ses religieux en les instruisant sur l'obéissance : « Ce sont des morts que je veux pour disciples, non des vivants; *mortuos non vivos ego meos volo* (3), et Cassien, longtemps avant lui, s'était servi

(1) Loc. cit.

(2) S. Bonav., vita S. Francisci, c. 60.

(3) S. Francisci Assis. opera, colloq. 40, in-fol.; Lugduni, 1653, p. 80.

de cette énergique image pour exprimer la perfection de l'obéissance (1).

« Enfin, pour omettre tous les autres, saint Basile, le législateur des moines d'Orient et l'une des plus mâles figures des anciennes Eglises, comme l'une des plus belles gloires de l'épiscopat et de la science sacrée, saint Basile, au chapitre 22 de ses Constitutions monastiques (2), veut que le religieux obéissant soit comme l'outil dans la main de l'ouvrier, ou bien encore comme la cognée dans la main d'un bûcheron. Le bâton du vieillard, si singulièrement reproché à saint Ignace, est moins redoutable, on l'avouera.

« Mais quoi! dira-t-on toujours, obéir en aveugle, soumettre sa volonté, son jugement, est-ce là penser, vivre en homme? Oui, et c'est même avoir fait de glorieuses conquêtes dans la carrière de la dignité humaine, et, dût l'horreur s'en accroître encore, j'exposerai cette affreuse doctrine.

« Malheur, dit l'Ecriture, à celui qui marche dans sa « voie, et qui se rassasie des fruits de ses propres con« seils! Malheur à celui qui se croit libre quand il n'est « point déterminé par autrui, et qui ne sent pas qu'il est « entraîné au dedans par un orgueil tyrannique, par des « passions insatiables, et même par une sagesse qui,

(1) De Inst. renunt., l. 12, c. 32.
(2) S. Basil. opera, edit. Bened., t. 2, p. 573.

« sous une apparence trompeuse, est souvent pire que « les passions même ! » C'est Fénelon qui parle ainsi (1) ; je dirai après lui :

« O mon Dieu ! que je voudrais être mort à moi-même, être anéanti comme l'entendaient saint Ignace et saint François ! mon ambition tout entière serait remplie en ce monde. Il est des âmes pieuses et recueillies qui accepteront et comprendront ce langage : et pour le faire entendre à tous, les beaux et puissants génies qui ont fécondé l'Eglise et versé en abondance les fruits de vie au sein des nations, viendront à mon aide et diront mieux que moi comment il faut mourir à soi-même pour bien vivre. »

Et maintenant, pour les socialistes qui disent qu'eux seuls ont l'amour des pauvres, je leur dirai que le soldat du Christ qui a tracé les nobles pages qu'on vient de lire, a encore écrit ces lignes, en parlant d'Ignace de Loyola :

« Le soldat élevé tout à coup dans la grotte de Manrèze à la plus haute philosophie, à celle de la sainteté, n'avait garde d'omettre cette dernière consommation et ce couronnement de vertus par *la divine Charité*. Il indique, suivant son usage, plutôt qu'il ne développe ; il ouvre une riche veine, raconte quelques faits, et livre l'âme à ses pensées.

(1) *Christianisme présenté aux hommes du monde*, t. 6, p. 27.

« Mais quelle ébauche sublime dans cette contemplation finale *pour obtenir l'amour* (1).

« Deux principes féconds et pratiques sont posés : l'amour consiste dans les œuvres ; l'amour consiste dans la communication réciproque des biens. Dieu même va nous servir de régulateur et de mesure. Ce que Dieu fait, ce qu'il nous donne, *nous devons nous efforcer de le faire et de le donner en son nom*, *c'est justice.* »

Avec ces principes immortels, la compagnie de Jésus fit contre l'hérésie du XVIe siècle ce que font tous les publicistes qui aiment l'ordre et la liberté contre les socialistes du XIXe siècle, ces modernes hérésiarques qui nous menacent d'une ruine générale.

A l'esprit de révolte qui infestait l'Europe, la compagnie de Jésus opposa l'obéissance religieuse, et la hiérarchie d'une inflexible discipline aux débordements et à l'insubordination du protestantisme.

Ils travaillèrent avec une constance intrépide à la restauration du catholicisme. Nul corps ne mena une vie plus active. Ils se répandirent partout, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les salons, dans les chaumières ; à chaque heure faisant le bien et combattant, comme il convient aux chevaliers de l'Eglise. Leur dévouement fut la source des plus grandes choses. Ils furent les professeurs de nos pères ; ils firent sortir l'instruction des langes dans lesquelles on l'avait jusqu'ici

(1) *Exercitia.* — *Just. Soc.*, t. 2, p. 414 et 419.

retenue : ils devinrent célèbres dans les sciences ; ils furent les plus savants historiens, mathématiciens, physiciens, mécaniciens et astronomes de l'Europe.

Ces hommes merveilleux, types uniques dans l'histoire, consolidèrent le trône de saint Pierre, firent rentrer le clergé dans les voies de l'orthodoxie, et restaurèrent la religion catholique en France, en Italie, en Allemagne. Ils firent plus encore : — ils traversèrent les mers pour porter la foi, la science, le progrès moral et le progrès matériel aux peuples les plus éloignés.

Une mesure, non catholique comme on l'a dit, mais purement civile et judiciaire, l'Inquisition, servit à tort de reproche contre eux, et aussi contre les Dominicains. L'Inquisition ne fut qu'une arme entre les mains de la société violemment attaquée par les ennemis du droit et de la justice, gens de sac et de corde pour la plupart.

Est-ce que, de nos jours, quand les socialistes ont essayé de faire triompher leurs abominables utopies par la force, la société ne s'est pas armée pour se défendre ?

Les conservateurs d'autrefois faisaient de même contre les ennemis de l'unité religieuse et sociale. Comme nous aussi, ils étaient *progressistes* dans le bon sens du mot ; et c'est parce que nous aimons le progrès et la liberté que nous exécrons la licence et l'anarchie.

IX

Et maintenant, si, des régions élevées de la religion, nous descendons dans la sphère de l'économie politique, qu'est-ce encore que le communisme ?

Mon Dieu ! il est des théories telles qu'il n'est pas besoin de les réfuter ; les exposer est suffisant pour les faire détester.

Le communisme est la négation de la personnalité humaine.

« *Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît.* »

Tel est le cercle de la liberté individuelle, et il est certain que ce cercle est fort étroit.

Le communisme le rend plus étroit encore.

Le communisme, c'est le dernier mot de toutes les opinions extrêmes ; c'est l'oppression et la tyrannie ; c'est l'abrutissement de l'humanité.

Le communisme confisque toutes les libertés, même celle de faire le bien.

La charité catholique est la plus noble des vertus. C'est pour cela sans doute que les socialistes la poursuivent.

L'homme n'est pas créé bon, ainsi que le prétendent les rationalistes. Il est rare que celui auquel on fait du

bien ne devienne pas votre ennemi. La reconnaissance lui est lourde et pénible. Il ne lui arrive que trop souvent de payer le bienfait par le mal. Mais qu'importe? le chrétien ne fait pas le bien par ostentation; c'est à Dieu qu'il donne.

S'il n'y avait plus de riches, qui soulagerait ceux qui souffrent? Etre jaloux du riche, — petitesse! Est-ce que le riche n'a pas ses douleurs comme les autres? Est-ce que la mort ne plane pas sur lui aussi, comme sur la terre plane l'aigle au vol large? Est-il heureux, le riche qui a vu rayer tout ce qu'il aime du livre des vivants? Ah! quand le bras céleste a déchiré son pauvre cœur; quand le malheur à son front met des rides précoces; quand la mort, faucheuse universelle, lui a pris tous ceux auxquels il était attaché par les plus doux sentiments, — qu'avez-vous à lui envier?...

Dans chaque existence, il est des nuages qui ternissent l'éclat des joies; nul cœur ne peut empêcher le malheur de venir fondre sur lui à l'improviste; nul n'est à l'abri du lourd chagrin, qui nous marque d'une empreinte éternelle.

La douleur est un hôte terrible, qui, de force, nous visite et s'installe en nous; mais il est une patrie ailleurs pour le chrétien, il est une vie sans nuages et sans douleurs, et c'est vers cette pure clarté que toujours monte notre pensée ardente et ravie.

Après avoir blasphémé la Religion, le communisme attaque la Propriété, cette vérité sociale, que l'assenti-

ment de l'humanité a consacrée; l'Hérédité, qui en est la conséquence; la Famille, cette source de toute dignité, de toute moralité, ce doux lien des tendresses, des affections, des cœurs.

Le communisme confisque l'indépendance individuelle, car il tue le travail, l'activité productive.

Il classe les hommes par ordre, comme des animaux, et, sous prétexte d'empêcher l'homme de devenir trop riche, il le force à rester pauvre toute sa vie, le parque dans la sphère étroite de la matière, lui assigne d'avance sa destinée, l'oblige à un travail qu'il n'a pas choisi, dans des conditions qui lui répugnent, et lui arrache le prix qu'il a le droit d'en attendre légitimement.

La liberté coûte trop cher pour que nous nous la laissions confisquer par une secte de rêveurs et de forcenés!

La liberté, c'est la joie de l'âme humaine. La liberté permet à l'homme de se tromper, de faire fausse route; la jouissance et la douleur sont le produit des efforts de cette liberté. Nul bien n'est plus précieux.

L'homme préférera toujours la lutte libre à la monotonie d'une existence uniforme qui anéantirait toute variété, toute activité, toutes ces fortes émotions qui font bondir sa poitrine.

Nous ne pouvons vivre comme des bêtes, dans des ateliers communs, n'ayant rien en propre, rien à nous, ne nous occupant que de boire et manger, proscrivant le luxe et les arts, et tout ce qui élève l'âme. Ce serait

s'abuser étrangement que de croire que nous nous résignerions à abdiquer ainsi notre grand rôle moral.

En vérité, plus haute est notre destinée.

Si nous n'avions pas la faculté de bien ou mal faire; si nous étions forcés de vivre d'une façon qui ne fût pas conforme à notre dignité morale; si, semblables aux abeilles et aux castors, qui vivent dans la communauté, nous n'étions guidés que par l'instinct; si nous ne pouvions ni nous aimer ni vivre par l'intelligence, ni nous laisser aller au courant de toutes les fantaisies, de toutes les indépendances, de toutes les sensations, nous ne serions pas libres. C'est précisément parce que la communauté convient à quelques animaux qui la pratiquent avec succès qu'elle ne convient nullement à l'homme.

Dans la communauté, nous deviendrions des bêtes, des polypes, des crustacées, des mollusques, des végétaux; au lieu de nous élever jusqu'à l'infini, nous nous laisserions tomber dans le néant.

Ah! combien nous préférons la vie intime, mâle, agitée, indépendante, en un mot l'ardente vie de la liberté et du mouvement, à cette vie de torpeur, à cette vie étroite et misérable que vous voulez nous faire, dans laquelle, pour que je ne manque de rien, vous me forcez de manger ce que vous voulez, quand et où vous voulez, d'être l'esclave de votre bon plaisir, et de travailler sous votre joug de fer!

Ah! laissez-nous, laissez-nous notre fière misère qui, demain, peut se transformer en prospérité; laissez-nous

l'espérance de l'élévation et de la fortune; laissez-nous tous ces accidents, tous ces contrastes, tous ces hauts et ces bas, toutes ces variétés infinies, toutes ces charmantes situations, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, qui nous font vraiment sentir notre âme.

C'est l'histoire du chien de la fable. Nous préférons la liberté avec l'obligation de chercher nous-mêmes notre subsistance, à la niche communiste où la pâtée serait si amère!

Vous n'avez pas le droit de me supprimer ma liberté, de me faire esclave, sous le prétexte que l'existence m'est souvent dure et pénible; vous n'avez pas le droit de m'assigner un genre de vie à votre fantaisie.

Je prétends choisir ma vocation, la poursuivre à ma volonté et à mes heures, l'abandonner si bon me semble, y revenir ou en embrasser une autre; je prétends travailler suivant mon aptitude et faire du fruit de mon labeur l'usage qu'il me plaît; je prétends enfin faire tout ce qui ne gêne pas mes semblables, tout ce qui ne leur est pas nuisible, tout ce que nos lois chrétiennes ne me défendent pas de faire.

Je prétends faire de mon intelligence et de ma capacité l'usage légitime qu'il me plaît; et l'éternelle société prétend se conserver, tout en marchant au progrès, et laisser aux facultés humaines la liberté de travailler à leur développement le plus élevé.

Être soi, travailler, jouir et souffrir; pratiquer la vertu et s'égarer dans le vice; pécher, se repentir; faire acte

d'égoïsme et faire acte de charité : voilà la liberté, voilà l'homme.

Le communisme confisque la liberté de l'homme et éteint chez lui toute ardeur pour le travail. L'homme travaille pour lui, pour acquérir la propriété; il n'aura aucun goût à le faire pour le bien commun. L'égalité des salaires produira l'égalité dans la paresse. L'homme travaille très certainement pour la prospérité publique et pour la gloire, mais ce n'est pas assez : il veut recueillir un profit personnel pour lui, pour ses enfants, pour ceux qu'il aime. La source de son activité est dans son cœur.

La vie commune n'offrant aucune récompense, engendrera l'oisiveté. Pas de labeur sans appât.

Le plaisir de vivre en communauté n'est pas un salaire suffisant, ce me semble, pour exciter l'homme aux saintes ardeurs de l'émulation. Faire du bien serait un noble mobile; mais on le supprime aussi dans la communauté, car la charité y est interdite : on l'a tuée avec la propriété.

L'homme pourra aimer ses semblables au point de risquer sa vie en combattant pour leur défense, mais son dévouement n'ira jamais jusqu'à abdiquer sa liberté pour leur faire plaisir, et jusqu'à travailler toute sa vie pour eux. Il a l'enthousiasme d'une grande action, non la patience d'une éternelle application sans but avantageux pour lui. Il est plus courageux qu'opiniâtre. Il risquera sa vie pour son pays, il ne sacrifiera pas son temps pour les autres.

L'instinct de l'homme, son génie, sa conscience, ses inspirations, tout en lui proteste contre la transformation de la société libre en une société communiste.

L'homme aime sa famille; or, la famille est indubitablement liée à la propriété. La famille est l'un des plus nobles sentiments de notre cœur; une bonne preuve que la communauté est l'animalisation de la société, c'est qu'elle supprime la famille, inconnue aux animaux.

C'est pour sa famille que l'homme travaille; c'est pour le bien-être de sa famille; c'est pour lui conserver ou lui acquérir une propriété.

Abolir la famille, c'est nous ravaler au rang des animaux, qui n'en ont pas, qui n'ont pas le besoin d'en avoir une; c'est supprimer la tendresse; c'est nous arracher l'âme!

De toutes nos libertés, celle-là est la plus chère, la plus précieuse.

L'homme ne peut se résoudre à aimer comme la sienne la grande famille humaine, à aimer le vaste univers comme certains lieux qui rappellent les plus doux souvenirs à son cœur charmé : on comprend la bienveillance universelle, mais non pas l'amour universel. Il est des enchantements, des joies, des affections qu'on ne peut ressentir que dans la poésie d'une sphère à soi, dans la limite des rayons de ses facultés. Il est des amours qui passent avant les autres. Après Dieu, il est naturel de chérir sa famille; après sa famille, sa patrie; après sa patrie, l'humanité. Telle est la *chaîne* des sen-

timents. La briser, c'est briser le cœur qui les contient.

Mêler ces sentiments, c'est leur ôter leur pénétrante douceur; c'est en retirer toute la vertu.

— Arrière, despotisme, je veux m'appartenir! Je ne veux pas, communiste, être une machine!

Le communisme abaisse l'homme au lieu de l'élever; il le dépouille et le jette nu dans les glaces de l'athéisme. C'est une exagération de tous les progrès qui ont concouru au développement de la civilisation. Il dénature toutes les idées dont il s'empare, il les fane et les déprave.

— Fraternité! avait dit le christianisme. — Le communisme traduit ce mot par l'égalité absolue.

— Honorons le travail, avaient dit la justice et la conscience publiques. — Le communisme, sous prétexte de réhabiliter le travailleur, veut faire de tous les hommes des manœuvres.

— Il faut soulager la misère, disent les chrétiens. — Le communisme veut faire de ceux qui souffrent des animaux gourmands et débauchés, au mépris de la morale et de la pudeur.

Le communisme remplace la liberté par l'esclavage, la religion par l'athéisme et le culte de la matière, la propriété par la vie en commun, la famille par l'isolement et la lubricité, l'amour par le plus dégoûtant sensualisme, le luxe et les arts par la misère générale, la misère sans intelligence, sans courage, sans dignité, sans espérance.

Le communisme, c'est la révolte de l'esprit du mal; c'est la peste morale; c'est la spoliation et l'iniquité; c'est l'autorité, la liberté, la foi, l'honneur, la vertu, le christianisme, le talent, le sentiment, la science, le progrès foulés sous les pieds des barbares; — c'est le flambeau de la civilisation éteint; c'est la chair triomphant de l'esprit, la mort absorbant la vie; c'est le désespoir, le malheur, le vice et la honte de notre époque.

C'est le communisme, c'est cette utopie funeste qui a tant compromis la liberté et l'ordre en Europe, armé les frères les uns contre les autres, versé des flots de sang et entassé des monceaux de ruine.

C'est le communisme vaincu, mais non désarmé et toujours menaçant, qui, à toute heure, épie la société comme une proie pour rouvrir ses blessures et la pousser traîtreusement aux abîmes.

Tableau douloureux et trop vrai! voilà ce qu'ils ont fait de la patrie! Et loin de se repentir, ils aiguisent dans l'ombre leurs armes lâches pour des luttes nouvelles! dans l'ombre ils rêvent de nouveaux désastres, de nouvelles batailles; encore du sang, encore des larmes, encore des deuils!...

Et ils osent se dire les continuateurs du Christ!...

L'esprit du Christ qui sauva le monde en mourant, qui versa son sang pour la société agonisante et la régénéra, pourra seul sauver, régénérer encore le monde menacé par le socialisme matérialiste.

C'est par une interprétation sacrilége que les socialis-

tes prétendent qu'ils descendent du Christ, afin de séduire les masses.

Certes, Jésus-Christ aimait le peuple. Il était venu *pour essuyer les yeux de ceux qui pleurent, au voile précieux de l'amour*. En naissant dans la misère, avec une crèche pour berceau, l'homme-Dieu glorifia le grabat du pauvre. Ses disciples, — gladiateurs de la vérité, — étaient, eux aussi, des indigents. Comme nos prêtres catholiques, leurs seuls successeurs, ils consolaient l'affligé, soulageaient le malheureux; — appréciateurs éternels de la liberté et du progrès, ils mirent l'enfant du pauvre dans les bras du riche; ils démasquèrent la fourberie qui avilit l'esprit de l'homme et l'égoïsme qui profane son sein. Ils voyaient l'humanité dans la fange terrestre, et lui montraient la vertu, le dévouement, l'amour, comme la loi suprême de Dieu. C'est la fraternité chrétienne. La fraternité chrétienne, c'est l'incarnation vivante de la passion de l'humanité souffrante :

« *Tout ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous le ferez.* »

Et Jésus, ouvrant ses bras à la souffrance et à la douleur, s'écria :

« *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui succombez sous le lourd poids de vos pesants fardeaux, et je vous soulagerai.* »

Eh bien ! aujourd'hui, à cette heure de dangers communs, le Christ appelle à lui le peuple auquel les socialistes veulent infliger les haillons du matérialisme; il faut

que le peuple encore une fois entende cette voix généreuse, cette voix divine.

Malgré les outrages que lui prodiguent les socialistes, la société s'inspire tous les jours davantage de l'Évangile dans ses chartes, dans ses lois. Si le sort des classes pauvres est amélioré, si le progrès marche, si les hommes ont plus d'amour les uns pour les autres, si la sainte charité fait des miracles, si l'égoïsme impie recule devant elle, c'est que de généreux courages prêchent la Religion; quant aux prédicateurs socialistes, ils n'ont créé que la guerre et la misère.

L'esprit de l'Évangile est tout ce qu'il y a de plus anti-socialiste.

En effet, nul rapport entre la douce parole de l'Évangile et ces doctrines anarchiques dont les sectaires méconnaissent les éléments constitutifs de la perfectibilité humaine : la famille et la propriété. Rien n'est plus inhumain que de priver l'ouvrier de son travail et de ces pures affections de famille qui faisaient sa joie, sa consolation, qui lui donnaient du courage pour les rudes fatigues.

Émettre de semblables doctrines au nom du Christ, c'est la plus impudente profanation. Loin de réaliser sur la terre la fraternité évangélique, les socialistes en sont les ennemis acharnés.

Le socialiste boit à la *fraternité* dans des banquets, et fait des barricades au nom de la *fraternité;* le catholique visite le réduit du pauvre, le soulage, le console, lui fait

la charité, qui n'humilie pas le chrétien, lui donne toutes les preuves d'amour et de dévouement.

Le socialiste, l'âme toute saturée de haine et de rebellion, pousse les ouvriers aux batailles sinistres et recrute ses plus chauds adeptes parmi les forçats, parmi les dégradés et les endurcis, les lâches, les désœuvrés, les vils brigands rêvant le pillage ; et parmi ceux que, derrière, pour l'heure de la curée, l'on trouve, gredins douteux et pervertis, qui vivent des largesses des prostituées.

Le catholique enseigne au riche qu'il n'est que le distributeur des biens qu'il possède, au pauvre le respect des biens d'autrui, — à tous deux il montre l'heure à venir du grand jugement. Il dit au Pouvoir que les membres du peuple sont ses enfants, à ceux-ci que le Pouvoir est leur père.

Le peuple échappera, n'en doutons pas, aux prédications désespérantes du socialisme ; les ouvriers se défient de ces faux amis, qui leur promettent un bien-être surnaturel à la condition qu'ils élèveront des barricades derrière lesquelles ils égorgent leurs concitoyens : ils ont ainsi versé le sang de la France, ce sang qui est celui de la liberté et du progrès !

Contre ces excès, ces malheurs, ces tyrannies, il n'y a que la prédication du Christianisme.

Sans le Christianisme, la liberté, l'égalité, la fraternité, ne sont que des mots vides et menteurs ; avec le socialisme, la liberté, c'est le despotisme de quelques athées ; l'égalité, c'est le monstre du matérialisme ; la fra-

ternité, c'est l'embrassement des têtes coupées dans le hideux panier de l'échafaud.

J'ai entendu ces paroles sortir de la bouche d'un socialiste :

« Il faut tuer! Tant que nous n'aurons pas la guillotine en permanence, nous n'aurons pas l'égalité et la fraternité absolues ! »

Terribles paroles qui résument toute la politique, toute la pensée, de nos adversaires.

Ce langage est très particulièrement celui des *communistes matérialistes*, dont nous allons exposer les doctrines dans le chapitre suivant.

X

J'ai raconté les luttes intellectuelles et sanglantes auxquelles l'utopie socialiste a donné lieu. Le chemin que j'ai parcouru est triste, sombre ; à chaque pas j'ai eu à fouler les cadavres de mes semblables, de mes frères ! En songeant aux souffrances de l'humanité, on se sent les yeux mouillés de larmes, le cœur saigne, et nous nous surprenons dans une rêverie profonde. En parcourant cette triste histoire, on gémit sur l'asservissement dans lequel le mal retient les peuples, et il est difficile de contenir son indignation en voyant que, de tous leurs oppresseurs, les plus acharnés sont ceux qui exagèrent

les principes de progrès, des hommes dont le devoir était, au contraire, de faire triompher la paix, la modération, entre tous les enfants de Dieu.

La religion de la violence et de la matière substituée par quelques hommes à la religion de Dieu est la source de toutes nos oppressions, de toutes nos misères et de toutes nos douleurs.

J'ai eu, dans le cours de ce récit, beaucoup de scandales à flétrir; je l'ai fait avec conviction. Le devoir de l'historien est de dépouiller les méchants des insignes de leur pouvoir usurpé et de les juger sur leurs actions, sans se laisser éblouir par l'éclat de leurs déclamations, de leur orgueil, de leur violence. Il doit porter une main courageuse sur ces utopies au moyen desquelles on cherche encore aujourd'hui à tromper les peuples; il doit renverser l'imposture et faire luire la vérité aux yeux de tous; il doit montrer aux générations actuelles les routes suivies par les générations passées, et dénoncer les erreurs, les mensonges, que les adversaires de la religion et du principe d'autorité ont voulu leur imposer. Il ne doit reculer devant le récit d'aucune iniquité, si ce récit cache quelque profitable enseignement.

L'histoire reproche aux serviteurs de l'idée démagogique, aux socialistes, d'avoir voulu dépraver notre caractère national, d'avoir déshonoré le progrès par une série de crimes et des monceaux de ruines; d'avoir

porté leurs mains profanes sur notre religion ; d'avoir voulu tarir les sources bienfaisantes de sa prospérité, au lieu de faire prospérer l'Évangile, patrimoine et flambeau du monde.

Tous les socialistes, une fois arrivés au pouvoir dans la fange et dans le sang, ont rejeté les nations dans l'esclavage du mal et de l'athéisme ; ils ont organisé particulièrement pour eux-mêmes une dictature cruelle et absolue. Leurs ruines ont rempli le monde de terreur et de honte. Leurs moyens étaient aussi féroces que leur but était odieux.

L'histoire du socialisme présente au philosophe religieux une série de graves instructions. C'est toujours, là comme dans l'histoire de tous les bouleversements, des races vaincues qui essayent de secouer leurs chaînes, et des ambitieux sans principes ni vertus qui se disputent une cruelle domination.

Pénétrez dans les annales de ces révolutions violentes. Les chefs du socialisme prétendent à un pouvoir absolu. Les plus célèbres de tous ne sont que des fourbes, toujours avilis par le crime, quelquefois même par la débauche.

Le Jacobin vainqueur n'écoute pas la prière de l'honnête homme vaincu ; il fait massacrer tous les prisonniers ; il attente à la propriété ; il décrète la spoliation ; il est inexorable dans la paix comme dans la guerre. Il suit les traces sanglantes de l'Anabaptiste.

Le Socialiste est une sangsue couchée sur le monde; il se nourrit de sa chair et de sa moelle; il s'engraisse de son sang; il suce sa vie!

Que les terroristes le sachent bien, les cris de leurs victimes sont montés aux cieux!

Le Jacobin menace même l'humble et sublime disciple du Christ, qui, préférant la foi à son bien-être, à son repos, à sa vie même, a fait depuis longtemps à Dieu le sacrifice de ses affections personnelles, et qui, immolant les plus chères espérances et les plus douces pensées mondaines, attaque avec un courage infatigable le pouvoir du mal.

Diffamé comme tant d'autres, martyr et victime de sa foi, il attend, immobile, sa ruine avec dignité.

L'apôtre meurt, mais il n'emporte pas la vérité dans sa tombe; il meurt, mais les idées qu'il a semées ont fructifié; l'affranchissement et la liberté des peuples ne tiennent pas à la vie de quelques hommes!...

Pour moi, j'ai apporté dans ce travail tout le soin qu'exige une grande pensée que l'on entreprend de développer avec persévérance. Heureux si mes faibles efforts et ma bonne volonté pouvaient ramener quelques-unes de ces âmes égarées par le socialisme. Si j'ai pu faire concevoir pour le mal qui nous dégrade une horreur profonde, je serai satisfait et je ne demanderai rien de plus pour récompense.

J'ai dit la vérité, et plus d'une fois, en exposant les doctrines et les actes des socialistes, j'ai eu de la peine



à me rendre maître de mon émotion : car ces hommes sanguinaires et sans foi, acteurs vulgaires, ont failli perdre la civilisation.

Nous, les conservateurs, les hommes religieux, nous ne voulons pas laisser le monopole de la publicité à ces imposteurs. Le monde est trop éclairé pour ne pas juger sérieusement entre eux et nous.

Que tous les hommes de bonne volonté descendent avec nous dans l'arène pour combattre le mensonge et l'oppression. Allons ! courage ! un dernier coup de hache au vieil édifice communiste, dont les pierres teintes du sang des nôtres chancellent !.... Un dernier effort ! C'est pour Dieu que nous travaillons. Arrachons les mauvaises herbes du champ de l'intelligence et creusons de puissants sillons !.....

Il me reste à parler des *communistes matérialistes* ou *communistes-humanitaires.*

Les communistes matérialistes poussent l'affreuse logique jusqu'à ses plus affreuses conséquences. Ils partagent les convictions de M. Louis Blanc et de ses disciples ; mais, de plus qu'eux, ils ont la franchise d'avouer le but qu'ils se proposent. Il faut leur en savoir gré.

Voici le résumé de leur doctrine :

« Il n'y a pas de Dieu.

« Le but de la vie humaine est la jouissance physique.

« L'homme n'a pas d'âme ; il n'a qu'un instinct plus développé que celui des animaux.

« Les hommes doivent vivre tous en commun : communauté de bien et communauté de femmes. »

C'est ainsi. Qu'on le dise, de semblables dogmes ne couvrent-ils pas la raison humaine de honte?

Les communistes vulgaires ont des vices cachés, enfoncés dans les ordures, ensevelis dans la fange, sous le secret, dans l'obscurité de leur vie privée. Ils exhalent l'infamie, la luxure, l'hypocrisie, le poison.

Mais les communistes matérialistes ne prennent pas la peine de cacher leurs vices; ils les étalent complaisamment, cyniquement, orgueilleusement au grand jour.

Les communistes humanitaires, comme les anabaptistes, veulent l'égalité absolue, la communauté des biens et la communauté des femmes, doctrine immorale qui frappe au cœur la famille, — doctrine infâme qui flétrit la poésie de l'âme humaine, qui renverse l'amour pur et sacré; doctrine subversive et dangereuse qui, comme celle d'Epicure, tend à établir le matérialisme sur la terre.

Comme les anabaptistes encore, les communistes humanitaires veulent combattre la société par la violence, par la violence qui renverse et qui n'édifie pas, dont le régime sanglant est toujours fragile et passager.

Voici un dilemme à poser aux communistes :

— Vous êtes de bonne foi ou vous n'êtes pas de bonne foi :

Si vous êtes de bonne foi, votre place est dans une maison d'aliénés ;

Si vous êtes de mauvaise foi, vous êtes des scélérats.

Crime ou folie, choisissez ; vous n'avez pas d'autre alternative.

Il est évident que les communistes sont des voleurs ; les plus francs d'entre eux ne se font aucun scrupule de l'avouer. On sait qu'en Allemagne, plus particulièrement, le *vol* est recommandé comme le moyen le plus énergique, le plus *naturel* et le plus *légitime* d'arriver au communisme. Ces fanatiques sans scrupule, ces filous politiques, professent le *prolétariat par le vol et l'athéisme ;* ils ne s'en cachent pas, telle est leur foi et leur conviction ; — ils le déclarent, ils espèrent *lever une armée de voleurs !....*

De semblables doctrines n'ont pas besoin de commentaires.

Non contents d'égarer les vivants, les socialistes osent outrager jusqu'aux morts. Ils n'ont de respect pour rien, pas même pour la majesté du tombeau.

Parmi les *communistes matérialistes*, il en est qui ont proposé sérieusement, et sans rougir, de ne plus enterrer les hommes, de traiter leurs cadavres comme ceux

des animaux. On prendrait les corps de nos parents pour en faire « du *suif*, de la *colle*, du *noir animal*, etc... ».

C'est ainsi. Ces monstres profanent tout, l'humanité, la vie, la mort, et jusqu'à Dieu même.

C'est le renversement de toute morale, de toute pudeur, de tout ce qu'il y a de saint, de pieux, d'honnête.

L'odieux des doctrines socialistes n'a pas échappé aux intelligences productives et généreuses de notre époque, et l'on a vu les écrivains les plus distingués entrer dans la sainte croisade de l'ordre contre la démagogie.

Ainsi, voilà ce que c'est que le communisme ; — voilà ce que c'est que le socialisme.

Maintenant, le peuple est prévenu.

Veut-il vivre comme un animal ?

Veut-il l'abolition de la famille ?

Veut-il que ses enfants appartiennent *à la patrie ?*

Veut-il que les femmes soient communes ?

Veut-il que le fruit de son travail lui soit enlevé ?

Veut-il travailler toujours, non pour lui et les siens, mais pour des millions de *frères* inconnus ?

Il faut bien que le peuple se persuade surtout que les socialistes mentent quand ils assimilent leurs doctrines odieuses à ce qu'il y a de plus sacré, le Christianisme.

Cette monstrueuse comparaison est une impiété sans exemple.

Non ! il n'est pas permis de confondre les scandaleuses orgies du socialisme avec les consolants mystères de notre religion.

Le socialisme, loin d'être une religion de salut, est la chute de l'humanité, tandis que le christianisme est sa régénération, son affranchissement par le sacrifice de Dieu.

Les chefs d'écoles socialistes et les exploitateurs de bas étage qui les suivent veulent étouffer la liberté que nous a donnée le Christ, et nous replonger dans l'esclavage du paganisme.

Le socialisme est la négation radicale du christianisme.

Pour arriver à ses fins, le socialisme a besoin de rejeter l'humanité dans la chute !.....

Avec de pareilles doctrines, les socialistes disent qu'ils sont animés des meilleures intentions du monde, et qu'ils n'ont d'autre guide, dans leur apostolat exécrable, que l'ardent amour des masses. C'est pour améliorer le sort des classes laborieuses, c'est pour soulager les pauvres, qu'ils veulent bouleverser l'ordre social.

Eh bien, ils ne sont pas dans la vérité ; non, cela n'est pas.

Les hommes religieux, ceux qui ont des sympathies

pour le peuple, ceux qui révèrent les pauvres, — ces fils aimés du Seigneur, — ceux qui poursuivent le noble but du progrès, de la fraternité, repoussent leurs moyens affreux.

Ils comprennent qu'il y a des souffrances, des misères à soulager, du bien à faire, des blessures à guérir. Mais est-ce que le Catholicisme n'a pas l'intelligence de cette situation, l'amour de ce progrès? Est-ce que sa persévérance n'est pas là pour triompher des obstacles?

Ce qui hâtera le progrès dans la voie de la Fraternité, c'est un retour aux idées religieuses, aux vertus chrétiennes, à la moralisation.

En poussant au développement pacifique des principes de l'Evangile, le Catholicisme fait, pour le soulagement de ceux qui souffrent, ce que les socialistes leur promettent vainement de réaliser.

Le Catholicisme, c'est l'antidote du Socialisme.

Le Christianisme traversera les tempêtes du Socialisme comme l'aigle traverse, au sein de l'ouragan, la patrie des orages et du soleil.

Non! le Christianisme n'est pas vaincu et humilié! C'est en vain que les utopistes, les athées, les socialistes, es matérialistes, se coalisent contre lui.

Le Christianisme reste l'idéal de la société humaine; les communistes ont beau vouloir étouffer la liberté, la liberté ne sort que plus forte de leurs bras!

Si les socialistes ont osé se produire au grand jour, c'est que nous n'étions pas mûrs encore pour la liberté, pour le christianisme; soyons dignes de la vérité en l'adorant, et le mensonge sera détruit.

L'esprit révolutionnaire, le socialisme, le jacobinisme, dont le peuple est depuis soixante ans la victime et la dupe, consomme lentement son suicide. Il s'éteint, il râle son agonie sur son fumier sanglant. – C'est en vain que de nouveaux utopistes voudraient le ressusciter au profit de leurs petites ambitions et de leurs passions sauvages. — Que les honnêtes gens cessent de trembler devant le fantôme socialiste; ils peuvent sans crainte de tomber dans ses piéges, marcher au progrès légitime, à l'amélioration des classes souffrantes, à leur moralisation par l'instruction religieuse.

La morale et la vertu ne sont pas moins un besoin pour nous que le pain.

C'est assez de douleurs, c'est assez de ruines. Il est temps de diriger la société d'après son principe éternel; ce principe, c'est la liberté, ce n'est pas le socialisme, le plus dur, le plus honteux des esclavages.

C'est la liberté; ce n'est pas l'anarchie, ce n'est pas la licence, ce n'est pas le règne des factions.

C'est la liberté dans l'ordre, dans la modération, dans la justice, dans la religion : — dans la justice qui punit, dans la religion qui réconcilie et qui sauve.

Oui, le Christianisme foule aux pieds le socialisme; il

défie son audace. Sa faiblesse fait la force du Christianisme.

C'est ainsi que, maudit et méprisé, le socialisme rentre dans la poussière.

Enseignons donc le Catholicisme, car jamais le monde n'en eut plus besoin pour s'affranchir de ces sectaires qui pressent notre cœur pour en exprimer l'amour qui enfante la charité !

SIXIÈME PARTIE

CONCLUSION

Je me résume. On a vu combien tous les systèmes des socialistes sont faux et absurbes, combien tous ils s'inspirent du mal et de la matière. Ils ne peuvent rien pour la société ; ils ne peuvent que la ruiner et la détruire. Elle est pourtant malade. Comment faire?...

Il n'y a qu'un seul remède aux maux qui assiégent l'humanité, c'est d'avoir la Foi, c'est de pratiquer les vertus chrétiennes. Les socialistes parlent de régénérer l'humanité ; mais avec quoi, malheureux?

En dehors de la Religion, où est votre force, votre raison d'être, où puiserez-vous votre autorité, votre sanction?

Les plus acharnés socialistes, ceux qui crient tous les jours contre l'égoïsme, ne font-ils pas à chaque heure acte d'égoïsme?

Avant de changer la société, il faut changer l'homme, il faut déraciner de son âme le vice rongeur, le péché. Au lieu de faire des systèmes, il faut chercher à rendre l'homme meilleur. Ainsi n'espérez pas faire une seule réforme, opérer un seul progrès, en dehors du Catholicisme.

L'homme est malheureux parce qu'il est coupable, parce qu'il est esclave de ses sens et de la matière, esclave du mal; c'est son péché qui fait son infortune. Faites une société vertueuse, et vous aurez une société fraternelle, dans le sens honorable et vrai du mot. Mais ne venez pas nous parler de toutes ces prétendues réformes qui nous conduisent au désespoir, à la bestialité, à la ruine, à l'athéisme. Tant que la société ne sera pas religieuse, tant qu'elle n'aura pas l'Evangile sur le cœur, il ne faut pas songer à constituer une société heureuse et libre. Mais, quand il en sera ainsi, les idées de réformes légitimes ne trouveront aucune résistance. Car, si nous devons nous opposer de toutes nos forces aux tentatives criminelles des factions impures, il ne faut pas non plus être pétrifiés dans notre zèle, il ne faut pas rester immobiles. C'est au parti de l'ordre, au parti religieux, aux catholiques, à donner l'exemple du progrès sage et légitime; il ne faut pas que les instincts et les besoins de la défense commune absorbent la Charité.

Ce qui frappe tout d'abord, en suivant la marche du Catholicisme dans l'histoire, c'est son éternelle tendance à fonder, avec une louable et intrépide persévérance,

une seule et même société, efforts qui méritent de ne pas périr dans la mémoire des hommes. L'Eglise a posé les bases de l'ordre social de l'univers, et, en particulier, de cette magistrature aguerrie qui constitua l'unité de notre patrie bien-aimée : la Royauté.

Tels sont les caractères philosophiques de ce sujet, en enseignements si fécond. Les prêtres donnèrent constamment des preuves de dévouement à la chose publique, même aux époques de préjugés et d'ignorance ; des preuves d'énergie, de vertu, de capacité, qu'on eût cherchées vainement dans les prédicateurs révolutionnaires. Chaque fois que la patrie fut menacée, ce fut la royauté, le clergé et le peuple, réunis dans un suprême et fraternel effort, qui repoussèrent l'invasion étrangère. C'est le Christianisme qui a inspiré tous les progrès de l'humanité. Souvent il a résisté à des impatiences fiévreuses, et toujours à des entraînements insensés et criminels. Et il a bien fait. Le progrès est une femme qu'on tient par la main ; si on la violente pour la faire aller trop vite et dans le chemin de l'erreur, elle résiste, s'arrête et recule souvent même en arrière.

L'Eglise a constamment tâché d'élever le peuple jusqu'à elle : c'était son devoir. Toute puissance morale qui fait aux sentiments du peuple des concessions indignes d'elle-même avoue hautement son impuissance ; elle prouve qu'elle est incapable de le guider dans le bien. Voilà ce que les révolutionnaires, les Jacobins, les Socialistes, auraient dû comprendre. Si leur esprit orgueilleux

avait pu toucher aux profondeurs de la philosophie religieuse, ils n'eussent pas rendu les peuples si malheureux et si coupables; ils eussent frayé une route à la fois honorable et facile, sur laquelle ils auraient recueilli les hommages et les respects de tous. Loin de là! ils furent oppresseurs et cruels. Sortis du peuple, ils devinrent ses maîtres, ses tentateurs, ses ennemis; ils le poussèrent au crime. Ils l'éloignèrent ainsi de ce Christianisme, qui est la lumière et le bien. Ce système fut maladroit autant que féroce, car le peuple se retira d'eux : tandis que le mot *Église* veut dire temple, lieu de douceur, de pardon, asile enfin; *Démagogie*, veut dire terreur, anarchie, misère.

La Fraternité, telle que le socialisme l'a faite, a causé des désordres et des maux difficiles à réparer.

Le socialisme abaisse l'âme humaine; la religion l'agrandit et l'élève. La religion nous montre la vie comme un voyage semé de périls, mais qui doit conduire la vertu à la félicité. Elle rend l'homme supérieur à la douleur. C'est là qu'est la force du christianisme; seul, le christianisme défie la souffrance. Aussi sa morale est-elle supérieure à toutes les philosophies humaines.

Il importe donc aux législateurs de s'inspirer de la religion pour faire des lois, et aux sages de parler au peuple comme elle. Au peuple il faut prêcher la patience, la modération, la dignité; lui montrer l'espérance et lui apprendre ses devoirs, afin de le rendre digne de ses droits.

Il y a plus : le Catholicisme est la seule de toutes les religions qui supporte l'examen de la raison. Il a survécu à toutes les attaques, à tous les bouleversements.

C'est que le Catholicisme comporte tous les progrès ; c'est qu'il n'est pas indifférent aux maux des peuples ; c'est que seul il peut nous inspirer les remèdes vrais, puisqu'il est d'origine divine.

Puisque l'on avoue que la philosophie est impuissante, par ses tendances et son enseignement, pour combattre le socialisme, que faut-il ? Il faut chercher dans l'élément religieux la force que la philosophie ne peut donner.

Les hommes vraiment religieux, vraiment supérieurs, ne cherchent pas dans la force brutale et dans l'anarchie les moyens d'arriver à quelque chose ; ils pratiquent la paix ; ils conseillent, ils n'imposent pas ; ils prêchent, ils ne se battent pas ; ils cherchent pacifiquement la vérité, ils n'excitent pas leurs semblables les uns contre les autres ; ils engagent les forts à aider les faibles, ils n'aigrissent pas les citoyens ; ils procèdent par la persuasion, non par la violence ; ils font, au nom de Dieu, un courageux appel aux générosités du cœur, non un appel infâme aux passions viles de l'homme ; enfin, ils sont apôtres de la fraternité catholique, non les apôtres du carnage. Et, en somme, ils sont plus avides de réformes honnêtes, loyales et possibles, que tous ces charlatans éhontés et fougueux, tous ces prédicateurs factieux du dogme sanglant de la

haine. Les athées foulent aux pieds tout ce que respectent les hommes; ils privent le riche du seul frein qui pouvait l'arrêter dans les excès de son égoïsme, le pauvre du seul frein qui pouvait l'arrêter dans les excès de sa fureur, de son désespoir, de son envie; ils ôtent à ceux qui souffrent la consolation de leur misère et l'espoir d'une vie meilleure.

Ils se disent les *régénérateurs de l'humanité*, et ils lui arrachent l'espoir de la vertu et le remords du crime.

Le culte de Dieu donne la vraie liberté, et ce qu'il y a surtout d'admirable dans la religion chrétienne, c'est que non-seulement elle fait notre félicité dans l'autre monde, mais encore dans cette vie. Ainsi, même au point de vue purement temporel, la religion est utile. Elle guide le législateur, le réformateur et l'homme d'Etat. La religion est d'une utilité temporelle en ce qu'elle inspire ou doit inspirer les lois politiques et sociales des Etats. Elle pousse vers la justice et détourne du mal. Une société sans religion serait une société de crétins et de sauvages. La religion inspire des lois politiques dignes de l'homme et conformes à sa mission terrestre, des lois justes; elle empêche ceux qui sont investis de la puissance de trahir l'humanité. Qu'elle obtienne toujours ce résultat, c'est ce que l'histoire ne permet pas d'affirmer; mais toujours est-il que tel est son but.

Les athées, les socialistes, ne peuvent inspirer que des lois d'abrutissement et d'esclavage. Ils nous rejet-

tent dans la nuit de l'ignorance; ils nous plongent dans la honte, la misère, le désespoir. Ils disent qu'ils sont des *hommes de progrès*; ils sont arriérés, au contraire; ils veulent nous faire rétrograder vers les temps barbares de l'anarchie et de la brutalité. Ce sont les catholiques qui sont les hommes de progrès, parce que le Catholicisme renferme en lui toutes les sympathies, tous les courages, toutes les doctrines du progrès juste. Que prêche le Catholicisme? La prière, qui rapproche de Dieu et nous console; — les bonnes œuvres, la fraternité; la charité, qui pousse le chrétien à soulager ses frères pauvres, à les aimer comme lui-même, à leur rendre tous les services temporels et spirituels dont ils peuvent avoir besoin; à visiter les malades, les prisonniers, tous ceux qui souffrent; à instruire les ignorants, à pratiquer la vertu, à donner de sages conseils et de bons exemples, à se sacrifier à tout instant pour l'humanité et pour Dieu.

Telle est la morale du Christianisme et de la sainte Eglise, telles sont les obligations qu'ils imposent. Il me semble que ces préceptes comportent tous les progrès et toutes les réformes possibles.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

532. — Paris, imprimerie de Ch. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.

PRONES ANECDOTIQUES

Voir la table à la fin du volume.

Typ. GUIRAUDET, à Neuilly.

PRONES
ANECDOTIQUES

DE L'ABBÉ ROLANDO, CURÉ PIÉMONTAIS

MIS EN FRANÇAIS

PAR A. A. SOREL

SUIVIS

D'UNE NOTICE SUR L'AUTEUR

ET SUR

LA CURIEUSE ET PITTORESQUE PROVINCE DE BIELLA

PARIS

CHEZ A. A. SOREL

RUE DU FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 248

1859

AVERTISSEMENT

Voici des Prônes dont la morale, je l'espère, ne sera repoussée par personne. Leur forme seule paraîtra nouvelle, peut-être même originale, et c'est pourquoi je les qualifie de PRÔNES ANECDOTIQUES.

Je n'ignore pas que l'adjectif, anecdotique, est nouveau ; qu'il est, si l'on veut, un barbarisme; mais il m'a paru exprimer assez exactement le genre de Prônes du curé Piémontais. En effet, l'orateur prend le sujet de la plupart de ses instructions dans une action morale, comme la charité ; ou dans un sentiment méprisable, comme l'envie ; ou dans une action criminelle, comme le vol ; et ces actions, ces sentiments, que l'orateur loue, blâme ou condamne, sont en général tirés de faits, d'anecdotes ou d'historiettes du pays même, qu'il rappelle à la mémoire de ses paroissiens et qui servent à motiver et même à fortifier la morale qu'il leur prêche. C'est donc cette manière toute particulière de faire des Prônes qui

m'a semblé m'autoriser à les qualifier d'anecdotiques, sans que l'on puisse en induire aucune atteinte à la considération due à des instructions morales et religieuses, ni aucun doute sur l'orthodoxie de l'auteur.

Les peuples, je le crois, ne peuvent exister, ou, du moins, se civiliser, améliorer leur sort, sans morale, et il n'en est pas de meilleure que celle enseignée par Jésus-Christ. Mais la manière de prêcher cette morale a plus ou moins d'influence, selon qu'elle se rapproche plus ou moins des habitudes ou de l'esprit des populations. Les Prônes de l'abbé Rolando, prononcés en piémontais, d'un style aussi simple que possible, mêlés d'anecdotes, de faits arrivés dans le pays, produisaient un grand effet sur ses auditeurs. Il ne les épouvantait pas par d'horribles tableaux des peines de l'enfer. Il leur parlait peu de Satan, de ses démons et de ses tisons; il cherchait bien à frapper leur imagination, mais par l'idée de la justice de Dieu, par la comparaison des peines qu'imposerait la justice humaine avec celles que la justice divine devrait prononcer.

Je crois fermement que la morale prêchée à la manière du curé Piémontais aurait quelque succès. Les esprits sont frappés par des faits matériels qu'ils ont vus ou qu'ils ont connus, et

par les conséquences qui en résultent. Il n'y a là rien d'abstrait. La morale qu'en tire l'orateur se lie avec le fait et pénètre dans l'âme de l'auditeur avec la conviction qu'elle est celle de l'Évangile.

Le curé parlait piémontais pour être compris de tous ses paroissiens; il ne l'eût été que d'une faible partie s'il eût fait ses prônes en italien, et il ne l'eût probablement été de personne s'il eût parlé latin. Cette attention de se mettre ou de descendre au niveau de ses auditeurs par le langage et par la morale n'est pas, selon moi, le moindre mérite de l'orateur chrétien. Aussi c'est parce que j'ai été personnellement témoin et frappé de la méthode de l'abbé Rolando, autant que pour me pénétrer du génie, — si je puis employer cette expression,—du patois piémontais, que je me suis livré à la version des prônes en francais. Il n'est pas douteux que, si chaque langue a son génie, chaque patois a aussi le sien, et il y a telle expression dans le patois piémontais dont il serait extrêmement difficile de rendre exactement le sens en français.

Le lecteur qui voudra avoir plus de notions sur l'abbé Rolando et son pays, ainsi que sur mes relations avec lui, lira la notice qui se trouve à la fin du volume.

PRONES ANECDOTIQUES

DE L'ABBÉ ROLANDO, CURÉ PIÉMONTAIS

I

LA CHARITÉ

Mes amis, le printemps s'annonce favorablement; les arbres bourgeonnent, nos pâturages verdissent, le seigle se montre bien, et le peu de vignes que notre territoire contient nous promettent déjà d'abondantes grappes. Prions Dieu que cette année nous soit propice; prions-le de vouloir que les produits de notre sol montagneux soient tels, qu'ils nous dédommagent de la médiocrité de ceux de l'année que nous venons de passer. Le seigle, le maïs, les châtaignes, n'ont guère donné que la moitié d'une récolte ordinaire; et malheureusement l'hiver qui a suivi a été long et rigoureux. Mais rendons grâces au Seigneur tout-puis-

sant ; si beaucoup de familles ont eu à souffrir, aucune n'est restée sans nourriture ; la faim ne nous a enlevé personne. M. le maire, l'adjoint, le conseil municipal, ne sont point restés inactifs ; ils ont fait tout ce qu'il leur était possible de faire pour venir au secours des plus malheureux, et, en général, vous les avez secondés ; vous avez exercé cette charité que Jésus-Christ et son Église vous recommandent, et vous l'avez fait de bon cœur ; vous avez soulagé vos frères dans le besoin avec cette bienveillance, cette aménité, qui doublent le bienfait, et personne ne le sait mieux que moi.

S'il y a eu des exceptions, elles ont été rares ; nous avons trouvé peu de cœurs durs, peu de cœurs fermés au plaisir d'aider ses semblables, ses concitoyens, ses frères ; et je suis porté à croire que le petit nombre de personnes qui nous ont refusé leur obole se reprochent de l'avoir fait. Je suis porté à croire que la conscience leur crie qu'elles ont méconnu les Commandements de Dieu et de l'Église, les recommandations de l'Évangile ; qu'elles ont oublié que notre religion est fondée sur la charité ; et je ne serais pas surpris qu'elles aient en secret fait des aumônes pour compenser celles qu'elles n'ont point voulu nous remettre. Elles se seront souvenues de ces paroles de Jésus-

Christ : « Toutes les fois que vous aurez refusé d'assister les pauvres, vous l'aurez refusé à moi-même. »

Il faut le dire, mes amis, c'est une bien belle vertu que la charité, et elle procure de bien douces jouissances à ceux qui la pratiquent religieusement, à ceux qui vont au secours des indigents. Quelles sensations plus délicieuses, en effet, pour un homme généreux, sensible, que celles que l'on éprouve en donnant des vêtements à celui qui est nu, du pain à celui qui n'en a pas ; en méritant à la fois la reconnaissance de ceux que l'on soulage, et les bénédictions du ciel !

N'écoutez pas, mes amis, les personnes qui vous disent que la charité ne fait que des ingrats ; toutes les fois que vous la ferez avec bienveillance, qu'elle tombera sur ceux qui avaient des besoins réels, cette charité sera appréciée, inspirera la reconnaissance. D'ailleurs, vous ne la faites pas pour que l'on vous en ait de la gratitude, car ce ne serait plus la vraie charité ; il y aurait un motif intéressé. Et, en supposant qu'il y eût ingratitude, n'avez-vous pas le ciel qui vous récompensera ; n'avez-vous pas en vous-même le sentiment, la satisfaction d'avoir fait le bien ; n'avez-vous pas eu le plaisir de le faire ? Faisons la charité pour la

charité et n'en demandons pas de retour ; il nous est assuré par notre divin Sauveur.

Encore quelques mots, mes amis, sur ce sujet. Lorsqu'il ne s'agit pas de secours communs, demandés par souscription ou autrement, la véritable charité se fait sans ostentation; elle se cache en quelque sorte, elle se couvre d'un voile. Si vous faites l'aumône de la main droite, a dit Jésus-Christ, que votre main gauche l'ignore. L'homme charitable va chercher le pauvre dans son réduit; il cause avec lui; il apprend indirectement quels sont les besoins les plus urgents de la famille et il y pourvoit sans rien manifester au dehors.

Ce que je vous dis là, mes amis, on le pratique parmi vous : j'en ai vu des exemples. Il n'y a pas longtemps encore, je rencontrai un de nos concitoyens dans une ruelle : il allait en sortir lorsque j'y entrais. D'où venez-vous de ce côté? lui demandai-je familièrement. — Vous savez bien, me répondit-il, que j'ai un jardin un peu plus loin. Après avoir échangé quelques paroles, nous nous quittâmes. J'entrai dans une pauvre maison de cette ruelle et j'y trouvai toute la famille dans la joie : le père et la mère ainsi que les enfants venaient de recevoir tous des vêtements, dont ils avaient un pressant besoin, et vous devinez de qui;

c'était l'homme honorable et charitable que je venais de rencontrer qui les leur avait donnés.

Il y a, nous ne l'ignorons pas, dans tous les pays, des gens qui se font une habitude, et l'on peut dire un métier, de solliciter des aumônes. Ils mendient et ne travaillent point. Des personnes s'autorisent quelquefois de ce fait pour refuser de venir au secours des véritables pauvres, parce que, disent-elles, ce qu'elles donneraient entretiendrait la fainéantise et ne secourrait ni la misère ni le malheur proprement dits. N'admettons pas, mes amis, ce raisonnement à l'égard de notre commune: il ne servirait qu'à cacher des sentiments peu charitables. Si nous avions, d'ailleurs, des personnes qui fissent métier de mendier, nous saurions les distinguer, nous saurions dire qui elles sont, nous nous connaissons tous assez pour cela; puis, ce n'est pas à Sagliano qu'elles mendieraient; elles exerceraient ailleurs leur honteuse industrie.

Mais même en supposant qu'il puisse nous arriver de donner à quelqu'un qui n'aurait pas réellement besoin de notre aumône, qui ne la mériterait pas, nous n'en ferions pas moins une œuvre charitable et agréable à Dieu, car, notre intention aurait été de faire du bien, de secourir l'indigent, de compatir au malheur de notre semblable, de notre frère.

Craignons donc, mes amis, d'altérer par des considérations mal fondées nos sentiments généreux, nos mouvements de charité; craignons qu'en croyant refuser notre aumône à quelqu'un qui pourrait s'en passer, nous ne la refusions au malheureux, à celui qui a réellement faim. Il vaut cent fois mieux courir le risque de donner, pour ainsi dire, le superflu, que de refuser le nécessaire.

II

L'ÉCOLE

Nous déplorons tous, mes amis, le malheur arrivé cette semaine à la famille Pacco; vous en connaissez les circonstances. Leur jeune fils était à jouer avec deux autres enfants sur les bords du Cervo. C'était à celui qui franchirait le torrent d'un saut, et, comme il y a fort peu d'eau dans ce moment, ils y parvenaient sans un grand effort. Mais ils étaient près d'un trou assez profond creusé par les eaux. Le petit garçon prit mal son élan, tomba dans le lit du torrent et glissa dans le gouffre. Les cris des deux autres enfants firent accourir plusieurs personnes, entre autres Charles

Bagnasacco. On ne pouvait, même en sachant nager, se jeter dans le gouffre sans s'exposer à ne pouvoir en sortir. Le brave Charles parvint, en s'accrochant aux pierres et aux racines d'arbres, à saisir le malheureux enfant et à le tirer de l'eau. Il vivait encore ; mais, malgré tout ce que l'on put faire pour le sauver, il expira peu de temps après dans les bras de sa mère et de son père désolés, et regrettant amèrement de ne pas l'avoir assez surveillé. Cet enfant, nous l'espérons, nous devons même le croire, repose maintenant dans le ciel, et nous avons adressé pour lui nos prières à Dieu.

A cette occasion, mes amis, je dois vous renouveler à tous les recommandations que je vous ai faites bien des fois, d'envoyer vos enfants à l'école dans leur intérêt comme dans le vôtre. S'ils ont de l'aptitude et de la bonne volonté, ils sauront lire et écrire et auront appris leurs devoirs envers Dieu et envers vous avant l'âge où ils peuvent vous être utiles par leur travail. Ils seront à même, après un peu de pratique, quelque métier qu'ils apprennent, quelque état qu'ils embrassent, de faire leurs notes, leurs factures, leurs comptes, et même de tenir leurs livres de commerce ; j'entends d'un petit commerce comme il s'en fait dans cette commune.

Si vous voulez et si vous pouvez leur donner une profession qui exige plus d'instruction, les éléments qu'ils auront appris à notre école, le goût de l'étude qu'ils auront acquis, ne leur seront pas moins utiles.

Mais écoutez mon avis, le conseil de l'expérience : si vous n'avez pas beaucoup de fortune, ne vous abandonnez pas trop à l'idée de faire des avocats, des savants, de vos enfants ; tenez plutôt à ce qu'ils bornent leur ambition à faire le métier, à continuer l'état de leur père, sauf, s'il est possible, à le faire mieux et avec plus de profit.

Parfois nous voyons ceux-là mêmes qui n'ont que très-peu d'instruction, et qui, croyant qu'il suffit, pour devenir un commis ou un employé aux gros appointements, de savoir lire et écrire, nous les voyons, dis-je, quitter leur famille, leur village, pour aller dans les villes à la quête de places; puis, quelque temps après, revenir, pour la plupart, honteux, à moitié vêtus, sans un picaglione (1) dans leur poche, manger la *polenta* de leur mère (2); heureux encore s'ils n'ont pas perdu, ou

(1) *Picaglione*, c'était la plus petite monnaie du Piémont, environ un centime.

(2) La *Polenta* est une espèce de bouillie faite dans un chaudron avec de la farine de maïs, de l'eau et du sel. Après

plutôt s'ils prennent l'habitude du travail, et s'ils n'ont pas rapporté de leur séjour dans les villes de mauvaises mœurs et de graves maladies.

Si les enfants envoyés à l'école ont peu d'intelligence ; s'ils apprennent difficilement à lire et à écrire, il n'en faut pas moins persister à les y envoyer ; leur intelligence pourra se développer plus tard ainsi que leur mémoire. D'ailleurs, ils seront toujours mieux là que dans les rues ou les ruisseaux ; leurs parents n'auront point d'inquiétude sur ce qui peut leur arriver dans la journée. Si le petit Pacco eût été à l'école, il ne se serait pas noyé.

Voyez, enfin, ce que font les enfants dehors : ils jouent, ils maraudent ; ils sont polissons, s'abandonnent à leurs mauvais instincts, insultent quelquefois les passants, et deviennent, livrés ainsi à eux-mêmes, tout à fait vauriens.

Que l'on ne nous dise pas pour excuse que l'on n'a pas les moyens de payer l'école, car on reçoit gratis les enfants des familles pauvres, et je ne sache pas qu'aucun ait encore été refusé. Si cela

l'avoir placée sur une planche ou sur une table, on se sert d'un fil pour en couper des tranches. On peut ajouter du beurre à la polenta pour la faire meilleure ; on l'accommode même avec des truffes. Celles du Piémont sont blanches.

arrivait, nous le saurions, monsieur le maire ou moi, et nous en vérifierions la cause.

Ce que je viens de dire spécialement des garçons s'applique également aux filles. Il faut qu'elles apprennent le Catéchisme, leurs devoirs de religion ; et s'il n'est pas autant à désirer que pour les garçons qu'elles sachent bien lire et écrire, ce n'est cependant pas une chose inutile. D'ailleurs, on leur montre aussi à coudre ; et elles ne peuvent que gagner pour le maintien, la modestie et la douceur qui conviennent aux filles, à écouter les sages leçons qu'on leur donne.

Ainsi donc, mes amis, je vous le répète, ne négligez point d'envoyer vos enfants à l'école ; surveillez-les ; ne leur permettez pas de courir partout et de s'exposer à de nouveaux malheurs. Cela est dans votre intérêt, et cela est aussi dans l'intérêt de la religion : car les enfants qui vont régulièrement à l'école et écoutent leurs maîtres sont plus religieux, plus respectueux envers leurs parents et plus honnêtes envers tous.

Priez Dieu que cela soit ainsi.

III

LE MARIAGE

Je vais aujourd'hui, mes amis, vous parler du mariage, de ce nœud que les lois civiles et religieuses consacrent. Hormis ceux qui se vouent au service des autels, dans notre religion catholique, ou qui se sont consacrés à une sainte vie, à la contemplation des œuvres de Dieu, tous les hommes paraissent généralement destinés au mariage, à moins qu'ils ne soient infirmes. « L'homme, dit « l'Écriture sainte, quittera son père et sa mère, « et s'attachera à sa femme. » Ce n'est que dans le mariage que l'on peut goûter avec bonheur et sans remords les jouissances de cette vie. Il faut l'avouer, cependant, tous les mariages n'ont pas des résultats heureux. Il en est qui, au contraire, ne produisent que des effets fâcheux. Mais ce n'est point au lien légitime et sacré qu'il faut attribuer les désagréments qui surviennent parfois dans le ménage : c'est au caractère, c'est à la conduite, au peu de vertu ou de religion de l'un ou de l'autre des époux, et quelquefois de tous deux.

Nous ne sommes pas parfaits, on ne peut en

disconvenir; nos mœurs ne sont pas toujours pures; nous avons parfois de mauvaises passions, et tous nos vices et nos défauts ne s'éteignent pas par le mariage; c'est encore là une vérité que l'on ne peut méconnaître. Ce n'en est pas moins dans cet état, conforme à la nature et sanctifié par la religion, que tout tend à nous améliorer. Deux êtres qui s'aiment et s'estiment, qui s'aident et se soutiennent, deviennent naturellement plus calmes; leurs penchants au bien se fortifient; leurs penchants au mal, s'ils en ont, s'atténuent; puis l'affection et l'amour des enfants viennent augmenter, par leurs doux épanchements, le bonheur commun

Le célibat vous prive de toutes ces jouissances; il contribue à accroître les mauvaises passions plutôt qu'à les diminuer; il dessèche souvent l'âme au lieu de l'attendrir; il inspire presque toujours l'égoïsme au lieu de la charité; c'est un état hors nature que la religion ne peut guère plus protéger que ne le protégent les lois civiles, excepté dans ses ministres et dans les ordres religieux.

Le mal ne sera pas moins grand, et il sera plus regrettable encore que dans le célibat, si on forme des unions illégitimes, que la religion repousse formellement, que la raison ne doit pas admettre,

et que les lois civiles tolèrent seulement sans jamais les autoriser. Ces unions illégitimes, qui heureusement sont rares dans notre vallée, se rompent souvent plus facilement encore qu'elles se forment. Elles produisent des enfants que le père et la mère abandonnent quelquefois, si ce n'est pas toujours! et ces malheureuses victimes de l'inconduite restent sans appui et sans secours.

Il faut donc, mes amis, que les garçons et les filles se marient, autant dans leur intérêt dans ce monde que pour le salut de leurs âmes, que pour obéir aux lois de la création. Que le mariage soit l'état naturel des hommes, qu'il soit celui où l'on peut jouir de plus de bonheur, vous devez en être convaincus; vous en avez beaucoup d'exemples; vous en avez, si vous voulez prendre la peine de regarder autour de vous, la preuve la moins récusable.

En effet, remarquez cette maison dont je ne nommerai pas les habitants, afin de ne pas blesser leur modestie : le mari et la femme sont encore jeunes; néanmoins, ils ont déjà plusieurs enfants. Jamais vous n'entendez de bruit chez eux; ils se parlent toujours honnêtement; jamais un mot outrageant ou ironique ne sort de leur bouche. Ils s'aiment d'une amitié tendre, affectueuse, sans

passion, sans désordre. Ils ont toujours une tenue convenable et selon leur état; ils ne redoutent point le travail et s'y livrent assiduement. De temps à autre ils réunissent leurs parents, et dans ces fêtes de famille tout se passe joyeusement, religieusement; chacun en les quittant se dit qu'ils sont heureux, et envie en quelque sorte leur bonheur.

Et leurs enfants, comme ils les aiment, comme ils en sont aimés! Ils s'en font obéir sans peine; jamais ils n'ont besoin de les punir, et si, rarement, ces jeunes êtres font ce qu'ils n'auraient pas dû faire ou disent quelque chose qu'ils n'auraient pas dû dire, il suffit de leur montrer leur faute, de la leur expliquer, et ils se hâtent de promettre qu'ils se corrigeront, et se corrigent en effet. La conduite des enfants est la conséquence de celle des père et mère : il y a exemple de douceur, de dévouement, d'amitiés réciproques.

Quand je passe, mes amis, près de cette maison, et il en est d'autres, heureusement, dont on peut dire la même chose, il me semble sentir qu'il en sort une odeur suave, un parfum, qui me pénètrent entièrement; il me semble qu'une atmosphère de bonheur entoure ces lieux, et qu'en la traversant on devient heureux.

Hélas! il faut l'avouer, il n'en est pas partout de même. Quel contraste entre cette famille et telle autre, où je ne vais que le chagrin dans l'âme; où l'on ne remarque nulle affection mutuelle; où le mari rudoie, insulte sa femme; où la femme ne respecte point le mari, ne lui obéit point. Les enfants, qui voient comment se traitent mutuellement leurs père et mère, prennent de mauvaises habitudes, contractent des vices et se conduisent entre eux comme se conduisent leurs parents.

Cet affligeant tableau semble repousser le mariage, que je recommande; mais réfléchissez que si ces derniers époux ne sont pas heureux; que si, au lieu de s'aimer, de s'estimer, ils se brutalisent, s'injurient; réfléchissez, dis-je, qu'ils n'auraient pas été plus heureux dans le célibat; que c'est à leur caractère, à des habitudes prises peut-être dès l'enfance, au défaut d'exercices religieux, et peut-être encore à la boisson, qu'il faut attribuer le malheur de leur ménage.

Hélas! déjà dans cette vie, ce ménage est un enfer pour ce malheureux couple. Jamais un mot affectueux; jamais une parole de consolation; jamais ces embrassements de l'amitié; jamais ces caresses prodiguées en commun aux enfants: au

lieu de cela, plaintes, menaces, injures et je ne dis pas tout.

Mais entre les deux ménages dont je viens de parler, l'un tout à fait heureux, l'autre tout à fait malheureux, il en est beaucoup qui participent plus ou moins de l'un et de l'autre, qui sans être parfaitement heureux ne sont cependant pas ce que l'on doit appeler malheureux. Sans cette concorde, cette amabilité réciproques, ces volontés qui s'unissent et n'en forment qu'une, les époux ont cependant assez de raison et de religion pour ne pas persister dans les contestations qui s'élèvent ; pour ne pas se faire, surtout, de querelle en présence de leurs enfants; ils savent s'accorder mutuellement des concessions. Si c'est le mari qui est vif, emporté, absolu; la femme, par sa douceur, sa soumission, ses vertus chrétiennes, le calme, le ramène à la raison. Si c'est la femme, au contraire, qui est irascible, légère ou querelleuse, c'est le mari qui tempère ces défauts; qui lui parle en ami, qui ne s'arme point d'autorité, mais de conseils, de sensibilité ou je veux dire d'amitié; et souvent le nuage qui semblait tout obscurcir, qui devait bientôt produire l'orage, disparaît dans de tendres embrassements, et l'on remercie Dieu d'avoir ramené les douceurs de la paix en se

promettant bien de la conserver longtemps. Je désirerais de tout mon cœur, mes amis, ne voir dans cette paroisse, ne voir partout que des ménages tels que celui dont je vous ai parlé d'abord; je serais bien heureux, et j'en rendrais bien des grâces à Dieu. Mais, du moins, ceux à qui Dieu n'a pas accordé de pouvoir goûter ce bonheur peuvent imiter les époux dont je viens de vous parler en dernier lieu. Si vos habitudes, vos caractères, vos intérêts même, vous portent à des opinions différentes, excitent entre vous des contestations, ne vous abandonnez pas à la colère; priez Dieu de vous éclairer, de vous calmer. Songez que vous êtes unis pour la vie par des liens sacrés; que vous devez vous aimer, vous aider, vous soulager mutuellement; que la religion vous le commande et qu'elle vous le commande dans votre propre intérêt, pour votre bonheur et celui de vos enfants; de vos enfants, mes amis, à qui vous devez de bons exemples; à qui vous devez inculquer un esprit religieux, former un bon caractère, inspirer la douceur, la bonté, en un mot autant de vertus qu'il est possible, afin que, par la suite, vous puissiez jouir vous-mêmes, de leur sage conduite, de leur propre bonheur.

Je ne dirai plus que quelques paroles; c'est aux

garçons que je les adresse, aux garçons qui sont majeurs ou plus que majeurs : je ne les adresse pas aux filles, car je sais, qu'en général, elles se marient volontiers. Je dis donc aux garçons, mariez-vous. Choisissez une honnête fille et il y en a beaucoup dans la vallée ; laborieuse, d'une bonne santé ; faites en votre compagne légitime et prenez pour modèles les bons ménages. Invoquez le Seigneur, soyez religieux, charitables et aimez le travail ; ne fréquentez pas les cabarets ; tenez-vous compagnie mutuellement et si, en vous conduisant ainsi, vous n'êtes pas aussi heureux qu'il est possible de l'être dans ce monde, venez m'en faire la confidence et je prierai Dieu de soulager vos peines, et de vous guérir des maux dont vous auriez pu être frappés. Ainsi soit-il.

IV

L'INFANTICIDE

Je suis bien affligé, mes amis, du crime qui a été découvert dernièrement et que vous connaissez tous. Je ne le suis pas moins des peines qui en sont la conséquence, et que nous ne pouvons guère atténuer.

Je vous ai souvent recommandé de surveiller vos filles, de leur donner constamment des conseils salutaires; de leur éviter tout contact avec des gens habitués à parler trop librement, à tenir des propos indécents, malhonnêtes. Il faut que tout soit chaste dans les filles et qu'elles ne voient ni n'entendent rien qui choque la pudeur. Elevées vertueusement, elles sauront résister aux séductions; elles ne succomberont point à la tentation; elles s'échapperont honnêtes et sans taches de tous les piéges qu'on leur tendra.

Eh, mon Dieu! quel exemple terrible n'ont-elles pas des suites d'un moment de faiblesse et d'abandon! Une jeune fille aimée de ses parents, estimée de ses compagnes, bien vue dans tout le village, se laisse séduire; elle oublie ses devoirs et se voit déshonorée. Elle cache son malheur à ses parents, à tous, excepté, sans doute, à celui qui en est l'auteur; et puis, toujours pour cacher sa faute, son déshonneur, et l'esprit égaré, elle commet un crime, elle détruit le fruit de sa faiblesse. Mais il est rare que Dieu permette que de tels crimes restent cachés; et celui-ci n'a pas tardé à être connu. Voilà cette malheureuse fille condamnée par la loi civile à la réclusion; sa pauvre mère versant un

torrent de larmes, voyant journellement sa santé se détruire par le chagrin.

Et celui qui est cause de tant de malheurs, des souffrances de tant de gens, qui a, peut-être, donné le conseil du crime, nous ne le connaissons pas, nous ne souhaitons pas le connaître; mais que ressent-il? le remords ne le tourmente-il pas? S'il ne craint pas la vengeance des hommes, ne craint-il pas la justice de Dieu? Ah! peut-être, cette justice sera-t-elle plus prompte qu'il ne le pense. Peut-être n'attendra-t-il pas pour l'éprouver, jusqu'au jour du jugement dernier? Je doute qu'il ait toujours un sommeil tranquille; je doute qu'il soit jamais heureux. Non, il ne le sera jamais, il ne peut l'être, eût-il le cœur aussi dur que les rocs de nos montagnes et du cervo.

Et je suppose qu'il se repente, je suppose qu'il fasse tout ce que l'on peut faire pour que Dieu pardonne de tels crimes, il ne pourra se le pardonner lui-même; il verra sans cesse ses deux victimes attachées à ses pas, comme deux fantômes, lui reprocher leurs douleurs et leur mort. Il s'en verra ainsi sans cesse poursuivi et il arrivera à désirer de quitter une vie où il ne trouvera plus un moment de quiétude, car il arrive à des hommes ainsi tourmentés de croire que quelles que soient

les peines que Dieu leur imposera elles ne seront pas plus cruelles que celles qu'ils éprouvent et ils ne réfléchissent pas qu'elles seront éternelles et qu'elles s'accroîtront de l'idée du bonheur des élus, de ceux qui se seront conduits sagement. Ils meurent parce qu'ils n'ont pas le courage de réparer leurs fautes ou leurs crimes.

Voyez, jeunes gens, comment votre conduite peut accabler toute une famille; vous attirer sa malédiction; vous rendre malheureux toute votre vie, vous faire horreur à vous-mêmes. Craignez Dieu; ayez de la religion et vous aurez assez de force et de vertu pour ne pas commettre de telles fautes, de tels crimes. Vous réfléchirez assez pour vous figurer les résultats d'une action que tout condamne; vous verrez les malheurs qui l'accompagnent; les pleurs qu'elle fait verser, les tourments qu'elle fait endurer; vous vous rappellerez que Dieu est là, qu'il vous voit, vous juge, et plutôt que de vous livrer à votre brutale passion, vous fuirez. Prions Dieu qu'il en soit ainsi.

V

RÉPARATIONS A L'ÉGLISE

Mes amis, notre église a besoin de quelques réparations. La chapelle de la sainte Vierge est en mauvais état ; vous le savez, vous le voyez. Je ne vous demande pas de superflu ; il ne s'agit point de luxe. Le temple le plus agréable à Dieu, c'est pour ainsi dire notre intérieur ; c'est le respect, la foi qu'il trouve dans notre conscience, dans notre cœur et dans notre âme. Une église somptueuse, garnie d'argent, d'or et de diamants, n'est pas, croyez-le, ce qui dispose le Seigneur à nous être favorable, à nous pardonner nos fautes. Jésus-Christ est né dans une étable ; cependant, Dieu ne peut trouver mauvais que le temple qu'on lui consacre soit décent ; que les fidèles l'entretiennent dans un bon état ; qu'ils prouvent, par leurs soins, par leur zèle, leur attachement à la religion, leur respect pour sa toute-puissance. C'est dans ce sens ou dans cet esprit que nous avons quelques dépenses à faire.

Nous devons recevoir une petite somme sur les fonds destinés à l'entretien des églises ; la fabrique

peut disposer d'une autre petite somme; mais l'une et l'autre réunies ne suffisent pas, et nous ne pouvons rien espérer sur les fonds communaux, qui sont entièrement absorbés.

Dans cet état de choses, mes amis, nous avons recours à votre générosité. On ne fera point de quête à domicile, parce que nous voulons qu'il y ait liberté entière. Nous ne voulons pas de dons qui ne soient réellement volontaires, ce qui n'arrive pas toujours lors des quêtes, et spécialement des quêtes à domicile. En présence des quêteurs, on ose rarement refuser son aumône; soit amour-propre, soit tout autre sentiment, on ouvre sa bourse et l'on donne; mais il se peut que l'on donne à regret, et que ce que l'on offre d'une main on voudrait pouvoir le retenir de l'autre. Eh bien! J'ai mauvaise idée de l'effet que peut produire de l'argent ainsi recueilli; il me semble que les travaux que cet argent doit servir à payer ne sont pas faits avec plus d'entrain, plus de bonne volonté que cet argent n'a été donné. Ainsi ceux de nos concitoyens qui voudront concourir ou plutôt contribuer aux réparations de la chapelle de la Vierge et de l'église pourront remettre leur offrande soit à M. le maire soit à moi. Nous tiendrons note exacte des dons, mais nous ne la publierons pas.

C'est encore pour que la liberté soit entière que nous agirons ainsi. Si une liste était publiée, nous aurions peut-être quelques dons de plus ; on serait comme honteux de ne pas voir son nom au nombre des donateurs. D'un autre côté, on comparerait les sommes données ; on connaîtrait ceux qui ne seraient pas venus à notre aide, comme ceux qui ne nous auraient donné qu'un minime secours. On pourrait les blâmer, leur faire des reproches, leur vouloir du mal ; il y aurait mille propos, mille cancans : nous voulons éviter tout cela autant qu'il nous est possible. Nous désirons que la sainte Vierge n'ait rien à blâmer dans tout ce qui se fera pour restaurer la chapelle où nous l'invoquons plus spécialement.

Nous n'en comptons pas moins, mes amis, sur votre bon vouloir ; nous sommes persuadés que tous ceux qui pourront donner quelque chose sans s'imposer de privations le donneront. Nous recevrons tous les dons, quelque faibles qu'ils soient, et nous serons reconnaissants envers tous.

J'ajoute que nous désirons fortement que le don que l'on nous fera ne soit pas pris sur l'aumône destinée au pauvre. Nous serions désolés que les malheureux fussent privés de ce que les personnes charitables leur destinent ; nous sollicitons un don

indépendant et en sus de tout secours de bienfaisance, et nous espérons que notre intention sera bien comprise de tous nos concitoyens.

VI

LA MORT

Nous avons conduit hier et déposé dans la tombe le corps d'Antonio Golzio. Vous savez, mes amis, qu'il est mort subitement, sans pouvoir être secouru par la médecine ni recevoir les sacrements de l'Église. Il faut le reconnaître, c'est un terrible moment que la mort, et nous n'y songeons pas assez. Nous marchons dans le chemin de la vie; dans ce chemin souvent difficile, souvent bordé de précipices; et, lorsque nous croyons n'en avoir encore parcouru qu'une partie, que nous croyons être encore bien loin de la mort, elle nous apparaît soudainement, et à peine avons-nous le temps de la regarder avant de fermer les yeux.

Mes amis, les morts subites sont un avertissement dont nous devons profiter. S'il est bon d'avoir toujours en règle nos affaires de ce monde, il ne faut pas moins nous mettre constamment en état de paraître devant Dieu. Il ne faut pas né-

gliger nos devoirs religieux, ne pas toujours remettre au lendemain. Examinons chaque jour notre situation, l'état de notre âme; écoutons ce que nous dit notre conscience; prions Dieu de nous éclairer, de nous guider, et appelons la religion à notre secours.

N'écoutez pas ceux qui vous disent que, quand nous mourons, tout est mort. Ces gens là n'ont pas de foi; ils ne comprennent pas la création universelle; ils cherchent à croire, à se persuader qu'il n'y a point une autre vie, un monde céleste, parce qu'ils le redoutent.

Non, tout n'est pas mort; non-seulement notre religion nous le dit, mais notre conscience nous en rend témoignage; la peur même de la mort, que nous avons généralement, n'est pas produite par la crainte d'un anéantissement complet, mais, au contraire, par celle que nous ne mourons pas entièrement; qu'une partie de notre être survit à la matière; que cette partie peut éprouver du bien ou du mal selon qu'elle nous a bien ou mal dirigés pendant notre vie sur cette terre; car si nous n'avions pas ce sentiment né avec nous, la mort nous serait moins redoutable.

Si nous voyons d'honnêtes personnes, des personnes pieuses, qui ne craignent pas, qui paraissent

même désirer la mort, c'est qu'ayant la conviction qu'elles ont vécu saintement, elles seront récompensées, elles seront heureuses dans la vie céleste. Ce n'est pas la mort qu'elles appellent réellement, c'est leur entrée au ciel qu'elles souhaitent.

Oui, mes amis, ayons foi dans l'Évangile, croyons-le fermement avec Jésus-Christ : notre âme est immortelle ; elle reprendra un corps au jour de la résurrection, au jour du jugement dernier. Non-seulement notre divin Sauveur, mais les Apôtres, les Pères de l'Église, tous nous l'ont enseigné. C'est alors que justice sera rendue à chacun ; c'est alors que ceux qui auront cru, qui auront vécu saintement, seront récompensés, seront les élus du Sauveur.

Ah! si l'on avait toujours présente à l'esprit cette pensée de la mort et de ses suites, cette idée de la justice divine, des peines et des récompenses qui nous attendent, que de mal on éviterait! On marcherait avec sécurité dans le chemin du salut, on ne se jetterait point dans les précipices. On craint les tribunaux, les peines qu'ils prononcent, les amendes, la prison, et l'on ne songe pas aux peines éternelles que Dieu pourra imposer. Il voit cependant les fautes que nous commettons, car Dieu est partout ; mais nous, nous ne le voyons

pas; nous fermons les yeux et nous l'oublions.

Songeons-y, mes amis, persuadons-nous bien que le Créateur universel ne nous a donné la liberté qu'à charge d'en faire un bon usage; que cet usage nous a été indiqué, expliqué par Jésus-Christ; et que son Église nous enseigne comment nous devons nous y conformer, quels actes nous devons faire si nous voulons que notre âme soit sauvée, si nous voulons être heureux dans la vie éternelle.

Adressons dans cette vue nos prières à Dieu.

VII

IL FAUT RFSPECTER SES PARENTS

Un événement que tout Sagliano connaît, sans quoi j'hésiterais à vous en parler, m'a singulièrement attristé; une fille a maltraité sa vieille mère; elle a osé frapper celle à qui elle devait des consolations, du respect. Et pourquoi? Quel était le motif de sa fureur? Je ne vous le dirai point, et je vous apprendrai avec quelque satisfaction que cette malheureuse enfant se repent; qu'elle regrete vivement sa faute, ou plutôt son crime, car c'est un crime que de maltraiter, que de frapper sa

mère ; qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour le réparer et pour l'expier. Prions Dieu qu'il lui pardonne comme lui a déjà pardonné sa mère, et ne la portons pas au désespoir en la repoussant.

Mais comment, mes amis, peut-il arriver parmi nous que les commandements de Dieu et de l'Église, que les sentiments naturels, soient méconnus ou violés à ce point que des enfants osent, non-seulement désobéir, manquer de respect aux auteurs de leurs jours, mais encore les injurier, porter la main sur eux. Si parfois un homme en maltraite un autre, soit pour se venger, soit pour tout autre cause, il est coupable, il n'est point excusable ; mais le délit ou le crime devient bien plus grave, prend un caractère bien plus atroce, lorsqu'il est commis par un fils ou une fille envers son père ou sa mère. On aurait peine à le croire, à le comprendre, si l'on ne se figurait qu'il y a absence d'esprit religieux ; qu'il y a méconnaissance ou oubli des lois divines autant et plus encore que des lois humaines ; car il est impossible que celui qui a la foi, qui croit à la religion et la pratique puisse faire de telles choses, commettre de tels délits ou de tels crimes.

En effet, que nous commandent l'Église, la religion ? Le respect, la soumission envers nos parents.

Si nous sommes vraiment chrétiens, toutes nos actions sont empreintes de ce respect et de cette soumission. Nous avons la conviction qu'offenser nos parents, c'est offenser Dieu. Mais si nos principes religieux sont peu fermes, nous oublierons peut-être facilement les Commandements de Dieu, les préceptes de l'Évangile. Le sentiment naturel qui porte les enfants à s'attacher à leurs père et mère s'éteindra, et nous tomberons, sous ce rapport, au niveau des brutes.

Ainsi donc, mes amis, pour éviter ce malheur, il faut, quand les enfants sont encore jeunes, ne rien négliger pour qu'ils se pénètrent des préceptes de la religion, pour qu'ils remplissent les devoirs que l'Église impose dans l'intérêt de tous. Je dis dans l'intérêt de tous, car il est dans l'intérêt des pères et des mères que leurs enfants soient respectueux et soumis; et il est dans l'intérêt des enfants d'être religieux, de craindre Dieu, et de mériter les indulgences de l'Église. Ils auront à leur tour des enfants dans lesquels ils seront heureux de reconnaître des principes de religion et de morale, du respect et de la soumission.

Quand on y songe, mes amis, tout en découvrant les causes qui font que des enfants osent

insulter, osent frapper leurs parents, on ne peut s'empêcher d'être navré au récit de pareils faits, et je me vois comme malgré moi contraint d'y revenir, de vous en parler encore.

Quoi! cet homme, ce vieillard (je fais une supposition) est l'auteur de vos jours, et vous l'injuriez, vous le maltraitez! C'est lui qui vous a élevé, qui a travaillé laborieusement aux dépens de son repos, et peut-être de sa santé, afin de pouvoir vous substanter; et votre cœur ne vous dit rien pour lui? Non-seulement vous n'êtes pas reconnaissant de ce qu'il a fait; non-seulement vous ne l'aimez pas, vous ne le respectez pas, mais vous vous conduisez envers lui comme vous pourriez vous conduire envers un ennemi. En vain la nature semble-t-elle parfois se réveiller et vous crier : Malheureux! c'est ton père; tu es né de son sang; vous n'écoutez pas la nature, vous étouffez ses cris et vous consommez votre crime.

Et votre mère, qui vous a porté dans son sein; qui vous a mis au monde avec douleur, au risque de sa vie; qui vous a allaité, soigné, qui vous a comblé de caresses; cette mère, vous la méconnaissez, votre cœur ne vous dit rien pour elle; vous l'insultez, vous... Je n'ose plus le dire. Ah! si le remords ne vous accable pas, si vos nuits

sans sommeil ne vous troublent pas, c'est que vous avez l'âme bien corrompue ; c'est que la religion ne peut rien sur vous ; c'est que vous ne croyez pas en Dieu ; mais Dieu vous jugera et vous juge déjà ; et son jugement sera sévère et l'exécution en sera terrible.

Je viens, mes amis, de parler de délit, de crime ; mais, il faut le dire, heureusement ils sont rares. Les torts des enfants envers leurs père et mère ne sont pas souvent aussi graves ; ils ne vont pas souvent jusqu'à l'injure ou les mauvais traitements. Ils se bornent, en général, au manque de respect et d'égards, à quelques impertinences, à une sorte d'oubli ou d'indifférence. Ce n'est parfois que le résultat du caractère, d'un mauvais caractère, mais ce n'en est pas moins un tort. Les enfants qui se conduisent ainsi manquent d'affection et de reconnaissance ; la nature parle peu à leur cœur. Ils manquent de reconnaissance, car les père et mère ne se contentent pas toujours de remplir envers leurs enfants les devoirs que leur imposent la nature et la religion ; ils vont au delà, et s'en créent de particuliers ; ils s'imposent des privations afin de les mieux élever et de les établir plus avantageusement.

Les père et mère seront d'autant plus affectés

des mauvais procédés, des négligences de leurs enfants, qu'ils auront plus de sensibilité. On se persuade volontiers que l'on doit être aimé de ses enfants parce qu'on les aime ; que l'on doit en être respecté, en recevoir des preuves de gratitude. Si au lieu de cela, au lieu d'affection, de prévenances, on ne voit que l'indifférence, on n'entend que des paroles impolies, on ne reçoit aucune marque d'intérêt, on est plus négligé que ne le seraient des étrangers ; oh ! alors je vous demande ce qu'éprouveront ces père et mère ; s'ils n'auront pas le cœur blessé, ulcéré à un point extrême, et s'il ne pourra pas arriver à la longue qu'ils auront pour leurs enfants autant d'indifférence que leurs enfants en ont pour eux. Mais non ! la nature s'efface moins chez les parents que chez les enfants. Les peines que les premiers ont prises pour les seconds sont autant de chaînes qui les y attachent ; et les enfants deviennent des ingrats, des monstres même envers leurs père et mère, que ceux-ci ne cessent pas de les aimer, de prier pour eux.

Sans doute, mes amis, il peut y avoir des exceptions ; le père et la mère ne sont pas toujours bons ; ils sont quelquefois durs envers leurs enfants ; ils ne viennent pas à leur secours autant

qu'ils pourraient le faire ; ils les repoussent ou les rudoient ; cela est vrai, mais rare, et cela n'excuse nullement le manque de respect des enfants envers les auteurs de leurs jours. Jésus-Christ a dit, et je vous le répète, que si l'on vous frappait sur une joue, il fallait présenter l'autre. Si cette maxime de notre divin Sauveur est applicable aux étrangers, à plus forte raison l'est-elle lorsqu'il s'agit de fils ou de filles réprimandés, même maltraités par leurs père et mère.

Songez bien tous que si vous n'aimez pas, si vous ne respectez pas votre père et votre mère, si vous les abandonnez, si vous faites comme s'ils n'existaient pas, ou à peu près, vos propres enfants pourront suivre l'exemple que vous leur aurez donné, et vous serez punis dans ce monde même par un péché semblable à celui que vous aurez commis, ou par des fautes semblables à celles que vous aurez faites.

Pour éviter ce danger, conduisez-vous donc envers vos père et mère comme vous voudriez que vos enfants se conduisissent envers vous. Faites ici l'application des paroles de l'Évangile, qui veulent que l'on soit pour son prochain ce que l'on voudrait que ce prochain fût pour nous.

Ainsi soit-il.

VIII

LA FIDÉLITÉ CONJUGALE

Mes amis, je vous ai entretenus il y a quelques temps du mariage, de ce lien sacré, qui de deux âmes n'en doit faire pour ainsi dire qu'une. J'ai dit quelques mots du bonheur des époux qui s'aiment et s'estiment, comme du malheur de ceux qui se querellent et se tourmentent sans cesse et qui font de leur maison un enfer.

Il est quelque chose de pire encore que cet enfer sous différents rapports et particulièrement sous celui des mœurs ; je veux parler de l'infidélité conjugale, de l'adultère, de ce péché condamné si manifestement par Jésus-Christ, mais que la loi civile peut rarement punir. Vous vous êtes promis fidélité devant Dieu et devant les hommes : c'est la première loi du mariage, loi sacrée, loi divine, et vous la violez ! Vous quittez votre maison, vos travaux, votre femme, vos enfants et pourquoi? pour vous livrer au libertinage avec une fille déshonorée, et quelquefois, ce qui est plus odieux encore, avec la femme d'un autre, la femme de quelqu'un dont, peut-être, vous vous dites l'ami.

Vous entretenez votre concubine avec ce que vous enlevez à votre famille; vous prenez le pain de vos enfants pour la nourrir ; et, ce que l'on ne peut dire sans indignation, tandis que votre femme n'a que des vêtements usés, que vos enfants sont à moitié nus, votre maîtresse est vêtue élégamment et regarde d'un air dédaigneux, alors qu'elle devrait rougir de honte, les pauvres enfants qu'elle voit passer et qu'elle ruine. Et si, par un plus grand malheur encore, cette femme sans honte a aussi des enfants, ils seront mieux soignés, mieux vêtus, que les enfants légitimes. Ne pensez vous pas, avec moi, mes amis, que cela est je ne dis pas seulement immoral, mais révoltant, affreux, et mérite bien la réprobation des hommes et de l'Église.

Quoi, malheureux ! vous vous mariez pour avoir un ménage, former une famille; vous promettez fidélité, secours, protection, à votre femme, et vous oubliez tout pour vivre dans le péché, dans la débauche, avec une femme ou une fille perdue ? Et peut-être encore, perdue, débauchée par vous, séduite par vos promesses, votre argent, mais parvenue ensuite à vous enchaîner, à vous faire son esclave, vous ne pouvez plus vous éloigner d'elle sans traîner ses chaînes. Aussi, lorsque vous ren-

trez chez vous, vous êtes morose, vous rebutez vos enfants, vous maltraitez votre femme ; vous allez même quelquefois dans votre démoralisation, votre turpitude, jusqu'à leur reprocher à tous le pain qu'ils mangent. Pauvres enfants, pauvre femme, vous n'avez que Dieu pour protecteur ; il viendra à votre secours, n'en doutez pas. L'homme qui manque ainsi à ses serments, à ses devoirs, à la religion, ou se corrigera, se repentira, ou.... mais vous ne désirez pas que Dieu le chatie, lui inflige la peine qu'il mérite.

Déjà, je crois le remarquer, il s'apperçoit de son esclavage : sa funeste passion commence à s'affaiblir ; bientôt elle lui fera horreur ; d'épouvantables songes viennent troubler ses nuits ; ses enfants lui apparaissent comme des revenants et semblent lui demander à boire et à manger ; les remords approchent, puissent-ils ne pas arriver trop tard. Cette malheureuse femme dépravée, qu'il va laisser, recevra en partie dans ce monde la peine de ses désordres ; méprisée de tous, elle ne saura où cacher sa honte ; fût-elle assez effrontée pour se montrer encore, elle finira par se trouver sans secours et sans pain, et elle l'aura bien mérité ! Il est vrai qu'il arrive quelquefois que de telles femmes trouvent encore des dupes : mais quelles dupes ! des

hommes atteints de folie, ou perdus et dépravés comme elles; elles n'en sont que plus méprisables et plus malheureuses.

Je viens, mes amis, de vous retracer en partie les conséquences et les suites de l'infidélité du mari. Lorsque c'est la femme qui se rend adultère, la fortune de la famille est moins exposée, mais le mal n'en est pas moins grand sous les autres rapports, et les effets en sont souvent terribles. Il est bien fâcheux que dans le pays où la religion chrétienne semblerait devoir être mieux connue, mieux pratiquée, les mœurs plus respectées, ce crime de l'adultère soit cependant aussi et même plus commun que parmi d'autres nations. Hélas! il faut le dire, quoiqu'à regret, c'est son étendue, ou si l'on veut, sa multiplicité qui en atténue les effets, qui semble en diminuer le scandale. Néanmoins, tous les hommes ne ferment pas les yeux sur ce qu'il y a de mal, de dangereux dans l'adultère, et ce qui vient d'avoir lieu dans un autre département en est une nouvelle preuve, et une preuve épouvantable. Un mari tue sa femme, l'amant de sa femme et se tue lui-même; trois enfants sont restés orphelins. On frissonne en pensant à ces horribles résultats de l'adultère.

Qu'arrive-t-il communément quand c'est la

femme qui oublie ses serments? elle néglige son ménage, ses enfants, pour rechercher l'homme auquel elle se livre. Elle manque à la pudeur que les femmes devraient toujours conserver; à tous ses devoirs d'épouse. Elle oublie tous les préceptes de la religion; elle s'expose à introduire dans la famille de son mari des enfants de l'étranger; et c'est là un crime que chacun réprouve et qu'il est difficile de pardonner. Comment, à cette seule pensée, une femme près de commettre l'adultère ne recule-t-elle pas, ne rentre-t-elle pas dans le devoir. Du reste, sa funeste passion n'est pas sans trouble. Cette femme est sans cesse poursuivie par la crainte d'être découverte; elle peut d'un instant à l'autre paraître devant la justice, être vouée à la honte, se voir repoussée de sa famille et privée de ses enfants; et sa malheureuse passion est assez forte pour étouffer toute réflexion, pour lui cacher le dangereux, l'affreux précipice où elle tombe, où elle se jette. Cela est incroyable, et cependant cela est (1).

(1) Don Rolando se laisse entraîner, dans ce prône sur l'adultère, par son zèle religieux. A l'époque où il le prononçait, il était rare en Italie et même en Piémont, qu'un mari s'occupât dans les classes élevées de ce que faisait sa femme, et les femmes avaient des *cavalieri servienti*, sans amour,

Prions Dieu, mes amis, de vous sauver de pareils désordres, et, si vous y étiez tombés, de vous en faire promptement sortir et repentir.

IX

LE BAPTÊME ET LA SÉDUCTION

Nous avons baptisé ces jours derniers un enfant pour lequel nous avons eu de la peine à trouver un parrain et une marraine. Sans être au temps où l'on portait en triomphe, dans une grande ville que je n'ai pas besoin de nommer, les filles mères, on peut sans scrupule, accepter la responsabilité du parrain et de la marraine, prêter un secours religieux à l'enfant. Sa mère a commis une grande faute, on ne peut le méconnaître ; l'enfant est le fruit du péché. Mais ce n'est point une raison pour l'abandonner, pour refuser de concourir à l'acte qui en fait un chrétien ; au contraire, par cette raison même qu'il naît malheureusement d'une mère égarée, les personnes pieuses doivent

sans passion, et seulement pour en avoir, comme on a ou veut avoir une parure. Mais le curé, il est vrai, parlait à des gens du peuple, à des campagnards, et là le chevalier servant n'était pas de mode.

s'empresser de lui préparer les voies du salut : elles doivent chercher sinon à réparer, du moins à atténuer les torts qu'il éprouve des vices et de la mauvaise foi du séducteur de sa mère. Rappellons nous à ce sujet ce que Jésus-Christ dit à ses disciples qui repoussaient des enfants qu'on voulait lui présenter : « N'empêchez pas ces enfants de venir à moi, car le royaume du ciel est pour ceux qui leur ressemblent. »

Hélas! sa mère, elle est bien punie de sa faiblesse, mais elle a le courage de supporter son malheur; elle n'abandonne pas son enfant, elle le nourrit; elle l'élevera; elle aura la force de surmonter sa honte; elle priera Dieu d'accueillir son repentir et Dieu lui pardonnera.

Mais son séducteur? il a disparu; vous savez tous qu'il passait pour un bon ouvrier, pour un honnête garçon. Il était reçu dans la famille Ricci; il était comme le fiancé de Maria; on comptait sur un mariage prochain et on avait dans cet homme une confiance qui, comme nous le voyons, n'était pas méritée. Il s'était fait aimer et a abusé de la confiance des parents et de la faiblesse de la malheureuse Maria. Puis il a quitté Sagliano; il est allé quelques temps à Biella et il a fini par s'éloigner du pays. Je souhaite que la conscience

de sa faute, que le remords, le tourmentent jusqu'à ce qu'il vienne offrir de réparer tout le mal qu'il a fait.

Que ceci, mes amis, soit une leçon pour tous. J'ai toujours recommandé aux père et mère de surveiller leurs filles ; de ne pas les livrer, en quelque sorte, à l'audace des garçons. J'ai aussi recommandé souvent aux filles de se pénétrer des devoirs que leur sexe impose ; d'avoir toujours présents à leur esprit les préceptes de la religion ; de songer que la vertu est leur meilleure dot, leur plus précieux trésor.

Je ne leur ai pas laissé ignorer, d'un autre côté, que les garçons se moquaient presque toujours d'elles et les abandonnaient lorsqu'ils avaient satisfait leur brutale passion. Je leur ai dit qu'en supposant qu'elles ne fussent pas abandonnées par leurs séducteurs, que ceux-ci les épousassent, leur faiblesse leur serait souvent reprochée, serait considérée comme un crime par ceux-là même qui l'avaient provoquée, qui en avaient été la cause, qui en avaient profité, si l'on peut dire qu'il y ait profit à faire le mal ; car tels sont souvent les hommes : ils vous excitent, ils vous portent au mal qu'intérieurement ils désapprouvent. Le mari devient jaloux de sa femme ou feint de l'être pour

avoir occasion de la quereller, et il prend pour prétexte les faiblesses que l'on a eues pour lui avant le mariage. Si on lui a cédé alors, dit-il, on pourrait bien encore céder à un autre. Ainsi cette faute première est une cause perpétuelle de fâcheuses allusions, de poignants reproches, une cause de mauvais ménage enfin. Ce n'est point une supposition que je fais, nous en avons eu malheureusement plus d'une preuve et vous le savez bien.

Vous voyez, mes amis, qu'indépendamment des bonnes mœurs oubliées, de la religion offensée, la fille qui faiblit, qui s'abandonne, se prépare le malheur de toute sa vie ; vous voyez, combien il est de l'intérêt des filles d'être chastes et vertueuses, et combien il est du devoir de leurs parents de leur inspirer de bonnes mœurs. Ils doivent leur donner l'exemple de la décence et de la pudeur, et ne jamais permettre qu'on leur adresse des propos malhonnêtes ou licencieux ; quand on a contracté de bonnes habitudes, que l'on a été élevé dans de bons principes ; que l'on n'a toujours entendu que des paroles honnêtes et que l'on a de la religion, on trouve la force nécessaire pour résister aux séductions.

Il est certain, et vous le savez comme moi, que

s'il arrive qu'une fille succombe quoique élevée sagement, il y en a dix qui se perdent parce qu'elles ont été abandonnées à elles mêmes, qu'elles n'ont entendu que de mauvais propos et qu'elles n'ont eu chez leurs parents l'exemple ni de la retenue, ni de la pudeur.

X

L'ENVIE

Mes amis, je vais vous parler aujourd'hui de l'envie, de ce fatal sentiment qui chagrine l'existence des malheureux qui l'éprouvent. Dans l'Église de Jésus-Christ, il ne devrait jamais y avoir d'envieux ; chaque vrai chrétien devrait voir avec plaisir ses frères prospères et heureux ; et, s'il ne l'est pas lui-même, faire son possible pour le devenir. Quand je dis être heureux, devenir heureux, je ne prétends pas dire que l'on puisse l'être parfaitement en ce monde. Nous sommes organisés de telle sorte qu'il est extrêmement rare qu'il n'y ait pas quelque chose qui vienne de temps en temps nous chagriner, nous tourmenter, et nous faire tourner nos regards vers le ciel, pour dire, comme

Jésus-Christ : « Mon Dieu, vous le voulez; que votre volonté soit faite! »

Ce qui est n'est peut-être pas toujours ce qui devrait ou du moins ce qui pourrait être, et la triste envie ronge souvent la vie de telle ou telle personne qui pourrait bien se contenter de la position où elle se trouve.

L'envie diffère de l'ambition : l'ambitieux, à proprement parler, n'envie pas le sort de ceux qui lui sont supérieurs en fortune, en grade, en considération : il veut les égaler ou même les surpasser; il veut devenir riche, magistrat, et plus encore. L'envie me paraît spécialement personnelle; elle s'attache à une ou plusieurs personnes; l'envieux qui voit son voisin prospérer, s'enrichir plus vite, plus heureusement ou ostensiblement que lui, s'en chagrine; il lui en veut, il le hait; il le verrait avec un plaisir secret, plaisir odieux, s'appauvrir, se ruiner même. Ce sentiment est détestable; il est réprouvé de Dieu et de l'Église; c'est un sentiment anti-religieux, et qui est tel, qu'il abrége parfois la vie de l'envieux, ce qui est arrivé à Piétro-Paco, que vous avez connu tous.

Je ne veux troubler ni l'âme ni les cendres d'un mort; mais il est, selon moi, quelquefois utile de rappeler aux vivants les causes qui ont amené la

mort, afin qu'ils soient plus portés à les éviter. Piétro Paco était un bon ébéniste, mais il était morose et acariâtre ; il rebutait les acheteurs, et par suite il faisait peu d'affaires. Antoniotti, autre ébéniste établi à peu de distance de Paco, était d'un tout autre caractère ; il accueillait bien les acheteurs, et se contentait souvent d'un léger bénéfice. Aussi travaillait-il et vendait-il considérablement ; il n'avait presque jamais assez d'ouvriers. En outre, c'était un homme de beaucoup d'ordre, et il avait une femme bonne ménagère. Avec tous ces avantages, toutes ces qualités, Antoniotti devait prospérer, et il prospéra : son capital s'accroissait chaque année.

Paco, au contraire, restait toujours dans la médiocrité ; sans en rechercher la véritable cause, il se désolait de la prospérité d'Antoniotti. Il lui semblait que celui-ci lui dérobait quelque chose, lui enlevait les acheteurs, et s'enrichissait à ses dépens. Au lieu de soigner ses ouvrages, de surveiller ses ouvriers, il ne songeait qu'aux moyens d'arrêter les progrès de son concurrent ; et, plus il y songeait, moins il réussissait, par la raison qu'il surveillait moins le travail de ses ouvriers ; qu'il avait moins encore d'aménité envers ses chalands. Allez, disait-il aux amateurs, chez Antoniotti ; il

saura vous faire valoir ses mauvais meubles; il vous les vendra bon marché, parce qu'ils lui coûtent peu à confectionner; qu'il les fait avec des bois verts, et ne choisit guère ses ouvriers. Toujours le nom d'Antoniotti était sur ses lèvres; il ne mangeait, il ne dormait pas. L'idée d'Antoniotti prospérant, s'enrichissant, le poursuivait partout. Malheureusement, il ne pensait pas à se tourner vers Dieu, à demander au Seigneur de le guérir de cette envie; de lui suggérer les moyens de réussir comme son concurrent; de changer sa morosité, sa mauvaise humeur en un dehors affable, engageant; non. Il devenait, au contraire, de plus en plus maussade, impoli, et ses ouvrages restaient dans son atelier.

Le défaut de sommeil, le peu de nourriture qu'il prenait, l'état d'irritation où il était constamment, tout cela le conduisit au tombeau. Mais, il faut le dire, il est mort en chrétien; il a demandé et reçu tous les secours de la religion; et il y a lieu d'espérer que, s'il a été malheureux sur la terre, il sera heureux dans le ciel.

Vous voyez, mes amis, où conduit l'envie, quand même elle ne porte pas à commettre des délits et des crimes. Ne soyons donc pas envieux; cherchons à imiter ceux qui font bien, à réussir comme

eux, mais n'envions pas leur bonheur, mais ne leur en voulons pas, et, surtout, ne les haïssons pas. Ce sentiment de haine contre un homme qui ne nous veut pas de mal, qui ne nous en fait pas, est un sentiment odieux, très-odieux, un sentiment impardonnable. Je sais bien que l'envieux pense qu'on lui nuit, et que par conséquent on lui fait du mal, par la raison qu'il croit que si son concurrent n'était pas là, s'il ne confectionnait pas ses ouvrages avec autant de facilité ou de perfection, s'il ne vendait pas à aussi bas prix, il aurait, lui, plus de chalands, vendrait davantage, et gagnerait plus d'argent. Mais, en suivant cette idée, tous les ouvriers, tous les constructeurs, tous les marchands se nuiraient réciproquement, tous auraient motif d'être envieux; nous ne serions donc qu'un monde d'envieux. Mon Dieu! Il y a place pour tous; tous ne réussissent pas au même degré, comme nous l'avons vu par Paco, mais chacun peut vivre s'il travaille : il en est du commerce et de l'industrie à peu près comme des individus eux-mêmes; les uns sont forts, les autres faibles; il en est qui se portent toujours bien, et d'autres qui sont toujours malades; il y en a qui ont de bons yeux et il y en a qui en ont de mauvais, ou même qui sont aveugles. Eh bien, dans l'industrie,

dans le commerce, les choses se divisent à peu près de la même manière. On voit des personnes agrandir leurs manufactures, leurs établissements; augmenter leurs relations, et enfin s'enrichir : ce sont les forts, les robustes, ceux dont l'organisation, l'esprit, le jugement sont particulièrement propres à l'industrie et au commerce. On voit d'autres personnes qui restent dans une sorte de stagnation, dont le commerce diminue même plutôt qu'il n'augmente : ce sont les malades, ceux qui n'ont pas, soit l'habileté, soit les connaissances nécessaires pour réussir.

Si les malades peuvent quelquefois guérir, un fabricant, un marchand peut aussi se relever; il peut acquérir des forces, de l'énergie, réussir dans une opération avantageuse. Si, de leur côté, les hommes forts, les robustes, peuvent abuser de leur santé et l'altérer, un négociant peut trop entreprendre, peut se livrer à des opérations trop considérables, et éprouver des pertes, tomber dans une position fâcheuse et décheoir.

Si je fais ces comparaisons et vous parle de ces rapports, qui sont peut-être un peu difficiles à saisir, c'est pour vous dire qu'on ne doit pas être plus envieux de celui qui réussit, qui est heureux dans l'industrie ou le commerce, qu'on ne l'est de

celui qui se porte bien, qui est fort ou robuste. Il est aussi vrai, selon moi, que ce n'est pas parce que votre voisin fait de bonnes affaires commerciales que vous en faites de mauvaises, qu'il est vrai que ce n'est pas parce que tel ou tel se porte bien que vous êtes malade.

Concluons de tout cela que l'envie est une folie, une folie souvent odieuse, et qu'il faut prier le bon Dieu de nous en préserver.

XI

L'HIVER

Nous arrivons, mes amis, dans l'hiver, dans cette saison rigoureuse pendant laquelle nous marchons ou dans la neige ou sur la glace dont nos montagnes sont couvertes; dans cette saison où le chauffage, qui est si nécessaire, manque précisément à ceux qui en ont le plus besoin, à ceux qui n'ont qu'une faible nourriture, qu'une nourriture qui ne produit pas une chaleur suffisante pour entretenir convenablement dans les veines l'activité ou la circulation du sang.

On rencontre parfois dans cette rude saison des hommes, des femmes, même des enfants, sans

bas, sans sabots et à peine vêtus ; et, ce qui étonne, tandis que d'autres, bien nourris, vêtus chaudement, sont si délicats, ont si peur du froid et des rhumes, ces malheureux ne toussent point ; ils supportent le froid, comme le supportent les habitants des pays toujours glacés. N'en doutez pas, le bon Dieu les soutient, les aide ; et puis on se fait à beaucoup de choses ; on s'habitue à supporter le froid comme à supporter la chaleur.

Mais parce que nous rencontrons quelques-uns de ces pauvres gens, qui marchent sans chaussures, qui supportent un froid très-vif, il ne faut pas cependant se persuader qu'ils puissent toujours, qu'ils puissent longtemps résister aux rigueurs de l'hiver. Vous le savez, il en meurt quelquefois, tant faute de nourriture que faute de chauffage. Vous vous souvenez du malheureux Gamba? Eh bien ! mes amis, n'avons-nous pas quelque reproche à nous faire? Je vous avoue que j'en ai été très-affligé, et que je crois encore avoir des remords comme si j'étais cause de ce malheur, comme si j'étais coupable. Tâchons d'éviter qu'il y ait cet hiver de ces regrettables morts, comme nous avons pu l'éviter l'hiver dernier. Venons au secours de nos concitoyens pauvres ; procurons des bas, des sabots à ceux qui n'en ont point dans cette saison,

et surtout aux enfants moins habitués encore à souffrir que leurs père et mère. Ayons soin aussi qu'ils aient de la nourriture. Donnons du maïs, du seigle, des châtaignes, enfin ce que nous aurons. Dieu nous en récompensera, notre récolte sera plus abondante l'année prochaine.

Un moyen qui pourrait être employé pour parvenir plus sûrement à n'oublier aucun malheureux, ce serait que ceux qui peuvent et veulent bien contribuer au soulagement des misères dans cette saison rigoureuse composassent, autour de leur demeure, une sorte de petit arrondissement qu'ils visiteraient et qu'ils surveilleraient en se chargeant de secourir les pauvres qui s'y trouveraient logés. Ces petits arrondissements devraient entre eux tous embrasser toute la commune, de manière qu'il n'y eût aucune maison, aucune cabane qui n'y fût comprise.

Du reste, plusieurs personnes pourraient se réunir pour former un arrondissement, si elles trouvaient par là plus de facilité pour arriver au but de soulager plus exactement tous les malheureux (1).

(1) J'ignore si cette idée du curé Rolando a été suivie. Je m'étais promis de m'en informer, mais je l'ai oublié. Il paraît certain, au reste, que si, par exemple, les habitants

Au surplus, mes amis, ce n'est qu'une idée que je vous soumets, et ne prétends pas qu'il ne puisse y en avoir de meilleure ; l'important est que les aumônes soient bien distribuées. Il y a des familles aisées qui affectionnent des familles pauvres, dont la demeure est quelquefois fort éloignée de la leur. Il y en a d'autres qui n'ont pas de sympathie pour des pauvres qui sont leurs voisins, qui ont peut-être même à s'en plaindre ; dans ces cas et dans d'autres encore, peut-être, mon projet ne pourrait pas s'exécuter ou, du moins, devrait être modifié. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas oublier ceux qui souffrent, il faut les secourir ; il faut rechercher s'il n'existe pas de ces pauvres à qui il répugne de solliciter des secours, des aumônes, et qui préfèrent rester sans feu et sans nourriture. Ils ont tort, sans doute, il ne peut y avoir ni honte, ni déshonneur à se dire pauvre, lorsqu'on l'est réellement. Si l'on découvre des familles dans ce cas, il faut, tout en évitant de blesser leur susceptibilité, venir à leur secours.

Ceux d'entre vous, mes amis, qui ne voudraient

d'une rue, dans une ville, formaient entre eux un comité de bienfaisance qui rechercherait les pauvres de cette rue, il ne devrait pas rester de malheureux dans le besoin qui ne fussent secourus.

pas distribuer eux-mêmes leurs aumônes, nous trouverons toujours disposés, M. le maire et moi, à les répartir entre les plus malheureux qu'ils nous désigneront ou que nous connaîtrons. Nous distinguerons toujours, autant qu'il nous sera possible, ceux qui sont chargés de famille, dont le travail n'est pas suffisant, ou qui, sans y avoir donné lieu, ont éprouvé des revers ; nous les distinguerons, dis-je, de ceux qui mendient sans avoir absolument besoin d'aumônes, et qui pourraient par leur travail suffire à leur entretien.

D'un autre côté, la pauvreté qui est la conséquence de la fainéantise ou de l'inconduite ne mérite pas les mêmes égards, les mêmes secours que celle causée par une nombreuse famille, par le défaut d'ouvrage ou par des malheurs non mérités. Aussi, pour distribuer les aumônes avec équité, il faut, comme je l'ai dit, bien connaître les individus et les familles : car ceux qui sollicitent, qui se plaignent le plus, qui savent s'insinuer partout, ne sont presque jamais ceux qui ont le plus besoin d'assistance et d'aumônes, et qui les méritent le plus.

Sur tout cela prions Dieu de nous éclairer.

XII

LE VOL

Mes amis, je le dis avec peine, il y a des voleurs parmi nous, on ne peut plus en douter. Vous connaissez les vols qui ont eu lieu ces jours-ci chez deux habitants de Sagliano. Les circonstances de ces vols prouvent que les voleurs ne sont pas des étrangers. J'en suis très-faché. Le crime, il est vrai, n'en serait pas moins grand, lors même qu'il aurait été le fait d'hommes d'une autre commune ou d'un autre pays; mais, au moins, nous n'aurions pas la douleur de penser que les coupables sont ici, sont près de nous, sont peut-être nos voisins.

On savait que les deux familles devaient s'absenter; qu'elles se rendaient le soir chez un de leurs parents pour y célébrer sa fête, et les voleurs ont profité de cette absence pour dévaliser les maisons. Mon Dieu! est-ce le besoin, est-ce la faim qui a conduit ces hommes à pénétrer dans le domicile des absents, à s'emparer de l'argent et des effets précieux qu'ils ont pu découvrir, à les emporter? Non! ce n'était pas le besoin, ce n'était

pas la faim. Ces voleurs ne sont peut-être pas moins à l'abri de la misère que ceux qu'ils ont dépouillés. Certes je ne veux pas dire que le besoin ou la faim eussent pu autoriser ou excuser le vol. Mais le fait paraît plus condamnable, plus odieux, lorsqu'il n'a pour but que d'ajouter ce que possèdent les autres à ce que l'on a déjà soi-même.

Une famille est laborieuse ; elle vit du fruit de son travail ; elle fait quelques économies ; elle s'achète des meubles, des effets ; elle met quelque petite somme en réserve ; et vous venez lui ravir ce qu'elle possède, le fruit ou le prix de ses peines, de ses sueurs et souvent de ses privations? Et vous avez l'âme assez corrompue, le cœur assez durci pour n'être pas épouvanté de votre crime? Oh! soyez-en certain, si la justice des hommes ne vous atteint pas, si vous ne la craignez pas, celle de Dieu vous attend. Vous aurez beau étouffer le cri de votre conscience, oublier, repousser tout sentiment religieux, le jour viendra où il faudra rendre compte de vos actions ; où le regard scrutateur du juge suprême vous fera pâlir ; où vous frémirez à l'aspect du glaive qui paraîtra suspendu sur votre tête.

Oh! alors, vous regretterez votre coupable action ; vous maudirez la pensée qui vous l'a fait



commettre ; les pleurs couleront comme un torrent de vos yeux ; mais il sera trop tard, la restitution ne pourra plus s'effectuer ; le repentir ne sera plus accueilli ; il n'y aura plus de pardon. Songez-y ; prévenez ce terrible moment ; ne l'attendez pas.

Je reviens, mes amis, sur le fait du vôl en général. Vous le savez comme moi, rien ne s'acquiert que par le travail. S'il en est qui aient de la fortune sans avoir travaillé personnellement, c'est que ceux qui la leur ont laissée l'avaient acquise eux-mêmes par leurs travaux, leur commerce ou leur industrie. Vous connaissez parmi nous des hommes qui, n'ayant rien eu de leurs parents, ont maintenant quelque richesse ; mais pourquoi? C'est qu'ils ont travaillé, c'est qu'ils ont eu de l'industrie, qu'ils ont fait des affaires avantageuses. Eh bien! comment permettrait-on à un fainéant, à un débauché, à un dissipateur, réduit même à la misère, d'aller prendre le bien de ces hommes laborieux, acquis souvent avec des peines infinies au milieu de tourments divers. Jésus-Christ nous a recommandé à tous de secourir les malheureux, de leur faire part de notre pain. Mais il n'a pas autorisé, même les malheureux, à prendre ce qu'on ne leur donne pas, à s'approprier le bien de leur prochain. Aussi, s'ils

le font, s'ils prennent même un morceau de pain, ils commettent un vol que défend et punit la loi divine comme la loi humaine.

Je crois devoir dire ici que l'on ne se fait peut-être pas toujours une idée bien nette du vol. Il ne se commet pas seulement comme celui qui vient d'avoir lieu, il varie presqu'à l'infini. Je ne vous parlerai pas de toutes les manières de voler, soit dans la mesure, soit dans la quantité, soit dans la qualité des choses, mais je veux vous dire un mot d'un vol qui a quelquefois lieu dans ce pays. Il est des personnes qui n'iraient pas dans une habitation prendre quoi que ce soit, à qui même on pourrait confier son argent sans crainte. Eh bien! si elles vendangent, elles se permettront d'enlever des grappes des ceps de leurs voisins ; si elles abattent des châtaignes, elles ne craindront pas de frapper sur l'arbre qui se trouve à côté du leur. Je ne dis pas qu'elles croiront ne pas faire mal, mais il est possible qu'elles n'assimilent pas cette action au véritable vol. Et cependant quel en est l'effet? si ce n'est de s'approprier la chose d'autrui : du raisin, des châtaignes qui ne nous appartiennent pas. Il est évident qu'il y a vol, et vol aussi condamnable que s'il était plus considérable.

J'espère, mes amis, que s'il y avait dans notre

paroisse de cette espèce de voleurs, ils comprendraient toute leur faute et se corrigeraient en se repentant. Je serais heureux de pouvoir dire avec certitude que nous sommes tous d'honnêtes gens, et que désormais, du moins, nul d'entre nous ne ferait tort d'un picaglion à son prochain.

Que Dieu veuille que cela soit ainsi.

XIII

LA MÉDISANCE

Mes amis, je vais vous parler de la médisance. Notre-Seigneur Jésus-Christ a dit que l'homme voyait une paille dans l'œil de son voisin et ne voyait pas une poutre qui était dans le sien. Cette parabole du Sauveur, que chacun connaît, a un sens profond comme tout ce qu'a dit Jésus-Christ, et peut très-bien s'appliquer à la médisance, qui consiste à parler des torts, des fautes de notre prochain, de ce qui se passe chez lui, de ses ridicules s'il en a, sans songer que l'on peut dire de nous les mêmes choses et souvent des choses plus graves et plus nuisibles à nos intérêts. Soit légèreté, soit méchanceté, nous contons ce qui nous vient dans la tête et nous autorisons en quelque

sorte ceux qui nous écoutent, autant que ceux dont nous parlons, à médire également de nous; et ils ne se borneront pas à peindre nos défauts, nos torts, nos mœurs, tels qu'ils sont : ils voudront se venger, ils ajouteront, ils amplifieront. Il suit de là qu'il est de l'intérêt de tous de ne pas médire du prochain, puisque, indépendamment de ce que cela n'est pas bien, de ce que la religion le défend, on s'expose à des récriminations qui ne peuvent que nuire. D'ailleurs quelle que soit la forme que l'on prenne, la tournure qu'on lui donne, la médisance peut produire des effets extrêmement regrettables et voilà principalement pourquoi elle est un péché qui, lors même que la justice des hommes le tolérerait, resterait soumis à la justice divine.

Voyons, mes amis, examinons ensemble le mal que peut produire la médisance, non dans tous les cas possibles, cela serait trop long, mais dans quelques-uns. Si quelquefois on médit du prochain par pure légèreté, je dirai même par plaisanterie, c'est peut-être une exception; car, en général, on reconnaît dans la médisance un principe de méchanceté, de malignité et quelquefois de haine; si ce n'est pas l'une de ces choses, c'est la jalousie, c'est l'envie : et tous ces sentiments sont réprouvés et blâmables.

Quand Anna dit à Sophia d'un air simple au milieu d'une conversation : « J'ai vu l'autre jour ton mari ; il paraît se bien porter ; il causait derrière son jardin avec Julia et tous deux semblaient joyeux. » On croirait qu'il n'y a là rien de répréhensible ; qu'il n'y a qu'une chose naturellement racontée. Mais le mari de Sophia a été le prétendu de Julia. On regardait dans le pays leur mariage comme certain ; Anna, en disant qu'elle les a vus ensemble, savait bien qu'elle pouvait par là exciter la jalousie de Sophia et troubler par ce moyen la paix du ménage. Or, supposez qu'en effet, Sophia, qui jusqu'alors n'avait nullement soupçonné son mari d'infidélité, soit devenue jalouse ; et voyez tout le mal résultant du récit d'Anna, de sa médisance. A chaque moment des reproches, des querelles ; la femme toujours aux aguets, toujours courant après son mari ; le mari faisant son possible pour démontrer à sa femme qu'elle le soupçonne à tort et ne pouvant y parvenir. Un jeune enfant négligé par sa mère, tendant ses petites mains vers elle et vers son père, comme pour leur dire : Pourquoi vous querellez-vous ? Pourquoi ne me caressez-vous plus comme vous faisiez ? et ce qui aurait produit un plaisir, une douce jouissance, n'attirera guère que de la froideur. Malheureuse-

ment la jalousie, qu'un rien fait éclore, est presque incurable ; au lieu de diminuer elle semble s'accroître avec les ans. Voyez alors les enfants souffrant de la mauvaise humeur des deux époux ; essuyant peut-être de mauvais traitements par suite de l'irritation de leur mère ou de leur père, enfin élevés, les malheureux, dans une espèce d'enfer.

Eh bien ! mes amis, croyez-vous que Dieu qui a lu dans le cœur d'Anna la malignité, la méchanceté, qui faisaient raconter à cette femme qu'elle avait vu le mari de Sophia causant gaiement avec Julia, croyez-vous, dis-je, qu'il laissera ce péché sans punition ? Non, vous ne le croyez pas. Si Anna n'est point punie, c'est qu'elle se repentira sincèrement, c'est qu'elle effacera sa mauvaise action par quelque chose de méritoire, par de bonnes œuvres. Mais son repentir, ses bonnes œuvres n'empêcheront pas que le mal qu'elle a fait n'existe ; ils ne rendront pas le bonheur au ménage de Sophia, ils ne remédieront pas aux souffrances des enfants. Cette pensée est affreuse et devrait jeter dans l'âme d'Anna un tourment perpétuel. Gardez-vous, mes amis, de ces petites méchancetés qui, comme vous le voyez, peuvent amener de grands malheurs, peuvent rendre la vie insupportable.

Rappelez-vous encore un autre fait, ou, si vous voulez, faisons une autre supposition.

Pierrat n'a pas l'âme méchante, on le croit, mais il aime à jaser, à donner des conseils. Un matin il rencontre Florio, et, après un bonjour et une poignée de mains : Sais-tu, lui dit-il sans autre préambule, que le bruit court partout que tu ne quittes pas les cafés, les billards ; que tu fais des dettes et que si tu continues ainsi, tu auras bientôt mangé ce que tu possèdes ? Sais-tu que cela te fait un tort considérable et que si ces bruits parviennent à la connaissance de la famille Coppa, elle te refusera sa fille et tu perdras ainsi un assez bel avenir ? Jusque-là, mes amis, il paraît n'y avoir rien de mal ; cet avis pouvait même être salutaire, produire du bien, porter Florio à changer de conduite. Mais celui-ci, d'un caractère bouillant, demanda naturellement où cela se disait, qui le disait, qui propageait ces bruits ; et, après maintes interrogations de ce genre par Florio et maintes réponses évasives par Pierrat, ce dernier fut enfin contraint par les prières et même les menaces de son ami d'ajouter : Mon Dieu ! je l'ai entendu dire par Musso, il n'y a pas huit jours, dans la maison Rondi.

Vous savez ou vous devinez déjà, mes amis, les

suites de cette indiscrétion de Pierrat et de la médisance de Musso. Florio, irrité au dernier point contre ce dernier, jure d'en tirer vengeance et n'a pas de repos qu'il ne l'ait rencontré. Il l'aborde, rouge de colère, et, sans dire mot, il le soufflette. Musso, qui ne s'attendait pas à pareille chose et qui peut-être avait oublié ce qu'il avait dit de Florio, reste un instant étourdi; puis, à son tour irrité, son premier mouvement est de lever le bras pour frapper Florio ; mais des amis communs interviennent, demandent des explications que Florio refuse en protestant qu'il tuera Musso ou que Musso le tuera. Un duel est bientôt convenu; dans nos mœurs actuelles il était presque inévitable; des témoins sont choisis; alors ils demandent que la cause première du duel leur soit déclarée. Florio consent enfin à la faire connaître et Musso ne peut nier ce qu'il a dit dans la maison Rondi. En conséquence, le duel a lieu; les deux adversaires se blessent mutuellement, Florio perd un œil et Musso est estropié.

Ainsi la médisance de Musso est mondainement punie dans son auteur, mais elle n'en a pas moins produit un mal affreux. Non-seulement Florio a perdu l'un de ses yeux, mais il a dû renoncer à un mariage avantageux. Si sa conduite n'était peut-

être pas tout à fait régulière, il eût pu se corriger et devenir un homme d'ordre et un bon mari. Ajoutez que Musso est devenu l'ennemi de Pierrat, dont l'indiscrétion a causé tous ces malheurs, et que depuis lors il a cherché tous les moyens de lui nuire.

Vous voyez de nouveau, mes amis, combien il est dangereux de médire, de dire du mal de son prochain et même d'être indiscret encore que l'on n'ait pas de mauvaise intention. Musso avait probablement dessein de nuire à Florio, il y avait dans ce qu'il en disait de la méchanceté; mais Pierrat, lui, ne voulait qu'être utile, il ne voulait que donner un avis salutaire, et cet avis a produit des malheurs.

Pénétrons-nous bien tous de ceci : Lorsqu'il s'agit de notre prochain, on ne saurait jamais faire trop d'attention à ce que l'on veut en dire; on ne saurait trop réfléchir avant d'en parler : si nous ne pouvons ou ne voulons en dire du bien, il faut nous taire.

Voici un troisième exemple du mal que cause la médisance, que je crois bon de vous raconter encore, quoique beaucoup d'entre vous puissent avoir connaissance de l'affaire, car elle n'est pas ancienne et s'est passée près de nous. Plusieurs habitants

de Cacciorna perdaient de temps en temps de leurs volailles sans pouvoir connaître ni deviner comment elles disparaissaient. Étaient-ce des renards, des fouines ou d'autres animaux qui les enlevaient; ou bien étaient-elles prises par des voleurs? c'est ce que l'on se demandait sans pouvoir se fixer.

Un jour, Bossazza rencontre deux de ceux dont le poulailler se dépeuplait; et, en les abordant : je viens de voir, leur dit-il, Gamba mettre dans son pot une belle poule. Ah! disent les autres, il mange des poules! Oh! reprend Bossazza, je lui en vois faire cuire assez souvent; il aime beaucoup la chair blanche. On n'en dit pas davantage de part et d'autre sur ce point; mais ceux dont les poules disparaissaient conservèrent la mémoire de ce que leur avait dit Bossazza; des soupçons naquirent facilement dans leur esprit. Gamba ne leur paraissait pas avoir les moyens de manger souvent des poules. Il avait peu de biens et n'était pas réputé grand travailleur; le hasard, sans doute, avait voulu que peu de jours se fussent écoulés depuis qu'une poule de l'un d'eux avait disparue. C'était probablement elle que Bossazza avait vu mettre dans la marmitte. Comment Gamba avait-il pu voler cette poule; cela lui était-il possible? On ne se faisait pas ces questions; il mangeait des

poules, elles n'étaient pas les siennes, et l'on partait de là pour supposer qu'il les volait. Des suppositions, des probabilités à la persuasion il n'y a qu'un pas. On ne douta bientôt plus que Gamba ne volât les poules qu'il mangeait. On se le disait d'abord tout bas et puis bientôt tout haut : il n'y avait plus que Gamba qui ignorât qu'on l'appelait voleur de poules. Enfin, la chose en vint à tel point que les magistrats s'en émurent, que l'on fit une descente chez Gamba et que l'on crut pouvoir ordonner provisoirement son arrestation. On l'interrogea, on entendit un grand nombre d'habitants de Cacciorna et il fut établi par l'instruction que Gamba ne volait pas les poules, mais qu'il les achetait d'une marchande qui, lorsqu'elle croyait sa marchandise près de la corruption, la vendait à si bon marché, qu'il y avait plus davantage à s'en nourrir qu'à manger quelque viande que ce fût ; et des témoins avaient vu Gamba mettre quelquefois du charbon de bois dans la marmitte où la poule cuisait, et l'on sait, qu'en effet, le charbon ôte à la viande qui commence à se corrompre sa désagréable odeur. En conséquence, Gamba fut rendu à la liberté.

Pendant l'instruction, et au moyen des dépositions des témoins, l'origine ou la cause de l'accu-

sation n'avait point échappée à l'accusé. Il avait reconnu qu'il en était redevable à Bossazza, et il était convaincu que c'était par envie, haine ou méchanceté, que celui-ci était allé dire à ceux mêmes qui perdaient des poules que lui, Gamba, en mangeait souvent. Avec plus de religion et de vertu Gamba eût pardonné, eût oublié, malgré le mal qu'elle lui avait causé, la médisance coupable et implicitement calomnieuse de Bossazza. Malheureusement il voulut se venger; il voulut punir Bossazza par le même moyen, par une médisance adroite, qui fit naître une accusation calomnieuse comme celle qu'il avait subie.

Bossazza était depuis longtemps employé chez Dalmazzo avec beaucoup de profit. Gamba le voyait aller chez Coda, fabricant, comme Dalmazzo, de liqueurs et de ratafiats, et causer en particulier avec lui : il pensa qu'en disant et faisant répéter ce fait, Dalmazzo en serait informé, en deviendrait inquiet et finirait par soupçonner son employé de lui nuire, de divulguer ses affaires et de mettre Coda à même de lui enlever sa clientèle ; et c'est ce qui arriva. Dalmazzo renvoya Bossazza qui perdit ainsi un bon emploi, que Coda ne lui rendit pas. Il paya bien cher sa médisance contre Gamba, car il avait une nombreuse famille, et ne

trouva plus que de faibles ressources pour l'élever et l'entretenir.

Bossazza avait eu tort et grand tort ; Gamba eut tort aussi. Il ne nous est pas permis de nous venger du mal que l'on nous a fait. Une parabole de Jésus-Christ, que je vous cite souvent, peut appuyer cette maxime. Si l'on vous a frappé sur une joue, dit le divin Sauveur, présentez l'autre. C'est bien là nous enseigner que l'on doit souffrir le mal sans se venger.

Vous voyez, mes amis, par tout ce que je viens de vous raconter, ce que la médisance, dont on se fait souvent un jeu, peut produire de mal ; vous voyez pourquoi elle doit déplaire à Dieu et à l'Église de Jésus-Christ ; pourquoi enfin elle devient un péché, qui sera puni, si, après l'avoir commis, nous ne nous en repentons pas sincèrement et, comme je l'ai déjà dit, si nous ne le réparons pas le plus possible par de bonnes œuvres. Gardez-vous donc, mes amis, je le répète encore, de la médisance ; ne dites de votre prochain que ce qui peut lui faire du bien, et gardez le silence sur ce qui pourrait lui faire du mal. Jésus-Christ déclare lui-même qu'au jour du jugement dernier les hommes rendront compte de toute parole malfaisante qu'ils auront dite.

Je termine par vous faire cette observation : lorsque la justice vous interpelle, vous ordonne de lui faire connaître la vérité sur les choses qui l'intéressent, ce n'est point une médisance de dire ce que l'on sait, même de nuisible aux accusés ou aux plaideurs. De même, s'il s'agissait de méchants, de scélérats, qui méditeraient le vol, l'assassinat, ce ne serait plus un péché de parler de leurs mauvaises intentions, d'avertir ceux qui seraient exposés à devenir leurs victimes ; d'avertir même la justice ; ce serait, au contraire, selon moi, un devoir de le faire, de préserver l'innocent des embûches du méchant.

XIV

LE SANCTUAIRE

Mes chers amis, voici l'époque des processions au sanctuaire de saint Jean-Baptiste (1). Je ne puis pas blâmer les personnes qui vont à ce sanctuaire avec la bonne intention d'adresser leurs prières à la sainte Vierge, à la mère de notre Sei-

(1) Voyez dans la notice à la fin des prônes ce qui est dit de ce sanctuaire, ainsi que de celui d'Oropa.

gneur Jésus-Christ. Mais tous n'y vont pas inspirés par une vraie dévotion.

Je n'aime pas, je vous l'avoue, voir s'acheminer vers ce lieu saint des groupes de garçons et de jeunes filles lorsque les pères et mères ne sont pas avec eux ; ce n'est point un pèlerinage, une procession religieuse, un acte de dévotion qu'ils font, vous le savez comme moi. Aussi je préférerais les voir tous faire leurs dévotions à l'image de la Vierge que nous possédons dans notre église ; il y aurait moins de danger pour leur salut.

Vous n'ignorez pas, mes chers amis, qu'il n'y a qu'une mère de Jésus-Christ ; que son portrait soit différent, qu'il soit de bois comme au sanctuaire d'Oropa, de pierre ou d'argent, c'est toujours la sainte vierge Marie. Si c'est toujours la même, la seule qui nous regarde du ciel, en quelque lieu que soit son image, elle a le même pouvoir, la même bonté ; emploie la même intercession auprès de Dieu pour ceux qui la prient avec ferveur. Nous pouvons donc l'invoquer, lui adresser nos vœux dans l'église de Sagliano comme dans tout autre église, comme dans tout sanctuaire, même le plus célèbre ; et nous devons être persuadés qu'elle ne sera pas moins bienveillante pour nous ici, qu'elle le serait ailleurs. Et si la

dépense que l'on fait pour se rendre à Saint-Jean, à l'Oropa, ou plus loin encore, était employée à soulager des pauvres gens, à leur donner un peu de pain, j'ai la foi que la sainte Vierge serait au moins aussi touchée de nos prières faites à Sagliano, que de celles que nous aurions faites au sanctuaire le plus renommé.

Le fait est, mes chers amis, qu'en général les pélerinages ou les processions dont je veux parler se font, dans ces temps-ci, comme si l'on allait à une fête, à une assemblée de plaisirs, et il arrive trop souvent qu'il se commet en route ou ailleurs de mauvaises actions. La sainte Vierge ne peut voir volontiers de pareilles choses; elle n'intercédera pas en faveur de gens qui abusent ainsi de son saint nom. Prions-la chez nous avec ferveur, avec contrition, et soyons sûrs que nos prières ne seront pas rebutées.

Je sais bien que ce que je vous dis ne sera pas approuvé généralement; mais j'ai la conscience de le dire pour votre bien, de le dire dans le véritable esprit de notre sainte religion; dans le but d'éviter le scandale, de prévenir les fautes et les péchés, qui sont presque toujours dans nos mœurs actuelles la suite des longues processions.

Ah! si nous faisions tous le voyage avec recueil-

lement, si nous avions tous une dévotion sincère, si le seul sentiment religieux nous y portait comme du temps de nos pères; ah! alors je me tairais, je me réjouirais même de voir de telles processions, de voir chacun de nous y assister. La sainte Vierge pourrait prendre en considération notre pélerinage; elle pourrait accueillir favorablement nos prières, exaucer nos vœux. Mais malheureusement il n'en est pas ainsi; et, s'il ne se fait pas plus de mal que de bien, il se commet toujours, je ne saurais trop le dire, assez de péchés pour que les âmes vraiment religieuses en soient sincèrement affligées.

J'espère, mes chers amis, que vous profiterez de ces observations dans l'intérêt de votre salut.

Que le bon Dieu le veuille ainsi.

XV

VENGEANCE. JEUNES ARBRES SCIÉS SUR PIED

Vous n'ignorez pas, mes amis, que l'on a scié. dans la chataigneraie de M. Tarino, une quantité de jeunes plans qui commençaient à produire des fruits et que tous ont été laissés sur place. Ce n'est point, par conséquent, un vol que l'on a voulu

faire de ces chataigniers : on n'a pas profité de cette mauvaise action ; c'est une perte, et une perte considérable, que l'on a voulu faire subir à M. Tarino. Par quels motifs ? Je l'ignore ; je cherche à le deviner, et je trouve que l'on ne peut voir là qu'un acte de vengeance, de ces vengeances qui ne font point couler le sang, mais qui n'en sont que plus lâches et n'en sont pas moins criminelles. Mais en admettant que ce soit une vengeance, puisque nous n'apercevons pas d'autre motif ou d'autre but, de quoi a-t-on voulu se venger ? Nous n'en savons rien : nous sommes toujours dans l'incertitude.

M. Tarino, ce me semble, est généralement estimé. Il est charitable ; il est religieux ; il fait autant de bien qu'il le peut. L'hiver dernier, il nous a constamment aidé à soulager les misères, et nous ne sachons pas qu'il ait fait du mal à quelqu'un. Et cependant on lui en fait. Pourquoi ? Est-ce parce que ses affaires prospèrent, parce qu'il paraît heureux ? Mais si vos affaires ne prospèrent pas comme les siennes, est-ce sa faute ? Faites comme il fait ; imitez sa conduite, et il est probable que vous réussirez comme lui.

Si ce n'est pas parce qu'il prospère et paraît heureux que l'on scie ses chataigniers, serait-ce parce qu'il aurait entrepris des travaux dont vous

auriez voulu être chargés? Mais s'il s'est présenté le premier, s'il ne vous a pas desservi autrement, qu'avez-vous à lui reprocher? Lorsqu'une entreprise ne peut être divisée, il est naturel qu'un seul l'obtienne; et, d'ailleurs, c'est à qui la donne à choisir l'entrepreneur qui lui convient le mieux, qui lui paraît le plus propre à exécuter les travaux; il n'y a pas là, ce semble, motif de rancune.

Serait-ce, par hasard, parce que M. Tarino a été nommé électeur et que vous ne l'êtes pas? Mais c'est une marque d'estime et de confiance que lui ont donnée ses concitoyens, précisément, peut-être, parce qu'il ne la pas sollicitée; et je ne trouve là nul motif de haine (1).

Peut-être, ce sont toujours des suppositions que je fais, M. Tarino vous a-t-il fermé sa porte, interdit l'entrée de sa maison; pourquoi l'aurait-il fait? J'ai la conviction, si cela est arrivé, que votre conduite l'a contraint à agir ainsi. Vous aurez peut-être été insolent; vous aurez demandé ce que l'on ne croyait pas devoir vous donner, ce que l'on était bien le maître de vous refuser; et, je n'en

(1) Au temps de ces prônes, le peuple, dans des assemblées primaires, choisissait les électeurs, et les électeurs nommaient les députés.

doute pas, vous auriez fait de même en pareil cas.

En cet endroit du discours, un homme se lève et interrompt l'orateur. « M. le curé, dit-il, M. Ta-« rino m'a fermé sa porte, mais je déclare n'avoir « participé en rien au sciage des chataigniers. » L'abbé Rolando, sans paraître aucunement surpris de cette interruption, répond : « C'est bien, mon « ami, je ne vous avais nullement en vue ; je vous « connais et vous crois incapable d'une action « aussi noire. »

Puis, reprenant son sujet : Mais enfin, continue-t-il, je dirai au coupable, quel qu'il puisse être, que M. Tarino soit ou paraisse plus heureux que vous ; qu'il vous ait été préféré pour telle ou telle affaire ; qu'il soit électeur et que vous ne le soyez pas ; qu'il y ait eu tout autre chose entre lui et vous, votre action n'en est pas moins un crime détestable. Tous les crimes sont détestables, sans doute, mais celui-ci l'est plus que beaucoup d'autres. Non-seulement vous détruisez la propriété d'un citoyen, mais vous nous nuisez à tous en privant le pays du produit de ces jeunes plans : car il faut que vous le sachiez bien, les fruits ne profitent pas seulement à celui qui les récolte : ils profitent encore à tous les habitants, en accroissant la masse de la richesse, la masse alimentaire,

c'est-à-dire la masse des denrées qui servent à notre nourriture à tous.

En effet, vous savez comme moi, mes amis, que plus il y a de chataignes et moins elles sont chères; et que, moins elles sont chères, plus il est facile d'en faire sa provision. En détruisant la chataigneraie de qui que ce soit, on diminue la quantité de chataignes que produisait le pays; et, en diminuant la quantité, on contribue à l'augmentation de leur prix; on enlève ainsi indirectement une partie de l'avoir du pauvre, car c'est principalement le pauvre qui se nourrit de chataignes. On est donc, comme je l'ai dit, coupable envers tout le pays.

J'ai cru à propos, mes amis, de vous expliquer cela, parce que l'on n'y songe pas toujours, et que l'on croit assez communément que la destruction d'une chose, d'une richesse quelconque, ne nuit qu'à celui à qui elle appartenait; tandis que, comme vous le voyez, elle peut, plus ou moins, nuire à tout le pays.

Au reste, il n'y a rien de plus méprisable et de plus odieux que ces sortes de vengeances. La vengeance n'est permise en aucun cas, la religion l'interdit formellement; mais celle dont il s'agit ici est si révoltante, que l'on ne saurait trop la condamner. Aussi, la loi civile, comme vous le savez,

punit sévèrement la destruction des arbres, plus sévèrement même que le vol, et elle a raison. Il faut ne pas avoir d'âme ou l'avoir bien corrompue, il faut avoir oublié tous les préceptes de l'Évangile et de l'Église, avoir oublié, en un mot, qu'il y a un Dieu, pour commettre de tels actes de vengeance ou de haine. Mais Dieu, lui, ce Dieu oublié, n'oublie rien : les coupables s'en apercevront. Déjà il me semble les voir se troubler, pâlir ; d'abord, par la crainte que la justice humaine ne les découvre, ce qui pourrait bien arriver, quoique, jusqu'à présent, aucune plainte que je sache n'ait été portée ; ensuite, parce qu'ils entendent, quoi qu'ils fassent, une voix intérieure qui leur reproche leur crime, qui trouble leur sommeil et leur annonce le jugement dernier, jugement terrible, mille fois plus redoutable que celui des tribunaux, parce que la peine sera éternelle. Il est vrai que le pécheur peut espérer la remise de cette peine éternelle ; mais, pour cela, il faut d'abord qu'il se repente sincèrement, qu'il indemnise son prochain du tort qu'il lui a fait, puis, qu'il fasse pénitence, sans quoi je doute que jamais Dieu lui pardonne.

Je suis peiné, mes amis, très-peiné de la circonstance qui me donne l'occasion de vous dire

tout cela. Il y a bien longtemps que pareille chose n'était arrivée à Sagliano. Les plus vieux n'ont qu'une idée confuse d'arbres détruits ainsi par vengeance et méchanceté. Dieu veuille que nous ne voyons plus jamais semblable malheur : car c'est un grand malheur, bien plus grand encore pour le coupable que pour la victime.

XVI

INÉGALE TENDRESSE POUR LES ENFANTS

Mes amis, je vais vous parler aujourd'hui d'une chose qui cause quelquefois beaucoup de mal. Il faut pour cela pénétrer, en quelque sorte, dans l'intérieur des familles ; mais il n'est pas nécessaire que nous cherchions dans un grand nombre pour ce que je veux vous dire.

Il s'agit des pères et des mères qui ont et qui montrent plus d'amitié pour un ou plusieurs de leurs enfants, que pour un ou plusieurs autres. Tous les enfants n'ont ni la même amabilité ni les mêmes qualités : les uns auront des défauts que les autres n'auront pas ; tel enfant sera, pour ainsi dire, sans volonté ; il obéira toujours à ses parents, sans observations, sans plaintes ; tel autre sera

entêté, désobéissant, ou n'obéira que lentement, qu'en rechignant, qu'en faisant la moue. On le sait, les caractères sont rarement les mêmes ; la nature met autant de dissemblance dans le moral que dans le physique, je veux dire dans l'âme et le cœur, que dans tous les membres du corps. Mais tous les enfants de la même famille, de la même origine, n'en ont pas moins droit à la même amitié, à la même protection de leurs père et mère. Réprimandez, corrigez ceux qui se conduisent mal, ceux qui ne vous respectent pas, qui ne vous obéissent pas, qui sont enclins à faire et font souvent le contraire de ce que vous désirez ; mais ne cessez pas de les aimer, de les protéger, car ils ne peuvent cesser d'être vos enfants.

D'un autre côté, gardez-vous de combler l'un de caresses et de repousser constamment l'autre. Vous seriez injustes, même lorsque le premier serait sans défaut, et que l'autre en aurait plus ou moins : votre préférence pour l'un produirait malheureusement de l'inimitié, de la haine. Si l'enfant préféré n'a pas d'inimitié pour son frère, l'autre en aura pour lui, il le haïra ; cette haine sera cause de beaucoup de mal, et les père et mère devront se le reprocher : ils y auront donné lieu, et Dieu pourra leur en demander compte. Il

arrive que l'enfant préféré sent l'injustice que l'on commet envers son frère, et fait ce qu'il peut pour la réparer; mais il trouve un cœur ulcéré, et ne réussit pas toujours. Que sera-ce si les parents oublient tout sentiment paternel et maternel; s'ils privent les enfants qu'ils repoussent d'une nourriture suffisante, de vêtements, d'éducation; et s'ils vont même jusqu'à les séquestrer, les enfermer, sans cause, sans motif réels. Oh! alors ils sont bien coupables, et j'oserais dire criminels.

On a peine à croire qu'il y ait des gens assez dénaturés, assez barbares pour se conduire ainsi, et pourtant il y en a. On frémit d'indignation en y songeant; et l'on se demande s'ils sont bien de l'espèce humaine, et quelle peine assez forte Dieu pourra infliger aux pères et aux mères qui se conduisent ainsi, indépendamment de celles que la justice humaine peut prononcer.

S'il devait y avoir, mes amis, plus d'amitié pour un enfant que pour un autre, ce serait plutôt pour celui qui a des défauts : c'est à celui-là qu'il faudrait s'intéresser davantage; c'est à corriger, à diminuer ces défauts qu'il faudrait s'appliquer, en le reprenant affectueusement, en lui montrant de la tendresse; en lui prouvant, par les soins qu'on lui donne, que c'est pour son avantage qu'on dé-

sire le voir se corriger. C'est ainsi que se conduisent ceux qui ont les vrais sentiments de la paternité ou de la maternité, qui n'oublient pas que c'est leur sang qui circule dans les veines de leurs enfants; et cette conduite réussit presque toujours à rendre les enfants meilleurs, à modifier leur caractère.

Une remarque moins pénible et en quelque sorte curieuse, que l'on peut encore faire dans les familles, c'est de voir le père montrer plus d'amitié pour l'un de ses enfants, et la mère en préférer un autre. Il n'est pas facile d'en expliquer la cause : elle n'est presque jamais la même. Parce que l'un des époux laisse apercevoir la prédilection pour tel de ses enfants, il peut arriver que l'autre époux, par un esprit de compensation, sans repousser le bien-aimé de son conjoint, fasse plus d'amitié à tel autre de ces mêmes enfants. Les caractères étant différents, il peut aussi arriver qu'il y ait plus de simpathie entre l'un des enfants et le père, et entre un autre enfant et la mère.

Quand la famille se réduit à deux enfants, un fils et une fille, la préférence change, pour ainsi dire, de sexe : c'est presque toujours en faveur du fils que se prononce la mère, et en faveur de la fille que se prononce le père. S'il y a plus de deux

enfants, ceux sur qui n'est point tombée la prédilection du père ou celle de la mère sont généralement un peu négligés.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours quelque chose de fâcheux que ces préférences des pères et mères. Les suites n'ont point, en général, la gravité de celles résultant des désaffections, des haines, des séquestrations, dont j'ai parlé ; mais elles n'en sont pas moins regrettables, et peuvent souvent occasionner des petites jalousies, des petites querelles dans les familles.

Demandons à Dieu de les éviter.

XVII

L'IVROGNERIE

Mes amis, vous avez appris et probablement avant moi, car je ne sais pas toujours les choses l'un des premiers, que l'on avait trouvé un homme et une femme ivres et presque morts de froid sur les bords du Cervo ; qu'il a fallu les reporter dans leur maison et leur donner des soins, au moyen desquels ils ont repris connaissance et sont revenus à leur état ordinaire ; mais il est certain que s'ils étaient restés une ou deux heures de plus sur le chemin sans qu'on les eût aperçus ils y seraient morts.

C'est une bien fâcheuse passion que l'ivrognerie. L'ivrogne laisse dans les cabarets tout le fruit de son travail, l'argent nécessaire à l'entretien de sa famille; il altère sa santé; il devient fou ou furieux, et souvent, comme nous venons de le voir, il expose et peut perdre la vie par suite de son ivresse.

Mais si l'homme ivre est blâmable, s'il inspire le mépris, que dire de la femme qui se livre à la boisson, qui chancelle dans les rues, qui s'accroche aux passants et finit par tomber dans la boue ou le ruisseau. Quand on y songe cela donne un dégoût que je ne puis bien expliquer; cela fait horreur. La femme, au lieu de rester à la maison comme elle le devrait, au lieu de soigner son ménage; de veiller sur ses enfants, va avec son mari, ou même seule, boire dans les cabarets; et non-seulement elle y va boire, mais elle s'y conduit malhonnêtement, sans pudeur. Malheureuse créature, qui ne songe ni à Dieu, ni à rien; qui n'a ni honte, ni raison; qui n'est plus qu'un scandale pour tous et qui inspire à peine la pitié, tant sa conduite révolte les sens et l'âme. Il faut l'avouer, heureusement ces tristes femmes sont peu nombreuses et ne se trouvent guère dans les familles un peu aisées et qui se respectent; mais je voudrais qu'il n'y en eût aucune; je voudrais qu'on leur fermât les ca-

barets, et c'est pourquoi j'ai surmonté le dégoût et presque la honte d'en parler.

Qu'a donc de si attrayant ce vin ou cette eau-de-vie dont s'enivrent les malheureux ivrognes? S'ils voulaient déguster ce qu'ils boivent, ils s'étonneraient peut-être de leur passion. Ils trouveraient l'eau-de-vie amère, poivrée, brûlante, et ils la jetteraient. Le vin ne leur paraîtrait pas meilleur. Mais l'ivrogne boit sans goûter ce qu'il boit, il n'a même plus de goût : il ne peut distinguer le bon du mauvais vin; ou, s'il fait une distinction, c'est le mauvais qui lui paraît le meilleur; ce n'est pas celui de Lessone ou de Cossato, ni même celui du Montferrat (1). Fatale passion, qui vous jette dans la fange, qui vous rend le jouet des enfants ; passion pour ainsi dire inexplicable et presque toujours inguérissable, d'après cet axiôme de tous les pays : *Qui a bu boira*. Cependant malgré ce vieil axiôme, il semble qu'avec de la résolution on peut cesser d'être ivrogne. Pour cela il faut fuir les cabarets. Il faut ne se laisser jamais entraîner par ceux qui aiment à boire; il faut savoir s'occuper tellement, que l'on n'ait pas de moments à

(1) Lessone et Cossato sont dans le Biellais. Leurs vins s'éloignent peu de nos vins de Bourgogne.

donner à l'oisiveté, car c'est souvent l'oisiveté qui nous conduit à la débauche. Si vous avez de la boisson, si vous avez du vin, buvez-en à vos repas et modérément.

Ne croyez pas, néanmoins, que le vin soit nécessaire pour la santé : il y a parmi nous et je vois d'ici plusieurs personnes qui, comme M. Cyprien Villany, juge de paix de Biella, n'en boivent jamais et se portent très-bien. Il est reconnu que l'ivresse est un empoisonnement; il y a donc du poison dans le vin; et, pour que ce poison ne nuise pas, il faut le prendre en petite quantité.

L'eau-de-vie est bien plus nuisible encore que le vin. On croit qu'elle réchauffe l'estomac; elle le brûle, elle affecte tous les organes; quelquefois elle forme dans le corps un foyer incendiaire, un feu que l'on croit éteindre en buvant, et qu'au contraire l'on attise, jusqu'au moment où l'on tombe réduit en cendres. Vous ne l'ignorez pas, on trouve des personnes consumées spontanément. Il ne reste que leurs habits; et c'est par ce feu intérieur qu'elles l'ont été; c'est la boisson qui les a tuées. On a remarqué que ce malheur arrive plus souvent chez les femmes que chez les hommes. La raison en est, je crois, qu'en général les femmes, j'entends les femmes qui se sont livrées à la

boisson, préfèrent l'eau-de-vie, les liqueurs fortes, au vin; et que ces liqueurs sont plus brûlantes, plus inflammables. Ainsi, si l'ivrognerie est plus méprisable encore chez les femmes que chez les hommes, elle y est aussi plus dangereuse; elles sont plus exposées à être brûlées vives. N'est-ce pas là une punition, un effrayant avertissement que Dieu nous donne? Et on l'oublie; on se met dans le cas de se suicider, de se brûler soi-même, en satisfaisant un goût dépravé, une ignoble passion.

Je n'en dirai pas davantage à ce sujet. Souvenez-vous, mes amis, de ce qui vient d'arriver; songez que, si nous eussions été dans le fort de l'hiver, les deux êtres dont je vous ai raconté le misérable état eussent été trouvés morts, et quelle honteuse mort, grand Dieu! Évitez un pareil malheur, vous qui êtes enclins à la boisson : car c'est à vous que j'adresse particulièrement ma recommandation. Je vous le répète, fuyez les cabarets; je vous promets que vous vous en porterez mieux; que vous vous trouverez plus heureux, et que vous rendrez grâces à Dieu de vous avoir guéris de l'envie de vous enivrer.

Que cela soit ainsi.

XVIII

LE JEU

Mes amis, je vous ai entretenus, il y a peu de temps, de l'ivrognerie; je vais vous parler aujourd'hui du jeu. J'ai remarqué que depuis quelques années le jeu devenait pour bien des personnes une véritable passion, une cause de ruine et de malheurs. Vous savez qu'il en est beaucoup de notre arrondissement qui vont à Milan chaque année, à de certaines époques, et spécialement dans le carnaval, pour s'y livrer au jeu, et que toutes ne reviennent pas avec la fortune. Il en est même quelquefois qui ne reviennent pas du tout. La ruine, la honte, le désespoir, les tuent.

Il serait bien fâcheux que la fatale habitude du jeu s'établît à Sagliano ; que l'on quittât son travail, ses affaires, uniquement pour jouer dans un cabaret ou ailleurs. Cette passion du jeu est encore plus dangereuse pour les familles que l'ivrognerie. Sans doute l'ivrognerie nous rabaisse à l'égale des brutes; elle nous conduit même à la misère; mais le jeu nous ruine en quelques heures. Le joueur s'irrite à mesure qu'il perd ; il joue le

pain de ses enfants ; il joue même ce qu'il n'a pas. Ce n'est plus qu'un forcené : il se déchire, il enfonce ses ongles dans sa poitrine ; il se frappe la tête. Il ne parle plus, ou sa bouche ne prononce que des imprécations, et il finit par tomber dans un profond abattement, dont il ne sort que pour traîner une vie misérable et honteuse. Heureux encore s'il a le courage de vivre ainsi et s'il ne termine pas ses jours par commettre un crime contre lui-même, par s'assassiner.

Les jeux de hasard ne sont pas permis partout. Là où ils sont défendus, les joueurs violent les lois civiles, comme ils méconnaissent la loi religieuse. Vous savez que l'on appelle jeux de hasard tous ceux dans lesquels l'adresse, la force du corps, les combinaisons de l'esprit, ne sont pour rien. Le brelan, le vingt-et-un, et beaucoup d'autres jeux de tarots ou de cartes, sont des jeux de hasard comme le sont les loteries. Si les gouvernements tolèrent les jeux, même de hasard, dans certains lieux et dans certains cas, s'ils établissent même des loteries à leur profit, l'église ne les approuve jamais ; et elle agit en cela autant dans l'intérêt des familles que dans celui de la religion.

Vous êtes d'honnêtes gens ; vous seriez bien fâchés que l'on ne vous considérât pas comme

tels; vous ne voudriez pas prêter votre argent à un intérêt usuraire. Eh bien! que faites-vous au jeu? que donnez-vous à celui dont vous emportez la bourse? Rien. N'est-ce pas pire que l'usure la plus exorbitante, la plus condamnable? Mais, dites-vous, vous avez exposé votre propre bourse, et votre adversaire pouvait la gagner comme vous avez gagné la sienne. Vous avez exposé votre argent, cela n'est pas douteux; mais, en résultat, vous n'avez rien déboursé : il n'y a pas eu échange de valeurs; on ne peut voir là ni contrat, ni transaction. C'est un duel, un combat à qui se ruinera, plus coupable, selon moi, que le duel à qui se tuera : car dans ce dernier, du moins, il y a le point d'honneur, mauvais il est vrai, mais malheureusement encore suivi, qui vous contraint à exposer votre vie; tandis que, dans le duel du jeu, vous n'y êtes entraîné que par un désir effréné d'argent, un désir dont l'effet est immoral et qu'aucun honnête homme ne saurait approuver, par cela seul qu'on ne le satisfait qu'aux dépens d'autrui, si ce n'est au moyen de sa propre ruine.

Concluons de tout cela, mes amis, qu'il ne faut pas s'abandonner au jeu; qu'il faut, au contraire, l'éviter, lors même qu'il nous serait favorable. Je n'entends pas dire qu'il faille que l'on se prive

de certains jeux qui sont une récréation, un amusement; mais à ceux-là mêmes ne nous livrons qu'avec modération, car ils pourraient nous entraîner au delà du but. C'est ainsi que nous voyons des hommes passer quelquefois des journées entières dans les cabarets à jouer à la mora, et vous conviendrez, mes amis, qu'ils pourraient employer mieux leur temps (1).

XIX

LE DIMANCHE

L'Écriture nous enseigne que Dieu créa le ciel et la terre, ainsi que tout ce qui existe, en six jours, et que le septième il se reposa. Voilà pourquoi la semaine se compose de sept jours, dont six sont destinés au travail et le septième au repos. Ce jour de repos, qui est le dimanche, est consacré à Dieu, à le remercier des biens qu'il nous accorde. Les fidèles doivent assister le dimanche à la messe et aux autres offices dont l'objet est d'attirer sur

(1) La mora est un jeu du pays, qui consiste à deviner le nombre de doigts de la main que chaque joueur ouvre, en criant à tue-tête le nombre qu'on suppose ouvert par les deux mains : comme trois, quatre, sept, neuf, tout.



nous les regards de notre créateur. L'Église le désire, le commande même, et tout vrai catholique exécute volontiers les commandements de l'Église. Le dimanche a ainsi deux objets et deux buts : l'un, le repos ou la suspension du travail; l'autre, les actes religieux, les prières adressées à Dieu pour l'implorer, pour solliciter sa bienveillance pour nous.

Vous n'êtes pas tous, mes amis, exacts à assister aux offices du dimanche, et je dois m'en plaindre. Ceux qui n'y viennent pas, que font-ils? Quelques-uns passent leur temps à jouer et à boire dans les cabarets et ils sont fortement blâmables. Non-seulement ils méconnaissent les prescriptions, les commandements de l'Église, mais ils dépensent souvent l'argent nécessaire à l'entretien de leur famille. Assez souvent encore ils s'enivrent, se cherchent querelle, se battent et se blessent : car il en est qui ne sont plus des hommes quand ils sont ivres, mais des brutes, mais des bêtes presque féroces, qui s'attaquent à tout, qui injurient tous ceux qu'ils rencontrent. Ce sont là, convenez-en, de bien mauvaises choses, de bien mauvaises habitudes.

Comment espérer lorsque l'on se conduit ainsi que le ciel vous favorise et que les hommes vous

estiment. Voyez combien sont plus considérés, sont plus heureux, ces chrétiens humbles et fidèles qui, pour implorer Dieu, pour lui offrir leur cœur, viennent dans ce temple se prosterner devant son image.

N'est-il pas notre père dans tous les siècles présents et à venir? Et des enfants doivent-ils, peuvent-ils oublier leur père, peuvent-ils attendre pour l'honorer, pour l'implorer, que la foudre les frappe, que leurs maux les accablent et qu'ils ne sachent plus à qui s'adresser sur la terre?

On honore les empereurs, les rois, les princes, on ne les approche qu'avec respect, qu'avec crainte; on leur adresse des suppliques, on prie pour eux; et s'il s'agit de Dieu, de celui qui a tout créé, par qui nous existons, qui peut foudroyer les empereurs, les rois et les princes de la terre et nous anéantir tous avec eux, nous l'oublions, nous le négligeons, comme de mauvais enfants, des enfants ingrats, oublient, négligent les auteurs de leurs jours.

D'un autre côté, il y a des hommes, des familles même qui travaillent le dimanche. S'il y avait à choisir, j'avoue que je préférerais que l'on travaillât plutôt que l'on allât jouer et boire dans les cabarets; mais il n'y a pas de choix : le repos doit

être observé par tous ainsi que le veut notre religion et que le commande l'Église.

Il y a cependant des exceptions pour le travail : c'est lorsque dans certaines circonstances, dans le temps de la récolte, par exemple, un orage ou tout autre fléau menace de détruire ou de gâter les moissons, les fruits. Alors il peut être permis, les dimanches et jours de fête, de sauver ce qui est en péril, et cela peut s'induire des paroles de Jésus-Christ. En effet, les Juifs l'interrogeaient sur l'observation du sabbat. Celui qui verrait, leur dit-il, l'une de ses brebis tomber dans l'eau le jour du sabbat ne s'empresserait-il pas de la retirer pour la sauver sans croire manquer à la loi du sabbat? On peut de cette réponse de notre Sauveur tirer la conséquence que lorsque des biens, des récoltes, sont en péril, on peut travailler le dimanche pour les sauver.

Dans tous les cas, mes amis, n'oublions pas nos devoirs religieux, et si nous sommes contraints de nous livrer au travail les jours consacrés à Dieu, ne le faisons qu'après lui avoir adressé nos prières.

XX

LE COMMERCE

Mes amis, je vais vous parler du commerce. Il vous semble, peut-être, qu'il ne devrait pas en être question dans ce saint lieu. Jésus-Christ chassa du temple de Jérusalem les marchands, c'est-à-dire ceux qui faisaient le commerce dans ce temple, mais il ne défendit pas le commerce hors de ce lieu sacré, et je ne vois pas d'inconvénient à vous en dire quelque chose aujourd'hui.

Une difficulté s'est élevée dernièrement entre deux habitants de Sagliano au sujet de la vente d'un tonneau de vin. L'acheteur prétendait que le tonneau qui lui avait été livré n'était pas plein, et le vendeur soutenait qu'il était sorti plein de la cave. Tous deux auraient pu avoir raison : il eût été possible que le tonneau se fût désempli dans le trajet par une cause ou par une autre ; mais aucun incident ni aucun soupçon ne s'éleva sur ce point. Le vendeur, comme vous le savez, car l'affaire a fait assez de bruit, a été condamné à payer une indemnité, par le motif que la livraison devait être faite chez l'acheteur, et que c'était au vendeur

à surveiller cette livraison et à s'assurer qu'elle était complète.

C'est cette sentence dont, cependant, je n'ai nullement l'intention d'examiner les motifs, qui m'a fait naître l'idée de vous parler du commerce, de vous faire quelques observations sur la manière dont il me semble que les honnêtes gens doivent y procéder.

Tout ce qui est utile à l'homme, tout ce qui peut contribuer à ses légitimes jouissances, doit être en honneur dans le monde; cela me paraît incontestable, malgré les préjugés qui peuvent exister dans certains pays. Or, rien de plus utile que le commerce : c'est par le commerce que nous nous procurons une foule de choses dont nous avons besoin; c'est par lui que nous trouvons à échanger ou à vendre ce que nous avons de superflu.

S'il n'y avait pas de commerce, comment pourrions-nous nous procurer ce que nous ne pouvons faire nous-mêmes, ou ce que notre pays ne produit pas et qui nous est cependant nécessaire. Où trouverions-nous du sel, du poivre, du sucre et beaucoup d'autres denrées d'un usage journalier, sans parler de meubles, d'étoffes et de tout ce que l'industrie produit et que le commerce met

à notre portée en nous facilitant les moyens de les acquérir?

Il faut donc, mes amis, honorer le commerce. Mais tous les commerçants ou tous les marchands sont-ils honorables? Pour faire le commerce il faut un capital, c'est-à-dire de l'argent ou des choses qui puissent remplacer l'argent; il faut employer son temps; il faut s'exposer à des pertes, et, en fin de cause, il faut y trouver un bénéfice pour entretenir sa maison, élever sa famille, et ajouter plus ou moins à son capital. C'est sur ce bénéfice que je veux spécialement vous faire quelques observations.

Il est difficile de déterminer quel doit être le taux légitime du gain du marchand sur la chose qu'il vend; on a pu l'essayer sur des objets de consommation, sur le pain, sur la viande : on ne s'en est pas toujours félicité. Le maximum établi en France, il y a quelques années, et dont vous avez pu entendre parler, a produit, ou du moins contribué à produire une effroyable disette.

Sans doute le bénéfice du marchand doit avoir des bornes; la marchandise doit avoir un prix au-delà duquel il y a abus, et abus qui me paraîtrait un peu cousin du vol. Mais il est impossible de fixer ce prix, de le régler par des lois. Quand une

marchandise peut être vue, examinée, appréciée de tous points, je conçois que le vendeur en demande un prix élevé, par la raison que ce prix peut être débattu par l'acheteur; et je le conçois, surtout, pour une chose nouvelle, pour le fruit d'une industrie particulière, le produit de l'art ou du génie, qui a nécessité des expériences, des avances et l'emploi de beaucoup de temps.

Mais s'il s'agit de choses connues dans le commerce, de marchandises courantes, il doit y avoir un bénéfice à peu près déterminé par l'usage. Le marchand qui demanderait à l'acheteur, qui ne connaît pas la marchandise, plus qu'elle ne vaut couramment, plus qu'il ne demanderait à celui qui la connaîtrait, ne serait pas, selon moi, un honnête homme; sa conscience devrait le lui reprocher, ou c'est qu'elle serait corrompue. Si le commerçant ne doit pas tromper sur le prix, il ne doit pas non plus tromper sur la qualité. Celui qui vend pour une étoffe ou une toile de fil de lin une étoffe ou une toile de coton, est coupable presque au même degré qu'un faussaire. Je le considérerais du moins comme une sorte d'escroc. On dira qu'il vend cette étoffe moins cher que si elle eût été de lin; mais il n'en trompe pas moins l'acheteur qui la croit de lin; il ne la lui vend pas

moins pour ce qu'elle n'est pas. Il en est de même si l'on vous vend de la chicorée pour du café, si l'on vous vend pour du poivre une poudre qui n'en est pas; si l'on vous vend de l'huile de faine pour de l'huile d'olive, et cent autres cas semblables. Les marchands qui agissent ainsi, comme ceux qui annoncent vendre certaines choses à bon marché, mais qui les dénaturent, et, par ce moyen, les vendent, au contraire, fort cher, ne sont pas d'honnêtes gens, des gens honorables : je les considérerais volontiers comme des fripons.

Il y a plus que friponnerie lorsqu'on ne donne pas la quantité vendue : il y a vol. Celui qui emploie des fausses balances, des fausses mesures, ou qui, ayant des balances justes, des mesures légales, sait, néanmoins, s'arranger de manière à retenir une partie du poids ou de la quantité, est un véritable voleur, un voleur non moins coupable que celui qui prend votre bourse dans votre poche. La religion, comme la loi civile, repousse de pareilles actions; l'Église n'absout qu'à charge de restitution et de pénitence.

Vous voyez, mes amis, comment le commerce, comment une chose éminemment utile aux hommes devient, dans trop de cas, une cause ou un motif de mauvaises actions, de vols, d'escroqueries qui

révoltent les âmes honnêtes. Je n'entends pas faire d'application de ce que je viens de dire à aucun de mes paroissiens ; j'aime à croire que si jamais il était arrivé à l'un de vous de commettre de ces mauvaises actions, de ces méfaits dont je viens de parler, il s'en serait repenti, il en aurait demandé pardon à Dieu, et ne serait plus retombé dans le même péché. Mais j'ai jugé utile de vous signaler le mal. Il y a souvent de mauvais conseils, et peut-être aussi de mauvais penchants ; il est bon que d'autres conseils, donnés dans le seul intérêt du bien et de la religion, viennent paralyser l'effet de ces mauvais conseils ou de ces mauvais penchants.

Prions Dieu qu'il en soit ainsi.

XXI

LA JALOUSIE

Mes amis, je me rappelle vous avoir entretenus un dimanche de l'envie et du mal qu'elle causait. L'envie a une sœur qui lui ressemble sous beaucoup de rapports, mais qui est encore plus redoutable qu'elle ; cette sœur, c'est la jalousie. Nous avons de bien tristes exemples de ce que produit

cette passion, qui est une espèce de maladie ou de folie, et nous fait souvent perdre la raison.

Je ne vous dirai rien de la jalousie qui naît de l'amour, même de l'amour légitime, comme dans le mariage quand le mari est jaloux de la femme ou la femme du mari ; j'ai déjà eu occasion de vous en parler. C'est une chose fâcheuse, qui trouble les ménages et occasionne parfois des scènes déplorables et même des malheurs. Nous devons désirer, mes amis, que vous soyez tous préservés, par la grâce de Dieu, de cette malheureuse passion. C'est de la jalousie produite par d'autres causes dont je veux vous entretenir un moment.

Cette jalousie s'introduit partout, parmi les hommes comme parmi les femmes. Elle naît plus particulièrement dans les esprits et les caractères faibles ; elle est quelquefois le produit d'une sensibilité extrême. Ceux qui en sont atteints en sont malades ; elle leur cause des peines incessantes ; des peines qui fatiguent l'esprit autant que le corps, et elle leur en fait causer aux autres. C'est surtout entre parents, entre frères et sœurs, qu'il est regrettable de rencontrer cette malheureuse jalousie. En voici un exemple :

Deux sœurs, deux jeunes filles, vivent ensem-

ble dans la maison paternelle. Adèle, la plus jeune, est gentille, caressante; elle est aimée non seulement de ses parents, mais encore de tous ceux qui ont occasion de la connaître. On la complimente, on la fête, on la désire partout.

Marie, qui est l'aînée, est sombre, peu obligeante, peu agréable; aussi ne lui dit-on rien; on ne la recherche pas, on ne la flatte pas. Elle remarque facilement cette différence; elle n'en apprécie probablement pas bien la cause. Elle ne voit pas que c'est à son humeur acariâtre, à ses manières rebutantes, qu'elle doit le peu d'empressement qu'on lui montre. Elle attribue à sa sœur cette espèce d'abandon; elle devient jalouse d'Adèle, et cette jalousie aigrit encore son caractère, la rend encore plus maussade. Adèle s'aperçoit bien de la jalousie de Marie, et elle fait tout ce qu'elle peut pour l'atténuer; mais Marie prend en mauvaise part les caresses de sa sœur; elle s'en croit offensée; elle la rebute, elle l'injurie même. La jalousie de cette malheureuse Marie augmente à tel point, qu'il lui est impossible de continuer à vivre sous le même toit que sa sœur. Un matin elle quitte la maison paternelle, elle va chercher une place à Verceil. Adèle court après elle, la rejoint et veut la ramener. Mais tous ses efforts

sont inutiles ; elle n'obtient rien de Marie, hormis des reproches immérités, des injures. Adèle avait suivi l'impulsion de son cœur ; elle avait, sans y songer peut-être, obéi à l'enseignement de notre seigneur Jésus-Christ, qui a dit que si nous nous souvenons que notre frère a quelque chose contre nous, il faut aller de suite se réconcilier avec lui. Mais elle fut contrainte, cette bonne fille, à revenir seule, et le cœur navré, répandre la tristesse dans la famille.

La malheureuse Marie, toujours tourmentée par cette incroyable et injuste jalousie, quoiqu'elle ne vît plus sa sœur, qu'elle n'entendît plus les hommages qu'on lui adressait, et puis un peu humiliée peut-être de sa nouvelle position, devint malade. Dès que ses parents le surent, ils coururent la chercher. Adèle resta à la maison dans la crainte d'irriter la malade. Marie, enfin, consentit à revenir vivre dans sa famille ; mais non, malheureusement, pour se guérir de sa funeste jalousie, mais pour mourir sous le toit paternel, car on ne put lui rendre la santé. Adèle en fut tellement affligée, que pendant longtemps elle ne voulut voir que ses parents, et passa des nuits entières dans les pleurs... Elle en devint même malade, et l'on eut beaucoup de peine à lui faire reprendre une par-

tie de son ancienne gaieté. Jamais on n'a pu dissiper entièrement une sorte de tristesse répandue sur ses traits.

Comment expliquer clairement les jalousies de la nature de celle que je viens de raconter; cela me semble, sinon impossible, au moins difficile. Il faut attribuer ce fatal sentiment à de mauvaises dispositions du cœur et du caractère, à une sorte de maladie de l'âme, à une sensibilité excessive ou une susceptibilité mal conçue. Cependant, si Marie eût été plus profondément pénétrée de sentiments religieux, si elle eût confié l'état de son âme et de son cœur à un ministre de Dieu, elle aurait pu apprendre combien elle avait tort, combien il était injuste d'en vouloir à sa sœur; apprendre comment elle pourrait, si non faire disparaître, du moins atténuer la différence qu'elle remarquait dans la manière dont chacune d'elles était accueillie; il ne lui fallait que reconnaître et approfondir la cause de cette différence.

Cette jalousie entre membres d'une même famille n'est pas moins affligeante quand c'est une mère qui en est atteinte, et qui devient jalouse de sa fille, parce que celle-ci est plus jeune, plus recherchée et plus fêtée. Cela est presque incroyable, et cependant cela arrive. Mais si cela se voit dans

les villes, il m'est agréable de pouvoir dire qu'il est extrêmement rare de trouver dans nos vallées une mère qui soit jalouse de sa fille. La mère de famille, même dans l'aisance, qui s'occupe de son ménage, du soin de ses enfants, n'est pas disposée à cette coquetterie qui peut rendre une mère jalouse de sa fille. Elle se trouve heureuse, au contraire, de voir son enfant aimable, bien accueillie et fêtée de leurs amis et de leurs connaissances. Et si des jeunes gens sont galants envers la mère, lui font des compliments, cette sage mère sait bien que c'est pour qu'elle ne leur soit pas défavorable auprès de sa fille; et, sous ce rapport, elle en éprouve du plaisir, elle est flattée de l'empressement que l'on met à rechercher sa protection ou son consentement.

Je ne m'étendrai pas davantage à ce sujet; je vous en ait dit assez, mes amis, pour que vous compreniez le danger de ces fatales jalousies; pour que, le cas arrivant, vous cherchiez à les prévenir, soit à l'égard de vos parents, de vos enfants, soit à l'égard de vous-mêmes. Rappelez-vous toujours que Jésus-Christ nous recommande d'aimer même nos ennemis; alors comment, lorsque nous avons des sentiments religieux et de la raison, pourrions-nous haïr nos parents, eux qui nous aiment,

qui nous font tout le bien qu'ils peuvent nous faire.

Soyez-en bien convaincus, mes amis, nous éviterons bien des maux par une foi sincère dans notre sainte religion, dans les commandements de notre seigneur Jésus-Christ et de son Église.

XXII

L'USURE

Mes amis, je veux vous parler aujourd'hui de l'usure; d'un mal qui, quoique peu répandu dans notre vallée, y laisse néanmoins des traces fâcheuses et regrettables. Je crois nécessaire, pour me faire bien comprendre, d'entrer dans quelques détails sur l'argent et spécialement sur l'intérêt de l'argent.

Nous savons tous que, si nous travaillons, si nous vendons des denrées ou d'autres choses, nous en recevons presque toujours le prix en argent. Avec cet argent, nous achetons ce qui peut nous manquer. Si nous avons de l'ordre et de l'économie et que la famille ne soit pas trop nombreuse, nous mettons une partie de cet argent en réserve. De temps en temps nous ajoutons à cette réserve des

petites sommes; et, quand la masse est suffisante, nous achetons quelque bien, qui nous donne des produits, soit que nous le cultivions nous-mêmes, soit que nous le fassions cultiver par d'autres à mi-fruits ou autrement. Tout cela est naturel, raisonnable et juste.

Ceux qui ne veulent ni prés, ni champs, ni vignes, ni chataigneraies, et qui cependant désirent et ont souvent besoin que leur argent, au lieu d'être enfoui, inactif, ce qui n'est utile à personne, leur produise quelque chose, feront un commerce quelconque; ils achèteront des denrées, des marchandises, et ils les revendront à un prix plus élevé. Employé de cette manière, leur argent pourra leur produire beaucoup plus que s'ils l'eussent employé en biens fonds; mais ils courront aussi plus de risques; ils ne seront pas toujours payés de ceux à qui ils vendront leurs marchandises. Ce qu'ils auront en magasin pourra, par certaines circonstances, diminuer considérablement de valeur; et il peut leur arriver que, loin de s'enrichir, ils se trouvent ruinés. Il y a du bonheur et du malheur dans le commerce. J'ai déjà eu occasion de vous parler de la manière dont il se fait, je n'y reviendrai pas maintenant.

Il est des hommes qui ne veulent ni acheter de

biens, ni faire le commerce, et qui néanmoins sont bien aise de voir leur argent fructifier : ceux-là le prêtent à intérêt à des personnes, qui l'emploient à leurs risques à un usage quelconque. Comme la loi civile autorise les prêts à intérêt et détermine le maximum du taux auquel cet intérêt peut s'élever, je ne dirai rien de ceux qui se renferment dans les bornes fixées par le législateur.

En effet, si Pierre, par exemple, prête à Paul 1,500 fr., que celui-ci emploie dans la construction d'une maison, je conçois que Pierre puisse demander à Paul un intérêt à peu près égal au loyer de la partie de maison qui vaut ou réprésente les 1,500 fr. prêtés ; et que, si c'est un champ que Paul a acheté avec les 1,500 fr., il puisse s'obliger à payer à Pierre un intérêt à peu près égal au produit net de ce champ ; c'est-à-dire au produit, déduction faite des frais, du travail et des contributions.

Il n'en est plus ainsi lorsque l'intérêt excède le produit de la chose construite ou acquise avec l'argent prêté. Dans ce cas il est évident que l'emprunteur fait une mauvaise opération ; qu'il sera contraint de prendre sur son capital pour compléter l'intérêt, puisque le produit de la chose construite ou acquise est inférieure à cet intérêt.

Il est évident que cet emprunteur a mal calculé et court à sa ruine s'il continue d'emprunter et d'employer de cette manière l'argent emprunté.

Cependant, dans le cas même où l'intérêt excède le produit de la chose à laquelle le capital a été employé, le prêteur paraît excusable si cet intérêt n'est pas au-dessus du taux légal, au-dessus de l'intérêt produit en général par les capitaux ainsi placés. Mais si nous sortons des exemples que je viens de présenter et de tout cas analogue, si le prêteur exige un intérêt supérieur au taux légal, au produit des capitaux employés sagement, il devient coupable; il commet le péché et le délit de l'usure, et c'est sur l'usure que je veux principalement vous faire des observations et appeler votre attention.

L'usure est une chose grave, et d'autant plus grave qu'elle pèse en général sur des malheureux; sur ceux qui éprouvent des pertes inattendues; sur ceux à qui des accidents fâcheux arrivent; sur des jeunes dissipateurs qui préparent ainsi leur ruine. L'usurier est un être insensible; son cœur est endurci; son âme est corrompue; il est sans religion. Souvent cependant il feint d'en avoir; il veut cacher sous des dehors trompeurs sa conduite réprouvée : il est alors usurier et hypocrite;

et, s'il croit ainsi tromper et gagner le ciel, il est dans l'erreur.

L'usurier parle beaucoup de la difficulté de trouver l'argent qu'on lui demande à emprunter ; souvent il renvoie à un autre jour, afin, dit-il, qu'il puisse s'en procurer. Puis il demande un grand intérêt parce que, dit-il encore, on l'a exigé de lui, et cet intérêt il l'ajoute à la somme qu'il prête ou bien il le prélève sur cette somme, de sorte que ce même intérêt est payé et lui en produit de nouveaux avant qu'il soit échu.

Quelquefois l'usurier, et les mensonges ne lui coûtent rien, annonce qu'il n'a pas ou n'a pu trouver d'argent. et il offre des marchandises que l'on pourra vendre. Il les estime je suppose 100 fr.; il y ajoute l'intérêt et vous lui faites un billet ou une obligation. Vous n'obtenez souvent de ces marchandises que 50 ou 60 fr. au lieu de 100 fr.; de sorte que vous payez en définitive un intérêt de plus de 50 p. 100. Si malheureusement, et cela arrive presque toujours, vous ne pouvez payer à l'échéance le montant du billet, la somme censée empruntée, l'usurier vous fait souscrire un nouveau billet, en y ajoutant un nouvel et énorme intérêt. Pour peu que vous fassiez ainsi trois ou quatre renouvellements, vous devenez débiteur

d'une somme considérable. L'usurier fait saisir et vendre vos biens impitoyablement. Vos pleurs, votre misère, votre bonne foi, rien ne l'attendrit; il est aussi rigoureux que le fisc, s'il ne l'est pas plus, et il vous réduira sans hésitation à l'aumône vous et vos enfants.

L'usurier connaît beaucoup d'autres ruses que celles dont je viens de vous parler, mais il me semble superflu de les énumérer. Il est ingénieux pour piper l'argent des malheureux emprunteurs. C'est un vampire, dont il faut, mes amis, vous éloigner : car, si une fois il vous tient, vous ne sortirez de ses mains que dépouillés de tout.

Il est vrai que cet homme, cet usurier, n'échappera pas à la vengeance du ciel s'il peut échapper à la justice d'ici-bas. Non, nous en sommes convaincus, l'usurier est repoussé de Dieu. Si les remords ne commencent pas à le tourmenter dans ce monde, les peines ne lui seront pas épargnées dans l'autre. La justice se fera alors. Des larmes amères couleront de ses yeux; il voudra se repentir, mais ses victimes seront là qui lui crieront elles-mêmes : Il est trop tard!

XXIII

PORTEFEUILLE PERDU

Mes amis, vous avez sans doute entendu dire que M. Rapis avait perdu, il y a peu de temps, venant d'Andorno à Sagliano, un portefeuille dans lequel étaient quelques pièces d'or et d'argent, et différents papiers plus ou moins importants. Il a fait annoncer cette perte, comme il est d'usage. Quelques jours après, il a trouvé son portefeuille dans sa cour. Il y avait été probablement jeté par-dessus le mur, qui, comme vous le savez, n'est pas très-élevé. Mais les pièces d'or n'y étaient plus. Je ne sais si la personne qui avait trouvé le portefeuille n'a pas cru, en s'appropriant l'or qu'il contenait, faire un vol, un vol condamné par les lois religieuses comme par les lois civiles. Il est néanmoins difficile de croire que cette personne n'ait pas eu la conscience de son action, et n'ait pas su qu'en rendant le portefeuille après en avoir extrait l'or elle ne faisait qu'une restitution incomplète.

A cette occasion, j'ai ouï parler d'une sorte de préjugé, d'une singulière idée, qui paraîtrait assez

répandue, et que les hommes peu consciencieux adoptent volontiers pour voiler une mauvaise action. On dit que la chose perdue, la chose que l'on trouve, appartient à celui qui l'a trouvée. Cela est absurde : car le propriétaire ne s'en est pas dépouillé, il ne l'a pas jetée, il ne l'a pas abandonnée. Votre trouvaille ne vous a coûté ni peine ni travail. Par quel motif, en vertu de quel droit, vous appartiendrait-elle? Il est difficile, je crois, qu'une telle idée puisse entrer dans une tête raisonnable, puisse être accueillie par d'honnêtes gens.

Si la chose trouvée indique son maître, celui à qui elle appartient, votre devoir est de la porter incontinent à ce maître, sans aucune soustraction. Si vous ne le faites pas, vous devenez un voleur ; et, lors même que vous sauriez vous soustraire aux peines portées par la loi civile, vous n'échapperiez pas à celles qu'impose la loi divine.

Mais c'est une bourse, un anneau, une montre, que l'on a trouvé, et rien ne fait connaître qui les a perdus. Eh bien, alors, il faut en rechercher le maître par tous les moyens possibles; par des avis, des affiches dans les lieux publics, des insertions dans les journaux, ou il faut les déposer chez les magistrats qui ont charge à ce sujet.

Cette bourse que vous avez trouvée est peut-être toute la fortune d'une pauvre famille; cette famille, par la perte qu'elle en a faite, voit son pain lui manquer; il lui semble déjà que la faim la poursuit; elle est dans la désolation; l'auteur de la perte se désespère, il se meurtrit la poitrine, il pleure et devient comme fou. Si, dans de pareilles circonstances, vous arrivez avec la bourse, un cri se fait entendre; les pleurs de désolation se changent en pleurs de joie; on ne sait comment vous remercier; il semble que c'est un don que vous faites; on vous assure d'une gratitude éternelle, d'un dévouement sans bornes. Ne trouvez-vous pas là une belle récompense de votre probité; n'êtes-vous pas heureux d'avoir rempli votre devoir d'honnête homme, enfin? Si, au contraire, vous avez caché votre trouvaille, si vous n'avez rien fait pour en connaître le propriétaire, vous êtes coupable; vous retenez en connaissance de cause la chose d'un autre; vous êtes un malhonnête homme; vous êtes, comme je l'ai déjà dit, un voleur; vous méritez l'application des lois sur le vol; attendez-vous à ce que Dieu vous punisse lorsqu'il paraîtra pour nous juger tous.

Encore un mot, mes amis, sur la cause de ces observations : nous savons bien que les pièces

d'or qu'on n'a pas rendues à M. Rapis ne sont pas une perte bien importante pour lui ; mais le vol n'en est pas moins réel ; il n'est pas moins réprouvé et punissable, par les lois divines et humaines, que s'il eût été fait à des malheureux : car, en fait de vol, on n'est pas moins criminel quand on le commet envers un homme dans l'aisance, que quand l'on dépouille un homme pauvre ; il y a, dans l'un et l'autre cas, le vol, que Dieu et la religion défendent, et que la loi punit ; et je ne vois pas, sous le rapport de la religion, de différence entre ce vol et celui dont je vous ai entretenus il y a quelque temps : si celui-ci se fait avec préméditation, l'autre a lieu après réflexion.

Prions Dieu que la pensée ne nous vienne jamais de commettre aucun vol.

XXIV

LA DANSE

C'est aujourd'hui la fête de la paroisse. Je sais que les jeunes gens s'apprêtent à se divertir après les vêpres, comme il est d'usage. Je ne m'y oppose pas, dans l'espoir que les divertissements seront honnêtes ; mais je demande et je prie instamment

que l'on ne danse pas dans les cabarets. Comme il fait beau, si l'on danse, que ce soit sur la place. Là tout le monde y sera et nul n'osera se conduire malhonnêtement, indécemment. Les mères surveilleront leurs filles, et les garçons les respecteront. Si l'on tient à danser le soir, que ce soit, je vous y engage fortement, dans des maisons particulières, toujours en présence des parents et avec toute la décence possible.

Je sais que des personnes blâment fortement la danse : elles ont sans doute raison; mais est-il possible de priver les jeunes gens de tout amusement? Je préfère les voir danser, entourés de leurs père et mère, que de les voir s'isoler par couples ou par groupes et se soustraire aux regards de leurs parents. Je préviens même que je me promènerai dans les rues, et que, si je rencontre des garçons avec des filles ou des filles attendant des garçons, je les enverrai danser. Ils auront beau me dire ou qu'ils ne savent pas danser ou qu'ils n'aiment pas la danse, je ne les perdrai pas de vue qu'ils ne soient sur la place avec les autres. Si j'ai tort de me conduire ainsi, je prierai Dieu de me le pardonner. Il connaît mon intention. Il faut quelquefois souffrir ou tolérer un mal pour en éviter un plus grand.

Je recommande instamment aux mères d'accompagner leurs filles où l'on dansera, si elles le peuvent. Ce n'est pas que j'aie mauvaise opinion de celles-ci. Elles sont en général sages, vertueuses, et pénétrées de leurs devoirs; mais elles sont jeunes. Les garçons malheureusement n'ont pas tous, je le crains, la même sagesse, la même retenue qu'elles, et il faut éviter toute occasion de séduction; il ne faut point laisser aux passions les moyens de satisfaire leurs mauvais penchants.

Je ne vous en dirai pas davantage sur ce sujet : vous savez quels malheurs peuvent résulter d'une faute, qui peut être la conséquence d'un seul moment d'abandon; mais il est un autre objet qu'il n'est pas inutile de noter. Ce jour de fête est une occasion d'aller boire; et, une fois au cabaret, on ne se modère point. A force de boire on s'énivre; l'ivresse amène des rixes, dont il résulte souvent beaucoup de mal. Je voudrais que l'on songeât un peu au lendemain; que l'on n'allât pas dépenser tout son argent aujourd'hui; je voudrais que l'on fût assez raisonnable pour rentrer de bonne heure à la maison. C'est seulement un conseil que je donne, mais ceux qui le suivront n'en seront pas fâchés; ils ne s'en trouveront pas moins bien, ni leurs femmes, ni leurs enfants non plus. On re-

gretto toujours, ou du moins on doit toujours regretter d'avoir fait le mal, mais on ne regrette jamais et l'on ne doit point regretter d'avoir fait le bien.

XXV

L'INGRATITUDE

Mes amis, nous avons conduit cette semaine à sa dernière demeure le corps du malheureux Dalmazo, victime de l'ingratitude. Vous savez tous qu'il avait quelques biens qui pouvaient lui suffire pour vivoter jusqu'à la fin de ses jours. Sollicité par ses enfants, d'ailleurs toujours bon pour eux, et sentant ses bras affaiblis par les années, il leur abandonna tout ce qu'il possédait, à charge, ainsi qu'ils l'offraient et s'y obligeaient, de le nourrir et de l'entretenir convenablement, chacun alternativement pendant trois mois.

Le premier trimestre s'écoula avec assez de satisfaction de part et d'autre. C'était chez sa fille que ce brave homme commençait sa tournée. Le second trimestre se passa moins heureusement; on attribua à la différence de caractère des enfants le changement remarqué dans l'entretien du père

Dalmazo, et particulièrement à ce qu'il se trouvait avec une brue, à laquelle naturellement on ne supposait pas une affection égale à celle qu'avait pour lui sa propre fille.

Le troisième trimestre, qui était à la charge de l'aîné des enfants, parut d'une longueur extrême au pauvre père, qui espérait se trouver mieux chez sa fille, où il avait été nourri les premiers trois mois; mais il fut bien surpris et bien navré en ne retrouvant plus ni la même nourriture, ni les mêmes soins. Les deux fils avaient probablement reproché à leur sœur l'affection qu'elle avait témoignée à son père, les attentions qu'elle avait eues pour lui; et ils avaient en quelque sorte exigé d'elle qu'elle fermât son cœur filial, qu'elle étouffât ses sentiments naturels et qu'elle traitât son père plus mal qu'on ne traiterait un étranger, même un mendiant, car on doit encore quelques égards au malheureux qui mendie. Ces ingrats avaient compris que leur conduite paraîtrait d'autant plus odieuse, que leur sœur s'était d'abord comportée envers son père comme elle devait naturellement le faire, et qu'elle leur avait même témoigné son mécontentement de la manière dont ils agissaient. Les filles ont presque toujours plus d'attachement, plus d'amour et de respect filial pour leur père que

n'en ont les garçons. Il y a sans doute des exceptions ; on peut rencontrer des filles qui n'aient ni respect, ni affection, ni gratitude, quelques biens qu'elles aient reçus de leur père ; mais où trouver des règles générales sans exceptions ; où trouver un champ de seigle où il n'y ait nulle plante d'ivraie. La fille de Dalmazo, contrainte par ses frères et son mari d'agir moins bien envers lui, en pleurait en secret et se désolait ; mais elle n'avait pas un caractère assez ferme pour résister à la volonté des autres.

Chaque fois que le malheureux père changeait de maison, il trouvait la nourriture plus restreinte et plus mauvaise ; s'il y avait quelque chose de nourrissant, on ne lui en donnait pas ; et, ce qui est affreux, ce que l'on aurait peine à croire si le fait n'était pas constant, n'avait pas été avoué, on portait quelquefois la méchanceté, la barbarie, jusqu'à manger en sa présence de la viande sans lui en servir. Il fallait qu'il se contentât de la polenta ou des châtaignes, qu'on lui donnait malhonnêtement, durement et en petite quantité. Il n'avait à boire que de la mauvaise boisson, la rinçure du tonneau : aussi dépérissait-il à vue d'œil. Ses vêtements tombaient en lambeaux ; et, si sa fille n'eût quelquefois pris sur elle de les rapiécer, ce pauvre

homme aurait fini par n'avoir plus rien pour se couvrir.

Dans cette situation du malheureux Dalmazo, un ami, un ancien camarade, mu de compassion, lui conseilla d'user du droit que la loi lui accordait de demander la révocation, pour cause d'ingratitude, de la donation faite à ses enfants, et il lui offrit chez lui un asile en attendant la décision des juges. Un avocat consentit à se charger de la cause et à faire les avances des frais nécessaires; en conséquence les trois enfants Dalmazo, après un essai infructueux de conciliation, reçurent une assignation en justice. Tout cela, mes amis, se trouve expliqué dans un mémoire imprimé, distribué à beaucoup de personnes, et dont vous avez tous entendu parler. Ce mémoire n'a pas été réfuté; et je n'ai pas craint de rappeler ces faits, parce que la conduite des enfants Dalmazo est connue de vous tous et qu'elle ne saurait être trop blâmée.

L'assignation donnée, vous savez le bruit que firent les ingrats, les imprécations qui leur échappèrent et dont il y a des dizaines de témoins. Qu'ils ne m'accusent pas de leur en vouloir; je regrette, sans doute, qu'ils ne m'aient pas écouté, qu'ils n'aient pas reconnu l'obligation de mieux traiter

leur malheureux père ; mais il n'y a ni fiel, ni haine ici : il n'y a que le désir de ne pas voir se renouveler de pareilles choses, en essayant d'en faire sentir tout l'odieux.

L'épuisement du père Dalmazo, les chagrins que cette affaire lui occasionnait, à lui qui avait tant aimé ses enfants, le rendirent malade ; et, malgré tous les soins qu'on lui donna, il mourut avant que sa demande en révocation de la donation pût être instruite complétement.

J'ai voulu, mes amis, en vous rappelant cette triste affaire, vous engager à prévenir de pareils malheurs. Faites tout ce qu'il est possible de faire pour vos enfants, pour les élever, les établir, les aider, mais craignez presque toujours de leur abandonner vos biens ; craignez de vous livrer à leur discrétion. Si vous le faites, vous vous exposez à finir comme Dalmazo, et vous donnez occasion à vos enfants de se montrer dénaturés, et, qui sait, à faire beaucoup d'autres choses coupables, contraires à l'esprit de l'Évangile, contraires à ce que nous enseigne Jésus-Christ et son Église ; des choses, enfin, qui sont des péchés qui ne peuvent être pardonnés qu'après un véritable repentir, repentir qui malheureusement n'arrive pas toujours à temps.

Certes, mes amis, tous les abandons de biens ne produisent pas les mêmes résultats; nous en avons même des exemples pour ainsi dire sous les yeux. Je n'ai pas besoin de vous citer le père Golzio; vous savez tous qu'il est heureux : son fils et sa fille le chérissent également; c'est à qui des deux le recevra le mieux, le rendra plus content, et cela sans intérêt, sans arrière-pensée. Je vois les deux joues de ce viellard recevoir en même temps les baisers du fils et de la fille, et ces baisers viennent du cœur : je vous avoue que je suis moi-même heureux de leur bonheur. Quoi qu'il en soit, je le répète, ne faites pas sans ré-réflexion, sans garantie, l'abandon de vos biens; et non-seulement ne le faites pas à vos enfants, mais ne le faites pas non plus à des étrangers pour être vêtus et nourris, car vous courrez le risque d'être mal vêtus et mal nourris. Si vous ne pouvez vivre avec les produits de ces biens que vous n'avez plus la force de cultiver, alors vendez tout ou partie à fond perdu, à vos enfants de préférence, et chargez-vous vous-mêmes de vous entretenir, ou bien cherchez une pension que vous paierez avec la rente qui vous aura été constituée.

Voilà, mes amis, des détails, des conseils qui

pourront paraître étrangers à mon ministère ; mais j'y ai été conduit par le désir de ne plus voir de pères malheureux par suite de dispositions mal calculées ; j'y ai été entraîné par le désir de contribuer à éviter des actions immorales, détestables, des crimes même, qui sont quelquefois le résultat des transactions dont il s'agit.

Je m'arrête là, et je prie Dieu qu'il vous donne sa bénédiction.

XXVI

L'AVARICE

Je viens aujourd'hui, mes amis, vous dire quelques mots sur l'avarice. Au premier abord, il semblerait que l'avarice ne nuit pas personnellement à l'avare; mais il en est de cette passion comme de la plupart des autres, comme du jeu, comme de l'ivrognerie : elle s'accroît avec le temps, et elle s'accroît au point de ne permettre à l'avare ni de se vêtir ni de se nourrir convenablement ; il meurt de misère et de faim au milieu de son or. C'est ce qui est arrivé à Paoli ; personne ne l'ignore. Peut-on comprendre une telle passion, ou plutôt une telle folie? Le bon Dieu a-t-il créé les

hommes pour qu'ils se laissent mourir de faim lorsqu'ils peuvent avoir du pain. La passion du jeu, celle de la boisson, même portées à l'excès, peuvent s'expliquer; on s'y livre par imitation, par plaisir, par goût, puis par habitude, par une habitude qui devient en nous une force capable de maîtriser notre volonté, notre raison même, une force irrésistible. Mais l'avarice : s'imposer des privations de toutes sortes, se mal nourrir, se mal vêtir, se mal loger, se livrer déjà vieux à un travail fatigant pour amasser un trésor; diminuer souvent ainsi le nombre de ses jours en proportion de l'augmentation de ce trésor, les diminuer d'autant plus que l'on accumulera l'or avec plus d'ardeur, en vérité cela ne peut se comprendre. Il faut croire que l'avarice est un vice de notre organisation; que c'est une maladie dont on voit bien l'effet, mais dont on ne conçoit pas la cause. On peut guérir de certaines folies, on ne guérit point de celle-là. Heureusement qu'elle ne se gagne point comme quelques autres maladies, qu'elle n'est point épidémique.

Cependant, si nous étudions bien l'avarice à mesure qu'elle se montre, nous reconnaîtrons que l'avare s'aperçoit d'abord de son mal, de sa folie. En effet, il dissimule son avarice sous toutes sortes

de prétextes ; il fait même des aumônes lorsqu'elles sont sollicitées par certaines personnes, qu'elles peuvent être connues dans le pays. Mais, petit à petit, il perd cette sorte de pudeur qui l'empêchait de manifester ouvertement son avarice ; il ne cache plus son penchant, sa passion ; enfin il est dominé entièrement. Les malheureux n'obtiennent plus rien de lui, même en public : l'avare n'a plus à donner ni argent, ni polenta, ni châtaignes.

Il ne reçoit plus ses parents, s'il prévoit qu'ils aient quelque chose à lui demander ; mais il acceptera volontiers ce qu'ils voudront bien lui donner. S'il se marie, c'est que la femme a une dot, et qu'elle pourra suffire à tous ses besoins. Une fois marié, il ne lui permettra pas d'avoir les vêtements convenables à son état ; s'il lui en voit de neufs, il grondera ; lui-même n'achètera d'habits que quand les siens ne pourront plus être rapiécés. Il en sera de même de sa chaussure ; il ne portera guère que des sabots. Sa nourriture sera la moins coûteuse qu'il soit possible ; il ne boira que de l'eau ou du petit vin. Il ne laissera rien traîner nulle part ; il ramassera dans les rues et partout les fruits, les croûtes et tout ce que jettent les enfants, et l'emportera pour nourrir sa volaille. Si

un chien lui est nécessaire, la pauvre bête sera contrainte de chercher sa nourriture hors de la maison, partout où elle pourra.

A mesure que l'avare avance en âge, il augmente ses privations ; loin de soutenir sa vieillesse par des aliments sains et nourrissants, il l'affaiblit encore en ne mangeant que ce que rebutent les autres, que ce dont veulent à peine les plus malheureux.

Regardez-le ; voyez comme il est maigre, comme ses traits sont tirés, allongés ! Son corps est aussi sec que l'est son cœur, que l'est son âme. Sa femme ne peut se nourrir passablement qu'en se cachant ; il lui reproche sa santé ; s'il lui voit un morceau de pain, il la traite de friande, de gourmande. Pour lui, il ne veut guère que de la polenta, et il défend absolument que l'on y mette du beurre Ses enfants sont malheureux ; des parents en ont pitié et leur donnent quelque nourriture. Ce tableau peut paraître chargé ; une telle avarice semble incroyable, et cependant je n'ai peint que les traits les plus saillants, je n'ai dit que ce que chacun de nous peut vérifier.

L'avare entasse l'argent, mais n'achète pas de terres, parce que, par un reste de pudeur, il veut paraître pauvre, et que, s'il achetait des biens,

il montrerait qu'il ne l'est pas ; en outre, il faudrait payer des droits et les frais du contrat. Cela paraît une inconséquence, puisque les biens qu'il achèterait lui produiraient un revenu, tandis que son argent enterré ne lui produit rien. Mais tout est inconséquence dans la conduite de l'avare, et c'est en partie ce qui rend la passion de l'avarice incompréhensible.

Enfin l'avare meurt, et il meurt avant le temps; d'abord par suite de sa mauvaise nourriture, du peu de soin qu'il a pris de lui-même, et ensuite parce qu'il n'a pas voulu recourir à la médecine, qui aurait peut-être prolongé ses jours, mais qu'il aurait fallu payer. Ainsi il laisse là son trésor, et, dans la peur de l'ébrécher, il le laisse beaucoup plus tôt qu'il n'aurait pu le faire.

Il savait bien que ce trésor ne serait pas mis dans sa tombe, qu'il ne lui servirait à rien au jour de sa mort, et cependant il l'augmentait toujours ; et, ce qui achève de le peindre, c'est qu'il ne veut pas qu'on l'entame après sa mort, pour sa sépulture : il prescrit qu'on le fasse enterrer sans frais. Qui nous expliquera, je le répète, cette malheureuse, cette abjecte passion? En vérité, je n'en sais rien.

Tous les avares, il est vrai, ne le sont pas au

degré où l'était celui dont je viens de parler ; ils ne s'imposent pas d'aussi grandes privations, mais ils ne donnent rien de ce qu'ils ont : ils ne sont ni généreux ni charitables ; ils refuseraient un peu de nourriture au malheureux qui tomberait de faim à leur porte. Ne leur demandez pas de vous prêter quoi que ce soit, de l'argent, des outils ; ils ne prêtent jamais rien. Du reste, ils savent justifier l'économie de beaucoup de choses : le feu leur donne mal à la tête, et ils n'en font pas ; mais ils vont sans inconvénient se chauffer au feu de leur voisin. Le vin les échauffe, ils n'en boivent pas ; cependant, ils ne refuseront pas un ami qui leur en offrira ; ils ne proposent pas d'aller au cabaret, et on ne saurait les en blâmer ; pourtant, si l'on veut les régaler, ils y courront. Il en est de même dans une foule de circonstances.

Si ces avares se multipliaient, je ne sais ce qui arriverait ; mais heureusement le nombre n'en est pas considérable, et la passion de l'avarice est rarement héréditaire ; souvent le fils est généreux autant que le père était sordide, et le trésor amassé par l'avare se dissipe en moins de temps qu'il n'en avait mis à le former.

Je termine, mes amis, par prier Dieu de vous préserver de l'avarice ; soyez économes, ne dé-

pensez pas inutilement le fruit de votre travail; mais ne refusez pas l'aumône au malheureux; ne vous refusez pas à vous-mêmes les choses nécessaires à la vie que Dieu vous a donnée, les choses qui vont à votre condition, et que vous pouvez vous procurer sans altérer le fond de votre avoir.

XXVII

LA CALOMNIE

Je vous ai entretenus, mes amis, il y a déjà quelque temps, de la médisance; je vais vous parler aujourd'hui de la calomnie. On peut dire que ce sont deux sœurs, mais l'une est beaucoup plus méchante que l'autre. La médisanee est un vice, un péché, que la religion et la raison repoussent; et saint Paul, écrivant aux Corinthiens, leur dit que les médisants ne seront pas admis dans le royaume des cieux. A plus forte raison les calomniateurs en seront ils répoussés, car la calomnie est un crime réel, un péché que Jésus-Christ luimême a condamné.

Pour que vous vous pénétriez davantage des maux qui peuvent résulter de la calomnie. Je vais comme je l'ai fait pour la médisance vous raconter



ce qui est arrivé de notre temps, quoique beaucoup d'entre vous puissent le savoir; mais il en est qui l'ont probablement oublié et d'autres qui l'ignorent.

Agostino vivait avec sa mère, qui se nommait Angela. Son père était mort, il aimait la jeune Margarita et en était aimé. Mais la mère d'Agostino s'opposait à leur mariage. Avait-elle tort? avait-elle raison ? c'est ce qu'il est inutile de rechercher pour notre sujet. Agostino respectait sa mère et lui était affectionné. Il était désolé de l'opposition qu'elle mettait à son union avec Margarita; mais il dévorait en silence son chagrin.

Angela devint malade. Son fils la soigna, fit tout ce qu'il était possible de faire pour la soulager, pour lui rendre la santé. Malheureusement ses soins et ceux du médecin furent inutiles : elle mourut en peu de temps.

Il échappa à une personne dont je tairai le nom de dire qu'Angela avait peut-être été empoisonnée, et qu'elle l'aurait été par son fils, à cause de l'opposition qu'elle mettait à son mariage. Le bruit s'en répandit incontinent dans toute la paroisse, et Agostino en fut bientôt informé. Il ne balança point, se rendit aussitôt chez le magistrat; il demanda qu'une instruction eut lieu et il offrit de se

constituer prisonnier. L'instruction se fit, le corps de la défunte fut exhumé; il ne présenta aucune trace de poison et les médecins reconnurent qu'Angela était morte d'un anévrisme. Aucun indice, aucune preuve, aucun témoin, n'était venu d'ailleurs appuyer la calomnie ; et le calomniateur, quoique connu de plusieurs habitants s'arrangea de manière à ne pas être interpellé par la justice. Agostino ne fut donc pas poursuivi et son innocence fut reconnue.

Mais les soupçons avaient plané sur ce jeune homme; ni Margarita, ni ses parents n'avaient partagé ces soupçons. Cependant ce n'était plus entre eux et Agostino les mêmes épanchements; un sentiment qu'ils ne s'expliquaient pas bien semblait les éloigner les uns des autres. Agostino, qui dans sa situation aurait eu besoin de consolations, de preuves d'affection, ne voyait guère que de la froideur ; lui-même devenu timide, sombre, semblait redouter les témoignages d'amitié. Bientôt il devint tout-à-fait taciturne; il cessa d'aller dans la famille de Margarita; il ne voulut plus voir personne, et un jour il disparut : il s'était jeté dans un des gouffres du Cervo.

Vous voyez, mes amis, ce que peut produire la calomnie; vous comprenez combien Dieu doit pu-

nir sévèrement le calomniateur. Si Agostino est devenu coupable en s'ôtant lui-même la vie, c'est le calomniateur qui en est la cause, c'est lui qui l'a tué, et il en doit compte à Dieu. Il doit frissonner à l'idée seule des peines qu'il a méritées et qu'il subira, n'en doutez pas, à moins qu'il n'obtienne le pardon de son crime. Peut-être déjà ressent il les premières angoisses de ces peines; peut-être les remords le tourmentent-il, peut-être ses nuits se passent-elles sans sommeil; et peut-être encore ne voit-il paraître le jour que pour sentir son esprit troublé, que pour éprouver les effets d'une fièvre dont il ne peut guérir.

Ah! mes amis, ne tombez pas dans cet enfer; gardez-vous de calomnier; tout vous engage à éviter ce péché : Dieu, Jésus-Christ et son Église, et indépendamment même de ces autorités sacrées votre propre intérêt. Car, comme je vous l'ai dit, le calomniateur trouve presque toujours dès cette vie sa punition, un enfer anticipé.

Ce n'est pas le seul exemple que je puisse vous présenter du mal affreux que peut faire la calomnie; vous mêmes, mes amis, en connaissez plusieurs, j'en suis certain, mais leur souvenir n'est pas toujours présent; les maux produits par la calomnie ne se retracent pas toujours à notre pensée.

De même la calomnie échappe parfois avant que l'on ait réfléchi, avant que l'on ait songé à la retenir. Il y a des hommes assez malheureux pour se faire une habitude de ce péché. C'est presqu'une passion chez eux. L'ivrogne boit et s'enivre malgré le mal que lui a fait cent fois la boisson. Le calomniateur calomnie malgré les effets désastreux de ses calomnies. Mais les remords viendront; il entendra une voix intérieure qui lui prédira les peines qui l'attendent.

Le tronc des pauvres d'une église de cette vallée n'avait pas été ouvert depuis longtemps. On pensait qu'il contenait une certaine somme; et, comme on voulait faire une distribution d'aumônes, on l'ouvrit; mais quelle fut la surprise du curé lorsque l'on y trouva à peine quelques picaglioni? Cependant rien n'annonçait que celui qui l'avait vidé eût pénétré par effraction dans l'église, ou qu'il en fût sorti après la fermeture des portes. Il paraissait certain que le tronc avait été ouvert avec une fausse clef, ou avec la véritable clef, que l'on aurait pu se procurer par un moyen ou par un autre. On se fatiguait l'esprit à chercher ou à deviner quel pouvait être l'auteur du vol.

Le magister était chargé de sonner l'*Angelus* le

soir, et c'était lui qui le matin ouvrait l'église et sonnait la première messe. Ainsi, il entrait le premier dans l'église et en sortait le dernier. Il en ouvrait et fermait les portes. Je ne sais si plusieurs personnes eurent l'idée qu'il aurait pu abuser de la confiance que l'on avait nécessairement en lui ; mais une seule eut l'imprudence et le malheur de l'énoncer en recommandant le secret, et ce secret ne fut bientôt qu'une pensée commune à tous les habitants du village. Voyez, disait-on, comme il est toujours bien vêtu ; comme il s'amuse dans toutes les fêtes : est-ce avec ce qu'il gagne de son école et avec son casuel à l'église qu'il peut payer toutes les dépenses qu'il fait ; il n'a rien ou presque rien de sa famille ; il faut donc qu'il ait l'art de se procurer de l'argent quelque part, cela est certain. Tous ces propos finirent par arriver aux oreilles du magister, qui en fut atterré ; il resta plusieurs jours inquiet, tourmenté, sans pouvoir prendre de résolution ; enfin il alla trouver le curé et lui dit : « M. le curé, d'après la rumeur du village, ce serait moi qui aurais vidé le tronc des pauvres. Je vous déclare que cela est faux ; que je suis innocent de ce fait ; mais, pour établir mon innocence, il faudrait découvrir le coupable : jusque-là, les soupçons tomberont sur moi. Or, jusqu'à présent

et probablement tant que je resterai dans la paroisse, je n'aperçois aucun moyen de remonter jusqu'au voleur. D'ailleurs, je ne puis plus vivre au milieu de gens qui me soupçonnent d'avoir enlevé l'argent des pauvres ; j'en souffre horriblement : il est des moments où je suis près d'entrer en fureur et de tomber à bras raccourcis sur ceux que je rencontre, en criant à la calomnie ; mais le plus souvent je n'ose pas lever les yeux ; je rougis, je pâlis d'une honte que je n'ai pas méritée. Je tremble comme si j'étais coupable. Je viens donc, M. le curé, prendre congé de vous, et, si vous ne partagez pas l'erreur de vos paroissiens, vous demander votre bénédiction. »

Le curé voulut le retenir, en lui faisant espérer que l'on ne tarderait pas à découvrir l'auteur du vol, et que l'on se repentirait des injustes soupçons que l'on avait conçus. Mais la détermination du magister était prise, il partit, et se retira chez ses parents.

Quelques mois s'étant écoulés depuis son départ, le tronc des pauvres fut ouvert : il n'était pas vide, mais il contenait beaucoup moins d'argent que l'on ne croyait en trouver. On commença à douter que ce fut le magister qui eût vidé ce tronc la première fois. On attendit ; et, après deux ou trois

mois encore, on ouvrit de nouveau le tronc; il ne contenait que quelques sous, quoique l'on eût la certitude que des aumônes assez nombreuses y avaient été déposées. Le jour même, car c'était un dimanche, le curé monta en chaire, et rappela que le magister, qui n'avait été remplacé que provisoirement, avait été soupçonné d'avoir dépouillé le tronc; que ce soupçon, qu'il ne pouvait alors détruire, l'avait déterminé à quitter la commune; que l'on devait maintenant être convaincu qu'on le soupçonnait injustement. En conséquence, le curé proposa de rappeler le magister, et tous ses paroissiens furent spontanément du même avis; mais lorsque la lettre qui invitait le malheureux magister à revenir dans la commune lui parvint, il était mourant, le chagrin l'avait tué.

Je ne vous dirai pas quel était le voleur de l'argent des pauvres; comment il fut découvert; cela n'est pas de mon sujet aujourd'hui. Il suffit de vous montrer encore une fois ce que peut produire de mal la calomnie, lors même, comme dans l'espèce, qu'elle n'est pas causée par la haine ou la méchanceté. Evitons donc toujours, mes amis, d'accuser notre prochain, même sans intention de lui nuire, même par erreur; ne répétons jamais le mal que nous avons entendu; et, si nous ne pouvons

dire du bien de ceux dont on nous dit du mal, exprimons toujours un doute; enfin si nous ne pouvons pas même exprimer le doute, gardons le silence.

XXVIII

ON NE FAIT PAS LE MAL IMPUNÉMENT

« Ne fais pas à ton prochain ce que tu serais fâché que l'on te fît, mais fait pour lui ce que tu serais content qu'il fît pour toi. » Ces paroles, mes amis, que j'ai souvent eu occasion de citer dans cette chaire, renferment le principe de toutes les bonnes actions; ce sont des commandements de Jésus-Christ qu'il faut tâcher de ne jamais oublier, car ceux qui les oublient en sont punis tôt ou tard, même dans ce monde.

En effet, connaissez-vous quelqu'un qui ait fait du mal, qui ait fait tort à un autre, et qui soit mort sans avoir éprouvé aucune disgrâce, qui soit mort impuni? Vous croyez peut-être en connaître; vous croyez peut-être que tel et tel, que vous savez ou qu'on vous a dit avoir fait du tort à des personnes que vous connaissez, n'en sont pas moins tranquilles et heureux. D'abord, ils ne sont pas

encore à la fin de leur carrière, probablement; mais, même actuellement, détrompez-vous; et, pour vous détromper, regardez-les, fixez-les attentivement sans leur rien dire : vous découvrirez alors dans leurs traits, dans leur maintien, quelque chose d'irrégulier, quelque chose qui vous indiquera, qui vous fera deviner qu'ils ne sont pas heureux autant qu'ils essaient de le paraître; qu'ils savent que l'on connaît leurs actions, ce qu'ils font ou ce qu'ils ont fait, et qu'ils en éprouvent de l'inquiétude, du trouble; vous en concluerez facilement qu'ils ne goûtent pas le sommeil du juste.

Dieu a mis en nous, mes amis, un sentiment de justice qu'il est difficile de méconnaître, et encore plus d'oublier. Le mal que l'on a fait est toujours présent à l'esprit; il semble que ceux qui nous rencontrent, qui nous voient, vont nous le rappeler, nous le reprocher. Des rêves viennent la nuit nous troubler les sens; on se dit sans doute que ce sont des rêves, que l'on est sot d'y penser, de s'en occuper; mais malgré cela on y pense, on s'inquiète, et l'on voudrait ne pas avoir fait le mal qui revient ainsi constamment à la mémoire.

Je sais bien, mes amis, qu'il existe des hommes qui vont de crime en crime, et qu'il est difficile de

supposer qu'ils regrettent d'avoir commis un premier crime, puisqu'ils en commettent d'autres successivement. Eh bien non, ils peuvent ne pas regretter les crimes qu'ils ont commis, mais pourquoi? Parce que leur esprit n'a pas la possibilité de réfléchir sur le passé, sur eux-mêmes. Constamment occupé du présent, d'échapper à la justice humaine, qui le cherche, qui le poursuit, le criminel ne laisse pas à son âme, à sa raison, la liberté de songer à ce qu'il a fait : il court de crime en crime sans pouvoir s'arrêter.

Pourtant, est-il bien sûr qu'il ne regrette jamais d'avoir commis sa première faute, son premier crime; qu'il ne voit pas l'abîme où ce premier crime l'a entraîné; qu'il ne reviendrait pas à une meilleure vie s'il pouvait espérer son pardon des autorités dont il a violé les lois. Et comment finissent, au reste, ces criminels endurcis? Ils sont tous châtiés par la justice humaine, ou assassinés par leurs complices; ils se tuent ou s'entretuent. Il est difficile d'en trouver un seul, dans un âge avancé, vivant en société avec sécurité. Je n'ai jamais ouï dire que l'on en connut.

Ainsi donc, mes amis, la vie de ces hommes pervers, de ces scélérats, de ces grands criminels, ne détruit nullement ce que je vous disais

des remords, des peines secrètes qu'éprouvent les méchants, ceux qui ont fait du tort à leurs semblables. Quelle différence entre eux et l'honnête homme ; entre eux et celui qui n'a jamais fait, qui n'a jamais eu l'intention que de faire du bien ; qui, pauvre ou riche, jouit d'un sommeil tranquille ; lève partout hardiment la tête, n'évite aucun regard, et arrive à la fin de ses jours sans qu'aucun autre homme ait à lui faire de reproches fondés. Celui-là craint peu la mort : il sait que Dieu est juste, et que, s'il a des rigueurs, s'il a des punitions à infliger, elles ne sont point destinées à l'honnête homme, à l'homme religieux.

Vous le savez, nous avons conduit en terre, la semaine passée, un de ces hommes de qui on n'a pu dire que du bien, le vénérable Mulatéra. Aussi qui n'a pas pleuré et ne pleure pas encore sa mort? Quoiqu'il fût très-vieux, qu'il passât une partie de ses nuits au travail, jamais il n'a fait attendre un moment ses conseils ou ses services. Jamais il n'a voulu recevoir des pauvres gens un picaglion pour ses conseils ou ses visites ; loin de là, il leur fournissait lui-même les médicaments nécessaires, et, nous le savons, il n'allait pas, pour compenser ce qu'il donnait ainsi, augmenter le prix de ses soins auprès des riches ; non, il recevait ce qu'ils lui

donnaient, et je ne sais s'il a jamais adressé à personne de notes pour ses conseils ou ses visites. D'un autre côté, il était l'homme le plus serviable que l'on pût trouver ; toujours prêt à employer son crédit pour les familles dans le besoin ou dans le malheur. Un trait de sa vie peut caractériser cet excellent homme : la veuve Robioglio recevait régulièrement une petite somme tous les mois, sans qu'elle pût savoir d'où elle lui venait ; on l'a su depuis : c'était Mulatéra qui la lui faisait remettre, et voici pourquoi :

Robioglio était attaqué d'une maladie particulière dont la cause était difficile à connaître. Mulatéra le traita d'après les indices qu'il croyait apercevoir, mais il ne réussit point, et Robioglio mourut. Curieux de connaître à fond la nature de la maladie, le médecin obtint que le corps fût ouvert ; et il découvrit par cette opération qu'il n'avait pas deviné la cause du mal, et que, s'il l'eût mieux appréciée, il eût pu sauver Robioglio. Dès lors il se crut obligé de venir au secours de la veuve, qui avait peu de ressources.

Je vous raconte ceci, mes amis, pour que vous compreniez bien ce que peut être un honnête homme, ce qu'il peut faire, et comment il entend et observe les commandements de Jésus-Christ,

que j'ai commencé par vous citer : faisons à notre prochain ce que, en pareilles circonstances, nous serions heureux qu'il fît pour nous. Ah! si nous nous conduisions tous comme se conduisait M. Mulatéra, si nous étions tous d'honnêtes gens au même degré, la terre serait un Paradis, et nous n'aurions qu'à remercier Dieu.

XXIX

LA VANITÉ

La vanité, dont je vais vous parler, mes amis, est la sœur de l'amour-propre, et ces deux sentiments ont tant de ressemblance entre eux qu'il est souvent difficile de les distinguer. La vanité fait beaucoup plus de mal que l'on ne croit à celui qui en est atteint et souvent à sa famille. Aussi l'Écriture nous conseille de mépriser les vanités de ce monde, c'est-à-dire les choses futiles, superflues et qui, en général, ne sont désirées et recherchées que par les petits esprits. La vanité vous porte à vouloir égaler ou surpasser les autres dans certains usages, certaines habitudes de la vie. Elle vous fait sortir de votre rang ou de votre classe ; elle vous oblige à des dépenses au-dessus

de vos facultés ; à vous acheter des choses dont vous pourriez vous passer ; à prendre des plaisirs ou à faire des exercices qui vous sont incommodes. La vanité peut vous ruiner ; elle vous démoralise, c'est-à-dire qu'elle vous porte à mal faire. Elle pourrait même aller jusqu'à vous faire tuer.

On s'enivre par vanité, parce que l'on ne veut pas paraître boire moins qu'un camarade, ou parce que l'on veut, au contraire, se montrer capable de boire davantage ; on se donne une indigestion par vanité, parce que l'on prétend avoir un estomac plus solide qu'un autre ; on se casse les reins par vanité, parce que l'on veut soulever tel poids ou tel tonneau que ne peut soulever un plus grand que soi.

Vous me direz, mes amis, que ce sont là des folies. Mon Dieu oui, mais c'est la vanité qui les fait faire ; c'est la preuve et l'effet d'un petit esprit.

Paul n'a malheureusement que ce petit esprit. Il est suffisamment habillé pour son état, mais il est invité à une fête où d'autres jeunes gens, qui gagnent plus ou qui ont plus d'argent que lui, se trouveront avec des souliers pointus, des habits carrés et d'autres choses de mode. La vanité le tourmente. Être moins bien qu'un autre, n'avoir

pas d'habits comme lui! Paul ne peut résister; il achète à crédit des souliers, des habits, et il paraît à la fête, heureux de se trouver aussi bien vêtu que ceux qui sont plus riches que lui. Mais, la fête passée, il faut payer les cordonniers et les tailleurs, et le pauvre vaniteux n'a pas d'argent; ses créanciers viennent le relancer; chaque jour ils demandent qu'il les paie; il passe une partie de son temps à les éviter ou à les fuir. Tirera-t-il vanité de ses dettes? Cela n'est pas permis à tout le monde et surtout dans nos vallées. Tout ce qu'il faut souhaiter en pareil cas, c'est que les suites de sa sottise ne le portent pas à de mauvaises actions, et qu'il soit assez raisonnable pour chercher, dans un redoublement de travail ou dans une économie bien entendue, le moyen de se tirer d'affaire.

La vanité se trouve même chez les enfants, et malheureusement une fois entrée dans leur tête, si l'on n'y fait pas attention, elle ne les quitte plus. Le petit Colin, qui n'a que douze à treize ans, est en apprentissage dans une maison de quincaillerie; cette maison ne nourrit point les apprentis. La mère de Colin lui donne, pour un repas qu'il fait à l'atelier, ce qu'il aurait s'il restait à la maison. Mais les autres apprentis apportent des mets

un peu meilleurs, comme, par exemple, une miche de pain de seigle ; Colin n'est ni friand, ni gourmand, mais il a de la vanité ; ses camarades ont des choses qu'il n'a pas. Il en conclut qu'il paraîtra leur inférieur, qu'il sera au dessous d'eux ; il n'aperçoit pas la futilité de ce raisonnement. Il est trop jeune, d'ailleurs, pour se dire que la valeur des gens n'est pas dans la couleur ou dans l'espèce du pain qu'ils mangent. Le pauvre enfant devient chagrin. Sa mère s'en aperçoit et en devine la cause. Elle lui donne, quoiqu'elle ne soit pas dans l'aisance, ce qu'elle apprend que l'on donne aux autres, et le chagrin cesse.

Je viens de vous dire, mes amis, que quand l'on était atteint de ce pauvre sentiment de vanité, il ne nous quittait plus ; il nous domine même à l'âge où la raison devrait nous guider, c'est ce que nous prouve encore Colin. Devenu grand et assez habile dans son état, il s'était placé avantageusement à Turin. Il pouvait vivre, quoique médiocrement encore, mieux que ne vivaient ses parents, et naturellement il le faisait. Après un ou deux ans d'absence, il vient faire un tour au pays. Il apporte, on n'en doute pas, ses plus beaux habits ; il se pare le plus et le mieux qu'il peut ; mais sa vanité veut se montrer en tout. Il annonce

à son père qu'il veut manger de la viande, boire du bon vin, prendre du café et des liqueurs, attendu qu'il y est habitué; et il donne, il est vrai, l'argent nécessaire. Les choses se passent ainsi; toute la famille prend du café, boit des liqueurs; mais si Colin, au lieu de son esprit vaniteux, eût eu une certaine dose de raison ou de bon sens, il se serait conduit autrement. Mon père, aurait-il dit, ne faites rien faire pour moi d'extraordinaire; n'ai-je pas été habitué à vivre comme vous vivez; n'ai-je pas comme vous mangé la polenta de la planche? et j'aurai d'autant plus de plaisir à manger des mêmes choses que vous aujourd'hui, que souvent j'en mange qui ne sont pas aussi nourrissantes quoique payées assez cher. Et puis en partant il aurait donné quelques pièces d'argent à sa mère. En se conduisant ainsi, il n'aurait pas laissé une sorte d'envie dans sa famille; il n'aurait pas donné l'occasion de dire, lors des repas de polenta et de châtaignes, avec plus ou moins d'amertume : Colin mange du rôti; Colin prend du café.

J'ai parlé de Paul et de Colin, je pourrais parler de Rose et de Thérèse : car la vanité se trouve chez les filles comme chez les garçons, chez les femmes comme chez les hommes; et il arrive parfois que des hommes de bon sens se laissent en-

traîner à imiter la vanité de leurs femmes; mais cela est rare dans nos montagnes et nos vallées où, en général, l'homme conserve l'autorité dans la maison. Je ne veux rien dire de particulier sur la vanité des jeunes filles ; celles qui ont ce fâcheux sentiment sauront bien se l'avouer; et, s'il est possible, elles s'en corrigeront, ou, du moins, elles l'affaibliront et elles ne tiendront pas trop à porter de belles boucles d'or aux oreilles ou un beau mantelet sur les épaules. Elles s'efforceront de mépriser, comme le conseille Jésus-Christ, *les vanités de ce monde.*

Je pourrais, mes amis, vous entretenir longtemps des sottises que fait faire la vanité; mais je terminerai par vous dire, et ce n'est pas ce qui me fait le moins de peine, que l'on oublie Dieu par vanité; que l'on s'abstient des exercices religieux par vanité. On ne cesse pas de croire en Dieu, on n'est point aveugle à ce point; on ne méconnaît pas même les principes de la religion; mais parce que certain garçon ne vient pas tous les dimanches à la messe, certain autre ne veut pas y venir non plus. On considère cet oubli des prescriptions de l'Église comme un acte d'*esprit fort,* c'est-à-dire d'un esprit qui ne veut pas faire comme les autres. Le petit esprit vaniteux de l'un

lui fait croire qu'il serait au-dessous de l'autre, si, comme lui, il n'oubliait pas Dieu, s'il ne s'abstenait pas des exercices religieux. Cela est difficile à comprendre : mettre de la vanité à ne pas adorer Dieu, à ne pas remplir ses devoirs religieux! et cependant cela est; j'en ai acquis la conviction.

Vous voyez, mes amis, où la vanité nous conduit, et quelquefois, peut-être, sans que nous nous en doutions, et, surtout sans que nous songions qu'un jour nous aurons à rendre compte à Dieu de cette malheureuse vanité.

Il est pourtant des vanités que je ne saurais blâmer, ce sont celles qui portent à de bonnes actions; comme, par exemple, à donner pour les pauvres autant ou plus que telle ou telle autre personne. Je n'en fais mention que pour répéter que la vanité se faufile partout. Au reste, la modestie vient heureusement se montrer quelquefois à côté de la vanité, et en quelque sorte lui faire honte. L'homme modeste s'habille et vit selon son état, sa position; il n'affiche point ce qu'il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il sait; ses actes les plus louables, les plus généreux, il les fait sans ostentation et souvent même en secret. Aussi la modestie est l'apanage des bons esprits, des hommes de sens et de jugement.

Prions Dieu qu'il nous accorde la grâce d'être modestes.

XXX

LA MÉCHANCETÉ

Mes amis, ce qui vient malheureusement d'arriver à Sagliano me donne l'occasion de vous parler de la méchanceté.

La méchanceté est un bien mauvais penchant. Je vous en ai dit quelques mots en vous parlant de la calomnie et de la médisance. Le méchant ne fait jamais le bien, ou le fait rarement; il ne connaît guère que le mal. Il a toujours dans ses relations avec son prochain la pensée de nuire. Sa méchanceté se montre en tout, elle prend toutes les formes et, cependant, on peut facilement la reconnaître.

Entretenez-vous le méchant de quelqu'un, il trouvera moyen, si non d'en dire positivement du mal, du moins de faire douter du bien que vous en pensez. Lui parlez-vous des travaux remarquables de Paul, il répond qu'il connaît un ouvrier qui travaille encore mieux. Lui racontez-vous les bonnes affaires que fait Pierre, il vous dira qu'il

sait que Pierre en fait aussi de mauvaises et qu'il faut attendre pour juger. Lui dit-on que Julien est dans l'aisance, il répond que l'on ne connaît pas toutes ses dettes. Plaint-on en sa présence une pauvre famille, il sourit, en disant qu'il en est de beaucoup plus à plaindre.

S'agit-il d'une fille que l'on veut marier, il vous dira qu'elle est jolie, il est vrai, mais qu'elle a un mauvais caractère. Est-ce d'un garçon qu'il s'agit, il avouera que le jeune homme est courageux, mais il ajoutera que c'est dommage qu'il aime le jeu et le vin.

Parlera-t-on d'un ménage, dira-t-on que le mari se conduit parfaitement envers sa femme; oh! s'écriera-t-il, il ne lui dit pas tout ce qu'il fait. Si c'est une femme dont on parle plus spécialement; si on la dit fidèle, dévouée à son mari, bonne ménagère, vous l'entendez murmurer : oh! la femme sait si bien cacher son jeu! Ainsi, il a toujours quelque chose en réserve pour nuire à son prochain, en faisant douter du bien que l'on en dit.

Il est vrai que tous les méchants ne le sont pas au même degré; il est encore vrai que l'on fait quelquefois des méchancetés pour se divertir; mais celles là même sont toujours blâmables; elles

occasionnent parfois de grands malheurs; vous venez d'en avoir la preuve.

Blotto se vantait de n'être pas peureux, de ne pas croire aux fantômes, aux revenants, et de rentrer la nuit chez lui sur son âne, sans aucune crainte. Des jeunes-gens, que je ne nommerai pas, mais qui sont connus, imaginèrent d'essayer si Blotto était, comme il le disait, inacessible à la peur. Il se travestirent, et se placèrent de distance en distance, je ne sais comment, le long du chemin où devait passer leur victime, et parvinrent à lui inspirer une frayeur telle, que Blotto abandonna son âne, se mit à courir sur le chemin et arriva chez lui tout en sueur, pâle comme la mort et ne pouvant parler. On se hâta d'aller chercher le médecin, qui parvint à lui faire reprendre ses sens, en pratiquant une saignée. Mais on craint beaucoup les suites de cette frayeur. La santé de Blotto en peut être altérée; sa raison même peut en souffrir. Prions Dieu que cela ne soit pas.

Ce malheureux exemple, mes amis, doit suffire pour que nous n'ayons plus, je l'espère, à déplorer de semblables méchancetés. Je sais bien que les auteurs n'en avaient pas prévu le résultat, n'avaient pas pensé que la peur pût occasionner un tel malheur; qu'ils croyaient ne faire qu'une plai-

santerie. Mais quelle plaisanterie, mon Dieu ! Un peu de réflexion, de bon sens, leur eût fait renoncer à cette farce insensée qui leur donnera bien des regrets.

J'ai cité quelques mots ou quelques phrases que le méchant sait employer pour nuire à son prochain ; mais il ne se borne pas aux paroles. Ainsi lorsque des cordes ont été tendues secrètement un soir dans la rue de Mosso, où l'on savait que Jean Paquetto devait passer, ce n'était pas pour se divertir qu'on les tendait ; c'était bien sûrement du mal que l'on voulait faire et qui a effectivement eu lieu : car Paquetto s'est enlacé les pieds et les jambes dans ces cordes, est tombé dans la boue, et sa tête a frappé sur une pierre. Il s'est fait beaucoup de mal et aurait pu s'en faire encore plus.

La méchanceté ne s'exerce pas toujours directement sur les personnes : le méchant a, je le répète, différents moyens qu'il emploie selon l'occasion.

Zapetti avait une paire de pigeons qu'il prisait beaucoup, et ils étaient d'une espèce rare. Après plusieurs pontes sans succès, des petits étaient enfin éclos ; mais une nuit un chat dévora ces petits. Il fut reconnu que le chat n'avait pu s'introduire sans aide dans le pigeonnier, et qu'il

n'était que le complice ou l'instrument du méchant.

Un petit filet d'eau de source arrivait dans le jardin de M. Pettinengo; une nuit on a creusé un trou profond près de la source, et l'eau s'est perdue sans profiter à personne.

Pierre Tarino s'était, à force de travail, formé un petit champ le long du Cervo, où il cultivait quelques légumes. Il l'avait garanti des inondations par un mur en grosse pierres sèches. Un jour ou deux avant une crue qui était prévue, une partie en amont de ce mur fut démolie, et le torrent, pénétrant dans le champ par la brèche, enleva presque toute la terre, qu'il roula avec ses eaux.

Vous voyez toujours dans ces divers faits l'œuvre du méchant. Je pourrais vous rappeler beaucoup de méchancetés analogues, mais celles-ci suffiront pour vous convaincre de tout le mal que la méchanté peut faire. Ces faits, ces actes de méchanceté pourraient conduire leurs auteurs en police correctionnelle; mais si la justice des hommes n'a pu punir les coupables parce qu'elle ne les a pas connus, Dieu, lui, les connaît. Viendra le jugement dernier, et les méchants seront séparés des justes, ils subiront les peines qu'ils auront méritées.

Les enfants, et c'est aussi ce que je tenais à vous dire, ont assez généralement des dispositions à la méchanceté. Ils tuent souvent sans pitié d'innocents insectes et même les petits oiseaux, ou les martyrisent de différentes manières (1); c'est ce qu'il faut empêcher autant que possible pour qu'ils ne s'habituent pas à la méchanceté. Il faut leur faire des observations à leur portée; leur représenter que de plus forts qu'eux pourraient leur faire ce qu'ils font à ces insectes ou à ces oiseaux, et leur demander comment alors ils trouveraient ce supplice. Pour les oiseaux particulièrement, qui sont jolis, qui chantent, qui ne font pas de mal, il semble facile d'amener les enfants à comprendre que c'est être bien méchant que de les tourmenter.

Je crois, mes amis, avoir eu occasion de vous le recommander plus d'une fois: il faut suivre avec soin l'éducation des enfants, ne rien leur permettre de mauvais, les porter toujours à faire le bien, et les éloigner du mal. Ce n'est que dans le premier âge que l'on peut modifier les penchants, les

(1) L'abbé Rolando aurait pu dire que les hommes se donnaient aussi le barbare plaisir de martyriser les oiseaux, comme, par exemple, dans le tir à l'oie et d'autres jeux semblables ou analogues.

caractères; plus tard cela devient difficile, et puis, enfin, impossible.

Prions Dieu de nous préserver des méchants, et de nous fortifier dans l'amour du bien.

FIN DES PRONES

NOTICE

—

L'abbé Rolando était un de ces hommes dont l'heureux caractère contribue au bonheur de ceux qui les entourent. Je ne sais ce qu'il faisait à la fin du siècle dernier, pendant la révolution du Piémont; mais, lors des revers des Français en Italie, il suivit l'armée, soit qu'il y fût contraint par les circonstances, soit par tout autre motif, t il de-devint le maître de langue italienne du général Moreau. On sait que ce général, après la démission de Chérer, en Germinal an VII de la république française (1799), commanda en chef les armées réunies d'Italie et de Naples, et en protégea la

retraite avec le même succès qu'il avait opéré, en l'an V, celle de l'armée de Rhin et Moselle.

Je n'ai pas su quand ni comment l'abbé Rolando avait quitté l'armée française et le général Moreau; mais, après le passage du Mont-Saint-Bernard, les victoires du général Bonaparte, premier consul, et la réunion du Piémont à la France, je le trouvai curé du village de Sagliano, situé dans la vallée d'Andorno, faisant partie de la province et alors de l'arrondissement de Biella. C'était en l'an X de la république française, à la fin de 1801. Le Piémont avait été divisé en départements, et la ville de Biella était un des chefs-lieux d'arrondissement du département de la Sésia. Les conséquences de cette réunion du Piémont à la France étaient, entre autres, l'application des lois de la république et l'établissement de notre système d'impôts. Je venais à Biella en qualité d'employé des Domaines. J'étais parti du département de la Somme; j'avais traversé la France, les Alpes, une partie du Piémont, et j'arrivais dans un pays que je ne connaissais pas, dont j'ignorais la langue, les mœurs, les usages, et où cependant il me fallait avoir, tout d'abord, des relations de chaque instant avec le public. On conçoit quel devait être mon embarras, et combien il était nécessaire et

urgent que j'apprisse, non-seulement l'italien, mais encore le piémontais : car le peuple de ce pays ne parlait pas l'italien, et une partie même ne le comprenait pas, ou n'en comprenait que quelques mots. J'en ai eu souvent la preuve, entre autres celle-ci : un jeune homme, qui me servait et qui était Piémontais, était allé, un dimanche, entendre la grand'messe à la cathédrale. L'évêque devait officier et un chanoine prêcher. A son retour, je lui demandai s'il avait entendu le sermon : « Oui, *signore*, me répondit-il ; c'est le chanoine Gambarova qui a prêché. Ah ! comme il prêche bien ! Comme c'était beau !... — Sur quoi, prêchait-il, quel était le sujet de son sermon ? » lui demandai-je encore. — « Oh ! pour cela, *signore*, je n'en sais vraiment rien ; je crois qu'il parlait latin, et je ne l'ai pas compris. » Le fait est que le chanoine Gambarova avait prêché, mais en italien, et que mon domestique ne savait que le piémontais et quelques mots de français. Mais comme le prédicateur avait un bel organe et gesticulait beaucoup, mon homme avait trouvé que le sermon était beau, quoiqu'il ne le comprît pas. Nous jugeons, soit dit en passant, de beaucoup de choses à peu près comme ce garçon-là avait jugé du sermon.

Je me livrai donc ardemment à l'étude de la langue italienne et du patois piémontais. La plus grande difficulté pour moi était de bien prononcer les mots; j'avais une peine infinie à saisir l'accent, à distinguer les longues des brèves. Il m'est souvent arrivé, dans le commencement de mon séjour dans le pays, d'entendre des personnes du peuple répondre aux questions, que je leurs faisais en italien ou en piémontais, qu'elles ne comprenaient pas le français, quoique les mots dont je me servais fussent bien réellement piémontais ou italiens. Par exemple, si je demandais : « *Cosa volete, cosa bramate*, ce qui veut dire : que voulez-vous, que désirez-vous, on me répondait : *Non capisco il francese, signore :* je ne comprends pas le français, monsieur. » Il y avait à la fois lieu de rire et d'enrager. Je parvins par la suite à me faire comprendre; et, au lieu de : *Cosa volete?* (italien), à dire : *Cosa qual veul?* (piémontais).

On conçoit que je devais souhaiter de rencontrer des personnes dont la conversation pût m'aider à me familiariser avec la langue. J'entendis parler de l'abbé Rolando ; on me dit qu'il savait le français ; que, d'un autre côté, il parlait le piémontais comme l'italien, et qu'il faisait même ses sermons ou ses prônes du dimanche en piémontais, afin

d'être bien compris de ses paroissiens, qui étaient presque tous des artisans ou de pauvres paysans; et que non-seulement il leur parlait en patois, mais qu'il prenait souvent, pour sujet de ses instructions, des faits arrivés dans le pays, et qu'il pouvait rappeler ou raconter, soit parce qu'ils étaient publics, soit parce qu'ils ne pouvaient qu'être honorables pour leurs auteurs. Cela me fit naître le désir de connaître ce bon curé; j'étais jaloux de savoir comment il racontait les anecdotes du pays, et comment il en tirait parti pour éclairer, instruire et diriger ses ouailles vers le bien. D'ailleurs, j'entrevoyais dans des relations avec lui, indépendamment de l'avantage de me fortifier dans la connaissance du piémontais et même de l'italien, le moyen de parvenir plus promptement à connaître le pays. J'eus bientôt l'occasion de voir l'abbé Rolando chez un de ses amis, à Biella. Il était sans prétentions, modeste autant qu'affable; religieux sans ostentation comme sans mondanité; il avait de l'esprit, des idées généreuses, et il m'inspira plus d'estime et de respect que je n'en avais encore senti pour aucun ecclésiastique. Je lui demandai son amitié; et, malgré la différence d'âge (je n'avais pas encore vingt-trois ans, et il en avait environ quarante), notre

liaison se fit promptement, car il aimait les Français.

D'ailleurs, cette qualité de Français donnait alors à celui qui se conduisait honorablement un certain crédit, une certaine valeur, que l'on me permette cette expression, qui le faisaient accueillir favorablement de tous ceux qui n'avaient point de motifs, point d'intérêt personnel pour haïr la GRANDE NATION. Au reste, je n'épargnais rien pour justifier la bonne opinion que l'on avait de nous, et pour la fortifier dans le pays. Je parvins même, aidé par M. Gromo, maire de Biella, et M. Cyprien Villany, juge de paix, à former une Société d'émulation ou d'encouragement, en réunissant les principaux habitants de l'arrondissement, quelle que fût leur opinion politique, nobles, bourgeois, industriels, et cette Société se maintint jusqu'après le retour du roi Charles-Emmanuel dans ses États. Mais ce roi la supprima : elle avait le tort d'avoir été créée pendant la réunion du Piémont à la France (1).

La cure de l'abbé Rolando n'était pas considé-

(1) Après mon retour en France, en 1810, la Société m'honora du titre de secrétaire perpétuel, et m'en adressa le diplôme.



rable. Sagliano n'était alors et n'est probablement encore qu'un petit village, pauvre comme la plupart des villages des montagnes; mais son curé n'était pas ambitieux. Il faisait tout le bien qu'il était possible de faire avec ses faibles moyens et donnait toujours l'exemple des bonnes œuvres. Dès notre notre première entrevue, il me fit promettre d'aller le voir à Sagliano un dimanche. On était sûr, les jours de fête, de le trouver dans son presbytère ou dans son église. Pour m'engager à tenir ma promesse, il m'assura que je n'avais probablement pas vu de sites plus pittoresques que ceux que je rencontrerais dans la route, quoique peu longue, de Biella à Cacciorna-Andorno, puis de cette petite ville à Sagliano.

L'abbé Rolando disait la vérité; mais tout est pittoresque et agreste dans ce pays montagneux. Biella est bâtie au pied de montagnes, qui forment une espèce de contrefort des Hautes-Alpes. L'arrondissement ou la province est borné par ces montagnes du sud-est au nord-ouest; de l'est à l'ouest se déroule une plaine assez étendue, dont une partie est cultivée en vignes, qui se marient à des arbres fruitiers et entre lesquelles on récolte du maïs et d'autres céréales; et dont une autre partie est employée, malheureusement pour les

habitants, à la production du riz. (1) Entre les petites et les Hautes-Alpes se trouvent les vallées d'Aoste et de la Sésia, que domine en quelque sorte le mont Saint-Bernard. Le pays est traversé par des torrents qui descendent des montagnes et dont plusieurs roulent de l'or, mais en si petite quantité, que le peu de chercheurs qui tamisent le sable en recueillent à peine de quoi payer médiocrement leur travail. On a trouvé, cependant, mais rarement, des pépites d'une valeur de plus de 100 francs. On pense assez généralement dans le pays que les Romains ont exploité des mines dans ces montagnes, et une grande quantité de pierres et de cailloux, amoncelés par tas dans une plaine sur la route de Biella à Ivrée, porte à le croire.

Il y avait une si grande différence entre la par-

(1) La culture du riz ne demandant qu'un léger labour, se fait à peu de frais ; mais on sait qu'à mesure que la plante croît on inonde les rizières au moyen de canaux d'irrigation. Lorsque la maturité du riz approche, on ferme les écluses. Des hommes et des femmes descendent alors de la montagne pour faire la moisson, car le voisinage des rizières est très-peu habité à cause de son insalubrité. Les moissonneurs travaillent sur le sol humide et fangeux d'où émanent des vapeurs malfaisantes ; aussi reviennent-ils dans leurs montagnes avec la fièvre, dont-ils ne guérissent pas toujours facilement.

tie de la Picardie que je venais de quitter et le pays où je me trouvais, qu'à peine arrivé, je dérobais quelques instants au travail pour parcourir les alentours de la ville. Je venais de traverser la Maurienne et le mont Cenis; les montagnes n'étaient plus tout-à-fait un spectacle nouveau pour moi; mais elles ne m'imposaient pas moins, comme impose tout ce qui est grand et majestueux. Les nombreuses gorges et les étroites vallées qui se trouvent dans ces Alpes produisent des effets à la fois agrestes et pittoresques que l'on voit avec un intérêt toujours plus vif. On arrête longtemps sa vue sur tous ces sites, je ne dirai pas enchanteurs, mais admirables, qui vous rendent ou vous présentent la nature dans sa nudité, comme dans sa parure; dans sa laideur, comme dans sa beauté. Ici un buisson rabougri, qui ne trouve qu'une nourriture insuffisante sur le roc où il est né, image de ce malheureux habitant de la montagne, qui ne se nourrit que de châtaignes et de maïs, et n'en a pas toujours suffisamment pour assouvir sa faim. Là un chêne a rencontré une masse de terre végétale que ses racines pénètrent, et il élève sa tête jusqu'aux nuages qui se forment sur la montagne. Partout des contrastes surprenants et curieux.

L'été de 1801 avait été sec, et des pluies étaient tombées abondamment au commencement de l'automne; des bords élevés du torrent Cervo, qui coule du nord-est à l'est de la ville de Biella, on pouvait jouir de l'un de ces contrastes bien pittoresques. Les rives du torrent, formant d'étroites prairies plantées de peupliers, présentaient comme aux premiers jours du printemps un gazon d'un vert tendre, que broutaient des chèvres et des moutons; les feuilles des arbres, au contraire, jaunissaient et commençaient à tomber, et déjà les montagnes étaient couvertes de neige. Ainsi, on pouvait se figurer trois saisons à la fois : le printemps par la verdure des prairies, l'automne par la chute des feuilles et l'hiver par la neige qui blanchissait les Alpes. Ce spectacle m'impressionnait, me ravissait; et j'avais peine à quitter les bords du Cervo. Je n'avais pu jusque alors me faire une idée de tous ces effets de la nature : car, si l'on peut rencontrer partout des prés encore verts entourés d'arbres, dont les feuilles jaunissent et tombent, on ne peut voir partout, en même temps, des montagnes couvertes de neige. En général, tout ce qui est nouveau pour nous nous frappe vivement, et, si nous sommes jeunes, l'impression ne s'efface jamais.

Au printemps de l'année suivante, un spectacle d'un autre genre, naturel pour ainsi dire aux pays méridionaux, mais inconnu aux habitants du nord, me causa un bien vif plaisir. C'était par une belle soirée, quoiqu'un peu sombre, je me trouvais en me promenant à l'entour de Biella près d'un champ de chanvre; tout à coup je fus comme ébloui par un nombre considérable de petites lumières qui parcouraient en tous sens ce champ, comme des milliers de farfadets. C'était admirable et vraiment étonnant pour qui n'avait aucune idée de ce qui produisait cette brillante illumination. En m'approchant, je reconnus que toutes ces lumières étaient des mouches luisantes que l'on nomme Lucioles, du mot *Luce*, jour, lumière, et qui apparemment trouvaient sur les jeunes plantes de chanvre une nourriture qui leur convenait. La clarté était très-vive, et bien plus flamboyante que celle des vers luisants que l'on trouve dans diverses parties de la France. Je retournai jouir de cette illumination, qui se renouvela chaque soir pendant plusieurs jours. Les lucioles voltigeaient et se croisaient de toutes parts à la hauteur d'environ un mètre. Il y en avait bien ailleurs que dans ce champ de chanvre, mais elles y étaient moins nombreuses, ne produisaient pas autant de lumière,

et par conséquent l'effet n'en était pas aussi frappant.

Un autre spectacle, mais tout différent et bien plus émouvant, se présente quelquefois dans les montagnes, et il est aussi resté gravé dans ma mémoire : il semble que j'en vois toujours le tableau et que j'en entends encore le bruit.

Un dimanche, je partis de Biella pour le sanctuaire d'Oropa ; ce sanctuaire est un vaste bâtiment élevé au milieu des montagnes en l'honneur de la Vierge. Sa statue fut déposée dans ces montagnes, dit l'histoire du pays, par saint Eusèbe, évêque de Verceil, qui s'y était réfugié pour se soustraire à la persécution des ariens. Elle fut retrouvée quelques siècles après dans une grotte ou une caverne, et on lui éleva, dans cet endroit même, une petite chapelle, qui fut, avec le temps, entourée de constructions. Le sanctuaire d'Oropa est desservi par trente ou quarante prêtres qui y sont logés et entretenus. On peut mettre à couvert dans les bâtiments près de quatre mille personnes. On y voit trente à quarante chapelles, séparées des principaux bâtiments. On peut aller de Biella à l'Oropa en voiture par un chemin, en partie taillé dans les montagnes, en partie soutenu par des murs épais élevés sans presque d'autres frais que quelques cruches de vin et quelques miches de

pain de maïs distribuées aux travailleurs accourus de tous côtés, par dévotion, pour gagner des indulgences et la protection de la Vierge : des processions nombreuses vont de tout le Piémont au sanctuaire d'Oropa, et les rois de Sardaigne y allaient aussi en pélerinage, et y laissaient des marques de leur munificence.

Après avoir parcouru une partie du sanctuaire, visité l'église et plusieurs chapelles, je voulus continuer mon ascension jusqu'à un petit lac qui se trouve presqu'au sommet de la montagne, et où prend sa source l'Oropa, qui donne son nom au sanctuaire et est l'un des torrents qui descendent de ces Alpes. Je me mis en marche, guidé par un jeune pâtre du pays. C'était au mois d'août, l'herbe était desséchée et mes souliers glissaient dessus, de sorte que j'avais beaucoup de peine à monter. Je perdais quelquefois en glissant et tombant une partie du terrain que j'avais gagné avec effort. Il n'y avait plus d'arbres, mais des broussailles, et ces broussailles même disparaissaient; je ne voyais plus au-dessus de moi que des bruyères et des rocs.

Le soleil ne se montrait plus ; le ciel paraissait brumeux; et je n'en étais pas fâché, car j'éprouvais moins de chaleur et plus de facilité à monter.

Mais je fus surpris de sentir mes habits humides sans qu'il fût tombé de pluie d'aucune sorte ; c'est que je traversais un nuage, que je ne pouvais pas distinguer, car il m'entourait et formait tout mon horizon, ce qui me faisait l'effet d'un ciel brumeux et couvert. Cependant, tout en cherchant les causes de l'humidité que j'éprouvais, je montais toujours, et insensiblement je me me trouvai sous le ciel bleu et sous les rayons d'un soleil assez ardent. Mais presqu'au même instant j'entendis le tonnerre gronder au-dessous de moi et retentir avec un bruit effrayant dans les gorges des montagnes et les nombreuses et étroites vallées qu'elles forment. Je me retournai et je vis un nuage descendre comme une mer houleuse sur la plaine. Les éclairs qui le sillonnaient y traçaient des courants de feux électriques : c'était ce nuage que j'avais traversé sans le deviner.

Je ne saurais exprimer l'impression qu'un pareil spectacle me fit éprouver. J'en étais comme anéanti, quoique je n'eusse ressenti aucune commotion électrique. Mais bientôt l'admiration succéda à la surprise. Voir et entendre gronder le tonnerre au-dessous de soi ; jouir d'un ciel serein et radieux, lorsque à quelques centaines de mètres plus bas la foudre et l'orage ravagent le sol,

détruisent les récoltes, épouvantent les habitants; c'était quelque chose de bien grand, de bien majestueux pour moi et à la fois de bien terrible. Je doute qu'un artiste, quelque talent qu'il ait, puisse rendre un pareil tableau. Un homme isolé, debout sur une montagne, un rocher; ayant au-dessus de sa tête un soleil radieux, un ciel serein, et, au-dessous de lui, un immense nuage, une mer, que sillonnent les éclairs, que le tonnerre agite en grondant, et d'où tombent la pluie, la grêle, que cet homme ne voit pas, il est vrai, qu'il n'entend même pas, mais qu'il devine et que la terre reçoit. Et, en supposant que l'on pût rendre un pareil tableau, on ne pourrait rendre les impressions que j'éprouvai, et qui ont dû successivement, ce me semble, se peindre sur ma figure.

Je me demandai, si, en traversant le nuage rempli d'électricité, la foudre ne pouvait pas frapper l'imprudent; je dis l'imprudent, mais il n'est pas toujours facile d'éviter de traverser ces nuages; ils surviennent presque tout à coup, on s'en trouve enveloppé comme par un brouillard; et il serait, je crois, plus dangereux de descendre lorsqu'on les reconnaît, que de les traverser en continuant à monter. Au reste, je n'ai pas entendu dire que des voyageurs aient été frappés dans de

pareilles circonstances par la foudre; mais je n'en crois pas moins la chose possible, et l'on a pu trouver dans les montagnes des hommes tués, sans pouvoir reconnaître s'ils l'avaient été par l'étincelle électrique : on aura cru qu'ils étaient morts de faim, de froid ou de fatigue.

Je reviens à l'abbé Rolando, à qui, ainsi que je l'ai dit, j'avais promis de faire le voyage de Sagliano, et il y avait plusieurs motifs pour ne pas oublier ma promesse : non-seulement, l'indispensable besoin d'apprendre le langage du pays, de manière à me faire comprendre des habitants, mais encore le désir, curieux si l'on veut, d'écouter, de retenir ces prônes, dont j'avais entendu parler, et puis de les rendre, sinon complétement, du moins de les analyser en français, d'en faire une version. Aussi, le dimanche qui suivit notre entrevue, je m'acheminai vers l'étroite vallée d'Andorno, la plus pittoresque de tout l'arrondissement ou de la province, ainsi que me l'avait dit l'abbé Rolando.

Je traversai le Cervo, dont j'ai déjà parlé, sur un pont qui se trouve à la sortie de la ville de Biella, et qui est jeté sur des rocs, entre lesquels coule le torrent; et puis je côtoyai toujours le Cervo, dont les eaux, presque taries en été, rou-

lent à travers des rochers qu'elles ont blanchis, et qu'elles couvrent de leur écume quand elles sont abondantes. De distance en distance, ces eaux forment des petites cascades en tombant dans des espèces de gouffres qu'elles ont creusés. Je m'arrêtai souvent pour contempler les sites divers que présente la vallée, et les effets pittoresques qu'offre le torrent dans son cours inégal à travers les rochers. Enfin j'arrivai à Cacciorna, chef-lieu de la vallée d'Andorno. C'est à Cacciorna que se font des ratafiats fort estimés, les *ratafiats d'Andorno,* qui se répandent dans une grande partie de l'Italie, et ne sont pas inférieurs à nos ratafiats de Grenoble.

Sagliano est peu éloigné de Cacciorna ; j'y arrivai à l'heure de la grand'messe, et je me rendis directement à l'église ; le curé officiait. Je cherchai à me placer de manière qu'il ne pût m'apercevoir, mais je n'y réussis point, ainsi qu'il me le dit après la messe. J'écoutai son prône avec beaucoup d'attention ; c'était celui sur la Charité. Il parlait en patois, c'est-à-dire en piémontais ; mais, comme s'il l'eût fait à dessein pour moi, il parlait lentement et d'une voix claire, de sorte que je le comprenais à peu près entièrement. Ses auditeurs, qui, relativement à la population du pays, étaient nombreux, l'écoutaient également attentivement,

et avec recueillement : il me parut qu'ils saisissaient bien le sens et l'application des paroles de l'orateur.

Je sortis de l'église aussitôt la messe terminée, et j'allai attendre le curé à son presbytère. Il ne tarda pas à y arriver, et me témoigna beaucoup d'amitié ; je dînai avec lui. Nous causâmes beaucoup sur la France, sur l'Italie, sur les mœurs des habitants du pays, tantôt en français, tantôt, comme pour prendre une leçon, en italien ou en piémontais; nous discutions librement, et quelquefois avec chaleur ; mais j'étais plus jeune que le curé, et je profitais de son instruction et de son expérience.

Je quittai Sagliano le même jour pour revenir à Biella ; rentré chez moi, je me livrai à la version en français du prône que j'avais entendu. On conçoit que je m'occupai seulement de l'objet particulier du prône, de l'instruction que le curé donnait à ses paroissiens, et que je laissai de côté les avis divers et même l'évangile du jour, qu'il faisait suivre de quelques observations, selon son Rituel. Lorsque je revis l'abbé Rolando, je lui montrai mon travail, en lui demandant si j'avais bien compris ses instructions. Il me répondit en souriant que ma version valait mieux que l'original. Toute-

fois, il eut la complaisance de me faire remarquer que je n'avais pas donné à quelques expressions piémontaises leur véritable acception, et il voulut bien me corriger; de sorte que mon travail me produisit l'effet d'une très-bonne leçon de piémontais.

Ce que j'avais vu de la vallée d'Andorno me faisait désirer la parcourir dans toute son étendue, en remontant le torrent jusqu'à sa source. Nous convînmes avec le bon curé que je retournerais à Sagliano un prochain dimanche, et que nous entreprendrions ensemble le voyage de *Piedicavallo*, le lieu le plus élevé de la vallée, et que, de là, nous monterions au lac de la Vecchia, qui se trouve presque au sommet des montagnes, et qui donne naissance au Cervo, le torrent le plus considérable du Bieillais. C'était au mois de fructidor an X de la république (1802). Je m'acheminai un matin accompagné d'un jeune homme de Biella, du nom de Coppa. Nous arrivâmes à l'heure de la grand'messe, et nous allâmes entendre le prône du curé. Je trouvai encore l'église presque remplie de fidèles, priant toujours avec recueillement. J'écoutai les instructions de don Rolando, comme la première fois, avec toute l'attention possible; et je m'en pénétrai assez pour en faire la

version en français, ainsi que je l'avais faite du prône sur la Charité.

Après un repas fait au presbytère, nous nous mîmes en route pour Piedicavallo (Pied de Cheval).

La vallée est, jusqu'à une certaine hauteur, plantée de chataigniers, de quelques noyers, et de bois de haute futaie; il y a, par-ci par-là, quelques petits champs où l'on cultive du seigle, du maïs, et quelquefois du chanvre. Le torrent, qui coule le long de la vallée, présente souvent des accidents, des sites d'un pittoresque ravissant. Quelques petites vallées qui viennent, en sillonnant les montagnes, déboucher dans celles d'Andorno; les gorges de ces montagnes, que l'on aperçoit à l'extrémité de ces petites vallées, forment des sites, des accidents de terrain admirables, et qui nous arrêtaient souvent. Aussi nous n'arrivâmes que très-tard à Campiglia, éloigné d'environ huit kilomètres seulement de Sagliano. Nous nous reposâmes quelques instants dans ce village chez le curé de la paroisse, qui nous offrit des rafraîchissements.

Quand nous partîmes de Campiglia pour Saint-Jean, il était nuit, et nous cheminâmes en causant, privés de voir la partie de la vallée que nous parcourrions. Saint Jean-Baptiste est un sanctuaire du genre de celui d'Oropa, mais moins

vaste ; il est aussi moins élevé, et au milieu de montagnes boisées ; la végétation y est belle, et la situation remarquable ; on y respire un air vif, mais supportable, il est même délicieux pendant les grandes chaleurs de l'été, c'est-à-dire pendant les mois de juillet et d'août. Le séjour de Saint-Jean est alors recherché ; on y vient, non-seulement de Biella, mais encore de Verceil, et quelquefois de villes plus éloignées.

Nous couchâmes à Saint-Jean. Le lendemain, don Rolando célébra sa messe de bonne heure ; nous prîmes des provisions, que nous fîmes porter par une femme habituée à ce métier, et nous partîmes pour Piedicavallo par un chemin pratiqué sur les bords du Cervo. Je l'ai déjà dit, ce torrent était alors presque à sec, de terrible qu'il avait été quelques mois auparavant et qu'il redeviendrait peu de mois après. Des murailles d'un mètre et plus d'épaisseur se trouvent çà et là sur le côté du chemin, construites sans ciment, avec des blocs de granit roulés par le Cervo lui-même. Ces murailles sont là pour garantir des débordements du torrent quelques mètres de terre végétale. Cette terre est précieuse dans ces montagnes de granit, et il n'est pas possible à tous les habitants d'en avoir un champ, même de quelques mètres.

La partie de la vallée que nous gravissions, car c'était gravir en effet que de remonter le cours du Cervo, nous inspirait à la vue de ses habitants une sorte de tristesse. A l'époque de l'année où nous étions alors, on n'y voit que des vieillards, des femmes et des enfants. Les hommes valides la quittent pour aller chercher du travail dans la plaine et même en France (1). Les habits des hommes et surtout des femmes, leur air sauvage, leur langage, tout semble en harmonie avec la nature rude et agreste de ces montagnes. Les habitations sont des cabanes faites de pierres brutes ou bien de troncs d'arbres posés horizontalement les uns sur les autres. On est là entouré de neige et de frimats la plus grande partie de l'année. On a peine à comprendre comment l'espèce humaine peut habiter de tels pays à quelques myriamètres de cette belle Italie; et cependant la population ne paraît pas diminuer, les familles s'y perpétuent. Toutefois, celles qui s'enrichissent par leurs entreprises extérieures finissent par quitter la montagne et vont s'établir ailleurs.

(1) Plus de 6,000 habitants de la province de Biella allaient chaque année chercher de l'ouvrage au dehors et revenaient aux approches de l'hiver. Il en est probablement encore de même aujourd'hui.

Arrivés à Piedicavallo, nous allâmes chez le curé du village, qui nous reçut de son mieux, avec affabilité. D'ailleurs, don Rolando avait prévu que l'air des montagnes augmenterait notre appétit; et, indépendamment de ce que nous avions envoyé de Saint-Jean-Baptiste, des hommes de Sagliano avaient apporté des provisions. Après nous être reposés et avoir fait une brèche à ces provisions, nous commençâmes l'ascension des crêtes de nos Alpes. Il n'y avait plus de grande végétation. Quelques herbes et quelques broussailles aidaient quelquefois à saillir les rocs. Nous trouvions du plaisir à chercher des échos dans les gorges, et nous en rencontrâmes qui rendaient jusqu'à trois syllabes avec une netteté et une force qui nous ravissaient. Il y avait encore de la neige dans certains endroits, et probablement elle ne devait pas fondre cette année; mais on pouvait marcher dessus. Nous avions eu, à cet effet, la précaution de nous chausser de souliers faits entièrement de morceaux de gros drap cousus et piqués avec du chanvre. Ces souliers tiennent les pieds chauds et ne glissent point sur la glace ni sur les herbes desséchées.

Après environ trois heures de marche, nous arrivâmes au lac de la Vecchia, d'où sort le Cervo.

Ce lac n'a guère que quatre hectares d'étendue. Il y existe une petite île, qui était couverte d'herbes d'une belle verdure. Il est entouré de montagnes plus élevées, qui joignent les Hautes-Alpes, et où l'on aperçoit quelquefois des chamois et des chevreuils, auxquels il est très-difficile de faire la chasse, à moins de savoir presque aussi bien qu'eux sauter de rocher en rocher.

Nous n'étions pas disposés à monter plus haut, et Coppa, notre compagnon, avait épuisé ses forces. Je voulus essayer de faire le tour du lac, mais il n'y avait pas de sentier ; il me fallait sauter ou grimper de roc en roc, m'exposer à glisser et à tomber dans l'eau, qui est très-froide. Soit peur, soit raison, je revins sur mes pas. Je quittai ce petit lac de la Vecchia avec l'idée qu'au moyen d'une muraille et d'une écluse on pourrait en former un réservoir considérable, qui donnerait une eau permanente au Cervo pendant la saison d'été, où il est presque complètement à sec.

Notre descente fut un peu moins lente que notre ascension. Nous revînmes coucher au sanctuaire de Saint-Jean, et le lendemain nous descendîmes à Sagliano, où nous laissâmes le curé, et nous rentrâmes à Biella.

Je ne perdais pas de vue le principal objet qui

m'avait fait rechercher don Rolando, l'étude de la langue du pays; et je m'occupai, comme je l'ai déjà dit, à mettre en français le second prône que je lui avais entendu prononcer. Je ne fis plus, après notre voyage de Piedicavallo, de grandes excursions avec le curé, mais nos relations ne cessèrent point. Il venait chez moi, à Biella; j'allais chez lui, à Sagliano, et je continuai à faire la version de ses prônes. J'en ai recueilli un certain nombre, et j'en aurais beaucoup plus si j'avais eu le temps de les rédiger; mais, indépendamment du travail que mon emploi nécessitait, je devais encore remplir mes fonctions de secrétaire de la Société d'Émulation dont j'ai déjà parlé, et je m'occupai même particulièrement de la statistique de l'arrondissement (1).

(1) J'adressai le 17 septembre 1807, au ministre de l'intérieur, une notice statistique assez développée. M. Cretet me répondit le 6 novembre suivant, — que le lecteur me pardonne si je place ici cette réponse du ministre :

« Monsieur, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt les notes statisques sur l'arrondissement de Biella, dont vous avez bien voulu me faire l'envoi le 27 septembre. Je ne saurais trop vous remercier de cette marque d'attention. En vous occupant de recherches aussi utiles au gouvernement, vous donnez, Monsieur, un exemple digne d'être suivi par toutes les personnes que leurs fonctions mettent à portée d'en recueil-

Les prônes de l'abbé Rolando que j'ai recueillis ne sont point une œuvre littéraire; je n'avais pour objet, je le répète, que d'apprendre et de bien prononcer le piémontais, c'est-à-dire le patois du pays.

Retiré des affaires, et occupé à revoir et mettre un peu d'ordre dans mes papiers, j'ai retrouvé les prônes et je me suis demandé ce qu'il fallait en faire. Après y avoir réfléchi, il m'a semblé que si la manière dont le bon curé instruisait ses paroissiens n'était pas la meilleure ou la plus habile, elle avait, du moins, quelque chose de particu-

lir de semblables. Malheureusement elles ne sont pas toutes animées du même zèle.

« J'apprends avec plaisir que la Société qui vous a choisi pour son secrétaire s'occupe à donner à ce travail tout le développement dont il est susceptible; félicitez-la, je vous prie, de ma part, d'avoir si heureusement choisi l'objet de ses travaux, etc. » — *Signé* Cretet.

Autre lettre, du 16 *mars* 1808.

« Monsieur, les nouveaux renseignements statistiques que vous avez pris la peine de joindre à ceux que j'avais déjà reçus de votre part ne peuvent qu'ajouter à ma reconnaissance. La statistique de la France ne tarderait pas à être terminée si chacun des agents du Gouvernement s'appliquait à connaître aussi bien que vous le pays où il se trouve placé par ses fonctions. J'ai l'honneur, etc. » *Signé* Cretet.

lier, de singulier même qui, pouvait frapper quelques esprits.

Je ne prétends pas que toutes les idées, les observations, et les instructions de l'abbé Rolando soient neuves; on a déjà dit bien des fois qu'il n'y avait plus rien de nouveau sur la terre. Je ne prétends pas non plus qu'elles soient entièrement exemptes de critique : car quelles œuvres humaines peuvent en être à l'abri? et les prônes de nos curés ne sont pas, ce me semble, des œuvres divines. On pourra, par exemple, relativement au prône sur l'ingratitude, dire qu'il n'était point charitable de rappeler les torts des enfants Dalmazo; mais le curé annonce qu'il ne les rappelle que parce qu'ils sont connus de tous les habitants, et que c'est pour qu'il n'y en ait plus de semblables qu'il essaye d'en faire sentir tout l'odieux.

L'abbé Rolando, comme je le dis dans l'avertissement, n'employait point ces terribles images dont des prédicateurs se servent quelquefois pour épouvanter les âmes; mais n'est-ce pas là plutôt un mérite qu'un défaut? D'ailleurs, la religion, les bonnes mœurs, la vertu, sont toujours la base de chaque prône; et si tous les hommes étaient chrétiens, comme le souhaitait le curé Rolando, ils seraient pour la plupart plus re-

ligieux, plus humains et je crois même plus heureux.

Cependant je n'ose pas affirmer que l'on ferait bien d'imiter l'abbé Rolando; nos mœurs sont peut-être modifiées depuis un demi-siècle, mais je crois volontiers que l'on peut lire les prônes de ce bon prêtre sans avoir à regretter le peu de temps employé à cette lecture. Elle ne produira pas, il est vrai, sur le lecteur, quel qu'il soit, l'effet que la parole de l'orateur produisait sur ses auditeurs; mais c'est là le sort de toute version d'oraisons ou de discours publics.

FIN

TABLE

FIN DE LA TABLE

Typ. GUIRAUDET, à Neuilly.



MISMORIMES

Paris. — Imprimé chez Bonaventure et Ducessois,
55, quai des Augustins.

MISMORIMES

PAR

ALEXANDRE WEILL

Mon royaume n'est pas de ce siècle.



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
Libraire de la Société des Gens de Lettres,
PALAIS-ROYAL, 13, GALERIE D'ORLÉANS.

1860

PRÉFACE

Ce livre contient les épanchements d'une âme honnête et consciencieuse, à la recherche de la vérité entre Dieu et l'homme.

Ces épanchements involontaires, extorqués pour ainsi dire au *moi* passif par le *moi* actif qu'on appelle raison, réflexion ou méditation, ne se groupent pas d'après un système préconçu ; ils ne se suivent même pas dans un ordre de gradation philosophique.

En prêtant la lettre à l'esprit, je n'ai nullement songé à faire un livre.

Depuis longtemps mon âme, se repliant sur elle-même, a senti le besoin irrésistible de causer toute seule et de chercher le but de son existence. Or, quand l'âme se parle, elle s'entretient toujours plus ou moins avec celui qui l'a créée.

Ces causeries avec l'Être des êtres ont

fini par me charmer. Et, comme elles sont sincères, imprévues, comme elles m'ont assailli à des heures et à des époques différentes de la vie, elles doivent exercer une influence salutaire sur toute âme poétique qui aime à se mirer dans la clarté de sa raison.

Quelle que soit la foi du lecteur, pourvu que cette foi ne soit pas entachée d'égoïsme, qu'elle soit fille de l'amour et non de la haine, elle trouvera, sinon toujours, du moins par moments, un point d'appui pour s'élancer toute seule dans les hauteurs de l'infini, pour planer dans un cercle contemplatif au-dessus des misères de la vie réelle.

Si fort que soit le philosophe qui resserre ou étend son système par syllogismes et déductions, il trouvera des points de repère et de repos pour mesurer le chemin que sa pensée a parcouru ou qu'elle a encore à parcourir.

J'ai cherché, j'ai rêvé, j'ai pensé tout haut, j'ai cru voir, *mais je n'ai rien affirmé.*

Que le lecteur plus fort que moi, plus heureux que moi, sûr de ses affirmations, me pardonne mes doutes, mes douleurs, et jusqu'à mes douceurs.

Dans ces recherches, dans ces touillements de l'âme, dans ces causeries avec l'Être créant, j'ai trouvé une vie de délices idéales.

Ma pensée, dans son vol, a touché à bien des hauteurs, mais je n'affirme rien, je n'impose rien, je ne trouble la conscience de personne. J'ai fait un voyage autour de mon âme, autour de la raison, autour de Dieu. Ai-je découvert un nouveau monde ? J'en doute ! Mais j'invite mes rares lecteurs à faire le même voyage. Ils profiteront des sillons que j'ai tracés ; ils découvriront peut-être bien des nouveautés psychiques qui m'ont échappé.

Il est possible que ce que j'ai cru voir soit faux.

En ce cas, il passera !

Mais il se peut aussi que durant ce

parcours de quelques années, j'aie dans le monde des idées trouvé une vérité, non pas nouvelle, mais fille vigoureuse d'une vérité mère.

A vous donc, mes lecteurs élus, de séparer l'ivraie d'avec le bon grain. Quant à moi, je suis le pré sur lequel le chardon a poussé à côté de la flouve, et la ciguë tout près du serpolet. Je ne puis sarcler mon âme sans la détruire.

Je n'ai pris le ton affirmatif que contre les pseudo-penseurs qui font de la philosophie en peinture.

Puis contre les fausseurs de la raison, qui de l'inspiration divine font un instrument de

privilége pour eux, et d'exclusion pour le autres ;

Ces bergers-loups qui s'en vont hurlant :

« Nous seuls nous possédons la vérité absolue !

« Hors de nous et de nos amis, il n'est de salut pour personne ! »

Non-seulement dans l'autre monde (on pourrait en être enchanté, ne fût-ce que pour ne pas se trouver dans leur société), mais dans ce monde-ci, qu'ils espèrent dominer de leur tyrannie, et exploiter bel et bien pour

leurs intérêts *matériels*, et nullement *spirituels*.

Contre ces contempteurs de la raison, j'ai pris le ton d'affirmation, non pas par haine, mais parce que je voudrais les aimer, et ne le puis!

Celui qui a vu le jour peut hardiment proclamer la noirceur de la nuit!

Celui qui déborde d'amour peut au même titre condamner tout ce qui sent la haine.

Celui qui veut le bien de tous au nom de la raison, peut, sans danger de se tromper, attaquer la folie qui veut le mal de quelques-uns!

Mismor, en langue primitive, veut dire : *Poëme sacré*. *Mismorimes* en est le pluriel. Voilà pourquoi j'ai choisi ce titre.

S'il est vrai que le but suprême de l'homme soit d'imiter l'*Être créant*, s'irradiant dans tout ce qui est, on ne l'atteindrait qu'en répandant les rayons de son *moi*, se dissolvant pour ainsi dire dans l'humanité. Par ce moyen seulement, l'âme humaine, détruisant le temps et l'espace, de *charbon* intellectuel qu'elle était, se retrouverait brûlée, c'est-à-dire *diamant*, dans le centre ardent d'où vient toute lumière.

En écrivant ce livre, je n'ai pas eu d'autre but.

Diogène, demandant l'aumône,—je ferais comme lui plutôt que de profaner ma pensée et l'art,—disait :

« Si vous n'avez jamais fait la charité, commencez par moi.

« Si vous l'avez faite, me voici pour que vous la fassiez encore. »

Je dirai au lecteur :

« Si vous n'avez jamais pensé au but suprême de la vie, commencez par moi.

« Si vous l'avez déjà fait, voici un livre pour continuer ! »

EXORDE

EXORDE

Dans la première cellule de l'embryon humain, l'*Être créant* dépose une goutte de rosée divine, premier germe de l'âme !

Ce rayon prête au corps son reflet, sa forme et son caractère.

La vie terrestre du corps, c'est sa croissance dans les entrailles de la mère.

Quand il s'en détache, il meurt pour renaître à la lumière et à la liberté. Vivre, c'est le paradis du corps !

L'âme en naissant pour cette vie entre dans les entrailles de la terre. Durant sa croissance, elle est moitié consciente, moitié inconsciente.

A mesure que le corps avance, l'âme grandit et marche vers sa naissance, son affranchissement

Encore quelques heures, et elle sera tout à fait maîtresse d'elle-même.

Quand par la mort le fil rattachant l'âme se

rompt, cette âme naît à la lumière et entre dans l'essence de sa liberté.

Maître créant! depuis son entrée en croissance, mon âme a dévié plus d'une fois!

Elle a frayé avec des âmes tordues, étroites, haineuses,

Qui de toi, l'amour infini, ont fait un chef de parti religieux,

Afin de spolier, de tyranniser en ton nom tous ceux qui ne haïssent pas leurs ennemis,

Tous ceux qui ne les reconnaissent pas comme tes représentants exclusifs, privilégiés, infaillibles,

Tous ceux qui te glorifient par leur Raison, *ta seule incarnation dans l'humanité.*

Mais de même que l'enfant non encore né protége sa mère contre toutes les maladies du corps,

De même l'idéal de l'Être créant protége l'âme contre les maladies de l'erreur.

Grâce à cet idéal, mon âme, en se redressant, a repoussé droit vers toi.

Une âme que tu as nouée en toi, faite pour aimer et non pour haïr, une âme altérée de ta vérité, aspirant à pénétrer ta merveilleuse splendeur.

Depuis ce jour de délivrance et de recroissance, cette âme ne vibre plus qu'en toi, pour toi, et pour l'humanité, cet autre *Toi-même*.

Et quand l'épreuve sera faite, quand après ma mort, mon âme s'affranchira des entraves opaques qui l'empêchent de te voir face à face, alors comme

une poule appelant ses poussins qu'elle a couvés, j'appellerai mes chants que j'ai rêvés.

Tu peux tordre le cou à la poule, pourvu que les poussins vivent !

Mon âme est à toi, Créateur ! quel que tu sois.

Mais ma raison, ma pensée appartiennent à l'homme, à mes frères, à l'humanité !

MISMORIMES

3.

MISMOR I

Je ne suis pas roi comme toi, David; je n'ai jamais bu dans la coupe enivrante du pouvoir.

Mais, comme toi, j'étais pâtre, et plus d'une fois, à minuit, dans le bois, j'ai causé avec les étoiles du ciel.

Je n'ai point, comme toi, grand héros! déchiré la gueule du lion, mais comme toi, j'ai de bonne

heure joué avec de blancs taureaux et dompté de noirs poulains.

Je n'ai point, comme toi, grand poëte, manié la fronde, mais comme toi, j'avais une chevelure fine, abondante, bouclée, et les échos des forêts répétaient gaiement les frais accents de ma voix juvénile.

Je n'ai pas, comme toi, grand enchanteur! savouré à longs traits les baisers d'amour d'une princesse, mais parfois une blonde jeune enfant est venue s'asseoir à côté de moi, sur l'herbe fleurie, et nous avons bu ensemble la rosée parfumée des primevères.

Et nous avons entendu le rossignol qui chantait ses douleurs.

Et nous avons écouté le babillage des violettes et des œillets.

Et nous avons fait comme eux.

Comme toi, David, mon aïeul, je chante l'Être, le Créateur créant qui vit en moi et pour lequel je vis.

Dès mon enfance, sa main a conduit mes pas à travers les ronces de la vie.

Plus tard sa droite a étincelé devant mes yeux. Elle a souvent combattu mes combats.

Quand j'étais encore un germe d'âme dans un germe de corps, ma mère, qui n'a jamais connu le péché, est allée tous les matins prier le Seigneur de lui donner un fils, car elle venait de mettre au monde trois filles l'une après l'autre.

Comme Hanna, la femme d'Alkanah, elle priait pendant des matinées entières dans son cœur. Ses lèvres seules frissonnaient. Aucune de ses voisines ne savait d'où venait la ferveur de Gidelle de Bischheim.

« Seigneur, disait-elle, si tu me donnes un fils, c'est à toi, à toi seul que je le vouerai.

« Il chantera ta gloire, il proclamera ta justice, il mourra pour ta foi. »

Un matin, en sortant du temple, elle rencontra le curé du village, tout blanc de vieillesse.

Mon grand-père, secrétaire d'Euloge Schneider lui avait sauvé la vie en 1793.

—Gidelle de Bischheim, disait le vieillard, que demandes-tu donc tous les matins au Dieu d'Israël?

—Un fils, répondit ma mère, afin qu'il puisse le glorifier d'éternité en éternité.

—Laisse là tes prières pour un fils. Que ferait-il

de bien ? Un juif de plus sur la terre, c'est un malheureux de plus.

Ma mère répliqua :

—Mon fils sera un Zadik, il sera rabbi.

—S'il a de l'esprit, s'il acquiert de la science, reprit le curé, il sera à moi !

—Hier au soir, dit ma mère, j'ai vu mon fils, car Jéhovah exaucera ma prière,* il me l'a fait savoir dans un rêve.

J'ai vu mon fils entouré de mille et mille flambeaux, briser des idoles, et les disperser aux quatre vents.

Je l'ai vu glorifier l'Être suprême dont le nom est *un*, dont l'unité est éternelle, et qui un jour régnera sur toute la terre au nom de l'amour.

—Gidelle, tu blasphèmes, dit le curé, quand tu enfanteras un fils, j'assisterai à sa circoncision.

Ce fils, c'est moi !

Et le jour de ma circoncision, le sang de mon corps a rejailli en signe de nouvelle alliance sur les cheveux blancs du curé Schmitt.

Seigneur, tu es à la fois, mon père, ma mère et mon curé. C'est pour ta gloire que ma mère m'a conçu.

Soutiens-moi, prête-moi ta force. Ne me laisse

plus tomber dans les embûches des partis. Ils ne travaillent que pour leurs intérêts, que pour leurs vanités.

Ne me laisse plus errer dans le camp de tes ennemis.

Quiconque hait un de tes enfants est ton ennemi !

Que mon nom disparaisse ou grandisse dans les siècles, pourvu que ta gloire ait vibré dans ma parole, j'aurai vécu, je pourrai mourir ! !

MISMOR II

J'avais douze ans. Tous les matins, je répétais un psaume de David dans la langue sacrée ; tous les soirs, j'allais au bois faire paître des taureaux blancs et des poulains noirs.

Je n'étais pas seul. D'autres garçons de mon âge, mais invoquant un autre Dieu que le mien, m'accompagnaient.

Dans la forêt, mes camarades allumaient un

feu de brandes pour y rôtir des pommes de terre.

Ils n'avaient point bu comme moi dans la fontaine de la vie éternelle; ils n'avaient jamais entrevu *l'Être* dans le verbe de ses prophètes; ils n'avaient jamais prononcé son nom.

Ils juraient, ils se querellaient, ils mentaient. Ils haïssaient surtout les juifs.

Que de fois ils me narguaient, ils m'injuriaient, ils me dérobaient mon bien, ils me battaient, moi, arrière-petit-neveu de David, au nom de Jésus qui n'a daigné naître que fils de ce même David.

Je n'approchais alors d'un chrétien qu'en tremblant, qu'en te priant, Seigneur, dans les replis de mon cœur de me protéger, de ne pas me livrer aux mains brutales de mes ennemis et des tiens.

Car c'étaient les fils de tes ennemis. Ils ne connaissaient ni ta justice, ni ta miséricorde, ni ton amour pour ceux qui t'aiment.

Leurs bouches ne s'ouvraient que pour maudire, leurs pieds ne se mouvaient que pour marcher dans la voie de la fraude, et leurs mains ne se levaient que pour frapper.

Un seul d'entre eux, trois fois malheureux,

était bon et doux. Son père, de jalousie, avait assassiné sa mère. Il fut livré au bourreau. Celui-là seul avait pitié de moi, et venait à mon secours.

Les malheureux sont frères naturels!

Pendant les ébats de mes compagnons impies, tramant des complots pour voler quelques chènevottes, afin d'en trèsser des fouets, ou bien pour soustraire le lait d'une chèvre à une pauvre veuve, ou bien encore pour voler du fruit sur l'arbre d'un juif, je m'éloignais d'eux en récitant les vers sacrés de David, le plus grand poëte des rois, le plus grand roi des poëtes.

Parfois je m'arrêtais pour admirer la danse des étoiles au ciel noir, pour écouter le doux frémissement des branches d'arbres, le bruissement harmonieux des longues herbes dans lesquelles, de temps à autre, un daim, effrayé par nos cris, bondissait et disparaissait comme un éclair dans la nuit de l'horizon.

Un matin, transi de fatigue et tout frémissant d'extase, je venais de m'endormir à la lisière d'un bois de frênes et d'yeuses sur l'accotement d'un fossé tapissé de verdure, émaillé de marguerites et de boutons d'or.

Mes compagnons avec leurs bêtes avaient quitté le bois sans s'inquiéter de moi. Je n'étais pas leur frère, leur égal, mais un juif, un réprouvé. Seul, le fils du supplicié resta pour m'attendre.

Je m'étais endormi, et je rêvais sous une voûte de feu coupée transversalement par un ruban d'argent en forme d'arc-en-ciel.

Derrière ce poêle blanc tenu aux deux extrémités par des chérubins, je voyais un reflet de ta splendeur, ô Maître !

Et de peur de devenir aveugle, je mis mes deux mains sur mes yeux et je m'écriai :

« Adonaï, ne me tue pas, je suis ton fils, prêt à t'obéir en tout ! »

Alors je vis devant moi un homme tout scintillant de flammes qui me dit :

« Je t'ai exaucé, mon fils. Tu devais mourir, tu vivras.

« Tu vivras, tu souffriras, tu pénétreras mon être, tu proclameras ma grandeur dans l'idéal de ma création.

« Lève-toi, ceins tes reins, pars, ne reste pas dans ce village où ma magnificence n'a pas de trône.

« Toi seul et ta mère vous m'avez bâti un autel dans vos cœurs. Lève-toi et pars.

« Ne crains rien, je suis avec toi. Je t'accompagnerai, je ne te laisserai pas tomber au milieu de la route. »

Il dit et disparut.

Je m'éveillai. L'aube sortait, ruisselante de clarté, de ses mille langes de feu. Jamais je ne vis pareille aurore.

Tout à coup une voix humaine (ce fut la voix de mon pauvre ami Mathis) m'appela par mon nom.—Où es-tu? cria-t-il, où es-tu? Le jour est venu, il faut partir.

—Oui, lui dis-je, le jour est venu, il faut partir. La voix de Dieu a parlé par ta bouche.

Ami, je pars, je quitte le village. Viens, que je t'embrasse. Toi seul, tu m'as un peu aimé, car tu es malheureux comme moi.

—Et où vas-tu?

—Je vais chez le Seigneur.

—Où est le Seigneur? demanda Mathis.

—Je croyais qu'il n'était que là-haut, mais il est aussi ici-bas, je viens de le voir. Je le vois encore dans mon cœur. Il doit être dans le tien. Il est en tout.

—Oh ! non, dit Mathis. Dans mon cœur, il n'y a que douleur et que souci. Je n'ai jamais vu ton Seigneur.

—Le Seigneur, dit l'Écriture, aime les orphelins et les malheureux.

Viens avec moi, Mathis, je te montrerai Dieu qui t'aimera, je t'apprendrai ce qu'il m'apprend, je te dirai ce qu'il m'a dit !

—Mon père a été guillotiné, ton Seigneur ne m'aime pas !

Une année après cette nuit, je partis tout seul, à la recherche du Seigneur.

Mathis a été tué à dix-sept ans par un arbre qu'il a voulu abattre dans ce même bois, et au même endroit.

MISMOR III

Maître créant, tu es dans tout ce qui est. Rien ne saurait exister sans toi !

Tu es le seul mouvement perpétuel que cherchent les faux savants, vrais aveugles cherchant le soleil en plein jour.

Car toute force est mouvement, tout mouvement est chaleur, toute chaleur est lumière, toute lumière est raison...

Tu as créé l'homme à ton image en lui donnant un rayon de ta raison.

VOILA TA RÉVÉLATION !

Tu ne t'es jamais autrement révélé que par ce dédoublement céleste ! que par la création de la raison.

Ce fut la lumière qui brûla dans le buisson ardent de Moïse.

Ce fut encore l'éclair du mont Sinaï.

Ce fut le char enflammé d'Élisée !

Ce fut enfin dans cette traînée lumineuse que tu as apparu à Jésus.

Etre créant, ceux qui disent que tu ne fus pas de la même nature, dès et avec le commencement, sont des tyrans sans raison !

Ne te connaissant pas, ils te calomnient.

Afin de pouvoir opprimer, faute de savoir gouverner.

Car si tu n'eusses pas été le même créateur pour tes premiers humains ;

Si tu eusses attendu pour te révéler que l'humanité eût un certain âge, tu serais injuste.

Tu aurais les passions et les caprices d'un être changeant et mortel.

Tu aurais DE LA raison, tu ne serais pas LA RAISON.

Si tu avais eu besoin de changer de nature pour le bien des humains à naître, tu n'eusses été qu'un cruel despote pour tes enfants qui ont vécu et qui sont morts avant ce temps.

Tu n'eusses pas, à toute époque, donné à l'homme le moyen de te reconnaître par sa raison, et de t'aimer en aimant tes œuvres.

Tu ne serais qu'un misérable trafiquant de religions de différentes qualités!

Ils ternissent ta splendeur; ils ravalent ta grandeur pour se hisser jusqu'à toi, afin d'usurper ton pouvoir sur leurs semblables, meilleurs qu'eux.

D'affreux maîtres demandant l'humilité à leurs serviteurs, et pour eux-mêmes, l'infaillibilité!

C'est pour régner en ton nom qu'ils t'ont créé à leur image.

Jusqu'à quand, Seigneur, permettras-tu que des hommes inférieurs dans lesquels ton esprit n'a pas encore pénétré, te défigurent à ce point et prêchent la haine au nom de ton amour?

Ah! si jamais tu t'es révélé à un mortel autrement que par la raison, ce serait le moment de fendre la voûte de ton ciel et de fondre sur eux!

Afin d'extirper leurs mensonges, de châtier leurs méfaits, de briser leurs idoles, et de les chasser, eux et leurs injustices, de tes temples sacrés.

Montre-toi donc dans toute ta puissance, dans toute ta vérité !

Apparais-leur dans ta nuée de lumière; ouvre-leur les profondeurs de ton être où planent fraternellement les grands, les justes, les travailleurs, les hommes de raison et d'amour des siècles passés de tous les peuples, de toutes les religions, de toutes les zones de la terre !

MISMOR IV

Peuples de l'univers, écoutez-moi de votre raison, et regardez-moi de votre âme !

Y eut-il jamais parmi vous une marque distinctive dans la naissance d'un juif, d'un chrétien, d'un musulman ?

Jamais juif vint-il au monde circoncis ? Le chrétien naît-il une croix sur la poitrine, le musulman un croissant sur le front ?

Si l'Être créant avait voulu marquer certaines créatures par une religion de salut et de prédilection, lui eût-il été impossible de l'indiquer dans la nature même ?

Comme il a distingué l'homme de l'animal, l'animal du végétal, le végétal du minéral !

Jamais juif, chrétien, mahométan, Chinois, Indien, échappa-t-il, par sa foi, à la loi commune de la douleur, de la mort ?

Pourquoi alors un peuple hait-il un autre peuple ; parce que de la vie à la mort, il se crée un créateur selon la lumière de sa raison !

De sa raison qui lui vient, il ne sait d'où et qui s'en va, il ne sait où !

Estime-t-on une bête sur son pelage plutôt que sur son travail ?

Pourquoi donc estimer l'homme sur sa foi, couleur de sa raison, plutôt que sur son œuvre ?

Fut-il jamais un mortel niant la vertu, niât-il même le dieu de cette vertu ?

Qui donc d'entre vous n'a pas senti le néant de la vie, au milieu de la jeunesse la plus vigoureuse, au sein de la volupté la plus enivrante, au faîte du pouvoir le plus élevé, au cœur de la gloire la plus radieuse ?

Qui jamais a pu arrêter un plaisir en lui disant : « Reste ? »

Et qui donc, malgré cette impuissance matérielle, n'a pas senti le vrai Dieu dans sa poitrine?

Fut-il quelque part un autre bonheur sur la terre que le contentement du cœur, fruit de la raison?

Est-il une autre révélation dans l'homme que sa raison consciente qui, seule, fait de lui le roi de la nature?

Le roi de la matière que l'Etre a créée pour lui, afin qu'il l'anime de son souffle *humain* comme lui, a animé l'homme d'un souffle *divin!*

Puisque donc le Créateur permanent est partout le même.

Pourquoi vous entre-haïr, vous entre-injurier, vous entr'égorger au nom d'un dieu local, national, brutal?

Si votre religion plus conforme à la raison, plus divinement humaine vous paraît meilleure, soyez meilleurs vous-mêmes !

Il n'est pas d'autre preuve de supériorité divine.

Aimez au lieu de haïr, aimez plus, aimez mieux.

Et sur toute la terre, chaque maison se trans-

5

formera en temple pour adorer votre Dieu d'amour !

Le méchant ne craint que l'amour du bon.

Ce qui n'unit pas les hommes ne vient pas de la raison.

Et ce qui est contraire à la raison ne vient pas de Dieu !

Toute religion qui exclut, qui persécute, qui excommunie, est une œuvre humaine, mortelle.

Le temps l'a créée, le temps la détruira !

L'amour seul brave le temps.

L'amour seul annihile l'espace !

L'homme seul qui aime est un chef-d'œuvre divin.

Mais l'homme qui se dit absolu au nom du Seigneur,

Qui dénonce son prochain au nom du Seigneur,

Qui le subjugue, le spolie de son droit au nom du Seigneur,

Qui lui impose un dogme au nom du Seigneur,

N'a jamais vu dans le Seigneur que soi-même.

Sa religion s'appelle : égoïsme.

Son amour : despotisme.

Et son œuvre : néant.

MISMOR V

Maître créant, si les uns te considèrent comme un moine puissant dont seuls ils ont l'oreille, d'autres pour exalter la paresse de leur corps, les caprices de leur cœur et les débauches de leur esprit, cherchent à t'humilier par d'outrecuidants défis!

S'il est vrai, disent-ils, que tu aies créé quelque chose de bien, c'est que tu fus jeune!

Maintenant que te voilà vieux, le globe roule tant bien que mal sur son axe et par sa propre attraction ;

Que l'homme n'est pas ton serviteur, mais l'esclave des éléments ;

Qu'en tout cas, à voir ce triste monde, tu es un pauvre créateur.

Toi, la raison suprême, tu as donné une étincelle de cette raison à ton fils. Il s'en sert pour te renier.

C'est l'étoile du soir, recevant son lustre du soleil, et niant le jour parce que momentanément il fait nuit.

Généreux, tu as laissé à l'homme la liberté de douter de toi,—liberté qui fait ta grandeur.

Le doute ne lui suffit pas. Il affirme le néant.

Impuissant pour le bien, il t'accuse de protéger le mal.

Ils disent que tu es un Dieu cruel, parce que les hommes, en ton nom, ont commis et commettent encore des cruautés horribles !

Car, c'est parce que les humains se haïssent qu'ils ne t'aiment pas.

C'est parce qu'ils s'entre-aveuglent qu'ils ne te voient pas.

C'est parce qu'ils cherchent à mentir les uns aux autres qu'ils te renient.

Le méchant dit : « Je puis faire ce qui me plaît ; je puis mentir, diffamer, dérober à mon voisin, son bien, sa femme, sa fille, sa liberté.

« Pourvu que les hommes ne me voient pas, Dieu ne s'en occupera pas.

« Il n'est pas. S'il était, il ne permettrait pas que je fusse comme je suis.

« Que ne m'ôte-t-il ma raison, ma pensée ?

« Que ne lance-t-il sa foudre sur moi ?

« Que ne prouve-t-il sa justice en l'exerçant sur moi ? Pauvre Dieu ! Seigneur pitoyable ! »

Fanfaronnade !

Dans le moment même il a peur, il t'a entrevu.

Sa conscience obscure a lancé une étincelle ; tu lui as apparu, non pas en justicier, mais en père.

Tu lui as dit :—Prends garde, mon fils, tu te fourvoies.

Il ne sait pas que tu es la raison, la *Loi* même, et que la loi ne viole pas sa logique pour s'appesantir coup sur coup sur l'orgueilleux !

Jamais levier ne produit d'effet là où il opère.

Le temps est à l'action ce que la distance est au levier.

Il ne sait pas que dans ces premiers moments de doute, maître-ouvrier, tu es fier de ton œuvre qui s'émancipe, qui pense toute seule, qui marche sans lisières, comme une mère, joyeuse de voir son enfant debout, et la menaçant de sa main impuissante.

Que j'en ai vu de ces malheureux que tu as laissé dire et faire pendant des années !

La justice, pour avoir tardé, n'en fut que plus juste !

Que j'en ai entendu de ces railleurs de bas et de haut lieu, pleins de jeunesse, d'audace et de force.

Ils te narguaient en posant leurs têtes brunes sur les seins blancs des vierges affolées.

Ils te portaient d'audacieux défis en vidant des coupes pleines de mousse vertigineuse

« Il n'est pas d'Éternel, criait l'un.

« L'amour de la femme seul est éternel, car seul il ne meurt que pour renaître !

—« Il n'y a pas d'élément créateur, hurlait l'autre, il n'y a que le vin qui petille, qui frétille, qui sautille.

« Le vin s'infiltre dans les veines, s'incarne dans l'esprit.

« Le vin est plus fort que la raison, puisqu'il la subjugue.

« Le vin est plus puissant que le Tout-Puissant, puisqu'il le fait oublier.

« Vive le vin, ce dieu liquide dont Noé est le prophète !

—« Ce monde, disait un troisième, n'a pas d'autre maître que l'or!

« L'or est le roi absolu de la terre !

« Une clef d'or ouvre les cœurs, une baguette d'or donne de l'esprit ou le rend superflu !

« L'or est plus fort que l'amour et le vin, puisqu'il les achète et les rend esclaves !

« L'or est le vrai créateur. Il forme et déforme tout. Il dicte la loi au juge et l'oracle au prêtre.

« Il n'est pas de vertu qui ne faiblisse, il n'est pas de grandeur qui ne se rapetisse, il n'est pas d'esprit qui ne s'assouplisse devant l'or.

« Il courbe ce qui est droit et redresse ce qui est courbé.

« Il exalte ce qui est humble et humilie ce qui est superbe.

« Tout n'est que chimère, excepté l'or.

« La vieillesse, grâce à l'or, achète les plaisirs de la jeunesse.

« La mort même, pour de l'or, met un masque, et ment la vie !

« Vive l'or ! S'il est un dieu, il n'a de valeur que s'il est d'or ! »

Vingt années à peine sont descendues sur les têtes de ces fiers lutteurs, gorgés d'amour, de vin et d'or.

Je les vois, de temps en temps, passer devant moi comme des ombres !

L'un n'a plus de cheveux; l'autre plus d'yeux; le troisième plus de jambes; le quatrième a engendré des scrofules vivantes; le cinquième est aux galères; le sixième l'y rejoindra s'il ne se pend pas avant; le septième s'est pendu.

Dans leur jeunesse, disent-ils, ils étaient dévorés de gloire.

Seigneur, tu n'étais pour rien dans cette ardeur. Nul d'eux ne te cherchait.

Ils n'ont jamais eu soif de toi; ils n'ont jamais tressailli d'allégresse sous la sueur sacrée de l'âme en travail, sous le joug enivrant du labeur divin !

Leur travail, ils l'ont vendu pour acheter quelques regards concupiscents des filles d'amour !

Leur esprit, ils l'ont prostitué pour ramper

devant des hommes qu'ils méprisent, pour mendier l'aumône des faveurs empoisonnées!

Ils sont jeunes encore d'années, et déjà la moisissure de la vieillesse précoce a blanchi leur tête et ranci leur cœur!

Et déjà la mort a saisi le vif.

Les uns sont des cadavres vivants, les autres les vers qui les rongent!

« Il n'existe pas d'esprit créant, disent-ils encore, regardez-nous plutôt. Est-ce là l'homme, son chef-d'œuvre?

« Ne vaudrait-il pas mieux être un éléphant ou même un castor? »

Oui, en vérité, l'éléphant est moins à plaindre, et le chien aussi et le chat de même. Ils ne dégénèrent pas.

Ils sont ce qu'ils furent.

Mais les hommes ont violemment brisé les cordes de l'âme, cette *marque* que tu as mise dans l'œuvre pour qu'elle vibre ton nom, cette harpe vivante dont il ne leur reste plus que le manche sans écho.

Le cristal de la raison, ils l'ont terni par la boue de la débauche.

Les gouttes de sueur divine, ils les ont souillées de mousse crapuleuse.

Ils ont raillé les efforts surhumains de tes grands missionnaires qui ont vécu et qui sont morts pour la gloire,

Seule séve de la vie immortelle qui de l'œuvre remonte à l'ouvrier !

La brute est moins à plaindre que l'homme qui ne te voit pas, qui ne se voit pas en toi !

Le père, le meilleur, aime mieux son chien qu'un fils, faisant honte à son sexe et à sa race.

De temps en temps la conscience, à moitié noyée, fait un effort pour surgir dans le noir de leur cœur.

Alors, ils se disent : « Je ne suis donc plus moi-même ? »

Et, pour se convaincre de leur pouvoir, vite, ils font encore une mauvaise action !

Tel, le vieux brigand essaye de violer une vierge innocente. Et d'impuissance et de honte, il l'assassine pour faire croire à son crime, à sa force !

Quand l'un d'eux meurt, les autres, empruntant des larmes, proclament la gloire du défunt, leur semblable.

Ils croient qu'il leur est donné de fabriquer de

la gloire comme l'on fabrique des croix d'honneur.

Dans leur intérieur ils savent bien qu'elle ne dure qu'un jour. Aussi, répètent-ils à qui mieux mieux : « Dieu n'est qu'un mot. La gloire n'est que de la fumée, l'homme n'est qu'un animal bipède. »

C'est comme un nègre s'écriant : « Tous les hommes sont nés pour devenir noirs. Le blanc n'est qu'une couleur provisoire ! »

Hélas ! cette gloire ne dure même pas un jour de feuilleton.

Le lendemain, tout de cet homme est mort, son passé, son présent, son avenir, et jusqu'à son ombre.

Et tous ses frères l'ont oublié, car il ne leur a rien laissé, pas même un souvenir d'affection !

Et tous ses camarades le critiquent, car il ne s'est jamais fait respecter d'eux par une grande action.

Et tous ses contemporains passent outre, et ne s'occupent que du scandale vivant !

Et ses enfants même ne bénissent pas sa mémoire. Souvent ils la maudissent.

Sa femme te remercie, ô Seigneur ! de lui avoir

pris son tyran, son maître indigne de commander.

Et, si elle était morte avant lui, il t'eût adressé des remerciements de l'avoir débarrassé de cette sotte sans foi ni loi, parfois de cette dévergondée de jugement et de mœurs.

Seigneur, aie pitié d'eux.

Car, au-dessous d'eux est une race encore plus abominable, une engeance qui commet plus de méfaits, en ton nom, en un jour, que tous ces sceptiques dans toute leur vie.

Ah! pourquoi en créant l'homme, pourquoi lui as-tu donné la liberté sans l'accompagner toujours d'autant de raison?

Pourquoi tant d'impuissance réunie à tant de puissance?

Car pygmée, l'homme, qu'il te bénisse ou qu'il te maudisse, n'a jamais pu te faire le moindre mal.

Tous, ils se mettraient les uns sur les autres, ils n'atteindraient pas l'extrémité de ton être, eussent-ils des glaives longs comme le désert!

Que tu es grand, Seigneur, quand l'homme est petit!

MISMOR VI

Maître créant! du plus profond de mon néant je te remercie d'avoir écouté ma faible voix et de m'avoir répondu par ta propre raison.

« Je suis ce qui fut. Je suis ce qui est. Je suis ce qui sera[1].

[1] Il est à remarquer que Dieu n'a pas dit à Moïse : *Je suis qui je suis*, mais : *Je serai qui je serai. Ehiéh aïscher éhiéh!* (Lév. 3, 14). Il y a tout un monde dans cette différence. Je défie n'importe quel hébraïsant de me contredire!

« Je suis en tout, et tout n'est que par moi.

« L'esprit et la matière ne sont que deux faces de mon être. L'un ne saurait exister sans l'autre.

« La matière, c'est de la lumière devenue minéral, végétal, animal, chair.

« L'esprit, c'est de la matière éclairée, échauffée, électrisée, cristallisée.

« C'est moi qui suis cet éther animé qui vivifie, qui enflamme, qui éclaire tout.

« C'est moi qui suis l'esprit des esprits, la force des forces, le mouvement des mouvements, la chaleur des chaleurs, la lumière des lumières.

« Je suis l'*Être* des êtres, le Créateur de tout ce qui est créé, esprit et matière.

« De tout temps j'ai créé. En tout temps je créerai.

« Toujours, il fut des humains qui m'ont vu les uns mieux que les autres:

« L'homme qui est plus matière qu'esprit, sentiment plutôt que raison, chaleur plutôt que lumière, ne me *voit* pas, me *sent* seulement.

« Il me juge sur le plaisir ou la douleur que les causes extérieures produisent sur lui.

« Au-dessus de lui est l'homme qui me crée à son image.

« Voyant l'inégalité des êtres, et se voyant supérieur à ses frères, il transforme les forces en plusieurs dieux, et se modèle là-dessus des patriciens et des esclaves.

« D'autres, que j'ai pétris de rayons de ma raison, ont vu l'unité de mon être et celle de toutes les existences.

« Ils ont proclamé Dieu et l'égalité des hommes.

« D'autres encore,—et ce sont mes élus,—pénètrent plus avant dans mon essence.

« Morceaux vivants de mon être, ils ont vu que tout ce qui existe portait une trace de cette essence.

« Ils ont reconnu que je les ai créés lumière et esprit, pour donner la vie et la chaleur à leurs frères inférieurs, de même que j'ai créé le soleil pour s'infiltrer goutte à goutte dans toute chose.

« Car le minéral, la plante, l'animal, l'homme, tout boit ma lumière !

« C'est ma lumière qui est l'âme de tout ce qui est.

« Ils ont compris que les grands ne sont grands que pour les petits, que les forts ne sont forts que pour les faibles, que les savants ne sont

savants que pour les ignorants, et que moi, Dieu, ne suis Dieu que pour les hommes.

« Car, je ne suis le Maître que pour être le serviteur de l'humanité.

« Toi aussi, mon Fils, tu es une parcelle de ma lumière.

« C'est pourquoi tu es dévoré de mon feu céleste. Tu dois te consumer en brûlant, en éclairant, en t'incarnant dans des êtres inférieurs à toi.

« Travaille pour que tu deviennes le digne frère de tous les humains, mes enfants, que j'ai créés soleils pensants, suspendus à la voûte de l'humanité, pour graviter autour de moi-même sur la terre.

« Tu as dit vrai. J'ai eu de tout temps mes fils élus.

« Mais les hommes inférieurs dans l'espèce ont toujours pu, et peuvent encore par la liberté que je leur laisse, grandir et s'élever vers moi.

« Le jour viendra où l'humanité, mon œuvre, possédera tant de liberté, de raison, d'amour, de fortune, de vérité, de bien-être et de longue vie, que le dernier des humains de sa tête touchera à la plante de mes pieds.

« Tous les êtres que j'ai créés, je les recréerai afin qu'ils puissent prendre leur part au festin divin.

« Car je ne suis l'Éternel que pour travailler sans cesse à l'éternité de mes œuvres.

« Mes élus de toutes les nations ont entrevu ces félicités dans leur idéal.

« Quelques-uns d'entre eux ont rêvé cette ère divine au commencement de l'humanité.

« Ils se sont trompés.

« Ils étaient libres de se tromper !

« La liberté est pour l'erreur. La grandeur de l'homme est dans l'indépendance de sa raison.

« Des serviteurs qui ne viennent librement à moi, je n'en veux pas !

« Ils sont libres de me nier, de me méconnaître, de me blasphémer, de me calomnier.

« Je n'ai jamais autorisé un homme de me défendre contre un autre homme.

« Celui-là seul est un blasphémateur, qui punit son semblable pour m'avoir blasphémé !

« Qui le tue est un assassin !

« Toi-même, tu as souvent erré. Pardonne donc les erreurs à ton frère.

« Glorifie-moi par ton amour, jamais par ta haine.

« On ne me sert qu'en servant mes serviteurs.

« On vit pour le maître créant quand l'on vit pour ses œuvres.

Dieu s'épanouit dans l'amour de l'humanité!

« N'élève donc plus tes plaintes vers moi; ne m'accuse pas de tolérer de fausses idoles et de protéger des méchants qui règnent en mon nom.

« Les idoles, je les briserai, je les transformerai; et, pour les méchants, n'oublie pas que je ne frappe que par amour.

« As-tu jamais compris le langage des oiseaux et des animaux?

« As-tu jamais posé ton oreille sur l'herbe qui pousse, sur la fleur qui gémit, sur l'arbre qui chante, sur le rocher qui pleure?

« Demande donc à tes savants, pourquoi tel morceau de matière est terre, tel autre diamant, un autre enfin chair?

« Si c'est le hasard, demande-leur pourquoi le hasard leur a donné l'intelligence et la force matérielle si inégale? Demande-leur d'où vient la chaleur et le mouvement?

—Du soleil!—Demande-leur toujours d'où vient le soleil?

« Et quand, à leur tour, ils te demanderont d'où je viens, moi, dis-leur qu'ils essayent d'abord de m'imiter.

« Qu'ils aiment comme moi avec tout ce qui aime; qu'ils s'abaissent comme moi pour tout ce qui est infime; qu'ils se sacrifient pour tout ce qui souffre; qu'ils se réjouissent avec tout ce qui sent, et ils auront une faible idée de mon *Être,* de ma *Raison d'Être.*

« Et ils comprendront que j'ai créé l'harmonie par la dissonance, le jour par la nuit, le bien par le mal, le beau par le laid, la justice par l'injustice, le vrai par l'erreur, le bon par le mauvais, l'esprit par la sottise, la vie par la mort, et moi-même par l'homme! »

MISMOR VII

Maître créant, ils n'ont pas pénétré l'essence de ta vie, ceux qui ont dit que tu as infligé à l'homme le travail en guise de châtiment.

Ils n'ont jamais vu de toi qu'une face, ceux qui vont disant, que depuis les jours de la création, tu te reposes pour ne plus travailler.

Comme tout est en toi, et comme toi tu es en tout, tout est soumis à une même et unique loi : *le mouvement*.

Le mouvement, c'est la transformation des forces.

La raison de l'homme n'est qu'une force supérieure, de la chaleur devenue lumière, se transformant en couleur, en mélodie, en harmonie, en pensée, et se transformant toujours.

La vérité d'hier est dans la vérité d'aujourd'hui, mais elle a pris une nouvelle forme.

Le mouvement d'hier, de par la même loi, est le mouvement d'aujourd'hui, mais il n'est plus le même dans ses effets.

Rien ne s'arrête, rien ne se ressemble.

Tout se renouvelle, et constamment.

Seigneur, tu es le mouvement, donc tu es le *travail*.

Gloire au travail! C'est la loi du maître!

Gloire aux travailleurs! Eux seuls sont fils de Dieu.

Si Dieu ne travaillait pas, le monde ne serait plus.

Si le mouvement s'arrêtait une seconde, les montagnes en s'écroulant, combleraient l'Océan.

Le travail est le chant de la nature.

Tout vibre en elle; la lumière n'est qu'une vibration éternelle de l'Éternel créant!

Être, c'est travailler. Ce qui ne travaille pas, n'est pas, n'a pas le droit d'être !

La mort elle-même est un travail, une transformation, un changement de mouvement.

Rien ne meurt, tout vibre, tout rentre dans le grand moteur !

Plus un corps repose, moins vifs sont ses mouvements. Plus il est éloigné de ton être, moins nobles sont ses vibrations !

La terre travaille ; le minéral, le végétal, l'animal travaillent, mais leurs vibrations n'atteignent pas celles de la raison qui est lumière, et qui, dans sa traînée, touche à toi-même.

Maître créant, toi qui es la lumière des lumières, le mouvement des mouvements, le travailleur des travaux !

Si tu avais besoin de repos, tu ne serais pas le *Tout,* mais une partie du Tout !

La pierre sommeille des milliers d'années.

La terre se soulève comme dans un cauchemar.

La plante, en s'éveillant, répand un doux parfum.

L'animal prend du repos, mais il travaille plus que la terre et la plante.

L'homme repose parce que sa chair sent encore

la matière, mais déjà dans ses mouvements, il annonce le grand maître du travail.

La raison ne repose jamais. Quand le corps s'assoupit, la raison rêve. Le rêve, c'est encore une vibration divine de la grande lumière obscurcie un instant par les vapeurs de la terre !

L'animal même a une partie du mouvement perpétuel par la circulation de son sang. Le sang ne repose pas.

Le sang, c'est de la lumière liquide. Il ne s'arrête même pas pendant le repos !

Ceux qui disent, Maître, que tu te reposes, ont oublié que tu crées toujours de la lumière, qui ne s'arrête pas, et qui donne la vie et le mouvement à tout ce qui est.

Quiconque travaille fait œuvre de Dieu, fait mieux que prier !

Travailleurs, il ne vous manque que la lumière de la raison pour faire resplendir votre labeur dans sa gloire impérissable !

Réjouissez-vous, mes frères ! A vous est l'avenir !

Plus un homme travaille, plus il s'approche du Maître !

Le travail descend du ciel et y remonte !

Celui qui ne peut pas ou ne peut plus travailler, celui-là seul est malheureux.

Tel se croit un être privilégié, parce qu'il peut jouir sans travailler. Le repos est son idéal. Il reposera, et plus longtemps qu'il ne désire.

Mortels, voulez-vous vivre longtemps, vivre toujours comme le Maître immortel, travaillez, travaillez comme lui!

La mort ne sera pour vous qu'un passage d'un travail à un autre, d'un travail inférieur à un travail supérieur!

Ce que vous appelez esprit, âme, raison, deviendra lumière, et brillera des siècles au firmament de l'univers.

Des harmonies, des mélodies de délices vibrent là où se meut le mouvement mouvant du grand moteur!

Mortels, de même que tout mouvement peut devenir chaleur et toute chaleur lumière, de même toute lumière peut devenir pensée, musique, harmonie des sons, mélodie des couleurs.

La nature n'est qu'une vibration du grand opéra du travail céleste.

La raison du poëte n'est qu'une syllabe du chant divin du grand mouvement!

Force, chaleur, lumière, raison, harmonie, mélodie, couleur, le beau, le bien, le grand, tout est dans le mouvement, tout est dans le travail!

Travaillez, travailleurs, et réjouissez-vous!

Car Dieu, c'est le travail!

MISMOR VIII

Homme, aime la femme, non comme une servante, non comme une compagne, mais comme toi-même, sous une autre forme divine, soit comme reflet de ta splendeur, soit comme splendeur de ton reflet !

Car tu as été femme dans les entrailles de ta mère, et tu redeviendras femme en engendrant ta fille !

Quand ton œil altéré boit la rosée de ses joues; quand ton oreille affamée dévore la musique de sa voix; quand ton esprit désireux s'enivre des flots d'harmonie qui ruissellent de ses épaules sur son sein, tu conçois, tu reçois d'elle des germes divins, et c'est elle qui crée, qui donne, qui féconde!

Secoue la chevelure de ta tête; fais jaillir de ton front des pensées noblement mâles qui vont, autant de clous d'or, s'implanter dans le cœur de la femme, et le rapprocher du tien.

Frappe sur ta large poitrine; que ton âme, lyre sacrée aux sept cordes, vibre et répète à tous les échos que tu es un fils de Dieu, un pétrisseur, un transformateur de fini en infini, de matière en idéal, de douleur en bonheur, de larmes en rosée odoriférante.

C'est toi alors qui fructifies, qui engendres, et c'est la femme qui reçoit, qui perçoit, qui conçoit.

Homme et femme, vous êtes, avec le Créant, votre trait d'union, ce qu'il y a de plus beau, de plus rayonnant, de plus sublime dans toute la création.

Quand vous unissez vos deux êtres; quand

l'homme, donnant le baiser de la lèvre, reçoit de la femme le baiser du cœur;

Quand, devenus une seule chair, les âmes se confondent et perdent leur *moi* dans la volupté de l'infini,

Alors le Maître créant sort de son atelier célestement splendide!

Le soleil avec ses flambeaux l'accompagne. Tous les êtres des airs et des sphères le reçoivent avec des hymnes de gloire.

L'Océan, de sa grande voix, salue son Maître.

Les montagnes s'abaissent, les vallées se soulèvent, les forêts se rangent en bataillons.

Toute la terre est remplie de chants, de mélodies, de joie et d'allégresse!

« Salut, mes êtres, dit le Seigneur, donnez-moi les rayons les plus beaux de vos couleurs, les sons les plus suaves de votre musique, les lignes les plus pures de vos dessins.

« Versez-moi des flots de lumière et d'harmonie! A moi le blanc du lis, le bleu de l'azur, le cristal de la source rocheuse, le vert de la mer, l'or de vos épis, le sourire de l'ange, la pourpre de la nuée!

« Donnez-moi ce que vous avez de plus chaud,

de plus pur, de plus doux, de plus chaste, de plus voluptueux, de plus souple, de plus gracieux, de plus harmonieux, de plus entraînant, de plus odoriférant, de plus enivrant, j'y mêlerai une étincelle de ma raison, et j'en ferai un être humain ! »

MISMOR IX

Les vieilles langues disparaissent, les vieilles lois tombent en ruines, les vieux dieux se meurent!

Plus d'aristocratie du ciel, plus de prophètes, plus de vice-dieux!

Toi seul, Maître créant, tu règnes, toi tout entier et nul autre que toi!

Jusqu'à présent les hommes ne t'ont pas servi, ils se sont servis de toi !

Sous ton nom, tous, ils ont voulu dominer, commander, jouir.

Ils se sont proclamés tes majordomes, sous pretexte que tu étais trop faible ou trop fier pour être toi-même le ministre de l'humanité !

Ils se sont taillé d'amples pourpres dans ton manteau royal qu'ils ont déchiré.

Et les pauvres peuples n'ont pu te voir, faute de jour et de lumière.

On t'avait entouré de ténèbres, Seigneur, pour que l'on ne te vît pas face à face.

Autour de ton temple des marchands de religion ont élevé des boutiques où ils te vendaient par morceaux, à l'aune, à la mesure !

Tu étais tantôt deux êtres, tantôt trois.

Tantôt tu étais un homme et tantôt une bête.

Les uns te montraient souriant et content !

Les autres te découpaient triste, souffrant, saignant.

Les uns te disaient vieux, les autres te peignaient jeune !

Que faut-il donner, disait le peuple pour posséder le Seigneur que nous aimons dans notre cœur?

— Il faut donner votre liberté, répondirent les faux prêtres.

— Que faut-il faire pour croire en lui?

— Abdiquer votre raison.

Maître! et tu n'éclatas pas.

Car la raison c'est toi, c'est ta lumière, c'est ta force. En douter, c'est se renier soi-même devant une glace!

— Et quels sont mes devoirs? demandait le pauvre d'esprit.

— Haïr nos ennemis qui sont les ennemis de Dieu, répondait-on.

Comme si tu avais des ennemis.

Puisque tu ne demandes rien aux humains, puisque tu leur donnes tout, puisque tu vis en eux et qu'eux ne vivraient pas sans toi!

Mais un jour tu te montreras à tous dans la simplicité de ta grandeur!

Ce jour-là, tu apparaîtras resplendissant de lumière et tous les yeux s'ouvriront, et tous les cœurs tressailleront, et toutes les âmes frissonneront, et toute la terre bondira de joie électrique, comme un enfant qui reconnaît son père!

Oui, les temps de la haine vont finir! L'heure de l'amour a sonné!

Car la raison s'est reconnue en toi.

Elle s'est pénétrée, elle s'est parlé et elle te glorifie dans son être.

Oui, les ténèbres fuient devant le jour naissant comme l'horizon fuit devant l'enfant qui court après lui.

Tu es enfin descendu de ton trône et tu marches royalement sur la terre.

Des milliards de tes créatures te suivent et entonnent des Noëls d'allégresse.

Et toute la nature frémit d'espoir, les montagnes s'aplanissent, les vallées s'élargissent devant tes pas, les fleurs parfumées des prairies viennent s'effeuiller sous tes pieds!

L'Océan entr'ouvre ses vagues pour former le sillon où tu dois passer, jusqu'aux grains de sable qui se roulent après toi dans l'espoir de recevoir de toi un regard et un ordre de transformation.

Oui, tout se transforme!

Tu es enfin présent sur la terre et dans l'homme.

Il te sent en lui, hors de lui, autour de lui.

Il te reconnaît en lui, il te saisit, il te comprend,

il te pénètre, il s'incarne en toi, il s'aime en toi, il vit, il palpite, il pense, il meurt en toi.

Tu lui appartiens enfin, et lui est tout à toi!

MISMOR X

Sois loué, Maître, et bénis ton ouvrier qui aime tous ses frères en toi et qui les aime comme tu veux que l'on t'aime toi-même;

De toute mon âme, de tout mon corps, de tout mon esprit.

Il n'est pas en moi une fibre qui ne te sente. Je te vois aussi bien de mon talon que de mon œil!

Je m'absorbe tout en toi et quand je mourrai, on ne trouvera rien de moi qui ne soit toi-même !

De mon vivant, je suis en toi, comme l'embryon dans les entrailles de sa mère.

Quand je mourrai, je naîtrai et je serai tout à fait ton œuvre !

Maître créant, dans tes flancs nourris-moi de lumière, d'amour et de raison, afin que je naisse ton digne fils ; afin que, m'élevant à ta hauteur, je puisse te glorifier comme tu le mérites et comme nul être humain ne t'a glorifié avant moi.

MISMOR XI

Maître créant, pourquoi as-tu abandonné la créature à ses propres forces?

Pourquoi te dérobes-tu à son œil, à sa raison? pourquoi l'autorises-tu par les événements à douter de toi?

N'eût-il pas mieux valu te montrer tout entier à l'homme que de déposer dans son sein un germe de ton être et de fuir devant lui comme un amant

aimé, craignant de perdre par sa présence l'hommage qui lui est dû?

Si l'homme te possédait, cesserais-tu comme un mortel adoré d'être sublime?

Faut-il que la main qui trace cette ligne pourrisse? Faut-il que mon esprit passe par une mer de doutes pour arriver jusqu'à toi?

La vie sera-t-elle un état de recherches pures sans aucune certitude?

Comme un jaloux, l'esprit cherchera-t-il toujours ce qu'il ne veut pas trouver?

Si tu vis en moi, Seigneur, tu dois sentir en moi la douleur même que je ressens, quand m'élançant vers toi avec ardeur, avec enthousiasme, tu m'échappes comme l'air échappe à la main qui veut le saisir.

Le soir, au bord de mon lit, avant de livrer mon corps au sommeil, je voudrais te posséder et te dire: « Père, je vais m'endormir, veille sur moi. »

Je m'endors. Veilles-tu? Je ne te sens pas.

Le matin, quand je m'éveille, il me semble te voir fuir devant mes yeux. Je cours, je prends des ailes, je fends l'air, je m'électrise.—Plus de trace de ta présence.

Pourtant que de fois j'ai échappé comme par miracle à de vrais dangers!

Maître! quand donc te verrai-je? Quand donc pourrai-je m'agenouiller devant toi et boire, à force de baisers, un rayon de ta splendeur?

Il est impossible que je sois forcé de mourir pour te voir. Ce serait me condamner au suicide.

Il est impossible que tu aies fait de la mort un lever de rideau. Mieux vaudrait mourir que naître.

Si la vie est un obscurcissement, qu'elle soit maudite! Maudite soit-elle en ton nom!

Ceux qui vivants ne t'ont pas entrevu, morts te verront-ils?

La terre te voit-elle?

Qu'elle sente ta puissance quand tu l'ébranles, soit; mais te voir, c'est être toi-même.

Te voir, c'est se voir soi-même.

Si tu es, tu es en moi et je te vois en moi. Autrement où serais-tu?

Au ciel? Le firmament entier vaut-il une âme?

Le soleil qui donne la vie à l'univers ne peut pas, par ses rayons, photographier une âme et son expression. Le dernier des rapins est plus toi que le soleil.

La statue que l'artiste crée voit-elle son créateur?

Pourtant le statuaire ne l'a taillée et ne l'a placée dans une niche que pour qu'elle dise aux passants le nom et la gloire de son maître.

Si cette statue refusait ce service, que seulement elle vieillît et perdît sa beauté, l'auteur la jetterait dans la boue et la foulerait aux pieds!

Suis-je une statue divine créée pour dire ta gloire pendant la jeunesse et que tu jettes loin de toi quand elle arrive à la vieillesse?

A qui alors la dire? Tu n'a pas d'égaux! En aurais-tu?

Mais la statue ne raisonne pas. Elle parle bien par sa forme, mais elle ne discute pas. Elle n'a qu'un reflet de la raison de son créateur.

Toi, tu m'as donné la liberté de douter de toi. Plus encore! Je porte en moi un idéal de justice auquel tes œuvres n'atteignent pas toujours.

Que de fois je m'écrie : « Si j'avais le monde à faire, il serait mieux fait. »

Serait-ce encore toi en moi qui dis cela. Serais-tu mécontent de ton œuvre en moi!

Nous sommes donc inséparables. Tu es incarné en moi. Je suis à la fois créé et créateur.

Et quand je mourrai, alors seulement tu me quitteras en abandonnant ma dépouille aux lois de ta nature, sauf à me retrouver plus tard.

La vie serait donc un mariage divin,

La mort une séparation momentanée, une préparation chimique à une nouvelle alliance.

C'est ce que tu appelles *Être, Vivre, Créer.*

Tu es, tu vis, tu sens, tu crées dans l'homme.

Et par la mort tu t'es créé la possibilité d'être toujours, de vivre sans cesse, de créer perpétuellement.

Si je ne vieillissais pas, tu ne serais pas toujours jeune.

Et si je ne mourais pas, tu ne serais pas immortel !

Ah ! Seigneur, ne fuis pas.

Dans ce moment, je te vois, je te sens, je te possède.

Je suis heureux !

MISMOR XII

Maître créant, toi qui es la chaleur de mon cœur, l'étoile de ma raison, pourquoi permets-tu que je mette le pied sur la voie froide et obscure de l'erreur?

Pourquoi, si tu t'aimes en moi, as-tu coupé ma vie en deux parts dont les tronçons cherchent, mais en vain, à se joindre?

Pourquoi, en aspirant vers la vérité, en courant

après toi, comme le fer court après l'aimant, ai-je toujours dévié, tâtonnant à droite et à gauche, gaspillant ma jeunesse, mon esprit et ma force ?

Pourquoi ma raison n'a-t-elle pas des rails sur lesquels elle avance sans s'égarer jamais sur les courbes de l'imagination?

Pourquoi la vérité, qui agit comme l'électricité, n'a-t-elle pas son fil pour n'être pas interrompue avant d'atteindre le but?

Pourquoi l'esprit n'éclaire-t-il pas toujours le cœur? Pourquoi la lumière se laisse-t-elle obscurcir par l'ardeur tourbillonnante du sentiment?

Depuis que je suis, tu luttes toujours en moi à mes dépens.

On me disait que tu m'avais laissé mon libre arbitre, que tu n'es pour rien dans mes erreurs.

Mais toi, qui te vois en moi, tu le sais pourtant.

Jamais je n'ai eu d'autre but, d'autre aspiration, d'autre intention que d'agir selon ta volonté, pour te plaire, pour accomplir ta loi!

Depuis que je pense, depuis que ma raison regarde couler mon sang, je ne vise qu'à te satisfaire dans ma conscience.

Je me dis : « Le Seigneur est là, il palpite dans

ma chair, il coule dans mes veines, il éclate parfois dans un éclair d'esprit.

« Oui, il est en moi, non pas dans son Tout, car il doit vivre aussi dans mon frère ; je puis éviter la présence de mon frère, mais je ne puis éviter celle du Maître créant dans mon âme. »

Tout mon penser, tout mon agir, tout mon vivre n'avait donc jamais d'autre but que d'arracher un sourire à ton image dans ma conscience.

Si je n'y suis pas parvenu, était-ce ma faute?

Étais-je libre, moi, quand ma raison clair-obscure ne me montrait pas la bonne voie?

Étais-je libre quand, faute de savoir et d'expérience, je prêchais aux hommes la sainteté de leurs droits avant de les engager à accomplir leurs devoirs les plus sacrés !

Étais-je libre, quand mon cœur me poussait dans le camp de tes ennemis, et que la raison me montrait trop tard leur religion qui s'appelle : *haine*, et leur Dieu qui se nomme *privilége?*

Non, tu ne peux pas en vouloir à mon cœur qui, t'aimant, n'a eu qu'un vœu : Être aimé de toi !

Si l'un de nous doit se plaindre, c'est moi en toi et non toi en moi !

Tu as scindé ma vie, tu m'as fait partir d'un

point vers lequel je suis revenu plus expérimenté, il est vrai, mais fatigué, épuisé, et après m'être égaré dans les méandres crépusculeux de l'erreur et de l'ignorance !

Tu m'as compromis aux yeux de mes prochains, disant que je n'ai ni caractère, ni fermeté, ni raison, ni volonté.

Parce que j'ai toujours dédaigné leurs éloges, leurs avis, leurs honneurs et leurs récompenses.

Parce que j'ai n'ai cherché qu'à te plaire, qu'à te rejoindre à travers des nuits d'insomnie, à travers des chemins bordés des précipices de l'erreur.

Je t'ai voué, Seigneur, tout mon esprit, tout mon cœur, toute mon âme, et toi, tu m'as pris tout entier.

Rien de moi n'est resté pour mes semblables.

Il n'est pas en moi un battement, ni une fibre qui ne se dise : « J'ai senti, j'ai frémi, j'ai vécu pour le Créant, mon créateur. »

« Je t'ai sacrifié jusqu'à mon nom, jusqu'à mon avenir. »

Si je survis à moi, ce sera en toi, en toi tout seul !

Mais que tu sois juste ou injuste, clément ou

sévère pour moi, que tu me prennes tout dans la vie et la vie elle-même, je ne me plains pas.

Libre ou non, je l'ai voulu, Seigneur, car je t'aime plus que moi-même, car je ne m'aime qu'en toi seul.

Que ce soit toi en moi qui t'aime, qu'importe!

En créant mon âme tu t'es élevé un temple pour être adoré en moi, tant que je vivrai.

L'architecte ne saurait survivre à son œuvre.

Ou je suis immortel comme toi!

Ou tu es mortel comme moi!

MISMOR XIII

J'ai respiré jusqu'à l'ivresse les senteurs parfumées des prairies et des bois.

J'ai tressailli de volupté aux baisers de ma bien-aimée.

Mes veines se sont gonflées, électrisées d'enthousiasme aux sons harmonieux de la musique.

Mon âme a bondi jusqu'à mes yeux en contemplant les créations du génie des arts.

Mais rien ne peut être comparé au bonheur de voir la figure du juste, le sourire du sage.

Les traits du juste reflètent ta splendeur, ô Maître, et dans le sourire du sage rayonne ta lumière.

Seigneur, tu es la vérité, la beauté, la bonté, la justice, l'amour !

Et tout ce qui sur la terre rappelle le vrai, le beau, le juste, le bon et l'aimant, c'est toi dans l'homme.

Le juste est un Dieu qui meurt !

Et Dieu est un juste qui ressuscite !

MISMOR XIV

Qui que tu sois, Maître créant, ta magnanimité envers l'homme est incommensurable!

Non-seulement tu l'as créé libre du sol, mais en le faisant ton égal, tu l'as dégagé de toute reconnaissance envers toi.

Par sa raison, *toute de toi,* il peut te renier, t'abandonner, te maudire même!

Jamais, dans ta grandeur, tu ne t'es vengé de ton fils pour t'avoir manqué.

Jamais tu ne l'as récompensé pour t'avoir flatté !

Tu aimes l'homme pour l'amour qu'il ressent pour son frère !

Tu ne le frappes que pour les injustices qu'il fait à son prochain, ton œuvre divine.

Tout ton être, ô *Créant!* se dissout dans la créature.

Tu n'existes que par elle, tu n'aimes, tu ne hais que par elle.

Aussi n'est-il rien de plus misérable qu'un homme qui, en ton nom et pour te plaire, fait le moindre mal à son semblable.

En ton nom, il n'y a que l'amour, le bien et le beau !

Seigneur, qui te flatte ne te connaît pas !

Il te suppose ses petitesses et ses haines !

Il te parle à voix basse de peur qu'on ne l'entende !

Tout homme qui n'ose pas te parler en face du peuple espère, qu'en échange de ses basses flatteries, tu lui rendras le bien qu'il demande pour *lui,* le mal qu'il demande pour son *ennemi*.

Celui-là seul prie qui te parle à haute voix, qui travaille pour ta créature, qui cherche à t'é-

galer par l'amour, le dévouement et le sacrifice !

Maître, si jamais l'homme acquiert le droit de te demander quelque chose, c'est par la bouche d'un de ses semblables !

MISMOR XV

Doux est le miel à la bouche, plus douce encore est la flatterie au cœur, mais rien de plus doux que l'amour d'une femme.

Qu'il est beau le premier rayon du matin, plus beau encore est l'arc-en-ciel émergeant derrière un nuage, mais rien de plus beau que le sourire de la vierge !

Le jus de la vigne rajeunit le cœur de l'homme,

le froment pur de la terre réjouit son corps. Ses yeux se délectent aux couleurs resplendissantes d'un tableau. Ses oreilles boivent la rosée perlante d'une musique harmonieuse, mais rien, non rien n'est comparable à la félicité de boire dans un long baiser l'âme de sa bien-aimée.

L'extase de la prière est familière aux cœurs sensibles. Qui n'a pas connu le suprême bonheur de se prosterner devant le Maître créant, afin de le regarder avec amour de bas en haut, comme un enfant regarde son père.

Mais rien sur la terre ni dans le ciel, rien dans toute la création finie ou à finir n'égale le bonheur de l'amant à genoux devant sa bien-aimée, l'œil sur l'œil, la main dans la main, l'âme s'infiltrant dans l'âme, la voix se mariant à la voix, et disant : *Je t'aime.*

Le Seigneur lui-même a rêvé et trouvé cet amour et ce bonheur.

C'est le Maître créant qui a créé la femme pour l'aimer à tout instant sous l'image, à lui semblable, de l'homme!

MISMOR XVI

Maître créant, tu es le suc de l'humanité, la sève de la création, la moelle de tout ce qui sent, la raison de tout ce qui pense, le sang de tout ce qui aime.

Tu es le ciment, le lien, la religion, la vie du monde. Sans toi, les hommes ne seraient que des ombres de farfadets errant sous le soleil dans un pâle désert.

Sans l'homme reflétant ta splendeur, la nature ne serait qu'un chaos sans ordre, sans harmonie, sans fleurs et sans fruits.

Le soleil lui-même, que serait-il sans l'homme, dans lequel ta raison se révèle, se renouvelle, se cristallise et s'immortalise?

Un séchoir de sable, un éclaireur de chaos!

Le jour sans ta raison n'est qu'une autre nuit, ayant changé de couleur!

Maître! grâce à toi, l'humanité entière ne forme qu'un corps, qu'un arbre immense de *la science* et *de la vie.*

L'homme n'a pu atteindre qu'à la science, mais l'humanité a conquis la vie éternelle.

Que de cet arbre divin l'on soit racine, tige, tronc, branche, bourgeon, fleur, feuille ou fruit, qu'importe!

La racine sous terre n'a pas le droit de se plaindre d'être sans air et sans liberté, de n'être pas en vue, pas plus que la fleur sur la cime qui, brillante hier, s'est fanée aujourd'hui et va tomber demain pour donner sa vie à cette même racine.

Racine, tronc, branche, bourgeon, feuille et fleur, tous sont liés intérieurement par le suc infini du *Créant,* tous alternent et changent de

forme et de rôle, tous ont les mêmes devoirs selon les fonctions qu'ils représentent, et les mêmes droits selon les places qu'ils occupent.

La racine aspire toujours à devenir tronc, le tronc à produire des branches, la branche à se voir des feuilles, la feuille à s'épanouir en fleurs, la fleur à se transformer en fruits.

Je te remercie, ô Seigneur, de m'avoir créé!

Ne fussé-je qu'une racine invisible de l'arbre de l'humanité, je boirai le suc de tes fleurs, je désaltérerai ma soif de bonheur à la séve enivrante de la feuille imprégnée de feu, et devenant fluide divin moi-même, je monterai avec le temps dans l'aubier de l'arbre jusqu'au sommet qui, rayonnant de lumière, touche à ton Être d'amour et de raison.

Maître créant, tu descends jusqu'à l'homme. Tôt ou tard, l'homme monte jusqu'à toi!

MISMOR XVII

Maître créant, quiconque te voit, quiconque t'a vu ailleurs, autrement que *dans* ou *par* la raison, ne t'a vu que *dans* et *par* la folie et ne te voit que fou.

Toute croyance créée en dehors de la raison est un produit de folie.

Tout ce que la raison ne reflète pas dans sa propre clarté est un fantôme de ténèbres, un fruit de la nuit, du désordre et de l'aberration !

Rien n'est hasard pour la raison. Tout y est d'une logique nécessaire. La cause produit l'effet et l'effet à son tour devient cause.

Tout est hasard, miracle, surnaturel pour le croyant ! Le fou ne voit ni derrière ni devant soi. Il ne voit pas sa raison.

La lumière l'éblouit, la nuit est son soleil, le mal est son bien, la haine est son amour.

Le fou et le croyant ne procèdent que par exclusion. Ils savent ce qu'ils haïssent, ils ne savent jamais ce qu'ils aiment.

Le fou n'admet d'autres amis que ceux qui l'adorent comme la raison.

Le croyant n'admet d'autre foi que celle qu'il adore comme son dieu.

Le dogme *irrationnel* n'a point de vrais fidèles. Il n'a que des servants qui s'en servent aux dépens des enfants, des infirmes de raison et au profit de leurs intérêts de caste.

Seigneur, tu ne permets et tu n'as permis ces folies que pour la glorification de ta raison, comme tu as créé la nuit pour faire admirer le jour, comme tu tolères le mal pour faire aimer le bien.

Dans la négation même tu as mis la preuve de ton Être.

La folie elle-même est l'affirmation de la raison, comme le temps suppose l'éternité, comme l'espace montre l'infini, comme la mort enfin prouve l'immortalité.

Laissez, ô, humains, végéter le dogme à côté de la raison.

C'est le fou du Seigneur.

MISMOR XVIII

Non! les cieux ne racontent pas ta gloire, et la terre ne dit pas ta grandeur.

Ni le printemps avec sa blonde fraîcheur, ni l'été avec sa beauté de feu, ni l'automne avec sa moisson d'or, ni l'hiver avec ses blancs dômes de neige ne te proclament, ô Seigneur! et ne disent ni la justice, ni la bonté, ni l'amour d'un Être créateur et créant!

L'océan a beau se courroucer et soulever des montagnes de vagues; l'ouragan, de ses tourbillons, peut balayer l'herbe, la fleur, l'arbre, la forêt entière; en vain la terre vomit des torrents de flammes et engloutit des mondes dans ses gouffres; rien dans l'immensité, ni le soleil et ni la lune, ni le jour et ni la nuit, rien n'annonce qu'il est un Dieu.

Seul l'homme, par le verbe, dit que tu es.

Seul il te proclame son Maître, son Initiateur!

Seul il chante la gloire de l'Être suprême.

Et seul, tu l'as créé pour avoir un témoin de ta création.

Et tu l'as créé à ton image, presque ton égal, en lui donnant la raison, la liberté de douter de toi.

Et, plus l'homme est puissant dans la lutte, plus il déploie de nobles forces dans le combat, plus il répand de son sang divin, suc d'infini, séve d'éternité, plus enfin il a de raison : plus tu l'aimes, plus tu lu pardonnes!

Car, dar sla raison : c'est toi, ô Maître, qui luttes contre toi. Tu es le mouvement et la vie, la pensée et le Verbe, la mélodie et l'harmonie, tout ce qui est grand, tout ce qui est beau, tout ce qui est bien.

Gloire à toi d'avoir créé l'homme!

Gloire à l'homme de t'avoir proclamé son créateur!

L'ouvrier a fait l'œuvre, afin que l'œuvre glorifie l'ouvrier.

La nature entière n'existe que par l'homme.

Le vent qui souffle, la mer qui mugit, leur voix ne se fait entendre que par l'oreille de l'homme.

Si belle que soit la fleur, si gracieuse que soit la gazelle, si parfumée que soit l'herbe, ils ne sont que par le reflet de la raison humaine. La nature est la glace dans laquelle se mire l'esprit de l'homme, et l'esprit de l'homme est le cristal dans lequel se mire l'Être créant!

Quand le Créant a voulu être, il a dit : Créons l'homme, et créons-le à notre image.

L'homme est immortel si son créateur l'est!

Et la nature est éternelle si l'homme ne meurt pas!

Mais l'homme, pétri de boue terrestre et de gouttes de raison, autant dire de rosée divine, penche trop et trop souvent vers la terre. L'infini se trouble par les vapeurs vertigineuses du fini. La matière monte, monte comme un flot de dé-

luge, noie l'esprit et le traîne dans la vase fangeuse de la sottise et de l'égoïsme.

Oui, il est des hommes déshérités. Ce ne sont ni les pauvres ni les malades, ni les faibles de corps; ce sont les hommes privés d'idéal divin.

Leur tête n'est qu'un globe de ténèbres sans raison, cette lumière céleste.

Et leur âme n'est qu'une chambre obscure pour faire ressortir ce qui brille à côté d'eux.

Si fort que soit un ouvrier, ses œuvres ne se ressemblent pas toutes.

Si grand que soit le Créateur, ses créatures ne tiennent pas le même rang.

C'est le même auteur qui les a faites; mais à l'une il a donné tout un foyer de lumières, à l'autre il n'a donné qu'une étincelle.

Celle-là a toute une gerbe de rayons divins; celle-ci n'en a qu'un épi.

Mais si l'Être a donné à l'homme un souffle de son infini, à la femme, il a donné son âme tout entière.

Ce qui dans l'homme est égoïsme, devient dévouement dans la femme. Pour elle, le sacrifice devient jouissance, et le dévouement du bonheur.

Si l'homme est l'image d'un Dieu, la femme en est la transsubstantiation, rêve accompli de l'infini, poëme divin en chair et en os.

Qu'est-ce que la beauté réunie de tous les êtres animés et inanimés au ciel et sur la terre contre la beauté de la femme?

Qu'est-ce que la fraîcheur de l'aube, l'éclat de la rose, l'émail du pré, la limpidité de la source, l'azur du ciel et jusqu'à la sombre splendeur des bois, en présence de la vierge au front resplendissant d'idéal, au regard nageant dans l'infini, et ont la démarche majestueuse seule trahit une fille de Dieu, sa création chérie, son œuvre de prédilection, la réunion de tout ce qui est idéalement beau, de tout ce qui est infiniment bien, de tout ce qui est divinement grand?

Voyez-la qui s'arrête, élevant vers les hauteurs son œil chaste et voilé!

Tous les rois de la terrre se prosternent devant elle pour baiser l'ourlet de sa robe.

La nature elle-même, isolant ses lois, semble se prêter avec bonheur à la volonté enchanteresse de sa souveraine, et se parer de tous ses attraits pour lui faire fête.

L'ouragan, si violent d'ordinaire, semble retenir

le grand souffle et n'envoie que des zéphyrs pour caresser sa chevelure, plus belle que toutes les couronnes, toutes les guirlandes de la nature entière.

L'Océan, si indomptable, lisse son âpre surface pour l'inviter à se balancer sur ses vagues harmonieuses.

Les anges eux-mêmes, ces messagers de l'idéal semblent descendre de leur char aérien pour mendier un regard d'amour à la créature de prédilection de leur Maître.

Et cette femme, plus belle que ce qui est beau, plus puissante que ce qui est puissant, plus voluptueuse que ce qui est voluptueux, cette femme daigne à peine jeter un regard sur ceux qui l'entourent, qui l'implorent, qui l'adorent.

«Arrière, dit-elle, la terre et ses vanités! Arrière, la matière et ses vertiges! Arrière la volupté et ses morsures! Arrière tout ce qui est égoïsme, calcul, intérêt! Arrière, fausses grandeurs et faux honneurs, tout ce qui est vain, fugace, néant!

«Moi, femme, je ne veux connaître que l'abnégation, le sacrifice, le dévouement; ma grandeur est dans l'infini, et ma force est dans la vertu!!

« Arrière, vous tous qui me parlez de ma beauté

pour la ternir de votre haleine, pour la souiller de votre souffle !

« Elle est à la vertu.

« Puisqu'il faut payer mon tribut à l'amour de la terre, je n'aimerai qu'un seul homme, et lui serai fidèle.

« En restant fidèle épouse, je conserverai ma pudeur, la seule et vraie virginité, la virginité de l'âme.

« L'amour pour moi n'est point une volupté, mais une incarnation idéale, une consubstantialité divine, un devoir pour exhaler mon âme dans les âmes de mes enfants, afin qu'ils se dissolvent eux-mêmes dans l'infini de l'humanité !

« Car l'humanité grandit en liberté, en raison, en félicité par chacune des âmes qui y dépose son suc divin, qui y répand goutte à goutte le sang de son idéal.

« Par la vertu, je ne suis plus une faible femme, le jouet des passions de l'homme, mais son égal, plus encore, son supérieur.

« Du plus profond des abîmes, je m'élance, d'un bond, au plus haut des empyrées.

« Je reste pure de corps et d'âme, vierge de toute souillure, de toute convoitise.

« Par la vertu, cet idéal de l'amour, je deviens un corps spiritualisé, une forme surnaturelle, une portion d'infini, une œuvre élue du grand Ouvrier, une preuve en chair et en os de l'Être créateur et créant. »

Aussi nul bonheur, nulle félicité, nulle poésie, nulle existence remplie sans la femme!

Car la femme, c'est la vertu.

Et la vertu, c'est Dieu qui marche sur la terre!

MISMOR XIX

Croire, c'est voir. L'œil extérieur croit ce qu'il voit. L'œil intérieur, l'âme, voit ce qu'elle croit !

La raison, sentiment devenu lumière, non-seulement voit, mais *se* voit.

De cette double vue, elle part, compare, juge et prouve.

Toute raison donc est comparaison.

Toute lumière suppose le reflet de sa propre clarté.

Toute croyance qui ne *se voit pas par la raison* n'est qu'erreur et que ténèbres.

Toute foi qui n'admet pas de comparaison est erronée, fausse, mensongère et tyrannique.

Seigneur, celui qui en ton nom te met au-dessus de la raison ne te voit pas, ne t'a jamais vu.

A ta place, il ne sent que son *moi!*

Jamais la raison n'a pu prouver ta non-existence, car c'eût été nier sa propre existence.

Mais jamais non plus la raison n'a pu et ne pourra prouver un être divin autre qu'un *Tout,* dont elle est une *partie*.

Ce que l'on ne voit pas, on ne saurait le faire voir à d'autres.

Un fanatique est un aveugle d'âme et de raison, un être humain un peu au-dessus de la brute.

Si son âme est jeune encore, on peut par la raison l'éclairer et lui communiquer le don de voir; mais si c'est une vieille âme, aucune opération de cataracte ne la guérira.

Il faut qu'elle meure pour se refondre dans le grand foyer de raison et de lumière.

Le fanatique n'aime pas, parce qu'il ne voit pas.

La haine et la nuit sont sœurs jumelles.

On hait parce que l'on ne se voit pas. Si l'on se voyait, si l'on se connaissait, on ne haïrait pas.

Aimer, c'est se voir par la raison dans la raison d'un de ses semblables. C'est donc se voir en Dieu.

Aimer, admirer, c'est voir, juger l'âme du prochain, et se perdre dans sa clarté comme la lumière dans un incendie.

Si la nuit pouvait voir le jour, elle l'admirerait et se confondrait en lui !

Un fanatique reconnaissant la raison, c'est un homme-ténèbres qui entrevoit le jour. Il n'est pas de plus grand bonheur sur la terre.

Un homme de raison, poursuivi par le fanatisme du dogme, n'a pour lui qu'un sourire blafard comme le rayon du jour au moment où la nuit lui cède la place.

S'il meurt pour sa raison, c'est le jour faisant place au crépuscule du soir pour ressusciter plus brillant de clarté et d'amour.

Être créant, je te rends grâce de m'avoir donné la vue pour te voir; de m'avoir donné assez *de* raison pour prouver que tu n'es que *la* raison; pour m'avoir donné assez de connaissance de

moi-même pour aimer tous mes semblables, dont bon nombre sont meilleurs que moi.

Je ne vois que toi en moi, et je ne crois qu'en toi seul !

Aussi je ne crains ni les ténèbres du doute, ni l'aveuglement des fanatiques.

Qu'on me haïsse, jamais je ne haïrai.

Qu'ils me tuent, jamais je n'aurai pour eux qu'un sourire crépusculaire.

Puisque vivant je te vois, mort je te verrai encore mieux.

Si vivants, mes semblables ne te voient pas comme moi, morts, nous te verrons tous, et nous nous aimerons tous en toi !

MISMOR XX

Maître créant, tu es la Loi, toute la loi, rien que la loi.

Loi et raison en toi sont identiques.

Tout ce qui existe, qui vit et qui dure, est une émanation de cette loi, de cette raison.

Jamais homme n'a pu créer une loi.

Phénomène partiel de ta loi et de ta raison, il ne peut qu'arracher au Tout une infime partie, et la formuler.

Il n'invente, ne découvre rien, il se souvient.

Et seules, ses lois émanées de ta *raison* sont humaines, car seules elles sont divines.

Tout ce qui n'est pas divin n'est pas humain.

Ce que la raison ne peut admettre n'est ni divin, ni humain.

Ce que la raison ne peut admettre ne sera jamais universellement accepté par les hommes.

L'intérêt seul, l'orgueil matériel du *moi* ou de plusieurs *moi* privilégiés, peuvent dicter des lois et des dogmes contraires à la raison, mais ils ne peuvent les imposer que par la force brutale, la tyrannie.

La force brutale, c'est la matière inintelligente dans l'homme.

Elle ne dure pas. L'esprit la transforme tôt ou tard en justice.

La justice est la négation humaine, prouvant la raison, qui est l'affirmation divine.

La justice indique le mal et le punit.

La raison dit le bien, l'amour, la création, le dédoublement de soi par le sacrifice.

Toi, la raison, tu es le bien, le beau, l'amour enfin.

Mais l'homme n'aurait jamais entrevu l'amour *positif* sans la justice *négative.*

Avant d'être aimant et saint, il faut être juste.

Avant de faire le bien, il faut éviter le mal, savoir le condamner et le punir !

Que de lois, que de dogmes, que de forces déposés et disparus dans l'humanité.

Les hommes les avaient déclarés éternels. Et ils ont cru les cimenter avec du sang humain.

Ceux-là seuls qui ont dérobé à ton Être le secret de ta loi sont restés dans l'histoire, et resteront toujours. Ils sont humainement divins, comme tu es divinement humain.

Les autres ont passé avec leurs lois et leurs dogmes. Ils servent d'engrais à l'humanité jusqu'à ce qu'ils se transforment avec le temps en fleurs et en fruits.

Un jour, la loi régnera sur tous et partout au nom de la raison.

Alors, plus de lois diverses, plus de dogmes, plus de codes, plus de religions, plus de sectes, plus de prêtres, plus de dissentiments, plus de guerres, plus de peuples, plus de patries !

Rien que la *Loi, ta Loi,* et l'*Humanité!*

L'homme négatif ne faisant pas à son prochain,

à son semblable, ce qu'il ne veut pas qu'il lui fasse,

Ce sera le juste !

Et l'homme positif, celui qui fera à son semblable, sans distinction de nation, ce qu'il voudrait qu'on lui fît,

Ce sera le saint !

Au-dessus du juste et du saint, ces deux faces de l'humanité, flottera ta *Loi,* ta *Raison,* comme point d'union.

Et voilà la Trinité divine et humaine.

Il n'y en a point d'autre !

MISMOR XXI

Être créant, tu es la loi logique, primordiale, *naturante,* suivant inexorablement l'ordre de ta propre essence.

En vertu de cette loi, tout existe, tout change, tout se transforme !

Des mondes, en vertu de cette loi, ont surgi et disparu.

Des générations d'humains comme les vagues

de l'Océan, s'élèvent, se roulent, se heurtent et se meurent.

Que de fois les astres ont changé de voie et de gravitation. D'autres, qui n'ont point encore existé, émergent du firmament tout brillants de lumière, et parcourent avec splendeur les sillons célestes que ta loi leur a tracés.

Seigneur, tu es non-seulement la loi, mais cette loi est toute lumière, toute raison, toute justice et toute charité !

Tout ce qui existe, depuis le brin d'herbe jusqu'à la comète, depuis l'infusoire jusqu'au monstre marin, est et n'est qu'en vertu de cette loi.

Mais sur l'homme seul, ton chef-d'œuvre, véritable amphibie du ciel et de la terre, tu as daigné laisser tomber quelques étincelles de ta splendeur, quelques pensées de ta justice, quelques gouttes cristallisées de ta raison, quelques battements de ton amour !

Maître créant, tu ne connais, tu n'as jamais connu ni châtiment, ni peine, ni chute, ni expiation.

Et par conséquent l'homme n'a jamais eu besoin ni de rachat, ni de rédemption !

Tu es la loi éternelle que tu suis logiquement toi-même.

En vertu de cette loi, le bien produit le bien partout, toujours, et le mal engendre le mal!

De même qu'une rose produit des roses, et un chardon d'autres chardons, de même, et par le même ordre naturel, le bien engendre le bien, et le mal enfante le mal.

Toute cause est grosse d'un effet, *divin*,—soit, —mais *naturel* avant tout.

Cet effet, pour être visible, attend parfois des années, des lustres, des siècles, mais toujours en vertu du même principe d'ordre.

Il est dans le monde moral, comme dans le monde physique, des effets tertiaires qui ne se manifestent que sur la troisième génération, soit pour le bien, soit pour le mal.

Le bien et le mal ont des racines invisibles souvent très-étendues sous terre ou dans le passé. Les hommes n'en voient que les tiges et les fleurs, tiges pourries ou fleurs parfumées.

Ils appellent cela *récompense* ou *châtiment.*

Ce n'est qu'un effet logique d'une cause primordiale en vertu de la *Loi!*

Seigneur, tu ne punis pas, car tu ne hais pas.

Tu ne te venges pas, car tu ne serais plus depuis longtemps !

Mais tu ne changes pas non plus l'essence de ta loi pour arrêter l'effet d'une cause.

Tu ne soulèves pas le monde dehors ses gonds pour arrêter les gémissements de ta créature.

Et quand il a neigé sur les pères, tu n'arrêtes pas l'avalanche qui tombe sur les enfants !

Que nul mortel ne se plaigne de son sort !

Ou il est l'effet d'une cause antérieure, ou la cause d'un effet à lui encore inconnu.

S'il est malheureux, qu'il scrute sa conscience, qu'il jette un coup d'œil sur lui-même; qu'il voie, si dès sa jeunesse, il n'a pas déposé dans son cœur le germe de sa douleur; qu'il revienne à la loi du bien, qu'il coupe, qu'il extirpe la cause du mal, et s'il est trop tard pour lui, il ne le sera pas pour ses enfants, ses frères, ses semblables.

« Pourquoi, s'écrie l'homme, pourquoi souffrirais-je, moi, pour mon père? Pourquoi, parce qu'il eut des mœurs déréglées, a-t-il déposé dans mon sang un principe de maladie? Pourquoi, si Dieu est juste, permet-il une telle injustice? »

Parce que la loi en vertu de laquelle tu existes

a sa logique inexorable, soit pour la négation, soit pour l'affirmation.

Parce qu'en suspendant cette loi en ta faveur, il en résulterait une perturbation universelle qui ferait des millions de malheureux pour un seul qui souffrirait moins.

Parce que la négation est aussi essentiellement nécessaire que l'affirmation à l'harmonie du grand *Tout*.

C'est par elle que l'ordre existe, que la loi s'accomplit.

C'est par la nuit que l'on reconnaît le jour; c'est le laid qui donne le lustre au beau ; c'est le fini qui contient en soi l'infini et qui l'entrevoit; c'est le mal qui est l'ombre logique du bien ; c'est par la mort enfin que l'homme a reconnu et proclamé son immortalité.

Mortel, au lieu de soupirer et de gémir, élargis ton âme, et travaille au bonheur de tous !

Car toi seul, tu es l'égal de l'Être créant. Toi seul, tu es libre par ta raison. Toi seul comme lui, tu connais la justice et l'amour !

Rien dans la nature ne peut être dévié de sa voie.

Rien ne peut se changer, rien ne peut se voir,

se juger, se reconnaître, s'arrêter ou se précipiter dans sa voie.

Rien ne peut, par sa propre force, s'amender, s'embellir, s'agrandir, s'immortaliser.

Jamais nuit ne gagna une minute de durée sur le jour !

Jamais fleuve n'a pu s'arrêter dans sa course, soit qu'il serpentât à travers des prairies émaillées, soit que de ses flots bouillants il se ruât sur les champs, enlevant moissons et troupeaux !

Le feu de la terre ne s'étouffe pas tout seul. Il ne se reflète pas non plus dans sa propre incandescence. Le fer n'est pas libre de ne pas suivre l'aimant.

Le tigre affamé n'est pas libre de ne pas se jeter sur sa proie.

Toi seul, par ta raison, tu te reflètes, tu te reconnais.

Tu es libre de suivre ton instinct ou de l'étouffer par ta volonté.

Ton esprit, quand il est courbé, tu peux comme d'un bâton, le recourber dans le sens contraire pour le redresser.

Le laid, tu le transformes en beau ; la haine, tu la retournes en amour, comme on retourne un habit.

Tu crées le jour en pleine nuit ; d'une dissonance, tu fais jaillir l'harmonie, et comme Diogène au marché d'esclaves, libre par la raison, eusses-tu les mains enchaînées, tu peux t'écrier : *Qui veut acheter un maître !*

Tu ne te courbes jamais que pour te relever plus grand.

Ta douleur, tu la prends, tu la tords, tu la transformes, et tu en fais un élément de santé, de bien et d'avenir. Dans la mort même, tu as taillé le monument impérissable de ton immortalité !

Celui-là seul qui n'a jamais connu le bien est malheureux !

Celui-là seul, dont le cœur n'a jamais tressailli d'amour, qu'il se plaigne de son sort !

Celui-là seul qui ne fut jamais ni bon, ni juste, est d'une condition misérable.

Qu'il gémisse à son aise, celui-là qui n'a jamais pardonné une injure, qui n'a jamais sacrifié un intérêt sur l'autel de la fraternité !

Celui-là seul qui n'a jamais senti sa poitrine trop étroite pour son cœur, qui jamais de son front n'a heurté aux confins de l'infini, qu'il pleure sur son lot. Mais seul aussi il pleurera !

Celui-là seul enfin qui, dans sa raison, n'a jamais entrevu la lumière universelle, la raison divine, dont tout dérive et vers laquelle tout remonte, n'est pas libre.

Celui-là, oui, celui-là est esclave.

Esclave de sa douleur, esclave de sa fortune, esclave de sa naissance, de son malheur, de son ignorance, de son néant !

Mais nous, mes frères, c'est en toute liberté, en toute raison, en tout amour, que, nous prenant par la main, poitrine contre poitrine, œil sur œil, confondus dans une seule pensée de vie ou de mort, animés par le même souffle électrique qui parcourt et lie à la fois nos âmes, nous entonnons en l'honneur de cette même liberté, de cette même raison, des chants de gloire et de reconnaissance.

ÉPILOGUE

ÉPILOGUE

Être des êtres, plus je m'élève vers toi, plus tu t'abaisses vers moi.

Si tu as créé la matière inerte, l'homme l'anime de son souffle.

Si tu as créé l'univers pour qu'il soit, tu as créé l'homme pour qu'il y crée comme toi.

L'homme ne crée rien de rien, soit. Mais, de ce rien il fait quelque chose.

Qu'est-ce donc qu'un rien qui n'est pas quelque chose?

Qu'est-ce donc qu'une montagne quand l'homme n'y monte pas ou ne pénètre pas dans ses flancs?

Et l'Océan, qu'est-il? sinon un bloc inerte de flots, bien que mouvant.

Quand l'homme crée une nef pour la lancer sur la mer, alors seulement les vagues semblent s'animer, se recueillir, courir au-devant d'elle pour la saluer de leurs mille langues ou bien se heurter, se courroucer contre elle.

Que ces vagues engloutissent d'amour ou de colère et l'homme et sa barque, n'importe! Elles vivent! Elles ne vivraient pas sans l'homme!

Tu as suspendu les étoiles au-dessus de cette immense nappe transparente ; mais qu'y voient-elles, si elles n'y rencontrent pas l'œil de l'homme?

Les animaux et les poissons ne regardent pas en haut.

Et que fait au cytise d'être dévoré par la chèvre, si la chèvre n'est pas absorbée par l'homme.

Tu me réponds :—Orgueilleux fils, mais qui donc a créé l'homme?

—C'est toi, mon père. Mais, conviens-en, sans moi, que serais-tu?

Si tu es Dieu, c'est parce que tu as créé l'homme! Donc, si je suis fier de toi, tu peux, au même titre, être fier de moi!

Et si l'homme n'est pas plus grand qu'il n'est; s'il ne peut pas créer la matière qu'il anime, la montagne qu'il transporte, la fleur qu'il poétise, l'animal qu'il humanise, et l'homme même, son semblable, qu'il divinise, à qui la faute?

Que me manque-t-il pour être comme toi?— L'immortalité?—Je me la suis donnée. J'y crois!

Je crois en moi, parce que je crois en toi.

Si je ne suis pas immortel, si mon nom ne rayonne pas dans l'éternité, si chaque molécule lumineuse de mon âme ne crée pas des millions d'âmes voyantes...

Soit! Je ne suis rien. Mais alors, qu'es-tu donc?

Un plus grand rien! Rien de plus!!!

FIN.

